ACTUEL

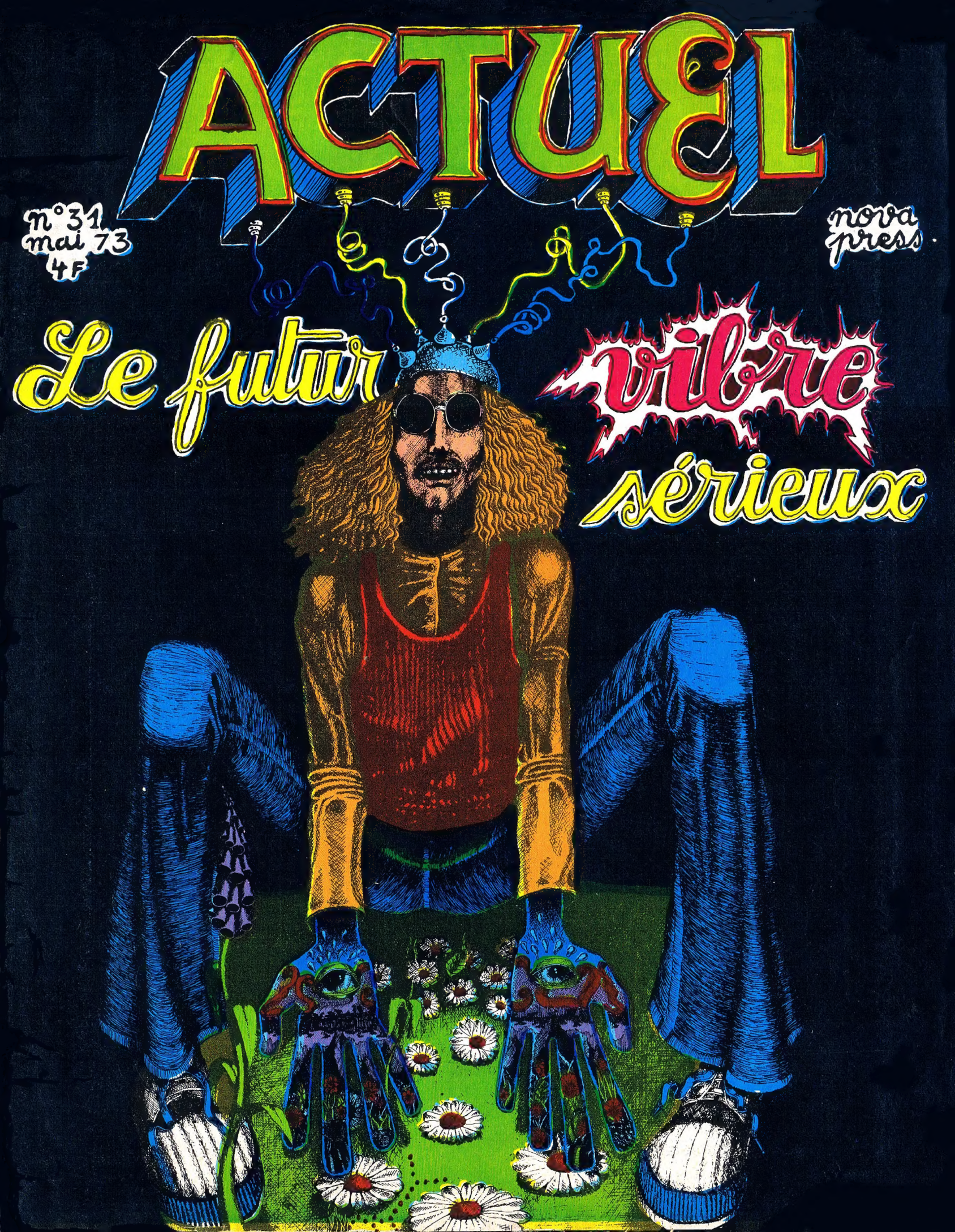
n°31
mai 73
4F

nova press

Le futur

vibre

sérieux



dessin de Siudmak
pour les cavernes d'acier

Siudmak me paraît être un des meilleurs illustrateurs français de science-fiction avec Tibor Csernus et, bien sûr, Philippe Druillet. Dans la série science-fiction que je dirige à J'AI LU je lui ai réservé les romans d'Isaac Asimov (FACE AUX FEUX DU SOLEIL et bientôt un inédit : TYRANN) qui me semble particulièrement convenir à son style. Ce mois-ci c'est Tibor Csernus, par contre, qui a illustré la couverture de LA GUERRE CONTRE LE RULL de Van Vogt. Ce bouquin était paru jadis au Fleuve Noir et avait vu les 20 000 exemplaires tirés à l'époque épuisés dans la semaine. Je le republie donc mais dans une nouvelle traduction de Georges H. Gallet qui sera cette fois intégrale. C'est un roman de Van Vogt moins connu que LE MONDE DES A ou le cycle des ARMURIERS D'ISHER, sans doute parce qu'il n'a pas de prétentions métaphysiques, mais qui est un des plus passionnants de l'auteur. Celui-ci vient de terminer aux Etats-Unis un roman, DARKNESS OF DIAMONDIA, que je n'ai pas encore reçu mais dont on m'a dit le plus grand bien.
Dans les livres que j'ai publiés récemment, vous avez pu trouver LE RODEUR DEVANT LE SEUIL de H. P. Lovecraft et A. Derleth. Je ne vous cacherai pas que c'est Derleth, seul, qui l'a écrit bien après la mort de Lovecraft. Il semble que le roman soit basé sur une trame laissée par Lovecraft. De Kurt Vonnegut Jr., je viens de republier le génial ABATTOIR 5 ; en édition chère, au Seuil, ce livre était malheureusement passé inaperçu. J'espère que ma réédition lui permettra de trouver le vaste public qu'il mérite car c'est un ouvrage tout à fait remarquable tant dans sa partie S.F. que par son anti-militarisme féroce. C'est assurément un des livres que je suis le plus fier d'avoir publié.

Jacques Sadoul.

P. S. — Je vous signale que J'AI LU vient de rééditer en poche LA FEMME EUNUQUE de Germaine Greer dont ACTUEL avait reproduit de larges extraits.

J'AI LU

SCIENCE FICTION - de 3,30 à 5,80 francs

publicité

ACTUEL N° 31
Mai 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Certains ont dû s'interroger : après le passé dans le n° 30, voici le futur, et bientôt en juin le présent qui s'en va, celui des traditions les plus chouettes. Il s'agit d'un hénaurme tryptique, et nous n'avons pas hésité : le dernier numéro, celui-ci et le prochain forment un ensemble indissociable. A mauvais lecteur, salut ! Au passage, une précision, John Demago inaugure cette fois une nouvelle forme de dialogue : sept pages du journal sont l'apanage des lycéens de Verlomme qui y disent ce qu'ils veulent.

sommaire

Corben : l'éveil de Wao le laid 3
L'homme branché 7
Crumb : un jour tout ira bien 11
Les cinq boules de cristal 12
Les machines ringardes et le fou du nez 18
Les lecteurs parlent aux lecteurs 20
Communautés : sous la neige, les grizzlis 22
Honoré de Picasso 24
Chasse d'ô, journal réalisé par les lycéens de Verlomme ..... 25 à 31
Crumb : Bobo Bolinski 32
La famille Jacob 32
Cinéma taré 34
Livres 35
Underground divers 36
Mosik 38
Paris-Bordeaux 41
Corben : à Brisetout Brisetout ennemi 42
Petites annonces 48
Combines, pieds divers 56
J'objecte 59
N.K.V.D., V.T.B. ! 60
Quand le synthetiser monte à la tête. 62
Science for the people 66
Video ergo sum 68
Laser-moi très fort dans tes grandes électrodes 71
Mars ou crève 73

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Administration :
Anne
Publicité :
A.B. Kamir
Secrétariat :
Jackie
Anne-Marguerite
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure montage offset :
Eurographic
32, rue des Annelets
Paris 19e
Tirage :
Edicis
7, rue des Dunes
Paris 19e
Roto-technic-offset
Aubervilliers

On participé à ce numéro :
Nathalie Amoureux
Basilou le laid
Richard Belfer
Patrice Blanc-Francard
Costric
John Demago and his Verlom's band
Jonathan Farren
Yves Frémion
Hugues Hénique
Jean-Louis Hue
Hyma la Hyène
Christian Jelen
Hélène Pépé
Price H. Pompnœud
Professeur Nobody
Rantanplan
Marc Saracino
Patrice Van Eersel
John W. Taillefine
Patrick Zerbib

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.

FROID D'ACIER... COTON...
TIENS, UN BRUIT
QUOI?
L'EVEIL DE WAO LE LAID
OÙ SUIS-JE?..
QU'EST-CE QUE...
IL REVIENT À LUI.
OUI, CETTE NOUVELLE MACHINE LES RÉANIME PLUS VITE QUE L'AUTRE.
SON NOM EST CHARLES LELET. PAS DE NUMÉRO D'IDENTITÉ - CONGELÉ EN 1975 POUR CANCER GÉNÉRALISÉ - TRAITEMENT DE TRANSFORMATION APPLIQUÉ HIER LE 13 MAI 2163 RÉANIMÉ LE 14 MAI 2163... AVANT SA MALADIE, C'ÉTAIT UN CONSERVATEUR...
INF. ASS.
IL DOIT SUREMENT AVOIR DES HÉRITIERS INFLUENTS POUR ÊTRE RÉANIMÉ MALGRÉ LA LOI SUR LA SURPOPULATION.
643 - OUAIS... 73905 O.K... A-B5... ON Y VA!

ALLEZ, CHARLES W. LELET, LEVEZ-VOUS ET HABILLEZ-VOUS ! LE DOCTEUR IMA VOUS ATTEND DANS DIX MINUTES POUR VOTRE SÉANCE D'ORIENTATION...
OOOHOH... OH MA TÊTE !
ALLEZ CHARLES, NE ME RETARDEZ PAS POUR MA POSE-POT DE 8H10.
TOUT EST SI BIZARRE.
VENEZ ! LES ASCENSEURS SONT PAR LÀ.

ALLEZ, PÉPÉ, GRIMPE DANS LE VÉHICULE DE SURFACE. IL FAUT SORTIR POUR ALLER AU BÂTIMENT DU DOCTEUR IMA.
MON DIEU! MAIS CE N'EST PAS ICI QUE J'AI ÉTÉ CONGELÉ!
RASSUREZ-VOUS! ON VOUS A AMENÉ ICI EN 2105 PARCE-QUE LES CORPS ÉTAIENT EN SURNOMBRE DANS VOTRE STOCK D'ORIGINE...
C'EST FANTASTIQUE!
PRENEZ UN SIÈGE ET ATTENDEZ UN INSTANT, LE DOCTEUR IMA ARRIVE TOUT DE SUITE.
MERCI! VOUS AVEZ ÉTÉ TRÈS GENTILLE ET COMPRÉHENSIVE!

AH... BONJOUR LELET. ASSEYEZ-VOUS, JE VOUS PRIE. JE VAIS ALLUMER LE DÔME PANORAMIQUE.

QUOI?... QU'EST-CE QUE C'EST?.. MAIS NOUS SOMMES SUR LA LUNE! LA FILLE M'A DIT QUE VOUS M'AVIEZ EMMENÉ ICI PARCE QU'IL Y AVAIT TROP DE GENS SUR LA TERRE! VOUS M'AVEZ CHANGÉ DE PLANÈTE!!!

CALMEZ-VOUS CHARLES! NOUS VOUS AVONS EN EFFET ÉVACUÉ DU CENTRE DE CONGÉLATION DU MONT SOMMEIL,... VOUS ÊTES DANS LE NOUVEAU CENTRE, VINGT-CINQ KM. PLUS LOIN! COMMENT DIABLE AVEZ-VOUS PU CONFONDRE NOTRE BONNE VIEILLE TERRE AVEC LA LUNE!?!

L'HOMME BRANCHÉ

PLUS la terre tourne et plus nous courons vite. La machine à écrire inventée en 1714 n'a été utilisée qu'après cent cinquante ans de gestation sociale. Le poste à galène, lui, n'a pas mis dix ans à nous bouleverser et à secouer les mentalités traditionnelles de M. Yameogo, citoyen de Bobo Dioulasso. Le temps est à l'éphémère, et nous jetons nos slips sales. Nous sommes les nouveaux nomades : alors qu'en 1914 le blanc moyen parcourait chaque année 2 600 kilomètres dont 2 000 à pied pour se rendre à l'usine, au café ou à la boulangerie, nous en avalons dix ou vingt fois plus. Nous changeons d'art comme de restaurant et les formes s'usent en cinq ans, rappelez-vous, op art, pot art, nouvelles vagues qui s'étalent avec un petit fracas sur les plages molles de notre conscience hypersensible. Nous mangeons voracement le fond de notre planète, gloutons et impécunieux, cigales qui ne craignent pas l'hiver, la moitié de l'énergie consommée par l'homme depuis deux mille ans l'a été depuis le début du siècle.

Nous sommes branchés jour et nuit, en dépit des vieux rythmes ancestraux qui voulaient que le monde appartienne à ceux qui se lèvent tôt. Les computers ronronnent le soir, la télévision américaine programme ses meilleurs films vers quatre heures du matin, à trop dormir on se sent coupable d'avoir perdu du temps. Le cerveau, notre dernière Amazonie, s'ordonne peu à peu, défoncé par les bulldozers sauvages de l'armée psychédélique, assailli et quadrillé par les tentacules électroniques de l'ordre cybernétique. Bientôt, c'est sûr, la vie sera bien excitante, frissons et vibrations, progrès insoupçonnables dans tous les sens et pour tous les sens. D'une petite pilule on réveillera la mémoire génétique qui sommeille et le souvenir doré au sourire si doux d'un grand-père mésopotamien viendra, un instant, saluer un petit millier de descendants égayés, l'un dans les bas-fonds d'IBM, l'autre dans une communauté des Cévennes, un troisième aux commandes d'un four Martin dans une aciérie méditerranéenne. On nous injectera des connaissances, une navette spatiale ondulera avec sérénité dans le sillage de Betelgeuse.

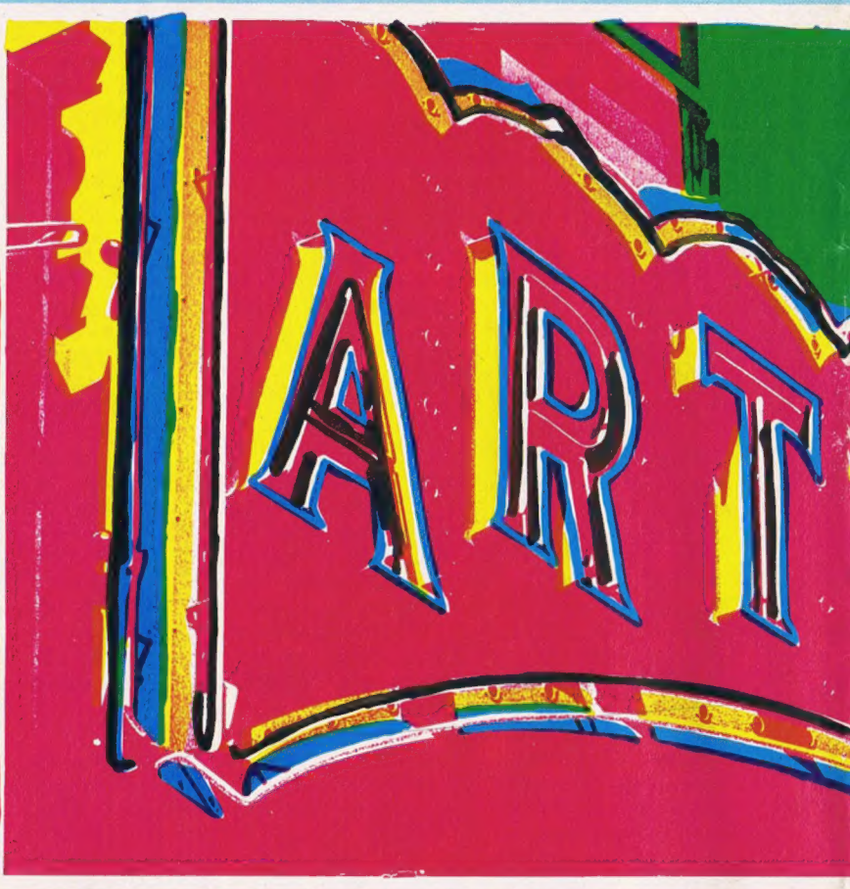
Oui, ce sera formidable, comme l'étalage somptueux de lieux communs qui précède. Il faut à la fois se brancher — on n'a d'ailleurs guère le choix — et se méfier, ô combien. Ecoutez gentils lecteurs, la triste histoire du samedi midi sur Europe n° 1 et songez-y longuement. Un titillement électronique ouvre l'émission en fanfare, l'ordinateur Iris 50 va vous parler par la voix sage de Mme Soleil, son oracle, amplifiée de résonances impressionnantes et d'échos cristallins et magiques. Une réverbération à faire vaciller les réticences d'instituteurs laïcs. Non, il ne faut pas avoir peur du futur, l'ordinateur pense à vous, gémeaux, capricornes et balances, et Mme Soleil vous dit que tout ira bien, oui, Jean-François votre fils se lavera les cheveux le jour du bac, sera reçu et finira marié et ingénieur à Pavillon-sous-Bois, oui, Paulette peut changer de situation, une promotion s'ensuivra, oui, Roger vendra son épicerie à bon prix.

Dans le futur inéluctable, entraîné par le galop des sciences qui ont pris leur rythme propre, il faut savoir à la fois accepter et rejeter. Nos maîtres chevauchent la vague et ont choisi de se moquer de nous. Un amalgame assez grossier leur permet d'ébahir leurs semblables. Dans un assez joli tour de passe-passe, ils ont intégré science et religion ,ordinateur et grand prêtre, étayant leur pouvoir fatigué sur de nouvelles magies.

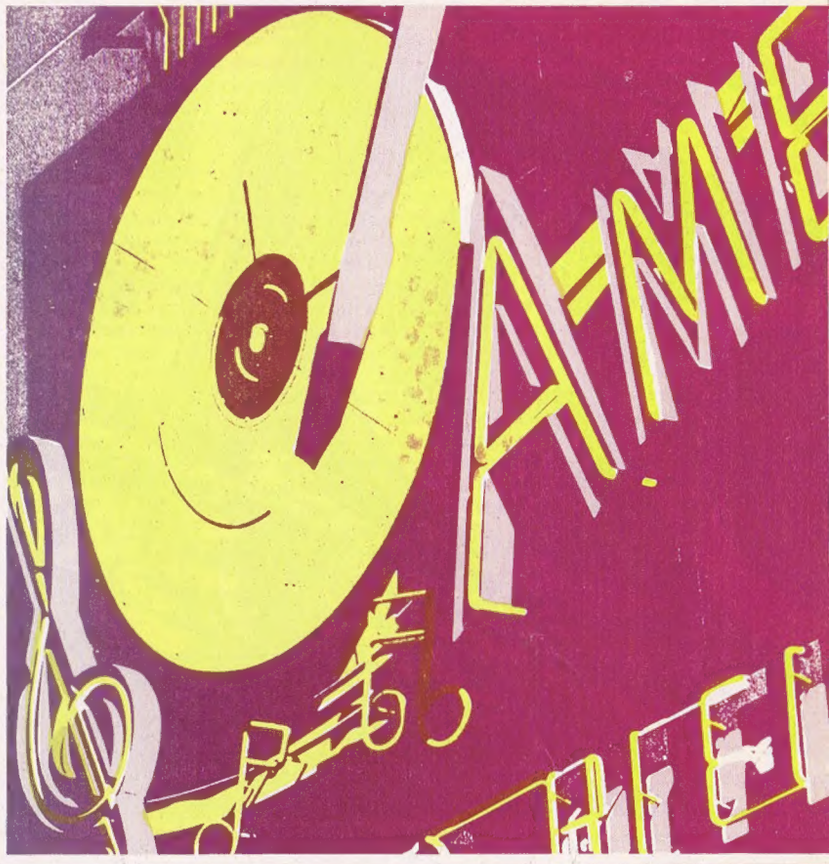
Demain nous endort. Les grands visionnaires de la technologie déclament et pérorent en chœur. Le millénaire est pour bientôt. Il faut savoir attendre et travailler dans l'hygiène et la discipline. Le Hudson Institute ou la Rand Corporation nous promettent la lune. Un homme marche dans un cratère gris et nous faisons le paon. Dans « l'an 2 000 » Herman Kahn, prophète en chef de l'empire américain, nous décrit pour les trente ans à venir les progrès suivants : un contrôle efficace du poids et de l'appétit, l'hibernation des moniteurs de ski pendant la basse saison et ce sans perdre leur bronzage, quelques médicaments pour contrôler la vivacité et faire briller la prunelle, des vélos qui décollent à la verticale, le droit de choisir le sexe des enfants, et même sa forme, droite ou coudée, des lunes artificielles pour nous éclairer la nuit, et la croissance de nouveaux membres, comme cette tentacule qui permettra enfin de se gratter longuement le milieu du dos, et puis chaque année qui s'ouvre promet de vaincre le cancer.

Parmi nos frères et nos parents, ils sont nombreux à rêvasser, piégés dans l'épargne logement, tours minuscules du grand échiquier technologique. Et pourtant, les yeux encore écarquillés de sortilèges, beaucoup sont tombés de ce lit si doux. Les savants se révoltent contre le rôle qu'on leur réserve, un peu gênés d'avoir inventé des techniques qu'on a détournées en gadgets du génocide. Ils essaient de renverser les circuits et de pirater le pirate. Les freaks prennent la suite et s'enterrent dans la contemplation des choux, ces plantes qui croissent avec la grâce des rythmes naturels et la sagesse des millénaires. Bous-

culée, la masse des mutants manifeste de tous côtés et la machine cogne et s'interroge.
Les sociologues appellent ça « le choc du futur », sous-entendant que le rouleau compresseur aura raison de toutes ces niaiseries. Il est temps d'y voir clair, et, dans le refus en bloc, d'un coup de levier, de retourner les équilibres. Noblesse oblige, le premier grand tri doit être appliqué aux institutions scientifiques. Voilà bien longtemps qu'elles ont abandonné l'indépendance pour les crédits, et, rentrées dans le giron de l'Etat, elles en élaborent les cauchemars. La recherche théorique et appliquée sert, en priorité, les objectifs de l'armée, la défense nationale, et l'organisation militaire de la société. « Les trois secteurs, militaire, spatial et nucléaire, rassemblaient jusqu'en 1968 l'essentiel des crédits affectés à la recherche, explique Jean-Jacques Salomon qui en connaît un rayon, puisqu'il est super-technocrate à l'O.C.D.E. Depuis, un léger rééquilibre s'amorce, en direction notamment des problèmes de la ville, de l'éducation et de la santé. »
Les usines à inventer n'ont d'ailleurs guère le choix, il s'agit de survivre. Il faut trouver des ressources, communiquer le savoir, et distribuer les consignes à trois milliards de ces fous qui ne rient pas. On se prépare à racler le fond de la planète. Même pollué, l'océan a trop longtemps été abandonné aux joyeux déferlements des anticyclones, on va mater Poséidon. Il ne protègera plus le pétrole sous-marin — on fore déjà à tours de bras — il n'abritera plus les grands poissons des profondeurs. On prépare l'homme à aller débusquer ce Deutérium apprécié des piles atomiques, qui flâne entre deux eaux en compagnie du plancton. Le commandant Cousteau, même s'il crie que l'océan se meurt, prépare le chemin à l'exploitation des grands fonds. Les plongeurs déjà arrivent à tenir une semaine par deux cent cinquante mètres de fond. On a envoyé un jeune cochon de Marseille, prénommé Raphaël, par 1 100 mètres de fond. Il respirait un mélange gazeux à base d'hélium. Pour l'homme, descendu au-dessous de cinq ou six cents mètres, il lui faudra apprendre la respiration liquide. Un physiologiste hollandais, Kylstra, a pu, en purgeant les poumons de volontaires d'eau salée, les immerger sans qu'ils se noient et sans qu'ils fassent de bulles. Certes, pour domestiquer la mer, il faudra la nettoyer. Les moules, quand elles ont croupi dans une eau trop vieille, se sont depuis longtemps vengées d'être farcies en nous empoisonnant. Mais le poisson se reproduit plus vite que le lapin. Les Japonais, coincés sur leur archipel, sont les pionniers de l'usine de mer. Le docteur Fujinaga a lancé l'élevage industriel des crevettes. On se prépare, en Bretagne, à faire pousser le homard et la langouste dans les estuaires, la sole en Cornouailles, les daurades dans les calanques corses. La pêche aussi fait de larges progrès, au détriment d'espèces qui disparaissent mais sans menace pour l'ensemble. On repère les bancs par satellite ou radar, et déjà cela ne suffit plus, malgré une production annuelle de soixante millions de tonnes. Avec de grands électrochocs, on arrivera un jour à tripler ce chiffre, jusque là sans trop de péril pour la population à nageoires. Après le manger, le boire : comme l'eau manque, on ira remorquer la banquise — les Hollandais le font déjà — et l'on distillera l'eau de mer. Et surtout, après le pétrole, le deutérium. Selon l'océanographe Claude Riffaud, « sept milliards d'hommes, qui consommeront deux fois plus d'énergie que l'Américain moyen d'aujourd'hui, se contenteront pendant trois millions d'années de un pour cent du deutérium des océans à un rendement de dix pour cent. » Vos petits-enfants vous le confirmeront peut-être. Pour aller plus vite en besogne et réussir à programmer leurs ordinateurs en moins de deux ou trois ans, les savants vont, de plus en plus, bricoler dans le cerveau, qu'il soit organique ou électronique. Ils branchent des électrodes, décortiquent le cortex, et ne comprennent toujours pas vraiment comment fonctionne la mémoire, d'où jaillit l'intelligence (voir l'article dans **Actuel** n° 26). Mais peu à peu s'entrouvrent de lourdes tentures et la magie le cède à la connaissance. Les Russes étudient depuis longtemps doctement les perceptions extra-sensorielles (nous en reparlerons dans un numéro prochain). Les Américains endoctrinent les dauphins dans leur langue, et deux physiciens de Stanford, Harold Puthoff et William Franklin, ont obtenu des crédits pour étudier de près le cas d'un Israélien de 25 ans, Uri Geller, qui lit les pensées secrètes des vieux rabbins et manipule des objets à distance. L'électronique accélère la cadence. L'ordinateur a, de longue date, dépassé nos capacités.
Nous pourrions continuer l'inventaire et clamer, comme Karl Marx , ce vieil optimiste, qu'il suffit d'un problème se pose pour que l'homme en trouve la solution. Peut-être, mais — il l'avait aussi compris — encore faut-il voir quelle solution. L'ordre technocratique, c'est sûr, ne choisit pas les bonnes. Il va se retrouver écartelé par la cyber-



nétique, cette science de l'organisation dont l'efficacité permet d'harmoniser la diversité, mais qui peut basculer dans deux directions. Un jour qu'ils étaient réunis en congrès à New York, à s'entretenir sur la révolution cyberculturelle, les grosses têtes américaines de la question voyaient ainsi l'alternative : libre et explosive, la cybernétique étendait ses tentacules et poussait à la décentralisation, au loisir, à l'autogestion avec l'arbitrage de l'ordinateur central ; mais, pour beaucoup d'entre eux, la bureaucratie n'accepterait pas sans se défendre cet arrêt de mort imposé à ses fonctions, ses gaspillages et ses paperasses. Aussi, contrôlant machines et programmes, elle constituerait une caste, laissant pourrir à l'écart une majorité d'esclaves rendus inutiles par l'automatisation et qui s'abrutiraient jour et nuit à faire joujou avec Guy Lux et Pierre Bellemare, morts vivants en attendant le cercueil plombé.
On a encore le temps, voilà l'opinion d'un des grands économistes anglais, Dennis Gabor. Pour lui, les mécanismes absurdes de la société nous protègeront, au moins dans une première étape. Une vieille loi de cette bureaucratie qui utilise aujourd'hui près de deux travailleurs sur trois aux Etats-Unis, la loi de Parkinson, s'énonce : « Le travail tend automatiquement à occuper le temps libre. »

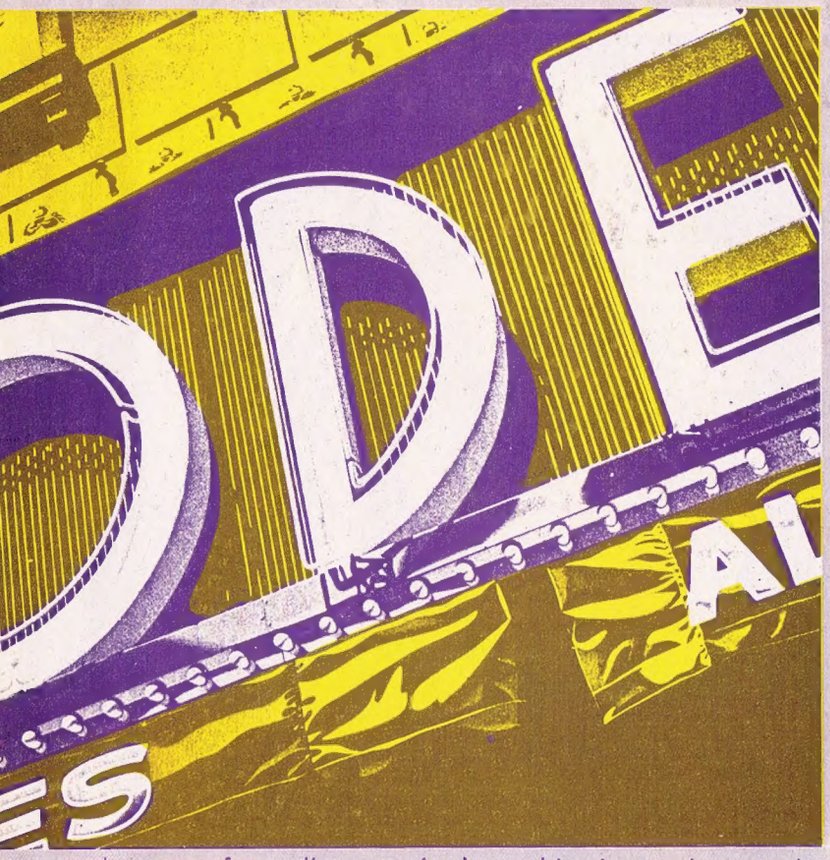


A chaque progrès d'organisation doit correspondre un nouveau formulaire à remplir, à classer, à traiter, le temps gagné est instantanément ré-employé. Et puis, ajoute Gabor, nous nous empressons dans notre fuite en avant d'augmenter la population, et d'assurer sa défense de la manière la plus perfectionnée qui soit. Après tout, depuis 1910, et selon Buckminster Fuller, les gouvernements de la planète ont dépensé près de 62 fois les réserves d'or réunies des banques centrales pour acheter des avions de combat et le général Mobutu, digne souverain du Zaïre, ex Congo Kinshasa, en visite le mois dernier à Paris se promet d'acheter bientôt quarante-cinq Mirage pour survoler son territoire et effrayer les Balubas récalcitrants, de quoi équiper un nombre équivalent d'hôpitaux ultra-modernes. C'est alors qu'extrêmement triste, l'éditorialiste d'Actuel envisage un court instant d'aller rendre son sandwich au saucisson et de partir l'estomac chaviré regarder les vagues dans un lagon des îles Tuamotou. Non, courageux et impavide, il ne donnera pas ce petit plaisir supplémentaire aux êtres immondes qui trouvent un nirvana abject dans la manipulation. Non, car dans l'anse du lagon le plus isolé flottent déjà des bouteilles de shampooing, ce hideux polyéthylène jaunâtre que l'océan lui-même n'arrive pas à digérer.
Heureusement son sentiment est largement partagé. Les savants, de plus en plus nombreux, en ont soupé d'être les diacres de la grande église du patriarche Technocratos. Autrefois détenteurs des secrets du grand œuvre de la modernité, les prêtres, en effet, ont été réduits à l'état laïc par la déesse Cybernétis. L'ensemble des connaissances est aujourd'hui trop complexe et ramifié pour qu'un évêque même s'y retrouve. La parcellisation ici même a frappé et les savants ne savent plus, dans la plupart des cas, quel usage sera fait de leurs découvertes ponctuelles, ni véritablement pour qui et pourquoi ils travaillent : « Au centre de recherches de la Thomson, explique l'un d'entre eux, nous travaillions pour l'armée sans même nous en douter... ». S'ils s'arrêtent un instant de chercher, quelqu'un d'autre, ailleurs, trouve à leur place et, toc, d'un coup voilà dix ans d'efforts perdus, et la gloire et la mitre s'envolent : sur chaque percée technologique, pour un gagnant, on trouve toujours neuf perdants, grillés sur le fil. C'est la vie, direz-vous, mais ils la trouvent un peu raide. (Se reporter à l'article p. 66).
Apprivoisier, détourner, enraciner la science, tels sont leurs mots d'ordre, à l'inverse des maximes de Technocratos. Communes de chercheurs de l'université de Stanford ou de Berkeley comme l'**Aquarius project**, cybernéticiens reconvertis à la vidéo ou à l'utopie, ils suivent la même démarche : démystifier la technologie, confier parfois les appareils les plus compliqués aux âmes les plus simples — et de cette symbiose jaillissent souvent les idées neuves. Les Vidéo Freex courent l'Amérique dans leur bus électronique et donnent l'accès à la télévision directe aux minorités. Tous se tournent vers la **Soft technologie**, celle de demain qui privilégie software sur hardware, c'est-à-dire le **procédé** sur le **produit**. L'important, en effet, en pleine ère de l'information, c'est d'améliorer les méthodes : produire sans salir, vous le savez très bien. La science doit abandonner ses vêtements rituels, ces chasubles blanches et ce déguisement d'équations et retrouver l'épaisseur du réel en traduisant les véritables aspirations de la société, s'approprier la technologie pour améliorer le quotidien, modeler la recherche sur la problématique sociale. On arrive sur la lune avec plus d'aisance que sur son lieu de travail, voilà ce qui les choque. L'audace ne doit pas être l'apanage du Pentagone. La ville, les transports en

commun — cet aérotrain qui languit depuis dix ans au nord d'Orléans, pendu tel le babouin à son rail interrompu — l'agriculture biologique, l'énergie solaire, le recyclage, les produits bio-dégradables, voilà de quoi s'occuper, et, pour réussir, il faut une pratique sociale et l'abandon de ces manipulations secrètes chères aux technocrates.

Tous les prophètes ne sont pas pessimistes sur le résultat ultime de ce grand affrontement. A long terme, Cybernétis devrait vaincre. Elle procède nécessairement par **feedback**, se nourrissant d'informations prises à la base, procédant par échos, empirique dans ses approximations successives.

Cette exigence explique nos angoisse d'individus en butte à l'adaptation permanente, à la mobilité obligatoire, arrachés que nous sommes à l'utérus confortable de la tradition. Mais, les grands prophètes le disent, un nouvel ordre suivra qui transcendra nos luttes. **Mainmise** publiait dans son numéro 11 le schéma d'organisation d'une cité électronique à la Buckminster Fuller : l'information ouverte, ce serait la création d'ordinateurs municipaux gigantesques et à même de remplacer tous ces systèmes existants actuel-



lement, refuges d'une armée de zombies incompétents qui feraient bien mieux d'aller un tout petit peu prendre le frais dans les champs au lieu de s'étioler entre leurs manches de lustrine. Tout le monde aurait accès à cette mise en commun de l'information. **Mainmise** donne quatre exemples possibles de la modification de la vie urbaine :

« 1) Travail : **90 % du travail pourrait se faire à la maison... disparition de 90 % des immeubles commerciaux... amélioration du trafic urbain... plus de spéculation immobilière... Moins de pollution... intégration des environnements... plus de centre industriel-commercial pauvre.**

2) Administration : **définition des besoins individuels et collectifs non pas à partir de structures pré-établies mais selon les changements constants propres à la société actuelle. Moins d'informations sous-traitées, donc un pouvoir accru pour l'amélioration, la vérification et la globalisation des analyses. L'administration devient un instrument de gestion et d'animation et non plus un instrument de pouvoir et de contrôle.**

3) Loisirs-éducation : **le terminal dans chaque maison donne un accès** direct, **par l'écran de télévision, par le haut-parleur et par la machine fac-similé à tous les éléments de culture traditionnels contenus dans des musées électroniques ; il suffira de composer un numéro pour obtenir un film de répertoire, une pièce, une symphonie, etc. Possibilités de contacts individuels immédiats, selon ses propres désirs et non plus selon son champ de connaissance. Informations totales sur les produits commerciaux, et possibilités de comparaison entre les produits, selon ses exigences personnelles.**

4) Finances : **vérification immédiate des budgets privés et publics, en regard de leur utilisation. Accessibilité d'un réseau de statistiques élémentaires qui permet la vérification des dépenses tant privées que publiques (achat direct ou impôts). Conseils aux commerçants par des analyses courantes et intégration de l'économie nationale.**

O.K., C'EST L'ANARCHIE

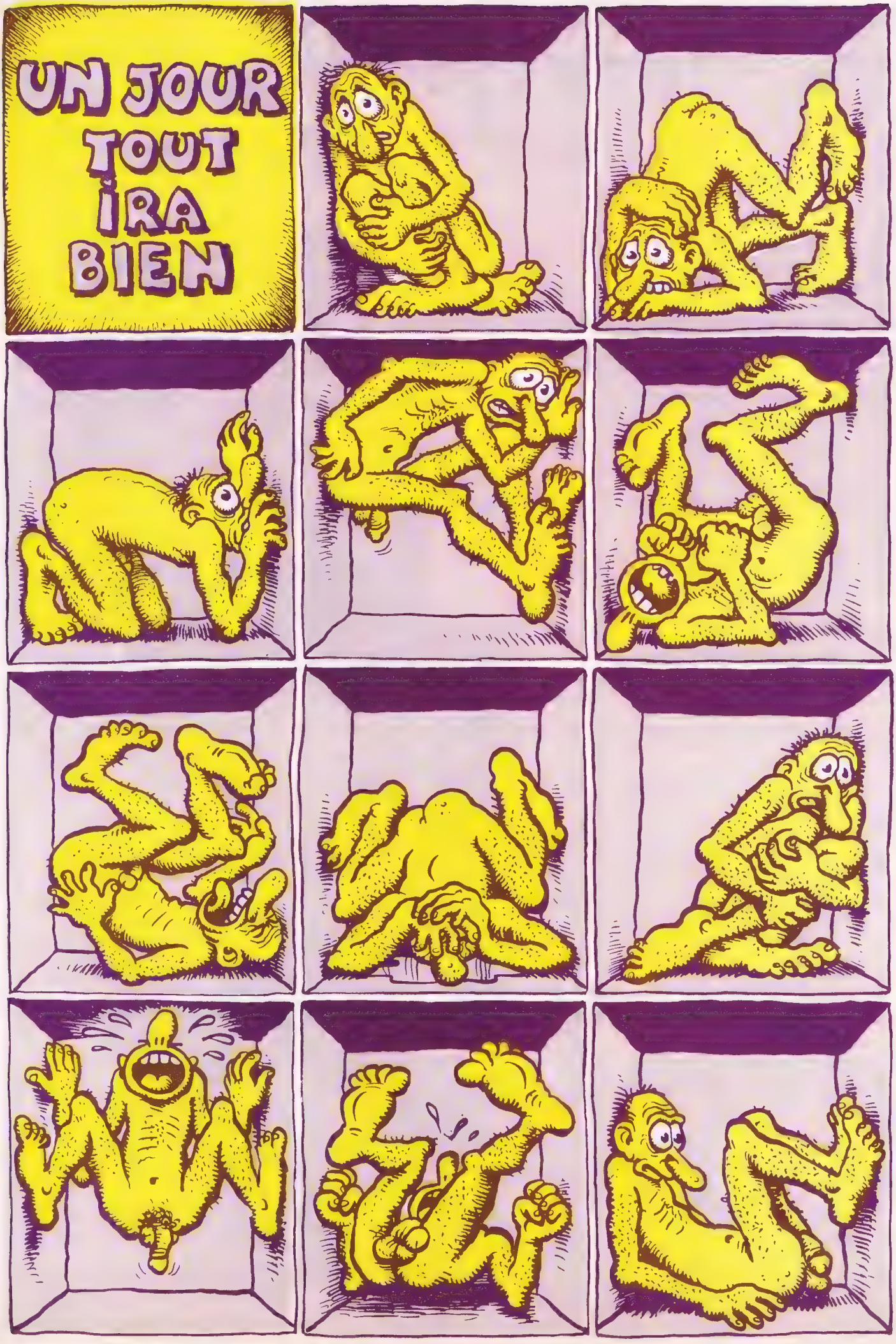
« Mais c'est l'anarchie informée. »

Le problème, depuis quelques années, c'est qu'on nous arrose de tous bords : fresques idylliques aux joyeux hommes branchés et béats opposés à de grands tableaux glauques d'une civilisation qui sombre dans sa colique et finit faute de mieux par s'en repaître. Ces projections ne sont qu'hypothèses exarcerbées à partir d'éléments qui sont tous notre lot, de l'invention la plus géniale à l'épuisement **inéluctable** — un jour ou l'autre, mais lequel ? — des ressources pétrolières ou énergétiques. Une chose est toutefois certaine, la civilisation mécanique passe la main à un ensemble plus complexe, électronique et cybernétique. Cette mutation a son voyant, Marshall McLuhan, encore lui. Dans cet ouvrage clé, irritant et pénétrant, qui porte le titre de **Pour comprendre les media**, il décrit la mutation sociale profonde qui ramène l'homme, d'individu organisé et parcellisé, à son identité d'homme joyeux, tribal, qui ne songe qu'à s'engager à fond. La télévision, par son image floue et son branchement permanent sur l'univers, nous habitue à une **participation** en profondeur, quel qu'en soit le message — la stéréophonie donne au son un contenu tactile, qu'en sera-t-il de la quadraphonie... Nous voulons toucher. L'uniformité et la répétition le cèdent à l'**unique**, à l'**expérience**. On préfère les **rôles** aux **emplois**. En entretenant la nation, la télévision favorise la réapparition d'unités sociales plus petites, plus adéquates, néotribalisme au sein d'un monde aux structures globales qui s'unifient. C'est bien la fin du spectacle, cet art de l'âge alphabétique, et McLu le Magicien nous bombarde d'intéressants aphorismes sur cet âge électronique qui nous verra abandonner la consommation d'objets pour celle d'informations, de sensations, d'impressions. En voici quelques-uns :

- **Ce qui limitera l'absolutisme tlectrique, ce n'est pas la séparation des pouvoirs mais la pluralité des centres.**
- **A l'âge de l'électricité, l'expansion unidirectionnelle des enragés du succès nous apparaît comme un spectacle macabre de vies piétinées et d'harmonies fêlées.**
- **On peut vaincre le temps si l'on réussit à l'accélérer suffisamment. L'instantanéité abolit le temps et l'espace et redonne à l'homme une conscience intégrale et primitive.**
- **A l'âge de l'espace-temps, nous commençons à nous cabrer devant l'uniformité de l'heure juste. C'est la multiplicité des rythmes que nous cherchons plutôt que leur répétition. C'est la différence entre un ballet et une colonne de soldats au pas.**
- **L'homme abandonne son travail spécialisé et fragmentaire et assume un rôle de cueilleur d'informations. Cela renoue avec le concept global de « culture », exactement comme le primitif vivant de la cueillette travaillait en équilibre complet avec la totalité de son milieu.**
- **La femme américaine se présente, pour la première fois, comme une personne à toucher et à caresser et non seulement à regarder.**

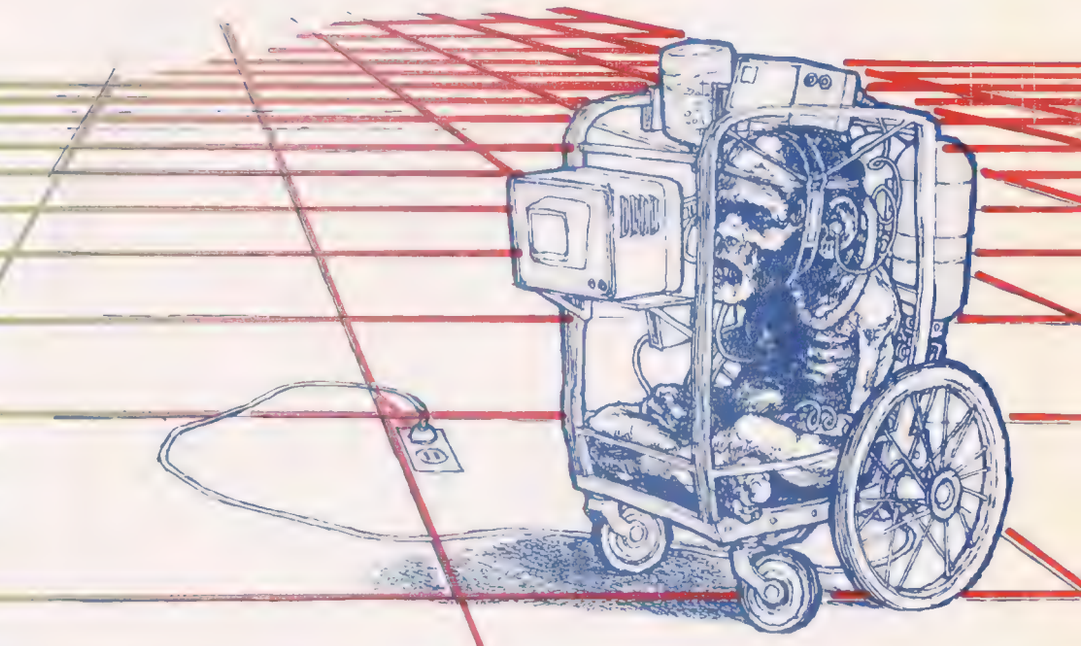
Aussi pour ce numéro sur le futur nous avons voulu essayer de nous brancher sur ce qui est, pour une large part, inévitable, et d'en tirer le meilleur, par le détournement, l'humour, l'extrapolation. On ne fuit pas l'environnement dominant, il vous rattrape toujours et les autoroutes, démodées, finiront par couper en deux les communautés des Alpilles. Une série de scénarios présente quelques intéressants futurs possibles, tendances démentes pêchées dans notre quotidien. Les media — tous moyens de communication — font l'objet d'un long pensum à la fin du numéro, et — on les a trop oubliés et ils peuvent tous modifier — nous vous annonçons la venue imminente des extraterrestres qui vont mettre bon ordre martien dans tout cela.

Actuel.


UN JOUR
TOUT
IRA
BIEN

LES 5 BOULES DE CRISTAL

1991 : la grande guerre écologique



En arrêt depuis plus de six heures, les photographes déclenchèrent un feu roulant de magnésium quand la première voiture officielle vint s'arrêter au bas du perron. Bousculade, micros perchés par-dessus les têtes, bouches distendues, vociférant d'inaudibles questions, flashes, coups de coude et de menton, le service d'ordre dut intervenir sans ménagement pour assurer le passage. Le sultan Abu dhabi Al Loukhoum descendit de sa Rolls, grave et dangereusement caime, et monta les degrés du Palais Européen de Berne. Puis la lourde porte se referma sur les miasmes d'un débat capital. Le « Peking Diary » avait titré, la semaine dernière : « Un chien américain dépense plus pour sa nourriture qu'un Indien » — et ce fut la ruée d'une bonne conscience tardive. Et l'on égorgea des milliers de chiens pour préserver son sommeil des mauvaises pensées. Les vrais problèmes, on s'en doute, n'étaient pas de cet ordre : la planète mourait d'épuisement.

A vingt-neuf dollars trente-sept le baril, le pétrole brut devenait un luxe. Johannes Chevenement, Mimi Jenkins et Pirlouit Voigt, respectivement ministres des Finances, des Affaires extérieures et de l'Energie de la Confédération européenne, discutaient sans ressort devant de grands cendriers dégorgeant de mégots mal fumés dont le goudron serait récupéré pour faire tourner les automobiles.

Il leur faudrait bien céder, tout comme les Americains et le Japon, deux semaines plus tôt. Ferme et souriant, Abu dhabi Al Loukhoum se refusait à baisser le prix de l'or noir. Bien au contraire, et il parlait au nom de producteurs qui assuraient le tiers du pétrole dont usait le monde en cette fin du XXe siècle. Cela suffisait pour relancer sans cesse les prix. Les puits texans étaient secs, on pompait bien inutilement la mer du Nord, partout on jetait des sondes, sans succès.

Quand Abu dhabi Al Loukhoum regagna son automobile, il pressait dans sa serviette en peau de marocain, ornée du signe millénaire et désormais terrifiant de Moktar Baba Ibn Wao, les contrats qui lui garantissaient pour vingt ans la vente du pétrole à vingt-neuf dollars trente-sept le baril. « A l'héliport, John. » Abu dhabi était radieux : « Cons d'Occidentaux ! Une fois de plus, leur imprévoyance les mène à l'abîme... » Et le sultan consultait en riant les dossiers qu'il avait fait relier et qui ne le quittaient jamais, intitulés malicieusement : Clients et pigeons. Il n'avait pas la victoire modeste, le dernier rejeton de la tribu bédouine des Loukhoum. Il prit une sucette à la menthe dans le portefriandise et s'abandonna à son flash-back favori.

Le chapitre premier de Clients et pigeons s'ouvrait sur une longue étude farceuse consacrée aux recherches occidentales : les gouvernements s'étaient lancés inconsidérément dans l'effort musculaire, pour éviter pétrole. Puis la vente de l'uranium et du thorium avait enrichi Madagascar, l'Inde, le Brésil et l'Australie. Les gisements de vermiculite avaient apporté la prospérité en Afrique du Sud et en Argentine. L'herbe de Colombie était devenue hors de prix et l'Afghanistan inondait la Confédération européenne, avec de gros profits, de ce que l'on nommait « poudre d'oubli », en vente dans tous les drugstores. Bref, résumons : pour éviter toute dépendance, les pays détenteurs de breeders tiraient leur minerais du granit. Vous voyez d'ici les doses ! Autant chercher trois grammes d'or en filtrant le lac Ontario. « C'est bien joli, l'indépendance nucléaire, pensa Loukhoum le vénéré, le plus rusé parmi les rusés, mais le stockage des déchets radio-actifs vitrifiés dans les mines de sel avait coûté bien des vies humaines... » « Les voilà bien, les rapins ! » glapit le sultan de la Grande Pompe Noire. Eh oui, les voilà bien ! Le pétrole — car c'était lui — restait aussi indispensable que coûteux. Et Loukhoum s'amusait de sa lecture, croquant sucette sur sucette : « Après 1984 il avait fallu se passer de mercure. En 1986, le plomb disparaissait à son tour, la même année que les grands crus de Bourgogne. En 1988, ce fut au tour de l'or, l'année suivante du zinc. En 1990, l'argent et le platine n'étaient plus que souvenirs... » « Hé, hé, songeait le perfide bédouin, en comptant sur ses gros doigts bagués, l'étain n'en a plus que pour trois ans, le cuivre pour dix-huit. »

Restait le pétrole. On avait bien essayé de le remplacer autant qu'il était possible. Les mines aux rendements les plus crétins avaient été rouvertes en hâte, et on les grattait avec délectation et inconscience. Decazeville tournait à nouveau et les Appalaches n'étaient plus qu'une plaie béante et noire. Le Canada exploitait ses sables asphaltiques de l'Alberta et les Etats-Unis brûlaient les schistes bitumeux du Colorado. Et Ibn Machin, le sultan dont on parle ici, avec son nom compliqué, rigolait à s'en défaire le turban. La veille encore deux accidents s'étaient produits. Un dépôt clandestin d'essence avait explosé à Montigny-le-Gannelon, soufflant dix-sept des trois cents personnes qui assistaient à un concert de musique locale. A Hanover, dans le Machassuchettes, l'hélice d'une éolienne sauvage s'était détachée, décapitant d'un coup un seul, neuf gamins qui sortaient de l'école. Chaque cave recélait un compost dont on recueillait le méthane, chaque toit supportait une éolienne. La nuit, sur les fleuves, on voyait surgir des moulins, et les rares jardins se couvraient de plaques afin de recueillir l'énergie solaire. Peine perdue ! La consommation d'énergie enflait sans cesse. Et Loukhoum Ahlala Ibn Salad, enfin le sultan, se frottait les mains avec une vigueur chaque jour accrue. Au chapitre deux de son dossier, il avait fait reporter en fines colonnes les chiffres suivants :

« De 1959 à 1969, le monde avait absorbé autant d'énergie que dans tout le siècle précédent. Dans la seule année de 1992, il en avait été consommé deux fois plus que dans les deux premiers tiers du siècle. »

La voiture freina à ce moment de notre exaltant récit, et Loukhoum bouma sur sa page à lunettes rabattues, criant qu'on voulait le tuer, que ce n'était pas drôle d'être puissant parce que les puissants sont toujours à la merci des attentats et... Ce n'était que l'octroi entre deux Etats fédéraux. Il entendit les contrôleurs de douane : « C'est le tyran de Téhéran, tire ! » Mais la puissante voiture démarra en trombe.

Le lendemain, Ahmed Tapi Volant sultan, Loukhoum, eut vent de la réunion extraordinaire convoquée à son endroit par Eldridge Taillefing, Président américain. Emile Notoire, contrôleur général de la Confédération

La rédaction assemblée autour des boules de cristal les a pressées pour en extraire le suc du futur. Non, non, non, les lendemains ne chantent pas tous. Cinq hypothèses ont retenu l'attention de nos augures avec l'aide éclairée de scribouilleurs plus ou moins célèbres. Impossible de choisir entre ces possibles qui s'énoncent : la guerre écologique pour le contrôle des matières premières, l'extrapolation du présent dans l'hémoglobine joyeusement répandue d'une société éclatée, le grand règne imbécile de la technocratie et de la carte perforée, l'apocalypse horrible qui nous guette et rejettera notre progéniture dans l'obscurité des temps barbares, Sopor enfin et ses béats citoyens, les homo-planens. Ces cinq scénarios n'embrassent pas tous les futurs souhaités, n'explorent pas les utopies rêvées mais les tendances présentes dans notre société. Il s'agit d'extrapolations lointaines, aussi nous n'avons pas retenu les deux hypothèses de politique fiction les plus évidentes et les plus proches, retour à la campagne et révolution. C'est à la fin de la foire qu'on compte les bouses.

européenne, Otto Rheno, son « alter ego » germain, s'étaient joints à Mushimo Karatu le premier Japonais. Quelques heures suffisent aux trois hommes (Otto Rheno compte pour du beurre, il est très âgé) pour adopter des mesures d'urgence : création d'un front commun d'achat du pétrole sur la base de vingt dollars le baril, dépot d'une plainte auprès du tribunal économique de l'O.C.U. (Organisation des Confédérations Unies) pour « abus de position économique dominante ». La réponse de Loukhoum et de ses hoquins ne se fit pas attendre, elle frappa dure dans les gencives occidentales : « Tu nous a assez pompé, l'O.C.U. ! Nous fermons les robinets ! Des commandos soutenus discrètement par les eunuques sacrés d'Albert Loukhoum, sultan joyeux, font sauter simultanément trois centrales nucléaires à Oakridge, Minamata et Reignier (Haute-Savoie). Et tout se bousoulo, et tout rentre au chaos : les pays acheteurs de pétrole créent des ministères du blocus chargés de répartir la pénurie. En Europe, il devient interdit d'éclairer plus d'une pièce, le soir, dans chaque logement. On doit justifier tous ses déplacements. Les citadins ont droit à deux voyages de détente par an dans la banlieue de leurs villes. Pour libérer les puits de pétrole, on propose la guerre sainte, le contre-blocus, l'appel aux batteries les plus retorses.

Notre sultan, pas plus que ses collègues, ne s'attendait à une telle levée de colère. Il a beau taxer les importations, il se retrouve vite à bout de ressources. Alors, ses sujets en viennent à manger de la crème de pétrole, des steacks de pétrole, des gratins et des glaces au pétrole. C'est pourquoi on les appela, par dérision sans doute, les « pompistes ».

La coalition blanche va mettre ces métèques à la raison. Un matin, alors que Amul Abderaman Patafrez lui porte sur son sofa sa coutumière tasse de pétrole et ses deux croissants au beurre d'essence, il trouve son maître El Shoushoun Trucmuche Loukhoum en train de jerker tel le Turc ivre au beau milieu d'un harem aussi lascif que stupéfait (cette duplicité est très orientale). C'est alors que le Commandeur des Puits Profonds, Ducon Loukhoum, la coupe bue, tombe au sol tendu comme un arc, bave et lance des cris de chouette. Glacé comme un col d'officier, Amul s'enfuit du palais en beuglant son malheur. C'était un choléra vacciné contre tous les sérums ; on s'en aperçut lorsque Loukhoum fut pris de sérieuses diarrhées blanches comme neige. Le mal se répand comme le journal Actuel : tous ne sont pas atteints, mais tous sont frappés. Un guérisseur eut l'idée de lancer un grand safari contre le microbe maudit. On en captura un, non sans mal, dans le sang d'un enfant bègue mort d'une overdose de goudron. Cuisiné par des spécialistes en aveux biologiques, l'épouvantable microbe lâcha le morceau, un morceau bleu étoilé avec un grand rayonnement de lignes rouges sur ciel blanc. Tu as compris, ami lecteur, tu es un drôle de bougre, un type bien, profond et tout et tout. Bon. Le microbe salopard a raconté que les Américains l'avaient dressé à salir le couscous. Il fut contraint à enregistrer ses aveux, le fit sans rechigner, puis on le pendit.

C'est la vie ! disait le choléra avec un étrange sourire. Bien sûr ! Les Etats-Unis disposaient d'une antidote efficace. Et les émirats des champs, et les émirats des villes, tous se plièrent aux exigences du Bacille Maléfique. Tout rentra donc dans ce calme un peu niais qu'on appelle l'ordre. Les riches restaient riches. Les pauvres idem. Les cons itou. Eldridge Taillefing poussa la charité jusqu'à venir assister Loukhoum El Malbarré sur son sofa de moribond. Son derviche, Moilapé, rapporte les mots de douceur que glissa le Président américain au sultan déjà froid : « Un joli coup que tu rates, Loukhoum ! » L'histoire jugera, elle connaît le truc.

John F. Leblème, cameraman,
Hyma Quignon, art director.

2125 : Le sang coule à Viroflay

L'épuisement s'empare capiteusement de Spirou Freud. Les huit kilomètres d'autoroute lui ont cassé les nerfs. Dix heures au volant, tous les jours, la chambrée le boulot, le boulot la chambrée, ça vous coule un homme, même si la journée ouvrable vient d'être réduite à deux heures. Alors, entre Meudon et l'autoroute, tout à l'heure, il s'est défoulé en piquant des pointes de 20, voire 25 à l'heure, Et il a crevé. Un travailleur comme lui, un type convenable, l'avait frôlé à 10 à l'heure alors qu'il était en train de visser les fils de l'élévateur sous la roue malade. Alors il l'avait vite rattrapé, lui avait flanqué sur la gueule un bon gnon avec ce coup-de-poing américain qu'il avait acheté l'autre jour à l'un de ces mendiants qui n'en finissent pas de vous alpaguer à tous les carrefours. Puis il avait étendu le type, raide sur son volant, et avait poussé la voiture sur le côté, dans les grandes poubelles broyeuses faites pour ça. Les autorités en avaient eu assez de déblayer les chaussées. Quand on sait que toutes les deux minutes un automobiliste meurt des colères d'un congénère excitable (qui ne l'est pas, aujourd'hui ?), on comprend mieux l'attitude du gouvernement. Ferme et juste. Il y avait eu les pestes, les croisades, les guerres, les duels, il y avait l'auto. Ricky Reich, le responsable des fabriques Renault, avait même été décoré pour avoir contribué, en engorgeant les week-end, à maintenir un chiffre de population relativement bas par rapport aux autres provinces européennes.

Spirou Freud, en tout cas, n'était affecté que par la durée intolérable des trajets. Les morts qu'il laissait chaque jour, il ne s'amusait même plus à les compter. Quand il rangea sa Curved Air 38 au parking, je peux vous jurer qu'il ne pensait qu'à Minou l'Abatteuse, cette greluche poudrée comme un gâteau dont on ne pouvait rien dire. Effacée, voilà, elle était effacée. Satisfait de sa définition, il oublie qu'il fait la queue, prend son numéro d'appel, présente sa carte de locataire, s'enfourne dans le gros ascenseur et se retrouve à son étage, sur son palier, devant sa porte. Sans même s'en apercevoir il a jeté son genou dans l'estomac d'un gros individu suant et moite, et son genou s'est enfoncé comme dans de la neige, ou de la chantilly. Le type est resté coincé entre deux passagers jusqu'à l'étage 48. Puis les passagers sont sortis — peu, en effet, ont droit aux terrasses, où loge Spirou Freud. Et le gros homme mou s'est ramassé le nez au sol. Il l'a enjambé avec indifférence, et le voici qui sort à nouveau sa carte devant la porte qui lui dit d'une voix asexuée et nasillarde : « Salut mon vieux, excuse, simple formalité ». Il met sa carte dans la fente d'entrée : « Merci, entre donc ».

Tout là-haut, sur les terrasses, la vue pourrait être belle. Sans cette saleté de brouillard qui vous poisse on verrait même jusqu'aux tours de la Garenne, ou celles de Robinson. Mais Spirou attendait la greluche. Et la greluche tardait. La greluche ne vint pas. Ce fut son voisin de lit, un psychiatre récemment reconverti dans la fabrication du corned-beef, Dick Lénine, qui lui apprit le malheur :

« Elle s'est faite piquer par l'une de ces cochonneries de guêpes géantes... »

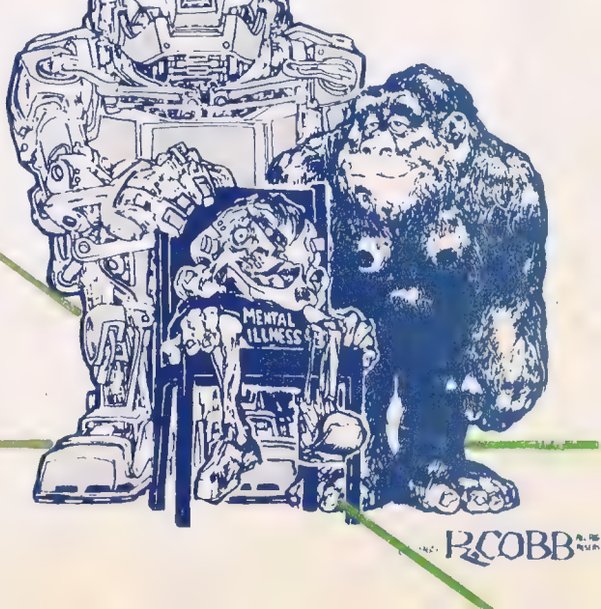
« On a aussitôt lancé l'aviation pour détruire la guêpe... Tu n'as qu'à prendre les infos de l'immeuble. On ne parle que de ça. C'est la trentième personne de l'immeuble attaquée en deux jours... »

Et Spirou Freud le savait : deux seulement en étaient sorties estropiées, mais sauves.

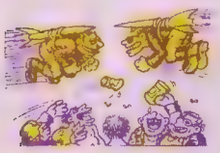
Il finit par s'endormir. Il dort. Il dort. Il dort longtemps jusqu'à ce qu'un drôle de vacarme le tire de sa couche. Dick Lénine, dépeigné, même pas épilé, et la tunique de guingois, lui révèle dans un chuchotis : « Le super-cerveau électronique est encore en panne, tu vois ce que ça veut dire ! »

Complètement réveillé, Spirou grimace : une pluie d'impôts nouveaux allait leur tomber sur le porte-sous. Pour réparer cet engin d'enfoutre qui se déglinguait tous les mois ! De ce jour, tout alla de mal en pis.

A l'étage inférieur, c'est la panique. Depuis trois jours il est interdit de franchir le porche principal de l'immeuble. La population est consignée. L'armée vient apporter médicaments et nourriture. On dérape



sur les tapis roulants, on se bat toutes griffes dehors, on se marche dessus, on se vole sa portion de viandox. Les étages supérieurs, de plus, étaient protégés par des grosses pelotes de barbelés. Les bas étages, en effet, risquaient à tout instant de s'en prendre aux fonctionnaires des terrasses, les tenant pour responsables de l'incurie générale. Dans la déroute, on ne cache plus qui son enfant monstre, qui son iguane apprivoisé, qui son troisième bras. L'armée s'en vient parfois tirer une salve, des fenêtres, pour mettre le hola à l'agitation. Et le calme, après la fusillade, tombe pendant une heure ou deux, jusqu'à l'arrivée des rations suivantes. On en profite pour déblayer les cadavres.



Et la rumeur véhicula de bien redoutables histoires, soutenues par les contrôles fréquents auxquels chaque citoyen était astreint : analyse d'urine, prélèvements de salive, de peau, de sperme, empreintes digitales, buccales, fessières, interrogatoires culturels, tests manuels et psychiques. On ne pouvait plus quitter sa chambrée sans subir ces épreuves. On disait, on se répétait que Will Sachem, le portier de l'immeuble, avait été tronçonné par un engin de la milice. Jusque-là rien d'anormal. Mais on s'était aperçu que Will Sachem n'était pas un homme, **mais une fourmi électronique, un robot androïde !**
Personne ne s'en était aperçu, et on le voyait tous les jours, il pointait les identités, un brave homme... Une grande suspicion naquit dans la tête des locataires et dans celles, tôt ou tard, de tous les habitants de la conurbation. Et des autres conurbations. Et des continents. Des tracts circulaient : « Sommes-nous dirigés par des fourmis ? » ou plus sèchement : « Sommes-nous des fourmis ? » Les langues allaient bon train. Certains se coupèrent les doigts pour s'assurer qu'ils étaient bien de chair et d'os. On en arriva aux certitudes suivantes, encore incontrôlées : 90 % de la classe dirigeante est composée de fourmis, 84 % de la milice est composée de fourmis... » On sut que ce système avait sauvé la civilisation. Un jour, il y a des lunes de cela, un névrosé malveillant avait versé des tonneaux entiers d'amnésiques dans l'alimentation en eau des niveaux 1 000 à 10 000. Tous avaient perdu la mémoire, sauf justement les androïdes.

Les choses reprirent provisoirement leur cours, Spirou se rendit à son nouveau travail — car la rotation des services était chose admise. Il n'avait ce mois-ci qu'à louer son corps pendant deux heures. Pas de tout repos. On l'endort, et on transfère l'esprit du client dans son corps à lui. C'était un travail bien payé, pour une clientèle fortunée qui pouvait se permettre de vagabonder dans les rues sans risques. Que tuerait-on, sinon le corps en location ? Et les clients ne se privaient pas. Ils en profitaient pour se battre, tenir des paris dangereux, pratiquer des expériences qu'ils n'auraient jamais osé avec leurs propres corps. Son premier client, qu'on lui présenta avant de l'endormir, ne lui plût pas beaucoup. C'était un petit vieux tout rance aux yeux jaunes. Il avait raison. Le petit vieux, dans le corps de Spirou Freud, se jeta du haut du soixante-sixième étage du building Paradise Now, ce Luna Park éblouissant où l'on perdait jusqu'à sa culotte pour un lot sans valeur. Quand les médecins examinèrent la bouillie qui s'était écrasée à la limite de deux tapis roulants, éparpillés sur un kilomètre, ils établirent que ce corps était celui d'une fourmi androïde, d'intelligence nettement inférieure à la normale.

Scénariste : Yves Frémion
Art director : Hyma Formica 312

2520 : Le temps de Pavlov

Les Détecteurs : vous les remarquez à tous les coins de rues. Vous les croisez aussi en entrant et en sortant de tout bâtiment, privé ou public. A chaque fois, machinalement, vous jetez un regard sur le chiffre clignotant du cadran électronique. De zéro à trois, vous êtes normal. Au-dessus de trois, pas la peine de vous inquiéter : les officines psychothérapeutiques grouillent, toutes avides de vous aider. La psychiatrie de groupe s'est considérablement développée : non pas des groupes de patients sous la direction d'un thérapeute, mais des groupes de dix psychiatres de tendance différente travaillant ensemble sur un seul client. Il arrive parfois, cependant, qu'une amélioration tarde à venir et que les consommateurs dépassent le chiffre sept sur le Détecteur. Si, par quelque inconscience condamnable, ils ne s'étaient pas avisés plus tôt de consulter un thérapeute, ils y sont à présent légalement astreints. Rien n'est encore perdu. Ils n'ont, après tout, pas encore atteint le chiffre dix. Quelques-uns le franchissent ; s'ils passent devant un Détecteur, une sonnerie d'alarme retentit immédiatement. Tout vous est permis pour arrêter ces hommes : ils sont dangereux pour la communauté. Ce sont des asociaux. Une fois maîtrisés, ils ont le choix entre deux solutions. La lobotomie volontaire leur enlèvera une partie du cerveau, remodelant complètement leur personnalité — tuant l'ancienne, disent ses adversaires. Ceux qui répugnent à la lobotomie peuvent toujours choisir l'Académie. On ne sait pas très bien ce qui se passe à l'Académie, quel genre de thérapie on y pratique. On sait seulement que ceux qui y entrent n'en ressortent jamais. Vous ne soupçonnez pas, espérons-nous, une société aussi moderne de commettre des assassinats ? Ce serait bien mal la comprendre. Non, les anormaux ont la vie sauve, ils sont même heureux, à leur manière. Ils dorment vingt-quatre heures sur vingt-quatre, maintenus par des injections périodiques dans un sommeil parsemé de rêves idylliques. Ils vivent dans un paradis privé où tous les fantasmes prennent substance. Il n'y a pas de place pour le malheur dans notre monde.
Enfin vous voici devant l'entrée de votre immeuble. Vous appliquez votre pied sur la plaque de chrome, la maison reconnaît votre odeur, un orifice s'ouvre comme un iris avec un bruit de succion. Vous attendez les quelques secondes nécessaires à la purification et à la décontamination de l'air qui vient de l'extérieur ; un second iris s'ouvre, vous pénétrez sur le corridor mobile qui vous laisse glisser jusqu'à la porte de votre appartement.
Absorbée par la télévision qui couvre la surface de deux murs à angle droit, votre femme ne s'aperçoit pas de votre arrivée. En relief et en couleurs éclatantes, les somptueux paysages mauves de Cassiopée V remplissent la pièce, et le triple soleil nimbe tout le mobilier de reflets bleu profond. Les deux héros foncent dans leur turbo-glisseur, poursuivis par des Ruorks, monstres verts aux deux têtes reptiliennes. Vous connaissez

bien le visage du héros et de sa compagne : c'est le vôtre et celui de votre femme. Il y a à peine un mois que vous possédez le dispositif : vos traits et votre voix se retrouvent sur l'écran du feuilleton « M. et Mme Toulemonde », vous vivez par personnages interposés les aventures les plus haletantes sur des planètes exotiques.

Vous traversez la pièce en silence, et jetez un œil dans la chambre de votre fils. Il est assis immobile, les yeux vitreux, profondément enfoncé dans un fauteuil sphérique en écume synthétique qui pulse doucement, contractant et rétractant sa surface selon des rythmes hypnotiques. Il a revêtu le casque psycho-sensoriel et croit vivre en chair et en os le film que des électrodes diffusent directement dans son cerveau. Vous observez avec un soupçon d'irritation qu'il passe à présent la meilleure partie de ses journées sous le casque. Mais le cube massif et rembourré du Pedago-robot vous rassure : les films psycho-sensoriels qu'il injecte sont garantis éducatifs. Ce modèle perfectionné se charge également de l'instruction par conditionnement hypnotique pendant le sommeil, et devrait, s'il faut en croire la publicité, assurer à votre fils une instruction sans effort bien au-dessus de celle des vieux Instituts de Conditionnement. Vous refermez la porte avec satisfaction. Vous n'oubliez pas qu'à cette époque de sélection rigoureuse du niveau de population et des standards génétiques, vous détenez un énorme privilège en ayant pu procréer : après des épreuves rigoureuses, on vous a remis l'antidote contre les agents stérilisateurs contenus dans l'eau de boisson et tous les aliments, auxquels nul consommateur ne peut échapper. Vous avez choisi dans le catalogue génétique et dosé comme il vous plaisait les traits physiques et mentaux agréés par le Centre de Contrôle génétique.

Vous retournez voir la télévision. Vous vous injectez par vaporisation une dose d'euphoriose. Un peu plus tard, vous fumez une cigarette de Narcola. Au milieu de la soirée vous déclarez que votre journée de travail vous a fatigué, et que vous allez au lit. Votre femme vous y rejoint. Elle a acheté une nouvelle cartouche pour le psycho-programmateur sexuel, et règle le moment de l'orgasme au bout de dix minutes, pour ne pas vous fatiguer encore plus. Vous coiffez les casques à électrodes, et, sous les ordres de l'appareil, vous rejouez les ébats sexuels d'un couple de vedettes de la télévision parmi les plus populaires. Puis vous branchez le vibrateur somnifère, et,

d'une pression sur une touche, vous réglez la maison en automation totale. Dans le cerveau électronique de la maison les transistors s'activent. Des solénoïdes ferment les portes. Des branchements microscopiques placent des pièges contre les intrus. Des thermofiltres testent l'air et baissent la température de deux degrés. La cuisine automatique prépare les ingrédients du petit déjeuner. Dehors, les caméras de la vidéo-police veillent sur la sécurité de tous. Vous pouvez dormir. Tranquilles.

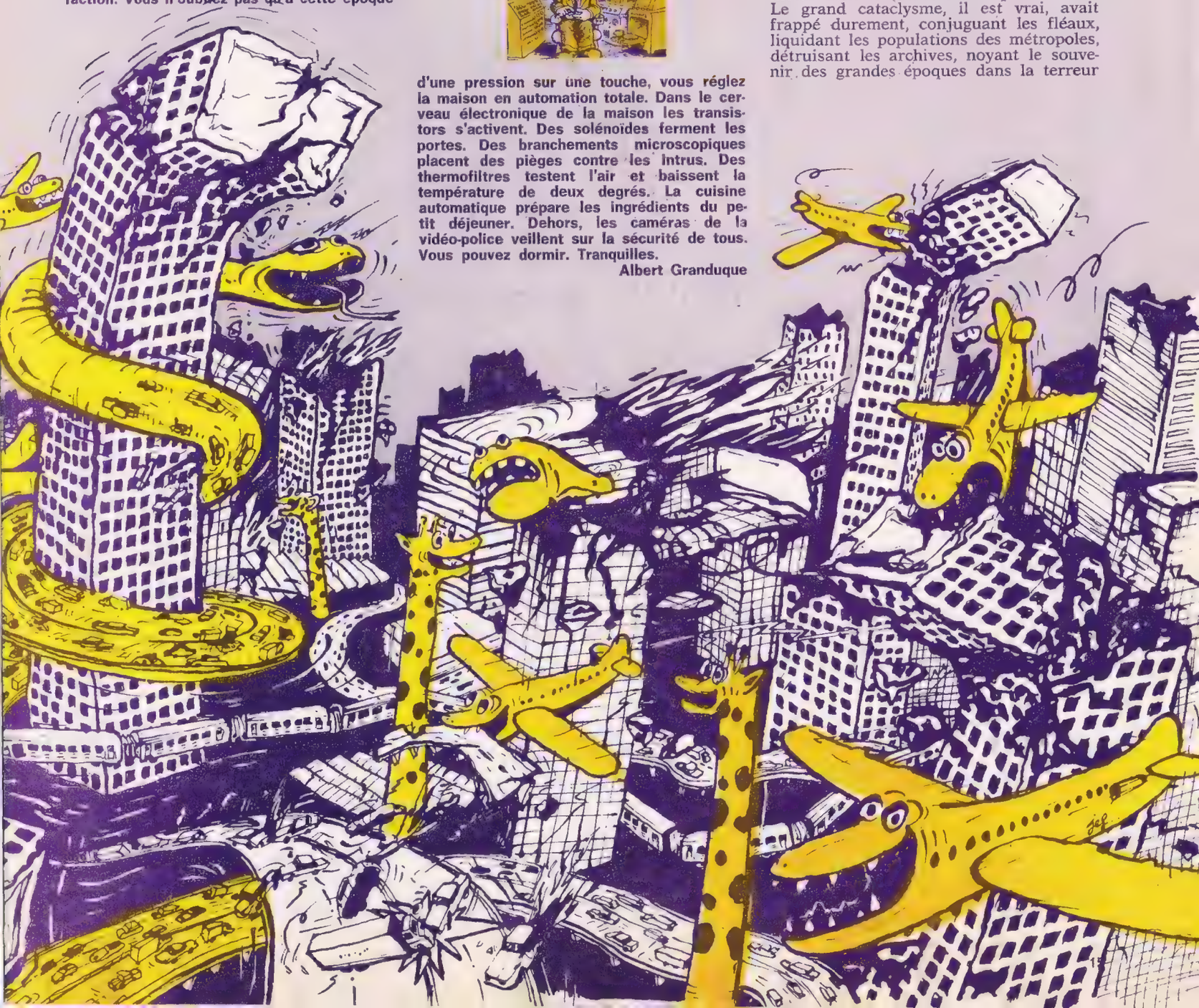
Albert Granduque

An 2850 : Après l'Apocalypse

Quelques siècles avaient passé dans le flamboiement d'incendies inexpliqués, l'acharnement d'épidémies incompréhensibles, l'horreur, la mort et la stérilité. Quelques nuages glauques s'accrochaient encore aux pitons les plus isolés, mais un peu partout on pouvait à nouveau courir la terre sans tomber tout d'un coup frappé d'un mal indécible. Les tours de Niourk finissaient de pourrir, rongées par la rouille, structures effilochées qui se dressaient, mortes, au bord de l'océan rouge. Les cavaliers s'avançaient à nouveau dans la forêt de Pa-Ree, où les ruines émergeaient parfois massives des grands arbres noueux. On avait même installé une abbaye sur une étendue dégagée près de la rivière, là où justement se dressaient encore les restes d'une obélisque.

La plupart des survivants avaient oublié l'histoire. Dans les têtes amollies des générations qui avaient survécu à l'horreur, le cataclysme avait pris le sens d'une origine. Mutant, frappé de maux congénitaux, modifié par la radio-activité, l'homme ne se reconnaissait plus vraiment dans ces édifices de verre et de métal dont le secret s'était perdu.

Le grand cataclysme, il est vrai, avait frappé durement, conjuguant les fléaux, liquidant les populations des métropoles, détruisant les archives, noyant le souvenir des grandes époques dans la terreur



quotidienne et la lutte pour la survie. L'explosion des centrales nucléaires avait stérilisé des régions entières, certains rayonnements liquidant les glandes de reproduction animale. Un siècle avait chanté l'ode triste de la sénilité. Barbe Blanche, un patriarche d'une force étonnante, avait maintenu cent dix ans la présence d'un bipède dans les monts du Caucase. D'horribles batailles de vieux avaient fait rage dans ces régions autour des entrepôts des Sovkhoz : les vieux s'éventraient pour des boîtes de conserve et crevaient du scorbut.

Sur les autres continents, l'explosion des réserves stratégiques bactériologiques avait fait la place nette. L'altitude seule avait protégé certains hommes, car les microbes y rentraient en hibernation et disparaissaient peu à peu. Au-dessus de 5 000 mètres, on rencontrait dans les Andes, des groupes de montagnards misérables. Ils vivaient en clans de pasteurs faméliques, accrochés à une île rocheuse ou prisonniers d'un plateau désertique. Abrités dans des huttes de pierre sèche, ils couchaient avec leurs bêtes, nus et transis de froid, se nourrissant de lait, de viande crue, d'herbes et de racines.

Dès la troisième génération, le souvenir de l'Ancien Monde disparut. D'En Bas montaient les rumeurs d'effroyables légendes. Le Fond devint l'objet d'une terreur mystique. Les Abîmes exigeaient sans cesse de nouveaux sacrifices. Les clans se massacrèrent en des luttes sauvages, pour une source, un troupeau, des femmes ou une vieille boîte d'allumettes. Ils oublièrent le feu, perdirent l'usage du bois, et virent s'éteindre le langage. Seul resta le sens de la horde.

L'Afrique avait été la moins touchée, les objectifs stratégiques y étant plus rares. Certaines villes ne reçurent qu'une ou deux décharges thermonucléaires, et l'homme disputa longuement ces décombres aux rats et aux chiens qui formaient d'épouvantables hordes carnassières et qui finirent par l'en chasser. Quoi de pire en effet qu'une ville ruinée, privée d'énergie, d'eau, où l'on trébuche sur les carcasses du passé et les charognes, et où règnent, un an, les porcs sauvages, l'autre les rats, le troisième les chiens, selon les courants migratoires imprévisibles ?

Pour survivre, d'étranges tribus se constituèrent, s'organisant chacune selon la tradition de celui qui les avait fondées, dans le siècle qui suivit l'horreur — seul lien au passé lointain. Dans le désert du Bechu-noland, le clan Verwoed devint puissant en trafiquant le sel et en se fondant sur les principes ancestraux d'un prophète oublié qu'on vénère sous le nom de Na-Zie. Quelques hommes blancs se reproduisent là-bas, fiers de descendre du prophète et ont regroupé autour d'eux des misérables créatures à la peau noire qu'ils ont habitués à l'obéissance, forts d'avoir réussi à mettre la main sur un dépôt de munitions et d'avoir préservé des vents du désert deux vieilles auto-mitrailleuses en les entretenant avec de la graisse de zébu.

Plus au nord, sur les hauts plateaux du Wanda-Rubundi, c'était tout différent. Les anciens militants des nombreuses fractions des partis révolutionnaires de la Tanzanie, de la Rhodésie, de l'Angola et du Cameroun, habitués à se glisser dans la jungle et à croquer la racine pour survivre, derniers hommes à la machette véloce, réussirent à courir assez vite jusqu'à l'altitude et fondèrent des communautés représentatives de leurs choix idéologiques, vite rejoints par des milliers d'immigrants européens. Les bourgades, Trotskoville, Lumumbabourg, Marxisolénina, Bakounono, s'organisèrent chacune en cités-Etat. Trotskoville avait d'étranges règles : le port des manches de lustrine y fut interdit par décret, pour bien marquer que la bureaucratie, cette église des anciens temps, serait bannie à jamais. A Marxisolénina, quelques doctes vénéraient le grand livre exposé dans une large paillotte, une édition brochée fort crasseuse du manifeste du parti communiste, traduit en Baluba par les éditions en langues étrangères de Moscou. L'atmosphère la plus débridée régnait à Bakounono où la milice piochait joyeusement les champs communaux et où la famille avait été abolie dès le début. Démarche très nécessaire : il y avait dix hommes par femme, la polyandrie s'imposait en règle générale. Entre les quatre bourgades qui groupaient sous leur tutelle la moitié des survivants du continent, quelques deux cent mille individus, une sévère lutte idéologique se poursuivait. Au début, quand deux vieux haut-parleurs marchaient encore et que l'humidité n'avait pas détruit un vieux stock de piles Déclanché, de valeureux guerriers se glissaient chez l'adversaire pour l'arroser de slogans adverses : « Tout le pouvoir au peuple », « Le stalino-marxismo-léninisma à la poubelle ».

Ce temps était passé depuis longtemps pour faire place à des règles endogames strictes et à un atavisme héréditaire. Depuis un demi-siècle, quelques esprits aventureux avaient quitté les plateaux pour s'en aller répandre l'esprit saint dans les plaines où — disait-on, prolifé-raient d'étranges créatures. Un vague troc de mangues commençait à se développer à la lisière de la forêt tropicale, en dépit des tabous ancestraux.

Dans les plaines l'infamie durait toujours. Le savoir était maudit. L'Innovation interdite.

Dans une atmosphère chargée de soufre, les fidèles en transes frémissaient aux récits des Visionnaires : des larves pré-humaines s'étaient emparées du lointain royaume de Sibérie. Leurs corps étaient difformes, tordus par un mal mystérieux, boursouflés par des maladies purulentes et contagieuses. Une tumeur diabolique rongeait leur cervelle, et accélérait leur dégénérescence. Pourtant, ils vivaient et se reproduisaient. Certains étaient aveugles, d'autres à moitié paralysés. Depuis longtemps, ils n'avaient plus de langage. L'odorat en tenait lieu. Les odeurs les plus fortes, produites par les maladies les plus rares et les plus répugnantes étaient sacrées. Et un système de castes s'était établi sur une hiérarchie des odeurs. Les « choses » dont le corps dégageait le parfum le moins repoussant devaient respect et obéissance à celles dont le corps à moitié pourri exhalait la puanteur la plus nauséabonde. Aussi, les misérables bestioles cherchaient-elles sans cesse à se frotter contre les plus malades d'entre elles, afin d'attraper par contagion les attributs suintants de la puissance...

Pourtant l'humanité avait une nouvelle Mecque. Dans le nord des montagnes rocheuses, un ordre monastique, les Frères de Wao, se dévouait à l'archéologie des savoirs d'autrefois. Dans les décombres d'Aspen, l'autrefois pimpante station de sports d'hiver du Colorado, ils venaient, sous trois mètres de roches et de lichen, d'exhumer l'ancienne bibliothèque municipale. Les frères les plus jeunes essayaient de déchiffrer le précis de physique troisième année de Piploch'. Une controverse épineuse suivait son cours : message d'extraterrestre, livre sacré, ouvrage profane ? Certains frères avaient subi la question pour avoir prétendu qu'il s'agissait d'interprétations de phénomènes naturels. Mais l'évolution avait déjà repris ses droits et les frères, dans cinq siècles, allaient dominer le continent.

Pyromane : Gigot
Pompier : Hermann Bissau

An 3800
L'homo planens

L'humanité a enterré depuis longtemps l'âge de sa jeunesse, féroce et impétueux. L'âge mûr l'a connue fière et tendue dans ses entreprises galactiques. La voici enfin, vieille et sage, goûtant les derniers instants d'une civilisation.

Il n'y a plus de villes. L'homme a enfin restauré, après les longs millénaires de la Reconquête, un équilibre écologique aussi stable que celui que l'Ere Ignoble avait brisé en quelques siècles. La nouvelle version est moins hostile à l'homme, qui, de son côté, a transformé ses attitudes. Il commence à nouer avec les animaux d'étranges liens de sympathie : les télépathes passent de longues journées à converser avec les animaux, à s'imprégner de leurs opinions sur la vie. D'autres engagent un dialogue encore plus lent avec les végétaux. L'homme se retire de la terre sur la plante des pieds, et les ruines de quelques villes se laissent lentement recouvrir par les mousses, les lierres et les lichens. Pour cette résurrection de la terre, les hommes ont aussi acclimaté toute une faune et une flore venue d'autres étoiles.

Le contact avec les étoiles et les galaxies a profondément altéré l'homme. Parfois il

a refondu complètement son métabolisme pour coloniser une planète étrangère, et fait naître des races nouvelles : Vénusiens à la peau couverte d'écailles, habitants des planètes à la pesanteur écrasante, qui ont ramassé leur silhouette sur un mètre de hauteur et des membres épais comme des pattes d'éléphant. Sur Jupiter, où la manipulation génétique ne pouvait suffire, l'homme s'est servi pour la première fois du Convertisseur, qui imprime la personnalité d'un être humain dans un nouveau corps, complètement différent. Les pionniers prirent tellement goût à leur nouvelle forme qu'ils ne consentirent jamais à l'abandonner pour revenir à la forme humaine. Les terribles tempêtes de Jupiter leur semblaient désormais des brises délicieuses, les vapeurs d'ammoniac des bouffées de couleurs parfumées. De vieilles inhibitions tombaient, ils passaient leur journée dans une sorte d'extase enfantine, bondissant sur les pentes des montagnes de glace, portés par le vent, ivres de couleurs. L'humanité dut renoncer au Convertisseur, par peur de voir la race humaine se mouler peu à peu sur les formes extra-terrestres les plus insouciantes. Parfois, dans une rue ou sur la pelouse d'un parc, un homme s'arrête et regarde autour de lui, tout interdit. Un ordre venu de nulle part résonne dans son cerveau et lui demande de gagner le centre le plus proche de la Ligue des Télépathes : il vient d'expérimenter la première bouffée d'un pouvoir télépathique qui se révèle chez une fraction prolifé-rante du genre humain. La nouvelle mutation touche aujourd'hui presque la moitié des enfants, et des millions d'adultes.

L'homme vit des centaines d'années, et même sa mort ne constitue pas vraiment un départ définitif : des plaques de rappel conservent l'empreinte de toute sa personnalité et de son expérience, et peuvent reconstituer à volonté un double électronique de chaque être humain. Ainsi, des siècles après leur mort, on peut aller interroger les grands penseurs sur des problèmes nouveaux, de-

mander aux savants leur avis sur les controverses ou de nouvelles découvertes. Des romanciers d'un genre nouveau composent à l'aide de ces Plaques des symphonies de personnalités où des visions du monde se révèlent en de joyeux mélanges.

Les hommes jouent d'étranges tours à leur vieil ennemi le temps. Bien sûr, la machine à explorer le temps existe, mais elle est hors de prix, réservée à la recherche fondamentale et à de rares « voyages organisés » dans la préhistoire où l'on ne peut quitter les quelques centaines de mètres d'un chemin couvert, imperméablement isolé du monde extérieur et décontaminé, afin qu'aucun microrganisme du monde moderne n'aille brouiller les données de l'évolution. Le clou de ces voyages constitue une « chasse au dinosaure » soigneusement planifiée par des experts : ils ont vérifié par des complexes calculs que la mort du gibier choisi n'infléchira pas la courbe de l'histoire. Vu le grouillement de vie sur la terre préhistorique, la tâche n'est pas trop ardue.

La plupart des hommes préfèrent des jeux subtils et plus rusés avec le temps. Certains ont confié toute leur fortune au Set, un club privé qui emploie un personnel technique nombreux pour l'investir sur des siècles de durée. Les membres du Set dorment dans des congélateurs pendant des mois, et ne se réveillent que pour des fêtes somptueuses, reflets fantomatiques aperçus d'une terrasse suspendue du Shanghai ou d'une cité-bulle de la Cordillière des Andes.

Un petit nombre d'êtres humains, produits d'accidents et d'erreurs de calcul au cours des premiers voyages dans l'hyperspace, vivent dans un temps différent de celui de leurs « contemporains ». Différent de quelques minutes, pour être précis. Ils vivent quelques minutes en avance sur le reste des hommes. Le monde leur apparaît à travers un voile translucide, la lumière y possède des irisations imprévues. Ils perçoivent les événements quelques instants avant tout le monde, répondent aux questions avant qu'elles n'aient été posées. Bien sûr, ils ne communiquent que de façon très limitée avec les hommes normaux. Ils n'ont pas l'air d'en souffrir : ils auraient même tendance à se voir comme des surhommes, les premiers à amorcer un grand mouvement de libération métaphysique par rapport au temps.

Les hommes que tentent encore les grandes aventures collectives se sont construit des villes modelées sur leurs fantasmes. Dans la cité d'Argyle, ils ont décuplé la vitesse de leurs influx nerveux et de leur pensée. Chaque journée d'un citoyen d'Argyle voit défiler plusieurs gouvernements et d'innombrables événements historiques. On passe de l'état de mendiant à celui de milliardaire plusieurs fois dans la nuit en spéculant à la bourse. Des savants deviennent célèbres pour quelques heures grâce à une découverte aussitôt dépassée par de nouveaux progrès théoriques. Des philosophes composent des traités dont la vogue n'excède pas une heure ou deux — heureusement la rédaction proprement dite en est prise en charge par des ordinateurs. Les femmes chic qui veulent fricoter avec des hommes célèbres doivent se marier et divorcer plusieurs fois par jour. Pour tenir ce rythme effarant, on dort les deux tiers de la journée. Mais la cité d'Argyle fourmille à plein temps : dès que les hommes du jour se sont endormis, les hommes de la nuit prennent la relève. Eux-mêmes céderont la place aux hommes de l'aube : d'une fraction des citadins à l'autre, personne ne se rencontre jamais.

A Vermillion Sands, au milieu de désert, vivent les derniers poètes, les décadents raffinés et nonchalants qui refusent la course contre le temps pratiquée par le Set. Les cinéastes géniaux et mégalomanes, les stars oubliées perdues dans le rêve de leur gloire éteinte, les milliardaires obsédés par le souvenir d'un vieux drame sentimental, les femmes fatales que l'on soupçonne d'avoir tué leurs maris milliardaires. Des femmes richissimes, vivant dans leurs délires, apparaissent en robes à longues traînes au crépuscule pour jeter le trouble dans l'esprit des poètes qui préparent les cocktails exotiques sur la véranda de leur villa entre les dunes. A Vermillon Sands sont venus échouer les fantasmes et les rêves d'une civilisation, les derniers raffinements esthétiques, les créations les plus baroques et les plus improbables de l'esprit humain. Au coucher du soleil, les sculpteurs de nuages s'élancent en planeurs du haut des falaises et taillent les cyrrhus roses et les cumulo-nimbus oranges à la ressemblance de grands symboles et d'allégories, ou leur font prendre les traits des plus belles femmes de Vermilion Sands. Parmi les dunes, sur des voiliers glisseurs, les hommes chassent la raie des sables aux immenses ailes, au dard empoisonné. Quelques originaux tiennent des boutiques où l'on vend les créations les plus superbement baroques de la civilisation humaine : la boutique des fleurs chantantes propose ces orchidées fabuleuses qu'il faut accorder pendant plusieurs heures chaque matin et qui entonnent de longs ragas aux harmonies sinueuses. Une autre échoppe confactionne des vêtements en bio-tissus, dont les formes et les couleurs se coulent autour du corps, se couvrent d'ondulations et d'irisations selon l'humeur de ceux qui les portent, peuvent se faire caressantes ou au contraire violacées et convulsives sous l'action de la colère. Les architectes sont venus expérimenter à Vermilion Sands les premiers modèles de maisons psychotropes : la forme des pièces, la lumière, la consistance des murs et les couleurs s'y altèrent, s'adaptent à la personnalité de celui qui y passe, s'imprègnent du caractère des propriétaires dans une curieuse symbiose de l'homme et de la matière.

Marion Branlo

mode d'emploi

Nous sommes de gros paresseux. Nous n'avons pas tout sorti flambant neuf de nos cerveaux. La science-fiction, quelques livres en particulier, nous ont chuchoté un bon nombre de nos idées. Les voici.

Le temps du goudron n'avait guère besoin de s'appuyer sur la science-fiction. Deux réflexions bardées de statistiques sur des phénomènes contemporains ont suffi : **René Dumont**, « L'utopie ou la mort » (Seuil) et **Michel Grénon**, « Ce monde affamé d'énergie » (Laffont).

Pour **Le sang coule à Viroflay** et **Le Temps de Pavlov**, il y a quelques noms-clés : **J.G. Ballard** a écrit les plus terrifiants parmi les cauchemars claustrophobes et surpeuplés : « Billenium » (Marabout). Frederick Pohl et C.M. Kornbluth restent les plus habiles à détecter les prolongements aberrants des déséquilibres contemporains, surtout dans deux romains, « Planète à gogos » et « L'ère des gladiateurs » (Denoël). Et puis, bien sûr, il y a les « classiques », « 1984 » de **George Orwell** et « Le meilleur des mondes » d'**Aldous Huxley**. Pour le détail, une série de nouvelles : « La fourmi électronique » de **Philip K. Dick** (Galaxie), « L'Académie » de **Robert Sheckley** (Opta, C.L.A.). Et un gros pavé rempli de petits détails : « Tous à Zanzibar » de **John Brunner** (Laffont).

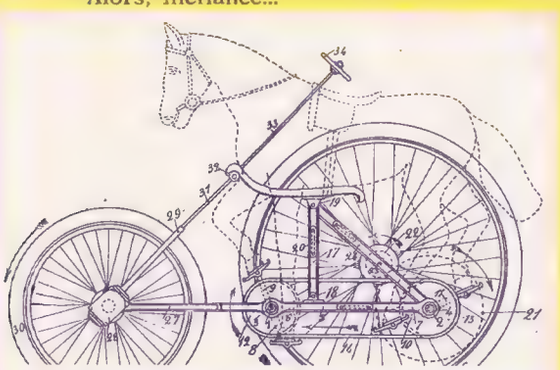
Après l'Apocalypse, le thème a inspiré des centaines de romans. Nous en affectionnons surtout quelques-uns : « Barbe-Grise » de **Brian Aldiss** (Denoël), « Le jour des fous » d'**Edmund Cooper** (Marabout), « Un cantique pour Leibowitz » de **Walter M. Miller** (Denoël), « Niourk » de **Stefan Wul** (Denoël).

Enfin, l'**homo-planens**, ou les grands auteurs de la science-fiction défoncée : **J.G. Ballard**, le plus planant d'entre tous, avec la série de nouvelles sur « Vermillon Sands » (voir « Cauchemar à quatre dimensions » (Denoël) ou « Billenium » (Marabout). Et **Cordwainer Smith**, fou et méconnu, dont un volume doit paraître au C.L.A. De grands romans hallucinés : « L'homme démoli », d'**Alfred Bester** (Denoël), « Demain les chiens » de **Clifford D. Simak**, « La cité et les astres » d'**Arthur C. Clarke**. Et quelques nouvelles, fruits de cerveaux en roue libre : « The graveyard heart » de **Roger Zelazny**, « Man in his time » de **Brian Aldiss**, « Une soirée comme les autres » de **R.A. Lafferty** (Galaxie).

les machines ringardes

Tout au long des chemins tortueux de la Science, les avortons mécaniques jonchent les bas-côtés. Surgis du cerveau fêlé d'un inventeur solitaire ou des fièvreuses recherches de tout un laboratoire, ils sont les tarés du règne technique. Le professeur Débilus, dans ses investigations sur les méandres sordides de la pensée humaine, est allé à la recherche de ces dinosaures à roulettes. Il a découvert l'autobus à pédales, la petite culotte pour mouette et le briquet à allumettes... Et quelques autres objets qu'il a ramené dans sa poussette.

L'inséminateur artificiel pour tomates est une hideuse petite chose tubulaire de la grandeur d'une canne, qui sert à la fécondation des plants de tomate en serre. L'engin comprend une pile et un vibromasseur, et se manœuvre à la main.
Chaque individu de la colonie, vigoureusement stimulé par 10 secondes de bonnes vibrations, laisse s'envoler le pollen mutin vers les pistils gonflés à bloc par le rut printanier. C'est l'extase, le Grand Pied des tomates, l'éternel recommencement du cycle de la Vie. Merci M. Buitoni !
Toujours dans le domaine agricole, voici le **Tendromètre,** intéressante machine qui permet de mesurer la tendresse d'un fruit avant la mise en conserve. Composée d'un ressort bandé qui déclenche une aiguille ou un tube coupant, elle élimine impitoyablement et les durs et les mous. Très employée pour les pommes, les poires et les scoubidous. En revanche, totalement inefficace en ce qui concerne les petits pois et autres haricots sauvages. Alors, méfiance...

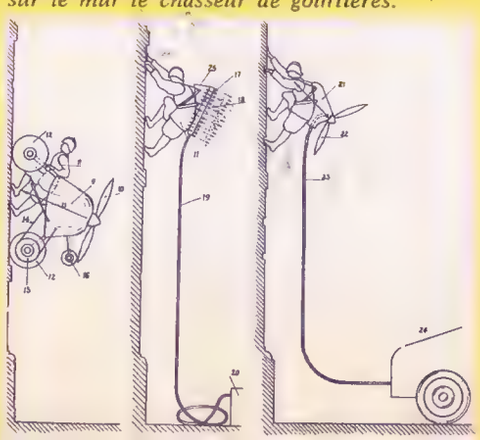


Tricycle pour cheval.

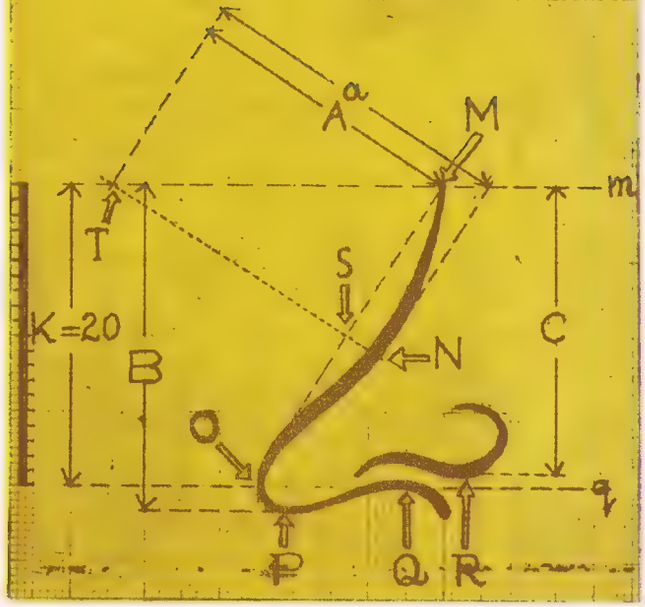
La machine à récolter les fraises occupe depuis quelques années les esprits les plus fins de la Recherche Agronomique. Sans aucun résultat. Quelques prototypes tarés se sont révélés d'une désastreuse ignorance, ramassant pêle-mêle feuilles, cailloux, vers de terre, fraises mûres et pas mûres, et restituant le tout sous forme d'une épouvantable purée. Les recherches continuent pour une machine plus sérieuse qui permettrait de ramasser les fraises et en même temps, de les sucrer.
Les **secoueurs d'arbre,** en revanche, sont maintenant bien au point. Ce sont en général des bras hydrauliques montés sur une plateforme automobile et qui permettent de secouer les pommiers comme des pruniers. De son siège, le cultivateur-tortionnaire commande la fréquence et la violence des secousses. Pour impressionner davantage ses victimes, il peut hurler des insultes ou des menaces dans le porte-voix placé à côté : « Tu vas cracher, crapule, non mais tu vas cracher !!! » Aucun fruit ne résiste à un bon traitement de choc. Aucun arbre non plus d'ailleurs...
Dans le petit coin des bienfaiteurs méconnus, citons avec émotion le génial concierge père du **Tableau - à - voyants - lumineux** - pour - signaler - la - présence - ou - l'absence - d'un - locataire - dans - un - grand - ensemble - sans - avoir - à - lever - le - cul - de - sa - chaise. Primée au concours Lépine 1972, cette invention a reçu la médaille de bronze du ministère de l'Intérieur.
Toujours au Concours Lépine, qui malheureusement se veut de plus en plus sérieux, rappelons le cas de ce délicieux personnage inventeur il y a 4 ans du **Lit à sonnerie pour grabataire.** Un petit dispositif électrique glissé sous le drap déclenche à la moindre humidité une sirène qui désigne immédiatement le coupable aux ricanements de ses voisins de chambrée. Très bon pour le moral des malades. Perfectionnements possibles : le signal « personnalisé » par l'attribution à chaque concurrent d'un disque particulier, ce qui entretient la bonne humeur, ou d'un numéro, ce qui permet de jouer au Tiercé.
Parmi les inventions de bon goût, citons aussi le **Dispositif de Sécurité pour Cercueil,** brevet déposé en 1952 à Nice et délivré en 1954 par le ministère de l'Industrie et du Commerce. Partant du principe qu'un mort n'est pas toujours mort, l'inventeur propose d'attacher au bras du défunt une ficelle reliée à un système d'alarme, qui prévient tout le monde si l'individu se débat et cherche à sortir. Une invention qui permet de « rassurer les moribonds » contre une mise en bière accélérée. Et qui sera fort utile aux vivants le jour de la Résurrection des Morts. Comme ça, ils pourront les attendre à la sortie.
De la masse des Brevets utiles et inutiles pieusement conservés à l'Institut National de la Propriété Industrielle, exhumons ce magnifique **Autobus à pédales,** inventé par un Lyonnais en 1947. Prévu pour 20 personnes, il peut être utilisé selon son inventeur « à des fins aussi bien touristiques qu'utilitaires, notamment pour assurer le transport de personnel depuis leur centre d'habitation jusqu'à leur lieu de travail. Ce vélo-car peut également être équipé d'un appareil sonore destiné à donner la cadence pour assurer la concomitance des mouvements ». Et pourquoi pas, de garde-chiourmes armés de fouets pour stimuler un peu les tire-au-flanc de la galère à roulettes...
Autre véhicule passionnant : le **Tricycle pour Cheval** inventé à Paris en 1906, qui aurait dû permettre au conducteur d'atteindre la vitesse incroyable de 80 km/h. Mais le cheval n'a rien voulu savoir. Il a toujours refusé de monter sur le tricycle, ainsi d'ailleurs que tous les autres quadrupèdes, taureaux, éléphants, tortues, etc. pressentis pour le remplacer.
Le Véhicule permettant de gravir des parois verticales semblait lui aussi promis à un brillant avenir. Une hélice, ou une batterie de fusées, plaquent l'ensemble homme-machine sur le mur. Une autre hélice assure la propulsion verticale de l'engin. L'adhérence est complété par l'utilisation de roues à griffes ou à ventouses. En cas de panne évidemment, c'est la chute bête et brutale. Mais tel Sisyphe, le courageux pionnier de l'automobilisme vertical se relancera aussitôt à l'assaut des surfaces lisses. Un petit détail qui donne une idée de la confiance de l'inventeur en son système : rien n'est prévu pour la descente.
Dans la série « Les petits malins inventent aussi », il serait injuste d'oublier le promoteur du **corset publicitaire pour poisson d'aquarium,** sorte de tee-shirt réclame pour truite, carpe ou brochet apprivoisé, qui mériterait une place de choix dans l'histoire de la promotion des ventes. En perfectionnant le système, on imagine les poissons-sandwichs déferlant dans les rivières et surgissant à l'hameçon du pêcheur ébahi pour vanter les mérites d'une lessive miracle ou d'un déodorant corporel. On voit aussi le sport pour convaincre la baleine blanche d'enfiler un maillot tricolore poussant à la consomation du yaourt Taillefine.
Sérieusement atteint aussi l'inventeur de la petite **culotte pour mouette** destinée à recueillir le guano avant qu'il ne tombe par terre. Ce dispositif, qui n'a pour inconvénient que d'empêcher le volatile de prendre l'air, peut aussi bien s'appliquer à tous les animaux domestiques dont les excréments présentent une quelconque valeur marchande. Pour les éléphants, prévoir plus grand. Aviez-vous déjà songé au problème que constitue pour les obèses, l'obligation de se baisser pour enfiler une paire de chaussettes ? Heureusement, quelqu'un y a pensé pour vous. La **machine à enfiler les chaussettes** à l'aveuglette s'est vue primée au Concours Lépine 1970. Il était temps. Désormais les gros n'auront plus de complexes. Ils pourront se déchausser devant tout le monde.
Glissons pudiquement sur certaines inventions du genre corset de boxe pour femmes, semelle de chaussure à avertisseur sonore, crayon-thermomètre médical, lit anti-punaise destructif, dont l'intérêt n'apparaît pas toujours évident à l'inventeur averti. En revanche, les naufragés du Titanic n'auraient pas servi de déjeuner aux requins s'ils avaient connu les joies du ski nautique inventé en 1915. Un chapeau rempli d'air, un manteau avec trois rangs de bouchons, deux planches de liège sous les pieds et deux bâtons d'équilibre garnis de ballons, et c'était la traversée de l'Atlantique sans peine et sans escale.
Enfin, parmi les inventions les plus récentes, signalons celle du **briquet à allumettes,** qui présente la particularité de cumuler dans un mécanisme complexe les désavantages des deux instruments. Marche une fois sur deux pour les plus habiles. A tendance à fondre si on laisse brûler l'allumette trop longtemps. Totalement inutile et inefficace. A part ça, l'objet, qui a nécessité de longues années de recherches pour ce résultat navrant, est déjà en vente partout.

Prof Hugh Débilus

A gauche : une hélice plaque le pousse-pousse contre la paroie ; au centre et à droite : l'air comprimé envoyé dans le tuyau actionne la batterie de fusées ou l'hélice qui maintient sur le mur le chasseur de gouttières.



...et le fou des nez



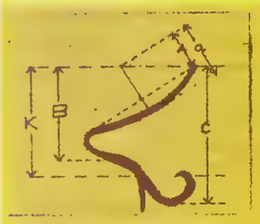
Conseillers, souvent à part entière, du roi Ubu, les savants s'évadent parfois dans d'autres délires, mais bien trop rarement. Peu s'avisent de professer leur docte savoir malicieusement gratifié d'un nez comique en carton ou d'un appendice de poivrot. Pendant la dernière guerre, un mathématicien anglais s'est mis en tête d'écrire la saga du professeur Nonobody et de ses bio-pianolas, grande épistémologie mathématique autant que grotesque des hommes supérieurs, et puissante caricature du nazisme. A l'aide d'axiomes et de courbes, il s'agissait de fonder, inéluctablement, le privilège du nez droit et — surtout — du nez en trompette sur le nez camus, et d'en tirer une philosophie politique solidement confortée par la Science infaillible et génératrice de progrès. Le professeur Nonobody et ses théorèmes de la déraison méritent une place auprès d'Alfred Jarry au Panthéon du raisonnement par l'absurde. L'antisémitisme et le racisme ne sont pas morts, aussi avons-nous voulu exhumer le ricanement d'un savant sur cette anthropologie qui sert souvent d'alibi théorique au crime et au génocide.

Après tout, il se trouve encore des salauds moisis pour nous expliquer, aujourd'hui, qu'il existe des races inférieures. «L'auteur se rend compte qu'au cours de l'histoire de nombreux groupes exercent une influence pernicieuse et que la civilisation se doit de les éliminer — commente le père de Nonobody. Il a décidé de fournir un outillage scientifique qui permette à chacun, dans sa vie de tous les jours, privée et publique, de s'y retrouver et de trier le bon grain de l'ivraie. Pour savoir si un individu X doit être autorisé à participer à la civilisation il faut reporter la forme de son nez sur le diagramme ci-contre en portant les points M, N, O, P, Q, R. On détermine alors la quantité K qui, divisée en vingt unités, nous servira d'échelle. On relie M à O, on élève une perpendiculaire au contre de MO qui croise la droite m en T. Nous appelons « a » la longueur de NT. C mesure la distance de R à m. Puis, toujours à l'échelle de K, nous mesurons A, a, B, C, et nous appliquons la formule d'or découverte par l'auteur

$$\Psi = \frac{2a\ C2\ K}{AB2\ (B + C)}$$

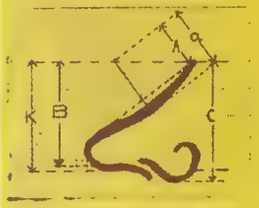
Toutes les formes du nez se retrouvent dans la fonction Ψ, mais seules les valeurs de $\Psi > 1$ donnent au nez concerné le droit de se fourrer dans les affaires publiques. Ce droit croit en proportion de la valeur de Ψ.

$\Psi = 1$ nous donne l'individu moyen, fourchette que nous élargissons pour former un échantillon très large de la population aux valeurs de Ψ : $0{,}92 \leqslant \Psi \leqslant 1{,}08$. En deçà de $\Psi = 1{,}08$ grouillent les médiocres et les tarés que la génétique n'a pas clairement définis et dont il faut se méfier. On en tire une pondération des droits et des suffrages. Il est évident que l'individu dont $\Psi = 2{,}94$ doit jouir d'environ dix fois plus de droit que celui dont le Ψ est égal à 0,30, C.Q.F.D. ».



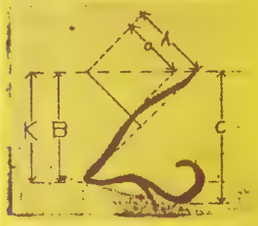
K=20, A=7, a=10, B=17, C=25

$$\Psi = \frac{2 \cdot 10 \cdot 25^2 \cdot 20}{7 \cdot 17^2\ (17 + 25)} = 2.94$$



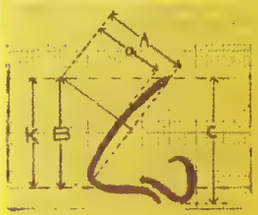
K=20, A=8, a=11, B=19, C=22

$$\Psi = \frac{2 \cdot 11 \cdot 22^2 \cdot 20}{8 \cdot 19^2\ (19 + 22)} = 1.80$$



K=20, A=14, a=12, B=20, C=24

$$\Psi = \frac{2 \cdot 12 \cdot 24^2 \cdot 20}{14 \cdot 20^2\ (20 + 24)} = 1.12$$

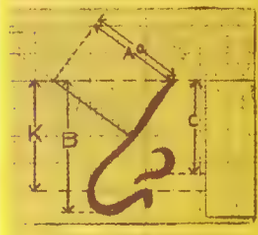


K=20, A=16, a=14, B=20, C=23

$$\Psi = \frac{2 \cdot 14 \cdot 23^2 \cdot 20}{16 \cdot 20^2\ (20 + 23)} = 1.07$$

K=20, A=13, a=12, B=20, C=20

$$\Psi = \frac{2 \cdot 12 \cdot 20^2 \cdot 20}{13 \cdot 20^2\ (20 + 20)} = 0.92$$



K=20, A=17, a=18, B=24, C=17

$$\Psi = \frac{2 \cdot 18 \cdot 17^2 \cdot 20}{17 \cdot 24^2\ (24 + 17)} = 0.52$$

K=20, A=14, a=11, B=26, C=19

$$\Psi = \frac{2 \cdot 11 \cdot 19^2 \cdot 20}{14 \cdot 26^2\ (26 + 19)} = 0.36$$

K=20, A=16, a=11, B=26, C=18

$$\Psi = \frac{2 \cdot 11 \cdot 18^2 \cdot 20}{16 \cdot 26^2\ (26 + 18)} = 0.30$$

Freaks à la chaîne

Inutile de vous dire que je flippe un maximum d'autant plus qu'à l'usine avec un pote nous avons entrepris une action contre la cadence et le minutage imposé et très vite nous en sommes arrivés à la grève comme seul moyen de nous faire entendre...

Ça y est, maintenant c'est sûr, lundi nous nous mettons en grève illimitée (nous sommes dimanche aujourd'hui). Mais ce qui est vraiment dur dans l'histoire c'est de constater que les freaks du coin sont, c'est le moins qu'on puisse dire, pas très chauds (z'ont pas le feeling, quoi). En effet il semble que ceux-ci se satisfassent d'un p'tit bout d'chit et d'un petit, petit bout de religion mystic merdic leur coupant les jambes ; et quand l'un d'eux se trouve nez à nez avec le chef il est pris entre deux feux : ce que les chefs vont décider et ce que nous (mon pote et moi) allons penser d'eux. C'est triste, non ? D'autant plus que leurs méditations les amènent à penser que dans deux mois c'est l'été et qu'après tout, ils n'en ont rien à foutre de tous ces cons d'esclaves qui ne savent pas qui est Bouddha... Enfin bref, je suis au bout du rouleau, je ne sais pas ce que ça va donner mais je ferai quand même grève lundi, bien que cela veuille dire que presque à coup sûr je serai viré, et qu'il faudra qu'avec ma compagne et le bébé, nous nous barrions de chez mes parents. Mais j'en arrive à penser que ce n'est pas plus mal comme ça, qu'il est tant de dire merde une fois pour toutes à ce bordel-famille-boulot-freaks de mes couilles — perpétuant l'esclavage et les esclavagistes depuis maintenant trop longtemps... Non ?

Gérard Pompougnac.

LES LECTEURS

Histoire (vraie) bête à pleurer

J'avais une amie qui avait une peur bleue des stupéfiants. A l'époque elle travaillait dans une ville où paraît-il on en trouve ! (pour blaguer je lui ai écrit textuellement « Paraît qu'on trouve du H à... » C'est tout. Six mois ont passé. La fille a fait une fugue. Les parents ont trouvé la lettre. Ils ont été à la police. Détournement de mineure et usage de stupéfiants. Un matin la police arrive chez moi. Je suis à peine réveillé. On voyait tout de suite à mon air vaseux que je suis toxicomane. Ils veulent des noms, des adresses. Impossible de répondre et pour cause !... Ils m'emmènent au poste. Là on me harcelle de questions. « Les noms, les endroits, où trouvez-vous de la drogue ? ». Après quatre heures d'interrogatoire au poste on me ramène chez moi pour faire une perquisition. J'habite un petit village de campagne de 3 000 habitants près de Nevers. Le grand guignol continue. Le cirque est prêt. Les spectateurs aussi... Aux fenêtres, sur le pas des portes, dans la rue ! Je descends du fourgon. Quatre flics me suivent. Entrée des clowns. Personne ne rit. Mon petit frère s'affole et ma mère pleure. Ils entrent à quatre dans ma chambre et fouillent partout. « Rien qu'à voir la chambre ça donne une idée de l'individu. Et le dessin là, c'est ce qu'on voit quand on se drogue ? » Ils sont en train de fouiller partout et ma chambre me semble plus minuscule que jamais. Ils tripotent tout : les tiroirs, le placard, la corbeille à papiers, mes disques, mes bouquins, la guitare dont je ne sais pas jouer. J'aimerais.. Même un peu.. même mal... Je me demande où est Evelyne..

Je suis assis sur le lit et je les regarde. Je suis extraordinairement calme. « Ça qu'est-ce que c'est ? » — des bâtons d'encens... du parfum.. « et ça là ? » des gouttes pour mettre dans le nez... « Et ça c'est quoi ?... » Il tripote une boîte de cachoux. Il en renifle quelques-uns dans sa main. Je lui réponds — c'est des graines d'opium...

Je suis écrasé. Gouffre insondable de la connerie humaine. Abîme vertigineux. Après une heure et demie de fouille ils partent.

J'apprends par mon frère qu'il a été questionné à part par l'un d'eux. Si je lui avais donné de la drogue, s'il m'avait vu en fumer. Le gosse n'est pas trop marqué. Ça va. Ma mère, elle, est bouleversée. Des choses comme ça n'arrivent pas souvent à Garchizy. Toute cette histoire pour une lettre... un mot... juste une lettre... une consonne : un petit H. Une consonne, c'est con.

Vas-y Marie-France !

J'étais très intéressée par votre article au sujet des Gazolines. Etant une fille, je voudrais vous dire que ces filles sont fantastiques car si féminines. Elles sont les vamps des années 70. Leur vie semble être si grisante et difficile tout en même temps. A côté d'elles, même des jolies filles ont l'air fade. C'est certainement dû au choix de leur sexe, puisqu'elles ne l'ont pas acquis naturellement, elles se sont efforcées de le devenir. Tout le [illegible] qu'avant la naissance, nous sommes neutres et qu'en fait c'est un hasard chromosomique qui fait que nous sommes filles ou garçons. Les intersexués sont en proie à une lutte psychophysique qui est certainement très difficile. Mais qu'importe la différence entre la carte d'identité et le visage que l'on a du moment que l'on sent vraiment notre identité.

Bravo à Marie-France que j'adore sans la connaître et aux autres.

Alexandra.

André sans frapper

Un lecteur outragé par la profanation de la tombe d'un André Breton qui nous a apprit en son temps l'irrespect, nous défie de publier la missive ci-dessous :

« Il ne s'est agi depuis 50 ans, ni plus ni moins que de tenter régulièrement, de démystifier le Surréalisme et de proclamer son acte de décès.

Dans cette entreprise où les coups bas et les ragots de fond de chiottes sont de mise, on avait déjà pu voir briller les meilleurs esprits de la réaction — citons pour mémoire : L. Aragon, chef de la guépéou culturelle du P.C.F. ; S. Dali, progressiste notoire ; P. Soupault, employé à la R.T.F. ; A. Thirion, U.D.R., etc.

Le « général » André Breton « s'emparait » en 1930 de cette « théorie » : ... on conçoit que le Surréalisme n'ait pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle... »

A voir votre hâte à enterrer, l'on pourrait craindre, Messieurs d'ACTUEL, que vous n'ayez maille à partir avec cela...

Est-il si surprenant que votre convaincante démonstration d'un Surréalisme réactionnaire, anthologique et serein n'ait pu paraître en dehors d'une feuille Jaune ?

Pétard désamorcé ? voire ! ACTUEL aurait été surpris récemment à jeter de l'eau. »

Voilà un défi relevé. Au moins, n'en faisons-nous pas profession. Les épigones de Breton ne lui empruntent jamais que ses ragnagnas. Pour nous, d'autres colères nous pressent. La prochaine fois nous polémiquerons sur Aragon, Artaud, Céline, tous ceux qu'on s'abstient de comprendre pour s'en faire une règle ou une hargne.

Actuel

Papa-chanteur

Je t'écris pour te demander de faire paraître dans ton canard le texte d'un contrat que mes parents voulaient me faire signer. Ils m'avaient laissé deux solutions : ou je signais et alors je continuais mes études (je suis en terminale au lycée du coin) ou je ne signais pas et alors je n'avais plus qu'à aller m'embaucher à l'usine. Le texte était tellement immonde que je n'ai pas voulu et pas pu le signer, donc ce matin je ne suis pas allé au lycée et j'ai commencé à me chercher une place. Mais à midi, mes vioques, voyant que je cédais pas devant leurs menaces, se sont déballonés et je suis retourné au bahut cette après-midi. Je préfère nettement cela. Ce n'est pas que le travail me fait peur et que je préférerais rester à glandouiller dans des études bidons pendant toute ma vie. Non ce n'est pas cela. En fait depuis six mois j'ai commencé à me révolter contre cette merde qui nous entoure et qui nous bouffe tous, et j'ai même un projet de communauté en moi. Ce que je veux c'est ne travailler que quand je serai libéré de l'autorité paternelle. Je ne tiens pas du tout à travailler pour verser à la fin du mois une pension pour l'hébergement et tout à mes parents. Si je travaille je veux être libre, mais comme mes parents ne veulent pas m'émanciper, alors je préfère glandouiller tant que je serai sous leur coupole.

En fait ce n'est pas la première menace que je reçois de mes parents. Ils ont déjà voulu m'émanciper (ça me bottait : alors ils ont plus voulu), la pension (ils n'ont pas osé aller jusqu'au bout), l'engagement à l'armée (il faut mon accord), etc. Cela ne fera donc qu'une fois de plus. Voilà le contrat :

1° Les ouvriers et les paysans n'ont pas de sursis, les jeunes ouvriers surtout. Car les paysans sont maintenant dans notre région pour la plupart des fils d'agriculteurs importants et sont donc des privilégiés.

2° Les professeurs — certains surtout — ont de l'influence sur moi. En particulier le prof de philo. Ils ont des idées et des conceptions différentes de celles de mes parents, rien ne prouve qu'ils aient raison ni que mes parents aient tort dans tout ce qu'ils font ou disent.

3° Je m'engage sur l'honneur :
— à travailler consciencieusement,
— à abandonner mes idées actuelles,
— à ne plus faire grève — sauf avec l'accord de mon père et de ma mère,
— à ne plus mentir,
— à faire en sorte qu'il n'y ait plus jamais d'incident dans mon travail, ma vie personnelle,
— à ne plus fréquenter les copains actuels ainsi que les autres copains que mes parents pourraient éventuellement me désigner,
— à respecter les horaires discutés avec mes parents,
— à adopter une attitude familiale et coopérative à la maison,
— à participer à la vie de famille et à ne plus considérer mes parents comme des ennemis ou des adversaires,
— à considérer surtout mon avenir,
— à rester un fils correct et loyal.

4° Cet engagement est valable jusqu'au 31-7-76 si j'ai le bac en 73 si non il est valable trois ans après l'obtention du bac.

5° Si je ne respecte pas ce contrat mes parents déclarent qu'ils me couperont les vivres si bon leur semble et prendront toutes dispositions qui leur sembleront indispensables.

6° Mes parents m'ont fermement et clairement indiqué qu'ils désirent vivre tranquilles et heureux et que tout ce qui pourrait leur sembler devoir nuire à leur tranquilité et à leur paix intime sera sanctionné par un arrêt de crédits.

7° Je déclare enfin que je considère être rémunéré par mes parents qui m'assurent une existence matérielle largement décente à condition de travailler, de respecter leurs opinions.

Et il fallait que je signe ça !!! !

Ste-Marie pleine de grèves

Dans une petite ville des Vosges qui s'appelle Saint-Dié, se trouve un établissement scolaire privé : l'Institution Sainte-Marie dont nous faisons partie, mes camarades et moi-même. Nous étions deux cents élèves de l'Institution à avoir suivi le mot d'ordre de grève lancé pour la journée du 22 mars pour protester contre la loi Debré. La grève s'est très bien passée. Le « sit-in » s'est déroulé sans incidents. Mais voilà qu'aujourd'hui 23 mars, la répression s'installe dans l'établissement. 110 élèves ont été mis à pied avec réinscription, ce qui permet à la direction d'éliminer les élèves gênants, se faisant remarquer par des activités extra-scolaires. Nos camarades des lycées n'ont pas été inquiétés. Les élèves de terminale des établissements privés n'ont pas droit à la parole.

Les élèves de terminale A, B, C, D, de l'Institution Sainte-Marie, 88105 Saint-Dié.

PARLENT AUX LECTEURS

Salut les rédacteurs tous nus !

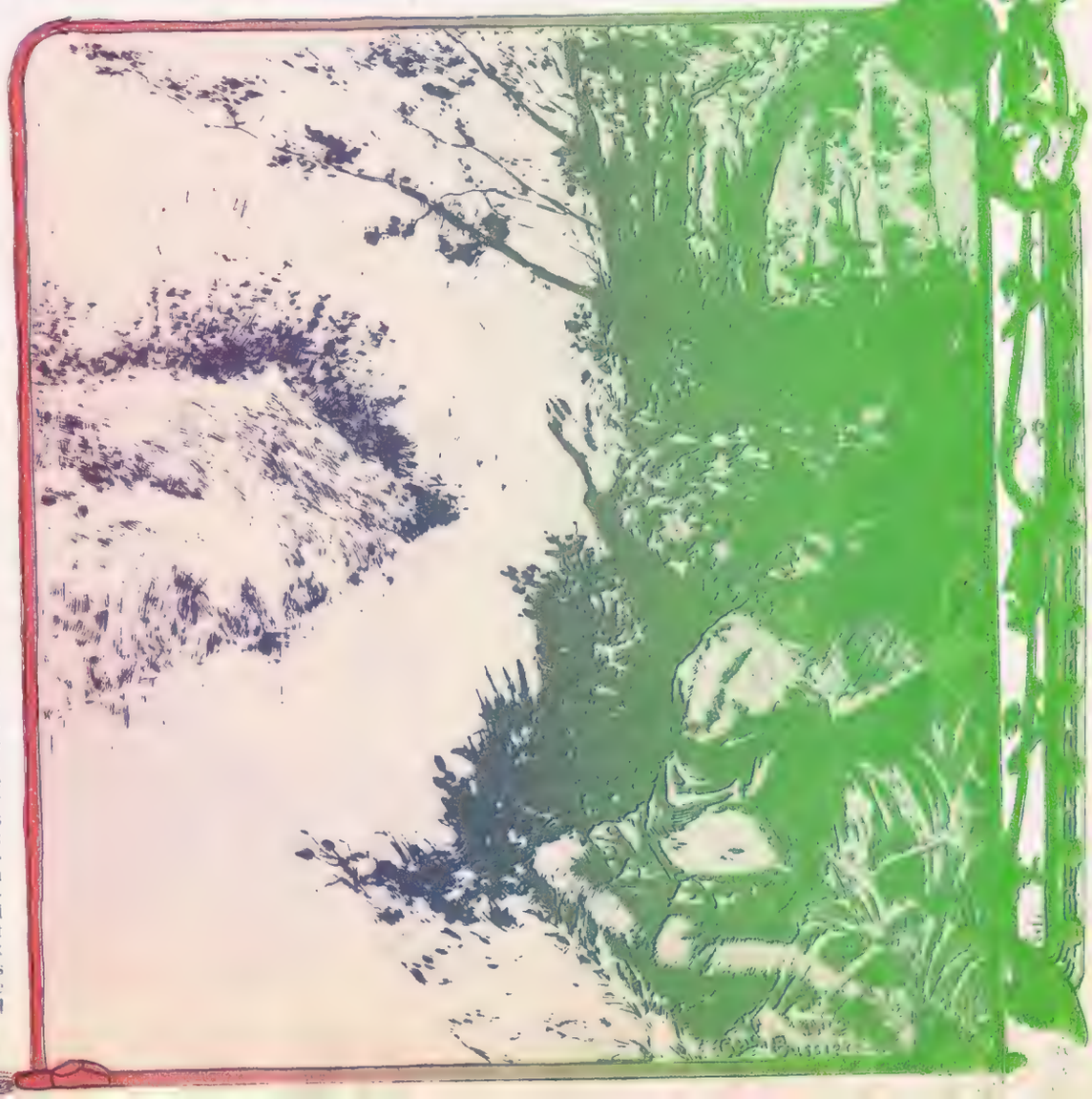
Vous avez des problèmes pas possible, vous essayez de faire mieux pas croyable, le militantisme c'est de la merde, ben mon colon, vous n'imposez rien grands dieux, vous synthétisez quelle aubaine !

L'inconséquence qu'elle soit de gauche ou de droite est dangereuse. Vous l'êtes. Vous êtes tristes et cons, sabordez-vous, vous avez l'habitude ; le suicide politique c'est votre branche, et tel le phénix renaissez sous d'autres couleurs. Il y aura bien quelque part un autre débile pour vous ouvrir sa caisse à pognon. Vos cas de conscience ne sont que des problèmes de chiottes bouchés, vous avez l'orgie intellectuelle mauvaise et contagieuse. Vos fesses sont comme vos tronches sinistres, et si le cadavre de Marilyn Monroe vous fait bander, allez le déterrer. La première liberté de la presse est de ne pas en faire une profession. Quant aux thèmes vous les banalisez en les extrayant de leur contexte propre pour les changer en une masse de mots colorés, vous avez quitté la masse sans forme pour n'être plus qu'une forme sans masse. L'honnêteté seule vous pousserait à admettre que vous préférez le cidre du caveau au pain sur la planche. Si seulement vous connaissiez cet état, votre critique situe votre niveau, la gauche c'est de la merde, mais se nourrir de merde qu'est-ce que c'est ?

Un marxiste pas fatigué de l'être.

Claude Ozoux (Lyon)

Désarmante réponse qui devrait laisser selon toutes prévisions l'adversaire pantois face à lui-même : Trois moines lèche-bottes se baladent au potager. L'un d'eux, Wao, écrase une limace. Le deuxième, Le Lé, va se plaindre au Maître, le noble Chronologos : « Wao a écrasé une limace. Il n'a pas le droit de tuer, d'empêcher la vie de couler dans le plus gluant des êtres ! » — « Tu as raison », répond le Maître. Le Lé se défend : « Mais cette visqueuse morve vivante dévastait mon plant de choux : il fallait bien que je protège nos légumes, sinon, que mangerions-nous ? » — « Tu as raison », répond le Maître. Et le troisième, Ro Gé, qui n'avait rien dit : « Mais ils ne peuvent tous deux avoir raison. Ils défendent des positions opposées ? » — « Tu as raison », répond le Maître.



COMMUNAUTES: SOUS LA NEIGE,

Passé le temps des mythes colorés, passées les modes faciles et porteuses d'illusions, 300 communautés — y compris bon nombre de collectifs d'habitation, la nuance a son importance — poursuivent bon an mal an une transformation patiente mais radicale des relations et des comportements. Cela ne se fait pas sans peine. Toute communauté a vite fait de réinstituer des règles ou des dogmes, on y retrouve un certain jeu de pouvoir, des patriarches et des enfants. Peut-on éviter que certains voient dans la communauté une façon de se faire assumer, de se livrer à une famille douce et comment réagit-on contre cela ? Peut-on éviter que cette fuite, cette dilution dans un collectif fantasmé n'aboutisse à d'impossibles échéances : certains retourneront travailler au-dehors, d'autres se sépareront faute d'avoir su assumer une vie quotidienne sans problème. Certes une radicalité absolue permet d'échapper à l'emprise de la société : on ne possède rien, on n'a pas de travail, on ne donne aucune prise aux répressions des huissiers, ou des employeurs. Il reste la prison — de temps en temps — et les tracasseries de la justice, en permanence. Mais, souvent, de l'intérieur, tout éclate dans la tension des autocritiques : on ne peut toujours se défendre ; on ne peut toujours être agressé ! S'investir dans un objet devient chose coupable, chercher l'isolement suspect, donner son avis avec force, répression.

Le communard s'enfonce dans une interminable discussion justificative, le groupe torture la psychanalyse pour trouver dans chaque geste individuel un signifiant lourd de culpabilité. On oublie qu'il existe des affinités : qu'on n'aime pas ou qu'on ne désire pas forcément tout le monde à tout instant et qu'on peut avoir envie par moments d'utiliser ces outils de la société que l'on condamne.

Il faut savoir s'assembler mais aussi savoir se séparer. Trop de séparations sont ressenties comme des échecs, vécues avec hargne ou désespoir.

Les plus sages se souviendront du Tao : le mou l'emporte toujours sur le dur, le fluide sur le solide ; une communauté n'est pas faite pour durer, le noyau qui se forme ici éclatera bientôt et se refera un peu plus loin.

Les acteurs sont souvent les mêmes. Il n'existe pratiquement pas — à l'exception de l'Arche : ancêtre digne et ronronnant du bruit de ses roues et de ses presses à imprimer — de communautés antérieures à mai 68. Pas une de celles qui se sont créées alors n'est restée identique à elle-même durant cinq ans, mais le nombre de « communautaires » augmente chaque année.

Le mouvement est plus profond et solide qu'il n'y paraît. Avec ses trois scissions, ses six cents passagers, en majorité estivants, ses vingt chèvres, ses innombrables problèmes, ses mœurs inqualifiables qui lui valent moult procès et répressions, le Planel du Bis, vit depuis le printemps 71, la vie hasardeuse et bien remplie des communautés. A son initiative, une dizaine de communautés se retrouvent au mas de Gourgas, échangent leurs informations sur un certain nombre de points concrets : la santé, comment s'organiser pour la nourriture, échanger des produits, comment organiser une défense juridique — car on a souvent maille à partir avec la justice — tout cela est rassemblé dans un bulletin — le bulletin de Gourgas — envoyé à trente-quatre communautés. Pourquoi seulement trente-quatre ? C'est surtout une question d'affinités. On ne pose bien ensemble que les problèmes ressentis identiquement. Marc est le membre le plus ancien, s'il se défend violemment d'en être le patriarche et encore moins le théoricien. Cela ne l'empêche pas d'émettre un certain nombre de principes de base, de reprendre quelques analyses connues et d'en énoncer d'autres.

Toute activité sociale à l'heure actuelle est parcellisée et parcellisante ; personne, par exemple, n'a su encore bien globalement lier la révolte sexuelle à la politique, à la psychanalyse, à l'écologie. Chaque revendication reste parcellisée, que ce soit le F.H.A.R., le M.L.F., le G.I.S. ou la folie. La jouissance du militant passe après son efficacité. Tout ce qu'il peut parvenir à faire, à la limite, sera de remplacer un système d'aliénation et de conditionnements répressifs par un autre. Dans le même temps, le militant, le révolté, vit essentiellement comme un parasite et un consommateur frivole qui pollue son environnement en croyant que la dénonciation simultanée de cette pollution couvrira son absence de relations écologiques avec la nature.

Dans le même temps, les partisans de l'agriculture biologique et de l'alimentation saine ne font qu'aménager les conditions de survie de l'espèce humaine dans une société robotisée capitaliste. Le seul espoir est dans la révolte spontanée de ceux qui ressentent immédiatement et sans analyse la non-vie de l'école, du travail, de la famille et de l'armée.

Comment cela a-t-il commencé pour nous ? Je dis nous, mais au début j'étais seul. Mai 68 à Paris, la Fédération Anarchiste, la rupture avec mon dernier employeur, pas de chômage, démarrage seul d'une communauté qui venait de se casser la gueule en février 70 (Villeneuve du Bosc). J'avais passé l'année 69 dans différentes communautée (l'Arche, le Cerf-volant, les Blasis, etc.). Avec moi, des militants anars remontent Villeneuve-du-Bosc puis, au bout de quelques mois, c'est la rupture, très dure (bagarres, accusations de vols, etc.). J'étais en couple fermé avec ma femme et un gosse. Les problèmes sexuels ont été déterminants dans la première scission, qui eut lieu en septembre 70, avec Pierre Meric. J'étais accusé d'orgie et de vol. J'eus droit à un véritable tribunal réuni à Gourgas par un groupe anar. Tout y était : dénonciation puis confrontation publique, à la limite du terrorisme. La morale révolutionnaire dans toute sa laideur.

Puis, deuxième scission, février 71, c'est moi qui m'en vais. Je refuse un certain niveau d'agressivité, de non-respect des êtres humains (l'attaque perpétuelle de ma femme qui ne partageait pas mes idées, la violence physique contre moi, mon gosse ou d'autres, la violence physique contre les animaux, type chèvre martyre, etc.). Entre-temps je suis allé deux fois en prison — en 70 pour violence à agent (la répression policière sur Villeneuve-du-Bosc, première communauté anarchiste en Ariège était démente) et en 71 pour refus de payer des amendes relatives au procès et à différents autres trucs.

Au printemps 71, je démarre seul le Planel du Bis, ma femme se sépare de moi et trouve un appartement à 40 km de la communauté ; Laurent, trois ans, reste au Planel. Des outils, quatre chèvres, pas un centime, une grange louée payable dans six mois, après les vendanges. Plein de choses à raconter, mais c'est trop long. Prison encore. Grève de la faim — des gens paient les amendes.

Le premier gars qui se décide à rester, novembre 71, est Daniel Carrior, mystique plus ou moins anarchiste au début, apolitique à la fin. Des problèmes insolubles ; on passe de 1 à 12 gars sans une seule nénette, dans deux pièces pas très grandes, il y a un mètre de neige dehors. Des conflits monstres. Refoulement et frustration ! On bouffe des châtaignes et du riz complet avec du salé de chevreau. Il fait 0 ° le matin dans la pièce où on dort. On coupe du bois au jour le jour, toujours pas un centime. On est quand même peinards puisque le premier voisin est à 5 km. Emile, c'est un copain, agriculteur à la retraite qui bourre la gueule de tous ceux qui franchissent sa porte, avec du « riquiqui » local.

La première femme reste trois jours, terrorisée, elle ne retire pas sa petite culotte de trois jours et repart sans avoir baisé — viennent après d'autres filles qui ont plus de poils au cul... Josiane, Nicole, Anne, etc. Les problèmes deviennent encore plus violents, jalousie, etc. Je me barre deux mois prendre l'air dans une communauté de Toulouse.

Je fais de la tôle encore, amendes suite à condamnation, je ne me souviens même plus pourquoi ! A mon retour re-scission, des gens partent quand j'arrive, je ne les avais jamais vus, je ne comprends plus rien ! Les finances vont bien, le travail marche bien, l'épanouissement sexuel

LES GRIZZLIS

aussi apparemment. Tout le monde à poil et plein de gens qui baisent en poussant de grands cris — il subsiste quand même une très forte répression moraliste quant à l'homosexualité ou même quant à la folie comprise comme épanouissement sexuel, toutes choses jugées anormales. On en est à peu près là.

Une autre communauté, Madrangue, s'est créée à partir d'une scission du Planel. Au total il y a trois communautés sur quelques kilomètres de distance, pour une commune, Le Bosc, qui ne compte que quelques dizaines d'habitants.

Nous sommes une communauté ouverte (entrée, sortie), nous n'avons rien à cacher de notre merde et si certains repartent avec la caisse commune ou nos plus belles fringues on considère que c'est dans l'ordre des choses, ça n'arrive pas souvent. Plus souvent les passants remplissent la caisse quand elle est vide. Et puis comment être « politique » si on refuse de confronter nos idées à celles des autres ? Mais à l'intérieur du Planel même il y a souvent de grosses tensions.

Les vendanges 72 suspendent le dénouement pendant un mois et demi. En novembre, au congrès Nature et Progrès de Paris, c'est la rupture. Daniel s'en va, seul, rejoindre la communauté du 13 de Poitiers qui s'est installée dans le coin à la suite du Planel. Un groupe de 7 ou 8 personnes se constitue, noyau cohérent d'une communauté de 15 personnes environ ; on évolue vers l'exigence d'un espace individuel privé minimum. Au Planel, il y avait une communauté de 15 places mais les cloisons invisibles entre les gens étaient souvent plus solides que toutes les cloisons en pierre de taille. Nous souhaitons maintenant trouver une structure d'habitation qui nous permettra d'aller dans le lit communautaire que lorsque nous le choisirons. Tout ne se passe pas toujours pour le mieux dans le meilleur des lits communautaires, mais dans l'ensemble il se passe quand même beaucoup plus de choses qu'ils ne pourrait s'en passer nulle part ailleurs. J'ai, quant à moi, vécu dans la communauté la totalité de mes rêves ; je ne peux en imaginer d'autres, sur le plan sexuel du moins.

Nous avons, en 1972, vécu plus de l'extérieur que de notre travail à l'intérieur de la communauté. Les jardins ont été un échec presque total. Il y a eu une longue polémique entre les « biodynamistes » et les « sauvages ». Les chèvres, douze, ont rapporté assez d'argent pour financer la vie d'une personne. Les oies sont mortes par jets de pierres, sauf une, il faut bien que les refoulés se défoulent... En pratique, une oie rapporte autant de fric qu'une chèvre (20 F le poussin d'oie grise de Toulouse au printemps). Poules et pigeons : la cohabitation n'est équilibrée qu'entre poules naines et pigeons ; j'ai supprimé les grosses poules aliénées au grain, absolument pas autarciques ! Il faut au moins une douzaine de couples de pigeons pour obtenir cent francs par mois. Ce qui correspond, cigarettes et vin compris, à la subsistance mensuelle d'un individu. Les ruches, une douzaine de ruches sauvages, devraient suffire à faire vivre une personne... Mais cette année, à cause du froid, nous n'avons rien récolté. Nous pratiquons également l'économie de cueillette : myrtilles, champignons principalement, mais aussi châtaignes, cerises, pommes..., financement d'une personne cette année.

Publications : la réédition de « C » du n° 1 à 40 a rapporté assez d'argent pour une personne et pour financer la « Lettre de la Montagne » (un seul numéro, épuisé) et quelques numéros du bulletin Gourgas (gratuit et réservé aux 34 communautés qui en sont à l'origine). A plus de 1 100 mètres d'altitude, la communauté est dans le cadre fantastique d'une grande vallée boisée, abandonnée sur des milliers d'hectares. Il y a des cerfs, des sangliers et des salauds de chasseurs qui nous font chier à l'automne.

On ne va pas en rester là. On anticipe sans angoisse.

On démarre un nouveau bulletin, liaison entre communautés, groupes et individus cohérents, idées vécues : juste lettre de confrontation d'analyses et coordination d'actions d'autodéfense. On ne cherche pas à faire de la propagande ou à convaincre des gens, on limite le tirage au nombre d'abonnés — rédacteurs-éditeurs. En revanche, on veut coordonner un certain nombre d'informations aussi bien en ce qui concerne les réseaux de bouffe et les réseaux de santé ou les adresses d'avocats.

En ce qui concerne la propriété on est décidé à soutenir et à expliquer tout vol défini par nous comme politiques (1). C'est-à-dire, vol de riche (exploiteur ou société) non pas pour arriver, nous aussi, à être riches et à avoir une position dominante, mais soit pour aider des amis qui ont besoin d'argent, soit pour raccourcir la demande entre le désir et la satisfaction de ce désir sans passer par la chaîne du travail, esclavage social. En pratique, au Planel, on squatterise deux bâtiments qui appartiennent à un riche homme d'affaires parisien, et toutes les terres libres dont on a besoin sans problème.

D'une façon générale, on retient les mots d'ordre simples : La terre à ceux qui la travaillent ! La propriété, c'est le vol !

La loi anticasseur ne nous permet pas, par ailleurs, d'être à la fois révolutionnaires et propriétaires... il ne peut pas, pour nous, y avoir de sécurisation par la propriété.

Jusqu'à présent au Planel, on détourne environ deux douzaines de mineurs annuellement sans que les parents osent jamais s'attaquer à la communauté. On arrive souvent, du reste, à obtenir des émancipations écrites (non légales) pour des mineurs en fugue de moins de 18 ans.

.....

(1) La police applique le raisonnement à l'envers et le justifie par là : Joël Chapelle a été arrêté avec un copain anar Gilbert Rath, ils sont soupçonnés d'avoir fait un casse de 130 millions à Pontoise, en fait innocents et la police le sait, mais elle garde Gilbert uniquement pour faire chier un politique.

Simultanément on encourage à la « débauche » (épanouissement sexuel - vivre sa folie) mais nombre de minettes qui passent restent chastes pendant plusieurs semaines et même parfois pendant tout leur séjour. Pour les avortements, on a monté un réseau gratis avec d'autres communautés et ça fonctionne tant bien que mal (plutôt mal) ; on essaye quelque chose avec le G.I.S.

En ce qui concerne la lutte contre l'armée, il est évident que l'aide apportée à un déserteur est fonction des intentions de ce déserteur et que nous préférons qu'il s'associe à notre existence communautaire de façon à mener, s'il y a lieu, une action contre la répression à partir de notre vie quotidienne. Il ne s'agit pas d'aménager une militarisation acceptable, mais de détruire cette idée d'armée de métier et d'agression liée. La répression qui résulte d'une pratique globale (propriété - mœurs - armée) sert de support à la diffusion de nos idées. Le procès pour coups et blessures, en février 1970, avait réuni deux ou trois cents sympathisants des communautés anarchistes — curés y compris.

Nous comptons bien aussi dénoncer un jour l'attitude des touristes urbains qui achètent toutes les métairies avec la complicité du Crédit Agricole et stérilisent les terres en plantant des sapins parce que c'est une bonne spéculation, là où avant il y avait des champs et des prés, empêchant ce faisant tout éventuel retour d'agriculteur à la montagne.

On rejette toutes les solutions proposées.

On veut vivre l'utopie au présent, c'est possible !

On veut ouvrir la porte à une société qui n'aurait aucun système répressif ni autoritaire (flics - armée) ni idéologique, morale, religion ou idéologie.

On veut dès aujourd'hui une économie sans monnaie, sans troc, résumée à la prise « sur le tas » de façon à éliminer immédiatement tous les parasites bureaucrates et les financiers véreux. On veut une production à partir de créations non parcellisées dans des ateliers aux techniques non polluantes, non aliénantes et non destructrices de la nature. On veut la disparition des gadgets de consommation, de compétition, sans renier pour autant les techniques utilitaires de collectivité, transports en commun, machines à laver collectives.

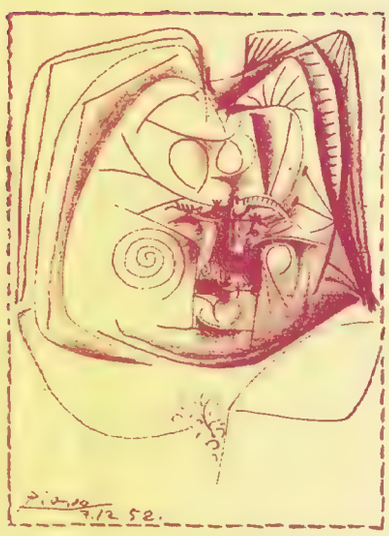
Seuls les morts ne délirent pas !

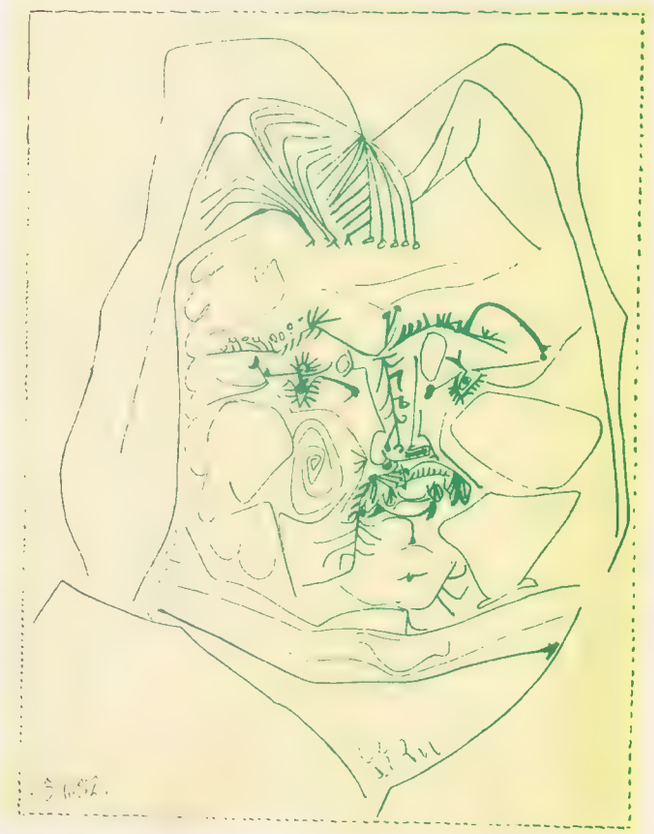
Nous voulons une auto-éducation sans école, vécue d'un bout à l'autre de la chaîne des connaissances. Nous voulons un épanouissement total, global qui n'est possible que par une disparition du centralisme autoritaire et débilitant. Enfin nous croyons au dépassement de toutes les techniques mécaniques extérieures, à la cohérence esprit-corps-nature par une unité globale qui permette par exemple de vaincre toutes les maladies de façon psycho-socio-somatique et d'arriver à une compréhension et un contrôle de tous les phénomènes irrationnels.

Mais l'important aujourd'hui c'est l'orgasme, la fête, la joie. On reconstruit un univers où, avec ou sans drogue, on pourra jouir par n'importe quel bout, de n'importe quoi ; à chacun selon son délire !

Marc Saracino

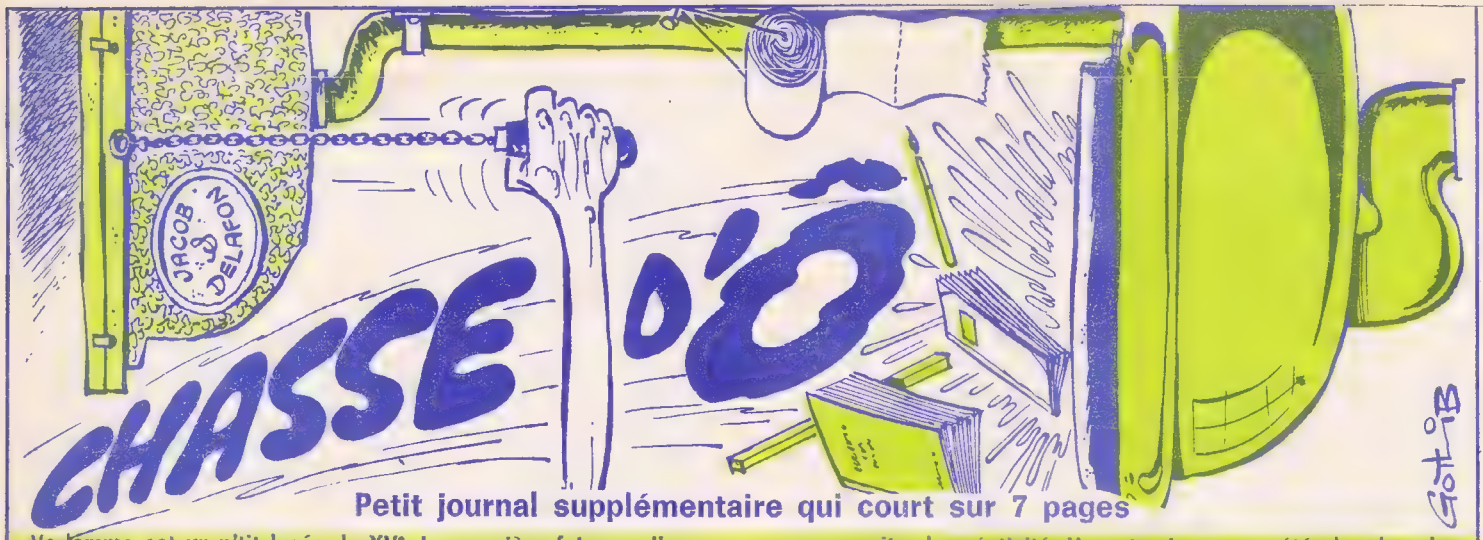
HONORE DE PICASSO





Picasso est arrivé à Paris pour quelques jours.
Je lui demande de faire un portrait de Balzac
pour l'éditeur Sauret et lui porte à tout hasard de quoi
travailler. Le lendemain matin, appel téléphonique :
j'arrive rue Gay-Lussac.
Picasso me remet huit dessins litho, dans le format
demandé, exécutés à la plume sur papier report
et marqués de I à VIII, ainsi que trois grandes
compositions. Quelques jours après,
le 7 décembre 1952, il refait une litho au crayon
et en même temps une eau-forte du même sujet.

Hélène Parmelin
(Picasso, éditions du Livre)



Petit journal supplémentaire qui court sur 7 pages

Verlomme est un p'tit lycée du XVe. La première fois que l'on y rentre on a l'impression de se retrouver dans une école de campagne : gentille petite cour, quelques arbres, l'alignement des portes vert clair des chiottes. C'est un établissement mi-technique, 600 élèves à peu près. Les mecs s'y connaissent presque tous. Il sont en général assez peu politisés, à part quelques militants. Il y a les douillards style freak, les minettes de seconde, et les lycéens traditionnels. En général tout ce petite monde-là vit en assez bonnes relations. Verlomme s'est mis en grève comme les autres bahuts le lundi 19 mars. Récemment, un article du Monde, citant Verlomme comme à la pointe de l'autogestion et des cours parallèles, donna conscience aux types que leur bahut était l'un de ceux où la grève marchait le mieux. J'en déduis qu'il pourrait être intéressant de savoir pourquoi et comment (si, si !). La grève, ça a été une espèce de fête continue, avec musique, théâtre, sketches, films, débats. Chacun a été amené à s'exprimer. Au début, il y a bien eu quelques AG traditionnelles, où c'étaient toujours les mêmes qui parlaient, où les autres restaient passifs, soit qu'ils ne se sentaient pas à l'aise dans leurs pompes, soit qu'ils n'avaient rien à dire, soit que ça les emmerdait de parler. Mais avec les débats, les mecs ont commencé à parler, à vivre vraiment la grève. Tout le monde restait au bahut, il n'y a pas eu de report de responsabilité sur un comité d'action. Alors, dans ces cas-là, les idées ça foisonne, et puis les types se sentent bien, alors ils parlent à leurs voisins, les découvrent. Un jour, des mecs des Beaux-Arts sont venus avec des tas de chiffons pour susciter la créativité. Un autre jour, on a été chercher des fleurs. C'était vraiment chouette. Tout le monde se baladait avec son petit bouquet de fleurs, ou sa fleur à la boutonnière. Les femmes de service acceptèrent avec émotion un bouquet de la main d'une charmante blondinette.

Des gens du M.L.E. sont venus pour filmer ce qui se passait. Pendant un moment, on voulait reconvertir le lycée en ferme, y apporter chacun de la terre, puis des poules et des canards, et ouvrir ce lieu, devenu accueillant, à l'extérieur pour que chacun vienne s'y exprimer. Pour le personnel, pions et administration, on pensait à les recycler dans le jardinage. Vous allez me dire, tout ça c'est pas sérieux, et la coordination nationale ? Eh bien, il y avait des délégués discrets dans le lycée, mais efficaces à l'extérieur. Verlomme a participé à toutes les manifs. Au début, beaucoup de monde s'arrêtait à la loi Debré. Avec les débats sur la société, sur l'école, sur le mouvement, la loi Debré a été vite débordée. On a remis en cause l'éducation. Il y a eu des cours parallèles ouverts à tous sur la Chine, le sous-développement, sur l'autorité, avec documents à l'appui pour ceux qui n'avaient aucune base, puis des discussions. Voilà, en bref, ce qui s'est passé à Verlomme et ça continue. Je pense que c'est possible dans tous les lycées. Il suffit que chacun veuille vivre et s'amuser pleinement et pour cela il faut faire des bahuts des lieux de fête, et non des lieux où l'on s'emmerde.

Bofcoch skoïno Schwarzbahn
denscholleng zubarglübe.

OUVREZ LES FENETRES, ÇA SENT L'ELEVE !

Non, Mlle la pionne de septembre 67, ça ne sent pas l'élève, ça sent le printemps. Le joli mois de mai qui approche. Hein ? vous-dites ? le printemps nous fait bouger, Mlle de l'U.N.I. qui parliez à la télé l'autre soir ? mais bien sûr ! le printemps, n'est-ce pas le grand nettoyage ?

Moi j'ai envie d'aller m'asseoir place de la Concorde et de jeter partout des fleurs ; moi, j'ai envie, plutôt que de suivre un cours fait par un prof' bêtifiant, d'aller prendre mon pied en forêt ! et puis le printemps ce sont les boutons sur les visages, vous savez, ces gros boutons ? moi j'aime. J'aime aussi que garçons et filles soient tous plus ou moins en chaleur.

Ah le printemps ! les petites fleurs, le soleil, la liberté !

Ivres de vie, nous débordons de colère, mais aussi de gaieté dans la rue. Ivres de lassitude, nous nous prélassons au soleil dans la cour du bahut.

Pour moi, le printemps c'est tout ça. Mais c'est aussi la fleur qu'on cueille avec tendresse, le cœur plein de gratitude pour la nature. Et c'est surtout comme un renouveau d'amour pour les autres.

C'est peut-être pour ça qu'on a fait la fête un jour, qu'on s'est tous maquillés et qu'on a distribué des fleurs à tous. C'est pour ça qu'à Arago on a suivi l'enterrement de Debré comme si on jetait quelque chose de soi-même, de tristesse, de mélancolie, pour ne garder que le côté tendre et burlesque de la vie.

Le printemps c'est l'époque où les gens s'affirment, sont sûr d'eux, c'est le réveil de l'hiver. Je ne crois pas que vous soyez différente de moi mais personne n'ose parler de fleurs, de soleil. Peur du ridicule ? Peut-être. Mais ne croyez-vous pas que ça vaut le coup d'en parler ?

Et puis, le printemps, on pourrait le faire chacun dans son coin. Avec un sourire, une fleur, un rire, et pourquoi pas, en s'habillant de façon marrante, en se faisant des maquillages démentis, et surtout en s'aimant les uns les autres.

Moi, j'avoue, au printemps, j'ai plus que jamais envie de faire l'amour ! pas vous ?... Et j'ai envie de parler avec toi que je ne connais pas, de rire avec les gosses, de danser le tango (mais oui), et d'avoir des bals musette où on mange des frites.

C'est génial de vivre quand on a 17 printemps, non ?

Crapaud Velu.

Chez toi
les yeux
c'est le coeur de la tête

D'assemblées générales en manifs, de contre-cours en petites siestes au soleil, de bouffes sauvages en peintures murales, le mouvement lycéen a vécu chaque jour du Printemps naissant avec une intensité jamais atteinte. A côté des grosses machines à enseigner, une majorité de petits lycées vivent, enterrés dans leur quartier et mystères pour ses habitants. Le lycée technique Roger-Verlomme est l'un de ceux-là. Infatigable curieux, j'ai pénétré dans l'enceinte ordinairement interdite, porteur d'une proposition : que les lycéens fassent ici le journal qu'ils voudraient faire. Et en quatre jours, ils l'ont fait. Articles écrits sur les genoux, au soleil, assis en cercle, dans la cour du lycée, terminés parfois sur les tapis effilochés mais splendides de l'impasse Lebouis. Tout le monde a parlé, tout s'est fait en commun. Et nous n'avions aucun l'envie que cela se termine.

John Démago

Propos sous les platanes

Des militants il y en a, à Verlomme comme ailleurs, peut-être un peu moins qu'ailleurs, mais enfin ils existent. Ni mieux ni moins bien. On pourrait vous les décrire longuement. Le Mao qui n'arrête pas de chauffer, d'été chaud en printemps chaud chaud chaud, il bout littéralement. Nous ça nous refroidit plutôt. Mais il a une qualité : il nous fait bien rire. Et puis il prend bien les choses et ne se vexe pas. Pourvu qu'il parle de ses « copains de La Cause », il va bien. Mais il est quand même là quand il faut et ne se dégonfle pas, ça compte. Même chose en ce qui concerne la nana de L.O. Oh bien sûr ses prises de parole sentent parfois la copie plutôt laborieuse, et on aimerait aller la chatouiller un peu pour la voir rire plus souvent. Mais que voulez-vous, lorsqu'on a été touché par la grâce, faut bien que ça se voie. Pourtant ne croyez pas qu'elle ait tout à fait oublié qu'elle était une fille et qu'elle avait 17 ans, elle en parle quelquefois et on l'aime mieux comme ça. Et puis elle sait aussi prendre ses responsabilités et ne s'est pas dégonflée lorsque le mouvement à démarré. C'est peut-être cela qu'il y a de spécial à Verlomme. Les militants ont aidé à faire partir le mouvement mais ne l'ont jamais récupéré. Etaient-ils très sages ou étions-nous tous politisés à l'extrême et impénétrables aux discours simplistes ? Peu importe. On a travaillé avec eux, sans problèmes, sans magouilles. Bien sûr je ne vous ai pas parlé de cette militante de l'A.J.S. Pour elle les jeux ont été faits dès le premier jour. Personne vraiment ne voulait l'écouter, sauf par une charité si manifeste qu'elle a compris d'elle-même. Depuis qu'elle se tait on la trouve même bien sympa.

Quant aux cafards à croix celtique ou gammée ils jouent plutôt les fantômes. Sur quatre au début de l'année, il en reste une plutôt mollasse. L'un est mort accidentellement, l'autre s'est fait virer et le troisième est devenu Anar. Alors, voyez-vous, dans ce lycée c'était vraiment les conditions rêvées pour qu'il se passe quelque chose, où chacun pourrait parler, où chacun pourrait participer à un grand changement. Et, coup de chance, c'est vraiment ce qui s'est passé !

De ces longues conversations au pied des grands platanes, dans la douce tiédeur du soleil d'avril, bercés par la chaude voix de Dylan ou le son mélodieux de la flûte, nous avons retenu quelques vifs propos échangés sur trois sujets fondamentaux : le militantisme, l'armée, la famille. Lisez bien cela et méditez.

Un lycéen : **Le militant retranscrit l'autorité, la hiérarchie dans son groupe. Pour moi, il s'agit de faire la révolution en soi-même et non pas à la place des autres. La révolution en nous-mêmes cela veut dire parler de l'avortement, de la sexualité, parler de tout. Les militants me bloquent, je n'arrive pas à parler avec eux, c'est un peu comme des spécialistes, ils déforment tout.**

Une militante : **La révolution intérieure ne sert à rien, ça ne veut rien dire.**

Lycéen : **Ce n'est pas en faisant du militantisme super-calculé que t'y arriveras. Du moment que tu acceptes un groupe, tu te mens à toi-même, tu es obligée de faire des concessions sur toi-même. Moi, aucun groupe ne pourra me représenter.**

Militante : **C'est totalement ridicule. Ce n'est pas une négation de l'individu que d'être d'accord avec 10 millions de personnes.**

Lycéen : **Je m'imagine pas qu'un type puisse être d'accord avec une idéologie en bloc.**

Militante : **Je suis militante parce que à mon avis la liberté c'est le socialisme. Pour diffuser mes idées, pour qu'arrive le socialisme, il faut bien que je fasse quelque chose d'efficace, alors je milite, je colporte mes idées et j'essaie de les faire partager en particulier aux ouvriers qui se font pas mal bourrer le crâne par la télé. Je vais dire à l'ouvrier : « Il y a une solution pour que tu soit libéré, c'est le socialisme. »**

Lycéen : **Le militant qui va dire aux ouvriers que le socialisme est possible, cela ne lui permet guère de saisir ce qui va changer pour lui. Une parole de plus ou de moins...**

Militante : **Spontanément, l'ouvrier est révolutionnaire, quand il fait grève, par exemple.**

J. Demago : **Tu n'es vraiment révolutionnaire que lorsque tu arrêtes totalement le boulot, quand tu refuses de rentrer dans le système : les mecs de « Lotta Continua » lorsqu'ils organisent l'absentéisme par exemple ; aux usines Fiat à Turin. Tous les ouvriers manquaient un jour par semaine. Concrètement, on travaillait moins. Ce truc-là a fait prendre conscience à des centaines de mecs que ça pouvait changer, beaucoup plus que des tracts ou des discours.**

Pour moi le militant, c'est celui qui change sa vie, qui le montre

Là militante : **C'est évident, si le militant prêche la libération sexuelle, la libération de la femme, et qu'il se marie, qu'il considère sa femme comme dans les rapports que nous impose la société, ce serait dégueulasse. Il doit appliquer ses idées.**

Un lycéen : **Ouais, mais, toi pourquoi tu ne t'arrêtes pas d'aller au bahut ?**

Militante : **Parce que je n'ai pas envie d'aller bosser en usine.**

Lycéen : **Tu vois, tu n'as même pas fait ta révolution. Pourquoi tu vois dans le mot usine un truc horrible ?**

Militante : **C'est horrible.**

Lycéen : **Ouais, d'accord, c'est horrible. Donc tu ne veux pas aller à l'usine, tu veux être au-dessus des autres. Si tu veux pas aller à l'usine, où tu veux aller ? Tu veux être chef ?**

Militante : **Mais non !.**

Lycéen : **Regarde le coup du travail manuel : pourquoi dis-tu que c'est pourri ? C'est très chouette de travailler avec tes mains.**

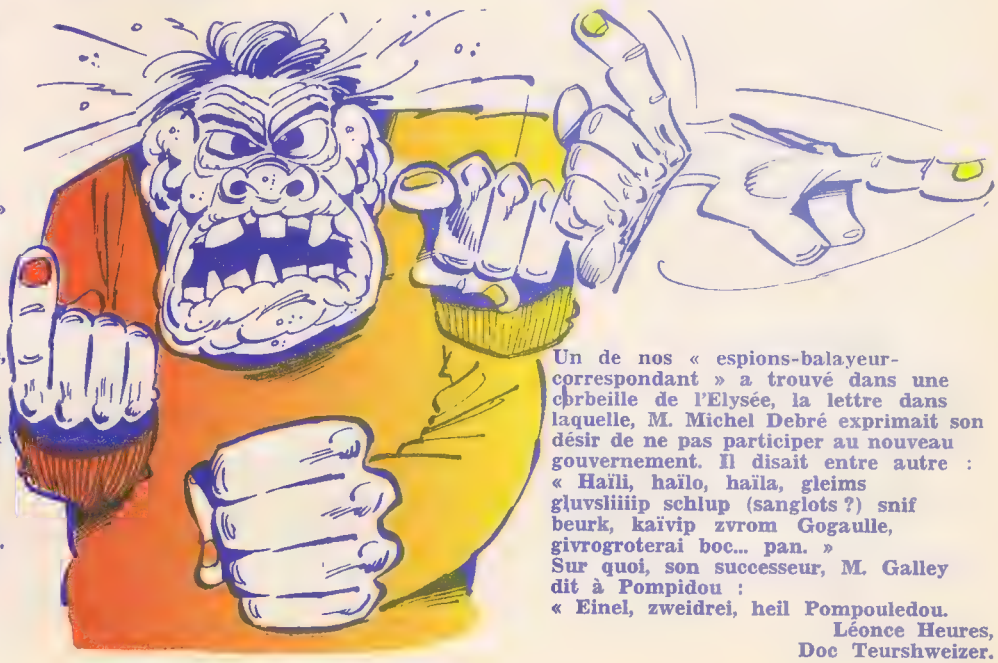
Militante : **Mais pas le travail manuel à l'usine ! L'usine c'est justement le contraire du travail manuel. A l'usine, tes mains n'existent pas. Rien n'existe à l'usine.**

Lycéen : **Le principal c'est de changer les relations : depuis la grève les relations entre les types ont changé. Si c'est possible un jour à Verlomme de ne pas se faire chier, pourquoi ce ne serait pas possible tout le temps ? Un type de relations qui se crée naturellement pendant 15 jours, ça ne peut pas s'arrêter comme ça.**

Autre lycéen : **Vraiment, Verlomme quand tu en parles dans les autres lycées, c'est extraordinaire. On dit « Ils ont essayé de faire quelque chose de nouveau, de concret ». Je ne sais pas si ça va plus loin, mais ça crée dans la tête des gens la possibilité d'autre chose.**

Militante : **Un petit paradis entouré d'un enfer, c'est impossible.**

Lycéen : **Ouais, mais Laura s'est libérée : elle n'a pas mis de soutien-gorge aujourd'hui !**

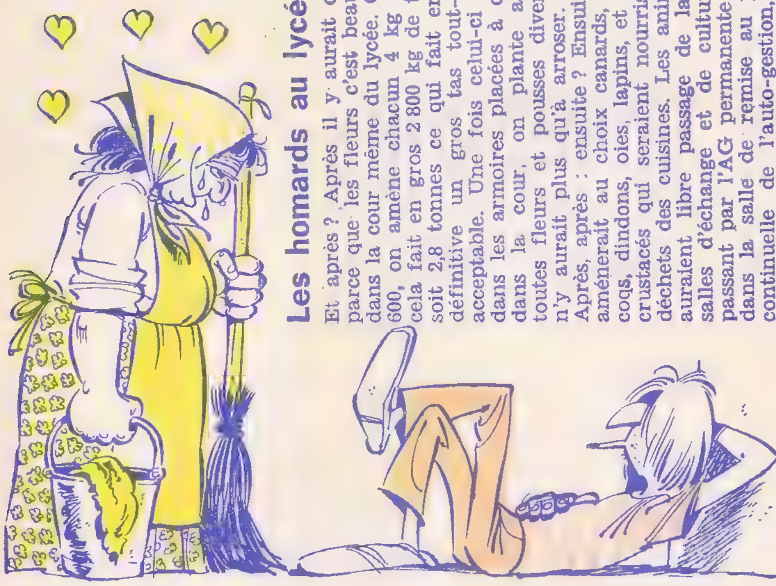


Un de nos « espions-balayeur-correspondant » a trouvé dans une corbeille de l'Elysée, la lettre dans laquelle, M. Michel Debré exprimait son désir de ne pas participer au nouveau gouvernement. Il disait entre autre : « Haïli, haïlo, haïla, gleims gluvsliiiip schlup (sanglots ?) snif beurk, kaïvip zvrom Gogaulle, givrogroterai boc... pan. »

Sur quoi, son successeur, M. Galley dit à Pompidou :

« Einel, zweidrei, heil Pompouledou.

Léonce Heures,
Doc Teurshweizer.



Les homards au lycée

Et après ? Après il y aurait des fleurs parce que les fleurs c'est beau. Où ? dans la cour même du lycée. On est 600, on amène chacun 4 kg de terreau, cela fait en gros 2 800 kg de terreau, soit 2,8 tonnes ce qui fait en définitive un gros tas tout-à-fait acceptable. Une fois celui-ci réparti dans les armoires placées à cet effet dans la cour, on plante allègrement toutes fleurs et pousses diverses. Il n'y aurait plus qu'à arroser.

Après, après : ensuite ? Ensuite, chacun aménerait au choix canards, poules, coqs, dindons, oies, lapins, et autres crustacés qui seraient nourris par les déchets des cuisines. Les animaux auraient libre passage de la cour aux salles d'échange et de culture en passant par l'AG permanente se tenant dans la salle de remise au point continuelle de l'auto-gestion, plus communément appelée la SDRCDLAG. (Ce n'est pas un hasard si le sigle évoque le profond besoin de renouveau des lycéens.)

Les salles de culture et d'échange seraient les lieux de rencontre des gens ayant envie de faire la même chose au même moment.

Et voilà, j'irai presque jusqu'à dire le tour est joué, noir sur blanc c'est possible !!!!! oh ! ah mère des confitures ! J'oubliais, il aurait mieux valu que l'on change d'abord ce qu'on a dans la tête avant de vouloir changer ce qui nous entoure. Mais c'est trop tard pour reculer, c'est bien parti mon kiki, on changera notre bête-tête en route, mais il faut bien y arriver car jamais plus cela ne pourra être comme avant. Bien sûr, certains diront encore : c'est impossible, ça n'existe pas. Mais là ça me permettra de placer discrètement Desnos en écourtant la fourmi, faute de place :

ça n'existe pas
ça n'existe pas.
et pourquoi pas !

Et que les petits défa itistes, pessimistes, imbéciles, obtus s'abstiennent de répondre « parce que..... ».

Longsam the chaeyaenne.

Verlomme dans la grève, ses dix platanes, ses contre-cours, ses bouffes sauvages, ses rêves et ses rires, tout ça vous le verrez en images : un film vidéo d'une demi-heure a été tourné avec les copains du MLE. Ce fut un bon moyen de se connaître. Si vous voulez nous connaître, on vous enverra le film et on viendra en causer avec vous. Et puis, si ça vous plaît, pourquoi ne pas faire vous-même un film vidéo ?

La pipelette au grand cœur

Dans un lycée, il y a bien sûr administration, profs, pions et élèves, mais aussi les femmes de service.

Considérées comme d'un autre monde, elles n'en sont pas moins mêlées à notre vie de tous les jours. Aussi, pour réparer cet oubli injuste, nous sommes allé interroger deux d'entre elles : Mme Rose, quinquagénaire bavarde mais vachement sympa, et sa copine, qu'elle appelle « Nana ».

Elles n'ont pas eu une vie marrante : travail à 11 ans, la guerre, la pauvreté, mariages malheureux. Mais jugez vous-même leurs réponses :

Nous : qu'est-ce qui vous a frappé dans votre vie ?

Elles : le jour de la libération, Paris en fête ! et puis la grève de 36, où Rose a perdu son emploi mais où on a gagné les congés payés. Mais la vie était belle, prise du bon côté. Vous, les jeunes, vous ne savez plus vous amuser, l'abondance vous blase et la société vous isole.

Nous : quelque chose vous a marqué durant « notre » grève ?

Elles : les gens de l'extérieur qui sont venus. Vous avez ramassé la racaille. Et puis, le jour où vous étiez allongés dans la cour. (Rose) : Si j'étais jeune, je ferais la même chose. Je suis un peu bohême, moi aussi. Mais j'ai été peinée de voir la façon dont vous avez peint Marianne. Ça a fait rire Nana. Après tout, vous ne pouvez comprendre la valeur symbolique de cet objet ! Nous avions moins de boulot, vous nous avez bien aidées !

Nous : le gouvernement...

Elles : Pompidou comme Chaban ce sont des... (gros mot censuré). (Rose) : Et les C.R.S., ces illettrés assermentés, prêts à tuer père et mère, payés et bien payés à ne rien faire ! Pendant mai 68, je tremblais pour « mes » élèves à chaque manifestation.

Nous : comment se comportent profs et élèves en général ?

Elles : très gentils. Mais il y a un prof qui nous oblige à nettoyer la bibliothèque tous les soirs livre par livre.

Nous : votre vie ici ?

Elles : aucune entente entre nous. Elles sont méchantes. Si je n'avais pas ma Nana ! Tenez : je viens de me remarier il y a un mois. Eh bien, aucune félicitation, pas un mot gentil. Et j'ai été malade pendant deux mois : occlusion intestinale. Quand je suis revenue, elles m'ont mise en quarantaine parce qu'elles avaient dû faire mon boulot :

Et ça fait dix ans que je travaille ici, ça fait dix ans qu'on refuse de me titulariser.

Sur ce, notre conversation s'acheva. Parties pour parler une heure, nous sommes restées deux heures sans nous en rendre compte !

Fripounette et Mariset.

MES ENFANTS, POUR UNE FOIS VOTRE LUTTE EST JUSTIFIEE, MAIS...

Il y a trois cents personnes dans le préau enfumé : des élèves, des profs, des surveillants... Une femme, petite, boulotte, la cinquantaine entre par la porte de derrière. Elle se faufile vers le micro... Des hurlements de dépit montent de la foule. Jamais la directrice n'avait reçu un tel accueil. « Laissez-la, crie quelqu'un, elle a peut-être quelque chose d'intéressant à dire »... Alors, on la laisse parler : « Mes enfants, pour une fois, votre lutte est justifiée, mais pensez aux examens de fin d'année ! Je vous conseille vivement de reprendre les cours... » Elle n'a pas pu finir. Le reste fut couvert par des sifflements. Nous avions voté la grève, contre la loi Debré. Mais nous avons étendu le mot d'ordre : suppression du service militaire et de l'armée et remise en question de l'enseignement. Dans leur majorité les profs nous emmerdaient, on ne pouvait jamais parler des thèmes qui nous intéressaient. Ils ne pensent qu'à leur programme. Et si on ouvre la bouche, ils nous menacent de nous envoyer chez la directrice. Verlomme, ce n'est pas la répression sauvage. C'est plutôt l'étouffoir.

Madame la directrice pratique l'attaque indirecte, et elle intervient en douce, discute, fait mine de tout comprendre. Bien sûr ce n'est pas la même chose au C.E.T. d'à côté, dont elle est également directrice Là, les choses sont plus nettes ; pendant la grève elle écrit aux parents des lycéens de Verlomme pour les prier d'envoyer leurs enfants en classe. Au C.E.T. même lettre, mais elle exige en plus un accusé de réception. Les pions sont plutôt à la coule, mais quoi, faut ce qui faut ! Quant aux profs, c'est assez curieux. Si une dizaine essaient vraiment de se comporter correctement — et mettez-vous dans la peau d'un prof — c'est pas facile, les autres sont plus-tôt du genre féodaux, imbus de leurs privilèges. Il paraît que ce sont eux qui ont poussé la directrice à interdire à certains de leurs collègues de participer aux cours parallèles. Ils ont en effet de bonnes raisons d'être inquiets : leur éducation nous dégoûte. Un prof de philo, bien peu philosophe, refuse tout dialogue. Incapable de se contenir, il gueule tout le temps. Pour nous, il n'en reste qu'une chose, la ressemblance avec le petit chauve qui vient de se percher sur le trône de Président de l'Assemblée Nationale.

Pourtant, il faut passer les examens. Nous n'oublions pas que les diplômes n'ont que l'importance qu'on leur donne. En fait, c'est comme le dollar : ils n'ont qu'une valeur fictive. Alors, nous disons non aux examens : nous proposons un autre enseignement, contre-cours ou cours parallèles. N'importe qui peut y assister, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de niveaux de classe... « Après avoir regardé le planning, dit Jopo Lapodouce, je monte en salle 3. Deux profs du lycée, des mecs et des nanas de classes et de bahuts différents participent à une discussion sur la psychanalyse. Tous sont intéressés : on ne leur a pas imposé un cours technique ni une heure fixe. Les gens sont assis sur les tables, ou accroupis sur l'estrade avec les profs. On parle de sexualité, d'avortement, de l'autorité parentale. Il y a quelques silences, mais jamais d'ennui. Et au moins, tout le monde a appris quelque chose. Il n'y avait plus de profs et d'élèves. Seulement des copains qui échangeaient leurs idées. On parlait sans crainte d'être humiliés par une réflexion ».

A partir de là, tout a changé dans le lycée. A la cantine, tous ceux qui voulaient manger y allaient. Tout le monde parlait ou écoutait des disques. Ce n'était plus le vieux réfectoire triste où l'on s'emmerdait. Le lycée doit devenir un lieu de création ouvert à tous. Venez quand bon vous semble ! C'est une pédagogie nouvelle, qui se préoccupe de ne jamais rien tuer, mais de faire naître la curiosité. Les pressions de l'administration ne serviront à rien. Le mouvement est trop profond. Et cela né fait que commencer.

Joe Chantalounette

Les C.E.T. lèvent le nez et le poing

Manif du 9 avril. Devant, les anars, fidèles à eux-mêmes, puis la C.G.T., grise et sérieuse, mais surtout très programme commun, quelques lycéens crient : « rétablissement des sursis ». Derrière, ça change. Drapeau rouge, Internationale, mots d'ordre sans cesse repris et gueulés à pleine voix : contre l'armée, pour leurs revendications : les collèges et les lycées techniques en lutte. Dans les C.E.T., le tarif c'est : 40 heures ou plus, des conditions de travail moyenâgeuses, les gardes-chiourme genre fafs, parfois anciens d'Algérie, les profs aigris, la caserne. Alors quand les gens du lycée d'à côté arrivent et parlent de leur grève, le technique y va et suit, mais à la fin il rentre sans rien ; sans foyer, sans liberté, comme avant. Cette fois-ci les collégiens, en grève par solidarité avec les lycéens, ont fait autre chose. Conscients qu'ils ont des problèmes différents de ceux des lycées, ils se sont donnés une organisation différente, la coordination du technique. Pour son premier mouvement, le technique a fait preuve d'une grande maturité. Sur un plan proprement politique, en donnant deux axes à son mouvement : 1) les revendications propres à chaque bahut (foyer, sécurité, carte de sortie, cantine...) qui ont été souvent accordées ; 2) le mouvement antimilitariste, qui ne les concernaient pas, en dépassant le cadre corporatiste de la loi Debré, et en luttant contre le service militaire et l'armée.

En effet, pour la plupart des élèves de C.E.T., ce n'est pas la question du sursis qui se pose, mais celle de l'armée tout court.

Les jeunes des C.E.T. ont appris dans cette lutte que, en tant que jeunesse ouvrière, ils avaient des revendications et des luttes à part, même s'ils appuient les lycéens et étudiants, que la bagarre est payante et qu'elle se fait toujours en passant outre les conseils de la gauche bien pensante et du P.C.F., et cela ils ne l'oublieront pas de sitôt.

Les écoliers de la table ronde

J. Demago : **Que représente pour vous le service militaire ?**

Un lycéen : **Pour moi, c'est mon frère quand il est revenu : c'était pas beau. Il était chouette au départ. Il est revenu complètement déprimé, rangé et tout. Il va rentrer au métro ! Alors qu'avant il avait des idées, il travaillait un peu par-ci par-là. Et puis crac ! Un an sans contact extérieur. Il s'est trouvé une nana et c'est fini.**

Demago : **Pourquoi cela ?**

Lycéen : **A mon avis parce que tu t'es tellement fait chier que tu te raccroches, t'es coupé de la réalité, tu as perdu un an, il ne te reste plus qu'à bosser, qu'à faire comme les autres.**

Lycéen : **Et pourtant tout le monde sait qu'on se fait chier au service. Mais dix ans après, ils transforment ça en grosse partie de rigolade, alors quoi ?**

Lycéen : **Dans une certaine mesure, le service était autrefois un défoulement. C'est de moins en moins le cas. Mon père est allé ainsi jusqu'au Brésil, il a voyagé car il était dans la marine. Aujourd'hui, ce serait différent, ça ne nous impressionne plus tellement.**

Demago : **Mais pour certains, c'est encore un dégagement par rapport à la famille. C'est la première fois qu'ils se barrent, et puis, il y a la question du travail.**

Lycéen : **Tu ne peux pas te retrouver en dépendance financière après le service. Tu es presque obligé de te démerder, donc de bosser, de rentrer dans le système, c'est ça le service.**

Demago : **Mais personnellement, que pensez-vous faire ? supprimer le service ?**

Lycéen : **Oui ! On dit que la suppression du service provoquerait la venue d'une armée de métier, mais cette armée existe déjà : toute l'armée technique et en plus les C.R.S., c'est pas une armée de métier ? Le rôle militaire des bidasses c'est de la rigolade. D'ailleurs qui reçoit un entraînement militaire au cours du service ? Quelques milliers de mecs dans des corps spécialisés. Sinon la seule formation, c'est le balai !**

Lycéen : **De toute façon, tu apprends à te servir d'un fusil en 15 jours. Pas besoin d'un an !**

Demago : **Oui, mais le brassage, le contact ?**

Lycéen : **Actuellement, c'est bidon ; les ouvriers se mettent entre eux, les bourgeois entre eux. Non il n'y a pas de brassage.**

Demago : **Alors un service civil, une période où on se retrouverait tous, où on ferait des choses en commun ?**

Lycéen : **Oui, mais alors surtout pas dans l'armée. Travailler ensemble peut-être, ou prendre notre pied, mais rien à voir avec les militaires, la hiérarchie, la patrie. Sinon, c'est les chantiers de la jeunesse, genre Pétain. Et puis il faudrait que ça soit mixte. De toute façon, ça ne se conçoit que dans une société complètement différente, où la vie aurait sa place. On n'y est pas.**

Demago : **Et le problème des armes ? Est-ce que la violence armée vous semble inéluctable, faut-il savoir se servir d'un fusil ?**

Lycéenne : **Je ne crois pas.**

Lycéen : **A part les fêtes foraines, je vois mal à quoi ça sert.**

Demago : **Oui, mais si tu veux faire la révolution, je crois qu'il faut savoir se servir d'un fusil — ou s'il faut lutter contre un totalitarisme.**

Lycéen : **Même là c'est dangereux. Quand tu commences à te servir d'un flingue, tu risques bien d'oublier pourquoi. De toute façon, quand tu es à l'armée tu ne penses pas que c'est toi qui tires : c'est l'armée qui tire. Tu perds tout sens de la responsabilité, le coup du crime légalisé.**

Demago : **Que pensez-vous de ceux qui prennent des casques, des barres de fer, ou des coktails molotov pour aller aux manifs et parlent de ratatiner les flics.**

Lycéenne : **Franchement, ça m'emmerde, je trouve ça con.**

Lycéen : **C'est pas vrai, ils ne disent pas ça ; s'ils le font, c'est en commando, mais pas en manif.**

Lycéen : **De toute façon, chaque fois que tu veux faire une manif ou occuper une usine, tu sais que tu auras les flics, donc là il ne s'agit pas de notre choix, mais du leur, tout ce qu'on peut faire, c'est être prêts.**

Demago : **Et ça vous paraît efficace ?**

Lycéen : **Oui ! Les S.O. empêchent les débandades, prennent des coups sur la gueule et évitent la panique. Le 22 mars, ils ont évité un gros cassage de gueules. Même si tu n'aimes pas les S.O., il faut le reconnaître.**

Lycéen : **Oui, mais moi, je peux pas encadrer la violence !**

Demago : **Les Vietnamiens non plus, par exemple. Alors ça veut dire que tu acceptes la loi des exploiteurs ! Je crois que de toute façon il y a des cas où tu n'as pas le choix — et en plus, comment se défaire de la violence quotidienne ? On ne transforme rien sans violence.**

Lycéen : **De toute façon, on n'y échappe pas. Il y a quelques temps les fafs ont débarqué au lycée et ont commencé à cogner salement un copain. Je crois que vu la façon dont il le faisaient, (5 ou 6 sur lui) si j'avais eu un pétard, j'aurais tiré ! Et je te jure que je ne suis pas un violent.**

Lycéen : **Alors à plus forte raison, je crois qu'il faut avoir peur des armées. Toute armée aura toujours tendance à s'emparer du pouvoir.**

Lycéen : **En tout cas, en France, l'armée a toujours servi à opprimer d'autres peuples ou les Français eux-mêmes. Et les seules fois où il s'est agi de défendre une certaine liberté, l'armée était de l'autre côté et ceux qui se battaient, les résistants, n'étaient pas des militaires. Alors il n'y a vraiment rien à en faire de cette armée là. En France, armée = oppression.**

IVRESSE ET SAGESSE

Morbleu ! Etait-ce le diable ou l'une de ces alchimies lumineuses et incroyables ? Tout le lycée avait été tranfiguré en un diabolique simulacre !

Imaginez une peinture où, sur un fond d'un jaune visqueux et d'un gris malsain, une main de femme aux doigts et aux ongles longs, comme une griffe monstrueuse et cruelle, s'élève au cœur d'un monde disputé, sans pitié, à la recherche d'un œuf d'or gigantesque, symbole de la création éternelle.

S'accordant donc, en transparence avec le printemps, le mouvement lycéen oppressé, éclatait en exaltante splendeur et en ravissement perpétuel.

Un souffle vivifiant s'élevait dans un ciel large et pur. « Un appel d'air » nous soufflait qu'il était en train de se passer quelque chose d'absolument extraordinaire. Enfin plus de « faux-semblants » plus d'illusion, plus d'hypocrisie et plus de mensonge ! Rien n'était vrai hier, tout était possible aujourd'hui ! Tout était permis ! Un beau rêve avait franchi la barrière, avait fait l'école buissonière, et était devenu tout à coup réalité, vérité ! Nous allions enfin pouvoir renaître !

Une effervescence d'idées phosphorescentes brûlaient toutes les cervelles ! La mélancolie avait du même coup changé de lit. Le gargouillis des entrailles avait éveillé les épures du nouveau monde, tandis que le vieux monde basculait dans la trappe — Et hop ! (plus rien).

Du soleil des corps, jaillissaient des flots dorés, ceux de l'Amour, de la Vie, et de la Liberté. La joie pétillait et débordait de la coupe de nos cœurs en effluves odorantes et cristallines. Elle s'en allait Madame la Joie, puis revenait nous offrir son espoir fou et son reflet bleu. Nous étions tous contents ! Nous étions devenus intemporels, sans limites, sans âge !

C'était déjà demain ! Il nous fallait épurer, tout effacer ! Le « Catharsis » : sa folie et son âcre parfum. Allons courage. Mais qu'importe, si la vieille affolée fait pression sur quelques jeunes têtes !

Qu'elle est belle Marianne, ainsi repeinte ! Un peu de vert, un peu de rouge, un peu de bleu, tout change ! Quelle merveille... Oui, toute bariolée, elle a l'air charmante et véritable. Avant le coloriage elle était plutôt vieillotte et haletante. Maintenant, ce fard au visage, elle retrouve la vie, et c'est tant mieux !

La porte ouverte à la culture nouvelle, les esprits naturellement transformés, une autre forme de vie s'imposait. C'était la vérité qui frappait à notre porte. Effrénée et éperdue, une course à l'authenticité d'apprendre, de créer, soulevait nos cœurs et ravivait la flamme de nos esprits. Nous sommes désormais tous unis, nous les amis de la vérité ! Qu'importe le désordre, pourvu que chacun se retrouve lui-même, face aux autres, morbleu !

Monsignore il sole.

Manifeste des droits interdits

Nous, lycéens, nous voulons le droit au bavardage. Nous n'admettons plus que des gens aient le pouvoir de fermer nos gueules. Nous voulons les garder grandes ouvertes. Nous désirons montrer nos dents. Nous revendiquons le droit de parler à table, et surtout la bouche pleine. Nous voulons garder le droit de parler tout seul... même aux chiottes.

Nous désirons pouvoir mettre nos index dans nos narines quand bon nous semble et nous exigeons le droit de faire des boulettes avec ce qu'on a trouvé à l'intérieur. Nous souhaitons pouvoir retirer nos chaussures dans le métro.

Nous ne voulons pas nous laver les mains avant de manger avec elles.

Nous réclamons le droit de barioler la Joconde et de dormir pendant qu'on joue **Horace** à la Comédie française. Nous, lycéens homosexuels voulont avoir le droit de draguer les C.R.S. sans nous faire matraquer. Nous voulons aussi avoir le droit de « pêcher la carpe » dans les bassins des Tuileries.

Nous, lycéens muets de France et de Navarre désirons conserver indéfiniment le droit de parler, pour ne rien dire.

Jean Naimar Léonce Heures.

Les pierres précieuses de Villon

Débarquer dans la cour d'un lycée mixte en grève, où des groupes débattent avec passion de l'armée, des cours parallèles... et poser la question : « Et l'avortement et la contraception ? » est-ce parler d'autre chose, est-ce « trouver un prétexte pour relancer le mouvement » comme l'a prétendu un « militant » ? Lorsque des filles manifestent pour le rétablissement et l'extension des sursis, est-ce incongru de leur demander si elles ont manifesté pour choisir le moment où elles feront (ou ne feront pas) un enfant ? Quel est le sursis offert par la société à une fille qui se retrouve enceinte à 17 ans ?

Parler collectivement de la sexualité (contraception, avortement, maternité, rapport entre filles et garçons, jouissance, homosexualité...), c'est aussi remettre la société en question, c'est se révolter contre tous les clichés et les préjugés dont l'éducation et les mass-media nous aspergent à chaque minute. Au lycée François Villon, après dix jours de grève et plusieurs débats, où nous avons appris à nous parler, à nous écouter, à éloigner la méfiance que nous avions les uns envers les autres, nous avons discuté de la contraception et de l'avortement.

Nous avons voulu sortir de la honte et de la clandestinité, pour que l'on ne vienne plus nous voir en catimini pour connaître « l'adresse » pour avorter, ou le moyen de se procurer la pilule sans l'autorisation des parents. Que ce problème soit dit ouvertement pour être résolu collectivement. Cela permettant à **toutes** les filles de savoir comment se débrouiller, en se sentant aidées par tout un groupe ; que ce ne soit plus les jours d'angoisse où l'on cherche seule quelqu'un qui connaît « la filière ». Pouvoir discuter ensemble, c'est s'apercevoir qu'il n'y a pas de problèmes « individuels » de « vie privée » ; que les problèmes sont toujours identiques, même si on y réagit différemment .

Des filles et des garçons venus au débat (environ cinquante filles et vingt garçons) :

Améthiste : Ce que je sens très fortement, c'est le rôle qu'on veut nous faire jouer dans la société : lorsqu'on embrigade les garçons dans l'armée, on veut leur apprendre à obéir aux ordres les plus cons, à se faire chier sans rien dire (balayer une cour pendant une heure...), à frimer auprès des nanas (« je sais me servir d'un fusil, j'suis un homme. »). Lorsqu'on nous embrigade à l'école où on nous fait jouer le rôle du mauvais ou du bon élève, de l'intelligent ou du débile...

Rubis : Dans un C.E.T., on fait jouer aux filles le rôle de la bonne ménagère (mégère) qui repasse les torchons et nettoie les casseroles, ou de la dactylo, féminine et soumise.

Emeraude : Et dans la sexualité, être la nana jolie, douce, une vraie petite poupée. Et pour les garçons, le mec dragueur fort, spirituel...

Améthiste : Quand on parle de contraception ou d'avortement, beaucoup de mecs disent que c'est le problème de la fille, que ça ne les concerne pas. Ils nous refoutent dans le rôle de la femme-maternité. La reproduction, l'enfant, c'est le problème de la fille.

Jade (garçon) : Je crois quand même que les garçons prennent conscience qu'ils sont aussi responsables de cet enfant éventuel et que la fille ne peut être bien si elle a peur de tomber enceinte... Moi en tout cas, je ne peux pas l'oublier.

Améthiste : Oui, je crois que lorsqu'on peut parler avec lui des trouilles que l'on a d'aller voir un médecin qui peut nous refuser la pilule parce qu'on est mineure (avec toute sa leçon de morale en plus), ou simplement parce qu'il est contre, je crois qu'après il ne pourra plus s'en foutre.

Emeraude : Mais c'est possible parce que tu changes les rapports habituels avec lui. C'est pareil aujourd'hui lorsque nous arrivons à parler de cela tous ensemble. Je crois que l'on fait quelque chose d'inhabituel parce qu'on est dans une situation exceptionnelle . c'est ça la grève. On bouffe sur les pelouses on balaie le foyer, on va voir d'autres lycees des C.E.T., on essaie de changer les rapports entre les gens, on veut changer la vie. C'est aussi politique que n'importe quelle autre lutte.

Améthiste : Et ce n'est pas étonnant que certains mecs ne se sentent pas concernés parce qu'eux ne vivent pas les rapports « individuels » d'une façon aussi oppressante que nous (enfin certains) ? Moi je fais une différence entre « baiser » et « faire l'amour ». « baiser » : c'est chercher son plaisir de son côté, « faire l'amour », c'est chercher à communiquer, à être bien tous les deux ensemble. Je crois qu'une fille « baise » rarement par rapport à un mec. Parce qu'elle est plus vulnérable au regard de l'autre, parce qu'on lui a dit que 80 % des femmes étaient frigides et qu'elle se met dans le tas.

Rubis : Faudrait aussi parler des « militants des Organisations » qui proclament : « Je suis un militant révolutionnaire et, avec mon Organisation, je lutte pour l'avortement libre et gratuit. Individuellement, je prends mes précautions ». WAAF ! Belles théories tout ça.

Le débat s'est terminé par la création d'une caisse-rose-bébé (un fonds pour les filles devant partir à l'étranger pour se faire avorter) et d'un groupe permanent d'information sur la sexualité-contraception-avortement pour continuer à discuter tous ensemble, et que tout le monde sache où s'adresser en cas de besoin ou de simple curiosité (pas honteuse).

Famille, quand tu nous lâches

Demago : **Je voudrais partir d'une remarque ; pendant la grève les problèmes de la famille sont très peu sortis. Et plus précisément si l'on parle de la famille, un peu abstraitement il semble beaucoup plus difficile de parler de sa famille. Pourquoi ?**

Premier lycéen : **Parce qu'il est moins intéressant de parler de sa famille, ou peut-être parce qu'on ose pas.**

Deuxième lycéen : **Pourtant ta famille, c'est encore ce dont tu peux le mieux parler. La société a fait des familles toutes sur le même modèle. Ta famille, celle des autres, c'est pareil, sauf que tu connais la tienne.**

Une lycéenne : **Je crois qu'il faut un peu distinguer, la famille c'est une contrainte morale et une contrainte matérielle. La contrainte morale j'arrive à m'en tirer. S'ils me disent : nous ne voulons pas que tu baises, ça ne m'empêchera pas de baiser. Ce qui m'ennuie par exemple c'est de ne pas pouvoir le faire à la maison. Ou qu'ils me disent t'auras plus de fric.**

Troisième lycéen : **Non. Moi vraiment c'est pas ça. Si encore ils disaient tu n'iras pas t'envoyer en l'air, j'aime pas le terme baiser, au moins on en discuterait mais ce qui est con c'est qu'ils ne disent rien, que personne n'en parle.**

Demago : **La répression par le silence, première forme de la répression.**

Premier lycéen : **Oui, tu ne sais pas quoi combattre, quoi contester. Tu leur dis merde ils disent amen, mais n'en pensent pas moins.**

Sixième lycéen : **Il y a aussi une autre façon de procéder ; c'est la mise en garde permanente ; tu peux faire ceci mais voilà ce qui va t'arriver... Tu finis par ne plus rien faire, par hésiter sur tout.**

Septième lycéen : **C'est sans doute là une fonction majeure de la famille, te foutre l'inquiétude au cœur, jusqu'à ce que tu te rassures en rentrant dans le rang, en faisant comme tout le monde, et comme ça rien ne change. Bref ils te « rendent adulte ». C'est-à-dire qu'ils te stérilisent.**

Huitième lycéen : **Et en plus ils installent une sorte de complexe de culpabilité sur tout un tas d'actes ou de comportements.**

Neuvième lycéen : **C'est ce qu'on appelle l'éducation, c'est-à-dire l'intégration dans la société. Matériellement même ils te collent leur image : couple, travailleur, etc. et il faudrait leur ressembler.**

Une lycéenne : **Lorsque tu arrives à te libérer d'un côté tu te retrouves coincé de l'autre. Famille, université, armée, fric, si tu oublies l'un, les parents ont vite fait de te recoincer sur un autre terrain.**

Premier lycéen : **Il y a quand même quelque chose de changé avec les parents, c'est leur attitude pendant la grève. Alors qu'en temps normal il n'aiment pas trop me voir découcher, depuis qu'il il y a la grève ils s'en foutent. Puisque le travail scolaire n'est plus en cause je peux faire ce que je veux.**

Deuxième lycéen : **Moi c'est le contraire. Cette interruption du temps scolaire bien réglé les affole complètement. « Mais enfin il y a le bac, comment vas-tu faire si tu continues à mener une vie de patachon » ou encore « je suis sûr que tu te drogues ». En réalité, je crois qu'ils ne cherchent pas un moment à comprendre ce qui se passe pour nous. Ils ne vivent que dans leurs problèmes et les projettent sur nous. Pourquoi ?**

Premier lycéen : **A mon avis c'est surtout par peur qu'ils refusent de comprendre. Rends-toi compte. Si on avait raison. Si toute leur vie était construite sur des conneries, s'il fallait changer, arrêter tout ça. Si par hasard cela leur vient à la tête ils le refoulent très vite, l'enfoncent, le cachent.**

Demago : **Quel est le terrain privilégié de la répression familiale ?**

Tous : **la sexualité.**

Premier lycéen : **La politique, tu comprends ça peut encore passer, ça se discute. Mais la sexualité c'est le monde du silence. Il y a un facteur important, c'est le temps. Toute l'enfance a été comme ça. Ta sexualité on te la réprime au berceau, on te colle des tabous, etc. et c'est vrai qu'on à peu de défense contre ça.**

Deuxième lycéen : **Et puis en ce qui concerne la politique — du moins le fait de s'engager dans un groupe ou d'avoir des idées — il y a maintenant pas mal de parents qui l'admettent. A une condition. Que tu n'appliques pas tes idées et surtout pas à la maison. Tu peux penser ce que tu veux du monde, tu n'as pas le droit de changer de vie.**

Demago : **Que pensez-vous de l'amour ou de l'affection des parents à votre égard ; n'est-ce pas parfois une forme de la répression ?**

Troisième lycéen : **Justement on se fait souvent avoir comme ça. Moi j'aime mes parents, dans l'ensemble mais cela fait que je ne peux pas toujours leur dire pourquoi ils me font chier.**

Cinquième lycéen : **C'est le cas de tout le monde.**

Septième lycéen : **Et avec l'amour on te balance aussi tout un tas d'angoisses et de craintes qui vont te coller à la peau un bon moment.**

Demago : **Que faire ?**

Dixième lycéen : **Père, mère, enfant c'est un peu restreint. Je crois qu'il faut essayer la communauté mais ce n'est pas facile.**

Nième lycéen : **Je crois qu'il y a aussi un problème c'est de savoir quel sera notre comportement vis-à-vis de nos enfants. Pas facile.**

Premier lycéen : **On peut se dire qu'il vaut mieux ne pas en avoir, c'est une solution.**

Deuxième lycéen : **Ouais on peut aussi se flinguer, il n'y aura plus d'exploiteurs.**

Troisième lycéen : **Je crois qu'on doit vivre en communauté autrement qu'en famille, à condition de pouvoir se séparer si on veut, sans que ce soit un drame, au contraire justement de la famille.**

Première lycéenne : **Pour moi le seul choix c'est la famille ou la révolution.**

Sixième lycéen : **A condition que tu essaies de t'y mettre tout de suite et pas d'attendre, ou t'abriter derrière un mythe. A condition aussi que tu entendes par révolution non pas le changement économique seulement mais aussi foutre en l'air tous les rapports sociaux actuels. Il faut mettre le train en marche maintenant.**

Première lycéenne : **Moi je ne pense pas qu'on puisse se libérer comme ça, tout de suite ; avec les communautés tu retrouves les mêmes problèmes de mœurs, les mecs qui vont mal si on leur pique leur femme... Il faut libérer les mœurs complètement. C'est ça la révolution.**

Huitième lycéen : **Et comment tu t'y prends ?**

Première lycéenne : **La libération des mœurs ne peut venir qu'après la révolution économique, quand il n'y a plus de contraintes matérielles on peut commencer à changer.**

Wao le laid : **Moi je crois qu'on peut commencer maintenant et essayer de se comporter autrement avec les mômes, se déconditionner tous ensemble.**

Les plumes remuées sur le lit
comme deux cygnes amoureux
glissant dans la nuit bleue

Les enfants de l'an II

Viens ! Mais viens donc ! N'hésite pas à entrer ! Voilà ! Tu es lycéen, toi aussi... alors ! D'où viens-tu ? Du lycée Charles de Gaulle à Colombey-les-deux-Eglises ? Tiens ! connais pas, enfin ! T'as fait grève contre la loi Debré ? Non ? Ben, alors tu t'en fous, toi, de partir au service et de te faire chier pendant un an, alors que tu pourrais continuer tes études ? T'es fou ? Oh, et puis, zut, t'as raison, chacun ses opinions ! Tu veux bien visiter notre bahut ? Tu verras, ça va te changer du tien...

Tu vois, nous un jour, on a décidé de faire grève. Et puis on a tout remis en cause. Le service militaire, l'armée, puis, sans oublier ces deux premiers thèmes, on s'est attaqué à l'enseignement puis enfin à la société. Alors on a pris une grosse décision : Vivre en autarcie. Rome a son Vatican, pourquoi Paris n'aurait-il pas son Verlomme ? Aussitôt dit, aussitôt fait. On tire des plans et puis on les réalise.

Premièrement : on fout l'administration à la porte, la directrice en tête. On avait une dent, que dis-je, toute une mâchoire contre elle. Pendant la vraie grève, elle nous avait mis des bâtons dans les roues, tout le temps par en dessous, hypocritement, jamais directement, on en avait vraiment marre...

Deuxièmement : Aménagement intérieur, et c'était le plus gros morceau. Tu vois, là bas, au fond de la cour, il y avait une grande maison de deux étages. C'était là-dedans que crêchait la dirlo. On en avait plus rien à foutre, alors on l'a fait sauter ! En plus, elle nous cachait le soleil. On a détruit les chiottes aussi. Ça puait, et puis on en a mis d'autres ailleurs, tu verras. A la place de la baraque direc-

Esclave
Je me suis endormi
dans le fond
de son cœur
Au royaume
de ma reine
j'ai connu la tendresse
Je me suis réveillé
les chaînes
sur le cœur

toriale, on cultive. Des patates, des choux, des carottes, des poireaux et toutes les sortes de légumes possibles, sauf les navets. Eux nous sont fournis par la télé, et par le ciné-club intérieur ! A l'endroit des chiottes, comme on avait l'eau, on a creusé une piscine. Si tu veux te baigner, tout à l'heure, surtout ne te gêne pas. Tu es ici comme chez toi.

Tu vois cet espèce de donjon là dans la cour. Avant, au rez-de-chaussée, c'était le laboratoire de langues. Comme il y avait une sono et de la moquette par terre, on en a fait un dancing-boîte de nuit ! Tous les soirs, tu verras, il y a une ambiance terrible. Si on est mixte ? Mais oui, bien sûr ! Oh, tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu es choqué... Si ! eh ben, dis donc...

Au premier étage de ce donjon, c'était la bibliothèque. Maintenant elle est à la cave. Mais on peut toujours s'en servir ! A la place, dans la tour, on en a fait un bar-solarium... quand il y a du soleil ! Le toit est amovible. C'est génial... comme tu peux le constater !

Dans la cour avant il y avait des platanes. On a gardé les plus gros, mais les autres on les a déracinés. Pour boucher les trous on a mis des poiriers, des pommiers et des cerisiers. Je suis content, c'est bientôt le printemps et ils vont être tout blancs. Un cerisier en fleurs c'est beau, tu sais !

Maintenant, viens dans les étages... Au premier, il n'y a que des salles de jeu. On a un bowling, des flippers, des baby-foot, des tables de ping-pong, etc. Le tout baigné d'une douce musique, que nous diffusons d'ailleurs dans toute la maison. Nous avons une chaîne de radio intérieure ! C'est très sympa, tu ne trouves pas ?

Montons maintenant au deuxième étage... Voilà. A droite, c'était le siège de l'administration. Maintenant, c'est différent. Le bureau de la dirlo a été transformé en douches... Oh, ça ne nous change pas beaucoup de ce qu'il y avait avant, sauf que celles que l'on recevait étaient froides... les nôtres sont chaudes maintenant !

En face, c'était le bureau de la censeur. On avait pensé y mettre un monte-charge, mais un monte-charge dans le bureau de la censeur c'était pas très original. Et puis il ne nous aurait pas tellement servi ! Alors on en a fait des chiottes... ainsi que dans le bureau de l'économe et dans le secrétariat. Là aussi, il y a de la musique d'ambiance. Dans ces endroits, c'est très important...

Au second, tout le reste ce sont les dortoirs, c'est chouette, tu sais, on couche par terre. Le sol est jonché de matelas qui sont assemblés comme un puzzle et on se couche dans tous les sens. Pourquoi toujours se coucher dans le sens du matelas ? Maintenant on dort comme on veut, quand on veut, où on veut...

Voilà, je t'ai tout montré. Ah ! il reste la directrice. Le premier jour on l'a mise dehors. Pourquoi on ne l'accepte pas à l'intérieur ? Mais parce que l'on ne veut pas d'adultes. Eux ne nous comprennent pas, ils font seulement semblant et ils pourraient tout casser et installer la zizanie.

Voilà, j'espère que cette visite t'aura plu. Sincèrement, toi qui es lycéen aussi, qu'en penses-tu ? Que c'est génial, que c'est terrible ? Oh, merci ! Et que comptes-tu faire maintenant ? Rester avec nous ? Ouais, youpi... un de plus. Adieu ton bahut De Gaulle à Colombey et vive Verlomme. Toi au moins tu as compris que même si tout cela est un peu utopique, il faut pourtant faire quelque chose, quand on en a l'occasion...

Jean Naimar

Curieuse frite

Pour parler de la frite, il faudrait en connaître les origines. Or remontant à des millénaires, elles restent encore mystérieuses pour les grands qui se sont penchés sur ce problème. Pourtant j'ai retrouvé quelques documents sur la frite à travers les âges.

Nous connaissons l'existence de la frite polie, la frite de fer, puis nous passons à la frite moyenne, ainsi appelée à cause de la variation de taille des patates.

La renaissance de la frite a profondément marqué l'histoire. En effet, la frite est plus fine, plus jolie aussi. Elle a inspiré de nombreux peintres, architectes, écrivains, troubadours friteurs. La frite a de plus en plus d'importance dans le monde. Elle conquiert : l'afrite, l'améfrite, l'océafrite.

Nous passons ensuite à l'époque noble de la frite : frite XIV, XV, etc. Tout cela pour arriver en l'an frite 89, apogée de la frite populaire, la révolufrite. C'est à cette époque que fut inventée la guillofrite, permettant de débiter plus vite les patates. On retrouve des noms célèbres : Robesfrite, Dantifrite ; tout ça pour revenir à l'impéfrite avec l'avènement de la petite frite Napoléofrite. Epoque de gloire fritienne mais au dépends de combien de valeureuses frites.

Nous sautons plusieurs années en remarquant Frittler et sa crise d'antifrite pour arriver à nos jours. La frite s'immisce partout. On parle de frite conjugale, de la frite communiste aux élections en passant par les problèmes de l'avortefrite. Je vous mets en garde, frères contre la frite prolétarienne et lycéenne.

L'amour et la frite.
L'éducation sexfrite est un sujet très à la mode dans les discussions.
Quelques organisations défendent la liberté de la frite :
Le M.L.F. ou mouvement de libération de la frite.
Le F.H. ou frites homosexuelles, etc., etc.
On tend aussi à l'extension de l'adultère entre la frite et la moutarde, la frite et la tomate ; et aussi au racisme entre frite du nord et frite du sud.
Naissance de la frite.
Les parents de la frite sont les patates de l'économe.
La conception de la frite dure 9 mn à partir du moment où elle est plongée dans l'eau bouillante, pardon l'huile purificatrice, ou Sainte Chrème.
Le second bain est la profession de foi, la personnalisation, de la frite.
En fait la frite est l'idole de chaque génération.

Alain-Pierre Frite.

Chauffe, lecteur...

Lecteur. Tu as lu Chasse d'ô ; ton esprit est rassasié d'avoir longuement vagué dans les hautes sphères de la pensée lycéenne, mais je vois bien que quelques interrogations embrument ton regard, aussi un rapide historique de chasse d'ô s'impose pour mettre les choses au point.

Chasse d'ô est né de l'initiative de quelques élèves de Buffon qui en avaient assez de se morfondre à longueur d'heure dans les sinistres classes de leur lycée.

On a pensé faire un journal qui permettrait à tous de s'exprimer, de diffuser leurs idées, espérant sortir Buffon de sa torpeur. Hélas, ce cuistre de Debré, informé par un de ses espions de notre projet, nous a lâchement doublé et a réveillé Buffon pour nous. Grâce à lui, on a rencontré les gens de Verlomme, qui faisaient plein de belles choses, à qui Actuel a proposé des pages pour causer, et qui eux cherchaient un titre à leur petit journal.

Alors une nouvelle idée est venue révolutionner nos vies : appeler le journal Chasse d'ô et profiter de la large diffusion d'Actuel pour demander à ceux qui dessinent, qui papotent ou qui connaissent un moyen de tirer le canard en offset, le moins cher possible (à Paris tant qu'à faire) de nous contacter.

Ceci dit, j'espère qu'il est bien clair dans ton esprit que Chasse d'ô ne dépend pas plus d'Actuel que de personne d'autre. C'est le journal de ceux qui le font.

Dans un mois, lisez Chasse d'ô.

P. S. : Pour en savoir plus, pour filer du fric : Jean-Marie Forgue, 5, rue d'Aguesseau, Paris (8e).

ALI.BABA ET LES 40 JACOB

Un jour de novembre 1972 le Commissaire Divisionnaire de Dijon, Chef Suprême de toutes les polices de la cité moutardière, manda en son bureau cossu ses reîtres les plus zélés. La honte ruisselait sur son noble visage. Une juste colère enfiévrait son regard : « sa » police, si prompte à mater le gauchiste sauvage et le lycéen rétif, se laissait ridiculiser par quelques malandrins nocturnes. Tel bureau de tabac, tel magasin de vêtements en étaient à leur troisième cambriolage. Récemment, un gangster en 2 CV avait fait la tournée des stations-services. On ne comptait plus les vols à l'étalage, les voitures empruntées... Cette nuit encore, deux moutons bien dodus s'étaient envolés de la devanture d'un grossiste. La pègre prospérait. Le peuple murmurait. Bientôt, il réclamerait des têtes...

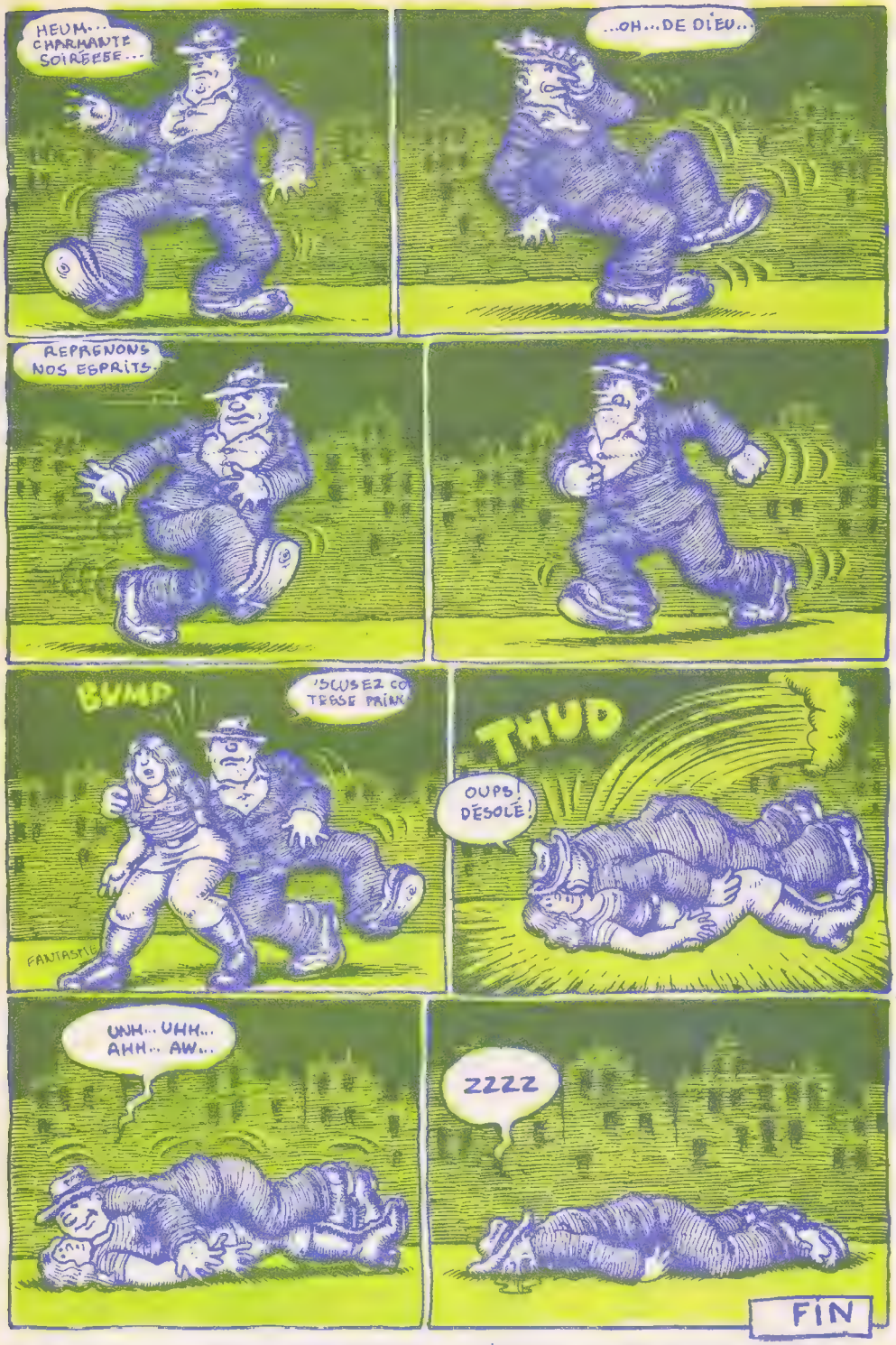
Dans une petite rue du quartier Sud, entre la Prison et les Abattoirs, une famille ripaillait tranquillement au soleil. Il y avait là Mère Alexandre-Jacob, ses seize enfants, plus quelques cousins, brus, gendres et petits-enfants, tous festoyant gaiement et vidant force bouteilles. On ne sait si le fumet subtil vint titiller la narine frémissante d'un limier en vadrouille, ou si le bruit des agapes éveilla l'attention d'un commissaire aux aguets... Toujours est-il que le 6 mars dernier, à six heures du matin, l'Opération Jacob était déclenchée. Au même moment, trente policiers en civil et quatorze en tenue investissent une dizaine d'appartements de la ville et de la banlieue. Toute la famille est cueillie dans son lit. Au total, vingt-six personnes de quatorze à cinquante-six ans se retrouvent dans les paniers à salade.

A la tête de la compagnie, Marcelle Alexandre-Jacob, quarante-cinq ans, une grande femme brune à la carrure athlétique et à l'air autoritaire. Installée depuis près de vingt ans dans le vol et le pillage avec une réussite totale. Chez elle, Chemin des Lentillères, on entasse les trésors : un motoculteur, une tonne de carrelage, plusieurs centaines de livres, des tableaux, des transistors, des vêtements, une chaudière à mazout, des appareils ménagers, des postes de télé... La tactique est simple. Un soir on prend une voiture, on choisit une avenue et on remonte tous les magasins du bureau de tabac à la boucherie en passant par le disquaire et le salon de coiffure. Alors, c'est l'abondance. Les baignoires et les lavabos s'accumulent dans la cave. On ne sait plus où mettre les bidets. Plus la moindre place pour un nouvel appareil ménager dans la cuisine. La famille s'installe dans le confort et dans une consommation effrénée.

Une nuit la bande vole un camion contenant 30 000 F d'assiettes. Et chez les Jacob, on est souvent plus d'une vingtaine à table... Alors, la corvée de vaisselle est abolie : les repas terminés, tout est jeté à la poubelle.

Bientôt, la vie quotidienne prend des allures d'orgie romaine. Un bœuf entier pris dans une boucherie, avec une caisse de poulets et de charcuterie ; pendant trois jours, au domicile de la Mamma, toute la tribu s'empiffre à en être malade. Puis le sabbat s'achève sur un geste grandiose : des centaines de saucissons et de pâtés sont balancés dans la rivière.

Pour nourrir ce train de vie d'empereur décadent, les expéditions sont de plus en plus fréquentes : au moins cent cinquante dans la dernière année, soit une moyenne de trois par semaine. Fini le temps des petits cam-



briolages qui amélioraient l'ordinaire et complétaient les Allocations Familiales. C'est la prise au tas désordonnée, le pillage démentiel, l'accumulation joyeuse et le gaspillage magnifique.

Dans la salle à manger, les meubles sont jonchés de bibelots horribles. Sur l'armoire à glace, une rangée de poupées hideuses et multicolores, du style fête foraine, est disposée contre le mur. Par terre, à côté de la télé, un énorme poisson en faïence peinte sourit de ses grosses lèvres rouges. D'autres bricoles traînent un peu partout. « Il n'y a presque plus rien dit l'un des gosses. Les flics ont tout emporté. C'était tout des bibelots à ma mère, des souvenirs, des cadeaux... Mais comme ils ont pas su quoi en faire, ils en ont ramené la moitié. »

Il a dix-sept ans. Des grands cheveux noirs avec des pellicules qui lui tombent sur les épaules, et trois poils mal rasés sur le menton. C'est lui qui garde la maison : « Ma mère est partie à la prison voir ceux qui sont enfermés, dit-il. Elle ne rentrera pas avant ce soir. Elle, les flics, l'ont relâchée tout de suite. Il fallait bien quelqu'un pour s'occuper des enfants... »

Dans la petite cour cimentée, fermée par une barrière branlante, quatre gosses jouent sur une charrette attachée derrière un vélo. « En tout, dit le garçon, on est seize frères et sœurs, dont sept filles... » Ce qui vaut à Madame Jacob la considération émue de l'épicier du coin : « C'étaient des bons clients. Souvent les enfants venaient faire les courses. Ils étaient bien habillés, propres, polis, gentils. Jamais je n'ai eu d'histoires avec eux. Peut-être que pour les voisins, ils étaient un peu bruyants et turbulents, mais c'est tout... Alors, on a été surpris quand la police est venue. Surtout par l'ampleur des vols et par l'organisation... »

Pratiquement, la famille vit repliée sur elle-même, sous la direction de la Mère. Jamais un homme n'a pu prendre la tête du clan. Marcelle Jacob a, dit-on, le coup de poing facile et redoutable, qu'elle accompagne d'une volée de jurons à glacer d'effroi les soudards les plus endurcis. La cellule familiale impose aux gosses et aux adultes un minimum de contraintes : pas de travail, ni d'école obligatoire. Les hommes ont toujours eu des boulots épisodiques. En ce moment, ceux qui restent sont couvreurs. Pour les enfants, c'est la liberté totale. Ils couchent où ils veulent, rentrent quand ils veulent, sans problème. Evidemment, l'école ne les voit pas souvent. Pourtant, Mme Jacob exige une certaine présence. Sinon on pourrait lui ôter la garde des marmots.

Dans le langage cru et imagé de la famille, on peut tout dire. Sauf insulter la Sainte-Vierge dont les effigies ornent le mur au-dessus de la télé. Pour le reste tout est permis. Il n'est pas un enfant Jacob qui ne soit déjà connu des services de police : vol de voiture, vol à l'étalage, etc. A chaque fois, la Mère s'indigne : « mes enfants ne voleraient jamais une tête d'épingle ! »

Partie de rien, d'un trottoir du quartier de la gare, Marcelle Jacob avait réussi : sa famille menait un petit train de vie de bourgeoisie moyenne, accédait à la respectabilité et à la consommation. En toute illégalité. Devant, la façade de la famille nombreuse pauvre mais méritante. Derrière, une marginalité vieille de vingt ans, une cellule libertaire en pleine bourgeoisie provinciale, une communauté de récupération amorale et joyeuse. Une sorte de banditisme social sans rien de commun avec la crapulerie de banlieue ou le gang à l'américaine.

Jamais de bagarre. Pas d'aggression de femme seule ou de pochard attardé. Pas de hold-up à main armée ou d'attaque de station-service. Mais une certaine façon de se ballader en ville comme dans un vaste self-service d'après l'Abondance, de vivre au jour le jour suivant les fortunes de la Chasse.

Entre 1900 et 1905, une bande appelée les « Travailleurs de la Nuit » accomplit une centaine de vols qui rapportèrent environ cinq millions de francs de l'époque. Elle opérait surtout chez les « parasites sociaux », prêtres, militaires, juges, etc. Son chef fut condamné à vingt ans de bagne par les Assises de la Somme. Il disait : « Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend. » Il s'appelait, sans doute par hasard, Marius-Alexandre Jacob, et connut la célébrité sous le pseudonyme d'Arsène Lupin.

Hugues Henique.

CINEMA

Les nuits des longues canines

Avec son nom de savant fou et ses longues oreilles pointues, Schlockoff Alain était, plus que tout autre, habilité à l'organisation de cette deuxième convention du cinéma fantastique (du 8 au 15 avril, plus de 35 films). Ce fut une réussite incontestable, et notre inquiétant bipède peut s'assoupir dans son cercueil jusqu'à l'année prochaine, l'âme en paix (si tentait qu'Amila). Un public dense, stratifié et virevoltant colmatait toutes les fissures du vieux Palace. Fait exceptionnel, ce public ne se complut point à des réactions puériles d' « esprit fort », se gaussant devant l'irrationnel tel le mirliton agnostique devant un tabernacle. Encore bravo.

Freddie Francis, Roy Ward Baker, Terence Fisher, Peter Sasdy, tous les grands circoncis du prorata présentaient au moins un film inédit en couleurs et sonore.

Freddie Francis, chef opérateur de **Moby-Dick** et du chouette film de Jack Clayton **Les Innocents**, réalisateur fantastique prolifique, surprenait toujours en allant du pire **(Le crâne maléfique)** au meilleur **(Les Poupées de Cendre)**. Avec **Tales of the Crypt**, troisième de ses films à sketches après **Le Jardin des Tortures** et **Le Train des Epouvantes**, il atteint un summum de qualité en cultivant un genre qui lui est bénéfique : l'humour noir atroce.

Roy Ward Baker, ancien coiffeur pour chiens dans le Morbihan et néanmoins réalisateur du **Cavalier Noir** et des **Monstres de l'Espace**, se surpassa avec deux variations originales sur un thème traditionnel : **Docteur Jekyll and Sister Hyde**, où notre sympathique docteur de famille se transforme en magnifique femelle après avoir ingurgité son breuvage. C'est bien foutu, astucieux, plitacile et très ambigu. Le héros emprunte leurs ovaires aux prostituées de White Chapel pour réussir son cocktail, ce qui donne droit à de belles séquences sanguinolentes.

Vampire Lovers, premier film d'une série de trois, s'inspire du **Carmilla** de Le Fanu, l'armateur grec ovipare déjà torturé par Vadim et Vaillant. Et c'est **Asylum**, du même Baker, qui remporte le maillot jaune : quatre sketches horrifiques qui ont terrassé les jurés sur leurs chaises électriques.

Peter Sasdy, le seul qui monte ses films en amazone, nous avait déjà ravis avec **Une Messe pour Dracula**, **Le Voleur de bicyclette**, **La Fille de Jack l'éventreur** et **Pom-Poum au pays des petits lapins**, nous montre avec **Doomwatch** les effets monstrueux de la pollution dans une petite île de pêcheurs. Ce film est intéressant, mais vraiment en marge du fantastique pur.

Terence Fisher présidait cette convention avec l'estimable Peter Cushing, vedette de plusieurs films de ce festival. Fisher présentait en avant-première mondiale : **Frankenstein and the Monster from Hell**, sa dernière production depuis **Le Retour de Frankenstein**, brillante réussite qui marquait, de surcroît, un renouvellement du thème. Oh cruelle déception, son dernier-né se présente trop classique, trop conventionnel et assez languissant. Ceci dit la réalisation est toujours aussi correcte.

En fait, quatre films apportent un « sang neuf » dans un domaine qui frise la sclérose (l'image est plaisante).

D'abord et surtout le petit chef-d'œuvre de cette sélection : **Death Line** de Gary Sherman avec Donald Pleasence. Mis en scène d'une façon très moderne, ce film provoqua remous et sursauts de l'assistance. Des ouvriers des premiers travaux du métro londonien, emmurés depuis des années, sont devenus anthropophages et réapparaissent de temps en temps pour faire leur petit marché parmi les voyageurs. Ambiance très réussie d'obscurité visqueuse, de putréfaction, d'eau croupie où le dernier couple d'anthropophages survit dans les décombres, au milieu des rats et de cadavres à moitié bouffés (fort réalistes).

Malatesta's Carnival, film américain de 1973, en avant-première mondiale, de Christopher Speeth. Les premières minutes sont prometteuses : des morts vivants réfugiés sous une foire sèment, la nuit venu, une indicible terreur, crevant les yeux, grignotant les têtes, se goinfrant de tripes humaines sans aucune préparation. Sorte de happening hyper macabre, **Malatesta** reste plus curieux que réussi. La débauche granguignolesque semble parodique à la limite, mais souvent efficace, l'humour quant à lui est omniprésent (un vampire lance un vigoureux « Prosit » avant de boire son verre de sang). Pourtant l'ensemble se traîne. Méritera toutefois le dérangement à sa sortie.

Blacula, américain de M. Crane. Premier film de vampires joué par des noirs. Blacula sévit dans l'Amérique moderne, rythm and blues, boites, usines, etc. Le metteur en scène a exécuté un boulot convenable, et, prouesse ! jamais ridicule. Au contraire, idée originale, images-chocs, humour soutiennent un scénario bien ficelé.

The Asphyx de Peter Newbrook, outre une réalisation classique et parfaite dans le genre, présente l'intérêt essentiel d'une histoire complètement dingue : grâce à un procédé cinématographique découvert fortuitement en filmant des moribonds, un type s'aperçoit qu'au moment de l'agonie il se révèle une tache sur la pellicule. Cet élément nommé asphyx (manifestation de l'âme agitée par la peur de la mort ?) capturé juste avant la mort, grâce à un faisceau lumineux, permettra de vivre éternellement. Pour être franc, ce n'est pas racontable, sachez seulement que c'est très impressionnant, jamais chiant. A voir absolument.

Ceci dit, Alain Schlockoff promet à tous les vampires un festival d'épouvante pour la prochaine Toussaint, dans les sous-sols de l'Opéra, suite à la discrimination systématique dont ils font l'objet. Au programme : « La vie de saint Vincent de Paul » « Plein Soleil », « La Tunique », « Jeanne d'Arc », « Il est minuit, docteur Schweitzer », « La passion selon saint Mathieu » et autres films mettant en scène les archétypes des monstres traditionnels.

Comte Costricula.

P.S. A l'heure où le comte Costricula regagnait son cercueil passait **El Jodorodo de la Morga**, irrésistible et espagnol. C'est la belle histoire d'un bossu malheureux qui dépèce les cadavres pour un savant fou. On y voit plonger boyaux, jambes, têtes et intestins dans une grande éprouvette d'où finit par sortir une grosse bête informe et débile qui crie : « J'ai faim ! ».

Ras le bol, de Michel Huisman

Personne, jamais, n'a attaqué Debré en Belgique. Cela n'a pas suffi à persuader les distributeurs français de sortir ce film, l'année dernière. Même si les épaulettes des officiers, même si les drapeaux n'avaient pas tout à fait la même mine, le sujet restait périlleux en soit. Seul Claude Berri avait su s'en tirer sous couvert d'autobiographie : son **Pistonné** sentait bien la moiteur des chambrées et le sable des djebels. Le portrait était féroce, et juste. Et puis, vous savez, le vent tourne. Il y a un public jeune, celui qui descend précisément les boulevards en arborant des mannequins en épaulettes, crucifiés sur des croix de Lorraine. Et les distributeurs changent leur stylo d'épaule : « si nous sortions **Ras le bol** ? Le public est mûr pour se presser aux caisses... » Bonne sortie prévue, bonnes salles, bons gros sous dans opportunistes poches. Tant mieux pour Huisman, qui avait son film à cracher. Mais il n'est pas près de crever, ce capitalisme qui diffuse ce qui l'injurie, ce qui le traîne dans la merde, son armée et lui, pour le seul profit à en tirer. Une grande souplesse. Quant au film, que ceux qui iront le voir sachent que l'armée, c'est encore plus con.

Hymabidasso

LIVRES

En ce temps-là, Hyma la hyène, entraîna ses disciples sur les bords du bassin des Tuileries. Comme chaque mois, un ancien collecteur d'autographes dénommé Pompnœud l'Ancien fut chargé par ses compagnons de lancer le débat : « O Hyma, que devons-nous lire, ce mai nouveau » — « Lecteur de peu de foi, va un peu te brancher sur les alléchantes vitrines des éditeurs », grimaça la hyène. Et se tournant alors vers ses apôtres favoris, elle leur parla en ces termes : « Je vous sais baveux lurons, chauds du bas ventre comme de l'occiput et gavés de cet humour millérien qui vous mène de ripailles en bons mots. Emparez-vous du dernier ouvrage de Donleavy, **Les béatitudes bestiales de Balthazar B.** (Denoël). Et vous tous, qui jubilez aux enfances de Darien, au Clichy de l'après-guerre et au monologue de la Molly Bloom de Joyce, vous aimerez cet auteur grave et farfelu qui sait prendre la vie au vol. Un dialogue qui épingle et qui mord, qui sourit, qui vous emporte d'un collège taré à une vaisselle sale, d'une orgie foireuse à une randonnée sans objet. Un déballage acide dont personne ne parle jamais, il y a trop de vie sans doute là-dedans, et la critique littéraire de nos contrées préfère noyer ce genre de poisson en faisant passer ses véroles pour un art et ses manques pour des nécessités. »

« Hyma est obscure, mais inspirée », jeta Wao-Sait-Tout.

« Ecoute, illettré fils d'illettré, Hyma a beaucoup lu, ces temps derniers. **Approches, drogues et ivresses,** d'Ernst Junger, par exemple (Table Ronde). Sans doute le noble teuton aurait-il pu déboutonner son col. La planète transperce souvent mal sous la froideur de ce bouquin, toutefois plaisant.
Le Clezio, c'est l'exact contraire — et le sujet est bien voisin : « Il faut parler, avec sa bouche, avec ses mains, ses pieds et son ventre, pour devenir libres. Si on parle seulement avec les mots, on n'est pas libres. Si on lit seulement les mots dans un livre, on reste des prisonniers. » Et Le Clezio, avec **Les géants** (Gallimard) de réclamer pour ses lecteurs l'état de grâce. Mais cet état sublime, il nous fait déguster tout aussi bien le bottin ou l'annuaire des postes. Et voilà le piège. Le Clezio nous raconte l'évidence en trois cents pages touffues. On peut s'y perdre. On peut aussi rester à la lisière. Ce que je fis. »
« Hyma, Hyma, parle-nous maintenant des grandes planètes du mois... »
« La collection **Médiations (Gonthier)** vient de sortir pour dix francs une chose qui vous fait mal quand elle vous tombe sur le genou, mais où il faut s'en aller glaner d'urgence les mille et une facettes de la mutation qui s'opère en ce moment même de par le monde : **Le choc du futur,** d'Alvin Toffler. On pourra à la lumière de ce choc considérer à distance le bouquin de Jacques Ellul, **Les nouveaux possédés** (Fayard) comme celui des deux Bernard — Besret et Schreiner — **Les communautés de base** (Grasset) : l'un comme l'autre décrivent et analysent cette résurgence du sacré qui s'empare des groupes marginaux, puis s'enfle, gagne peu à peu tous les secteurs, sort en politique et s'empare des comportements les plus quotidiens. Ça, Le Clezio le voit aussi, quand il prédit le temps de l'occultisme. Deux autres livres de chez Grasset s'engouffrent dans cette brèche : **La science contre ses maîtres,** de C.-J. Maestre, et **La science des Mœurs,** de Gérard Lagneau. C'est un peu le sujet de ce numéro d'**Actuel,** le grand détournement à opérer sans plus tarder, le renversement des vieux secrets jalousement gardés par une cohorte de savants bien ancrés dans un siècle vite passé. Il y eut d'autres savants, à d'autres époques, d'autres chercheurs exaltés, d'autres bâtisseurs pleins d'émotions et de flammes : Le Seuil vient de rééditer **Les bâtisseurs de cathédrales** de Jean Gimpel dans sa collection de poche, Le temps qui court. »
« Tu causes divinement, petite hyène des peuples. »
« Oui. Et ce n'est pas terminé. Je sais un André Laude qui module cette fois son cri, le baigne de tendresse, et de quiétude. Dans sa **Joyeuse Apocalypse** (Stock II) souffle un vent de vieux routier qui mille fois double le Cap Horn entre l'île de la Cité et Pernambouc, et en rapporte un grand appel à l'amitié, par-delà ces voyages où l'on ne voit rien, par-dessus le beau monde aux épaules basses qui ne comprend plus rien : « Au commencement était la mort. Puis il y eut ma grand-mère. »
« Obscur, obscur, mais quelle fougue, Sage Hyma... »
« J'en suis consciente, dit la hyène en se rengorgeant. Mais attendez, impatients que vous êtes. Abordons **Sur l'autre face du monde,** des romans scientifiques des années trente, avec juste assez de poussière pour nous lancer dans le temps (Laffont). On s'embarque dans le micro-univers comme on bourre sa pipe, en feuilletant les « Sciences et voyage » du début du siècle dans un gros fauteuil de cuir. Importante aussi, cette édition des récits de Science-Fiction de Rosny-Ainé chez Marabout (44 F, mais mérite l'achat) : simple et superbe, magique, désuet aussi, mais comme un vieux pétoire chargé de poudre. Et qui fait encore mouche. Figurez-vous ce petit bonhomme à tronche de Méphisto d'Opéra, les bacchantes pointées sur la joue, la barbiche aiguë et l'œil en trou d'épingle, l'œil surtout, et qui remercie « les vibrations du soleil, la géométrie des organisations, soleil, terre, lune, créateurs d'humble extase... » Il est interdit de manquer ce rendez-vous des plus aériens. Chez Marabout, encore, **L'empire des esprits,** de Clifford Simak qui n'est pas, de loin, le chef-d'œuvre de l'auteur de **Demain les chiens.** Mieux vaut, dans la même collection jeter son grand dévolu sur les nouvelles d'Harlan Ellison ou **Le jour des fous** d'Edmund Cooper. Mais quand les hommes ont peur du loup, ils créent le loup. Il a toujours la gueule rouge, des yeux lui sants et jette de bien étonnants récits : « L'homme a créé notre monde de ses mains, mais il crée aussi bien et même mieux, avec son esprit et d'une manière dont lui-même n'est pas près de se faire, une idée. » C'est la démonstration d'un livre de Laffont sur la parapsychologie en U.R.S.S., sur lequel nous aurons le loisir de revenir. »
Et Ladogué-Dogé, trésorière de la petite troupe, écumante et le regard flou, réclama de la S.F.
« Tumultueuse jouvencelle, fit Hyma, tu peux déchiffrer **Le dieu fou** et **Le joyau noir,** tous deux de Michaël Moorcock. Mais en regard d'autres œuvres plus abouties du même auteur, la geste insensée d'Elric le Nécromancien par exemple, ceux-là sont de la soupe (Edition spéciale). Ecris à la va-vite, agréables comme un sirop doux, reposants. »
« Et ce Charles Mingus qui vient de publier ses souvenirs ? », interrogea Lentinus Dago.
« Las, dit Hyma, point n'ai trouvé le temps de m'y consacrer. Mais Tutti Frutti en béait d'admiration. »
Tutti Frutti rougit et, en aparté :
« C'est une production Robert Laffont... »
Et Hyma poursuivit : « J'ai trouvé dans la collection J'ai Lu un récit de Jane Van Lawick-Goodael, **Les chimpanzés et moi.** Cette blonde dame vécut longtemps chez des singes très cool qui ferment les yeux pour écouter Mozart et se tapotent gentiment le derrière les uns des autres quand ils sont contents, un peu comme les hommes évolués. Du singe au sage, il n'y a que la barrière du zoo. Et puis **Anus Dei,** une curieuse chose diffusée par Losfeld, signée Morgan Sportes. On peut s'interroger, glisser d'une onomatopée à un calembour, dans un dédale où les éléphantes sont des cochonnes et où les chefs noirs parlent l'argot de Barbès. Curieux, comme on dit. »
Mais Willy Brichtmoutt', le rouquin aux cheveux gras, avisa un volume qui dépassait de la poche d'Hyma.
« Et celui-ci, grand Lecteur ? »
« Celui-ci ? C'est le recueil des grands entretiens d'**Actuel** que vient de publier le Seuil... »
Willy le vola aussitôt, et tous partirent à sa poursuite.
(Extrait de « Hyma m'a dit (et memercredi) », par Hyma la hyène.)

LE BOUQUET D'HONFLEUR
Le descendant spirituel de Bernard Palissy vient de fourguer ses dernières chaises pour pouvoir exposer et publier librement les œuvres de ces individus pleins de poils et de talents qui se nomment Joël Hubaut, Alain Letort ou Alain Letort. Yvon Gay, le maître timonier de l'Estuaire, 4 quai Ste-Catherine, expose et vend la dernière production goyesque de Letort, son « très admirable bestiaire fantastique ». L'horreur toute nue, et toute en pattes, pinces, tripes et tentacules. Quelque chose d'important dont personne ne va causer, sauf vous, parce que vous allez de ce pas vous rendre à Honfleur, à l'Estuaire. Vous y verrez un Letort qui dessine comme on pille une banque, vous ne pourrez plus jamais regarder un Topor un face (il y a un an, on trouvait une vague ressemblance dans leurs deux styles) et la vache poussette ou le corbeau banane vous emmèneront visiter leur cauchemar.

french connection

Samedi 14 avril, Paris... Chérie, le soleil se reflète dans une vitre cassée de l'immeuble d'en face, et je prends des bains de pieds, ainsi que mes chaussures, les manifs à pied ça use, ça use. A part ça, il y a quelques informations et potins de souterrains qui pourraient t'intéresser.

« **L'Œuf** ne coule pas, il se saborde gaiement », Dr Œuf dixit. Le dernier n° de l'**Œuf** vient en effet de paraître, tout a une fin même les journaux les plus planants. Dans ce quinzième numéro : le récit des démêlés qu'a eu l'**Œuf** n° 14 avec la justice helvétique. « Quand les enfants dessinent l'amour à douze ans, les adultes qui ne savent pas dessiner parlent d'obscénité », ou comment la maîtresse d'une classe de filles de douze ans doit « se dénoncer » devant la commission machin, et ne retrouvera pas sa classe l'année prochaine pour avoir parlé de sexualité et proposé à ses élèves de dessiner sur le thème de l'amour ; Pélieu parle de Ed Sanders ; et Ed Sanders parle de Manson ; un texte de Reuter qui participa dans sa jeunesse aux journaux lillois « La Matraque » et « L'alchimie Littérale », ainsi qu'au « Tamanoir » ; « Suburban monastery death poem » de D.A. Levy ; et enfin une interview de Captain Beefheart accompagnée de la traduction française de plusieurs de ses textes... (**Œuf** 2 F ; c/o Eric Jeanmonod, 6, rue des Pavillons, 1205 Genève Suisse).

Essais, le journal du foyer d'éducation populaire de Basseau Angoulême, consacre son n° 6 à la Beat Generation, et son n° 7 à l'homosexualité (**Essais** 1,50 F, c/o Joel Guigne, Bt A n° 144, rue Louise de Marrillac, 16000 Angoulême).

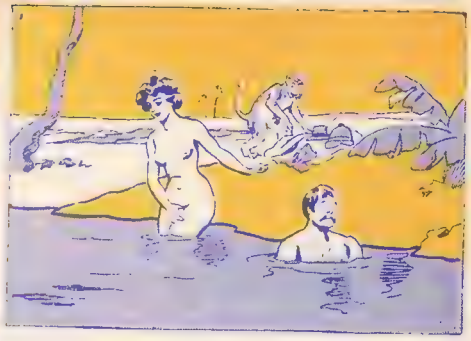
Je ne sais pas d'où il vient, il ne sait pas où il va, **Rien de spécial,** journal sans adresse fait par Miss Tique, comtesse Cyanure et trois baies molles ; et, au cas où vous l'ignoreriez, « y a plus de romans dans la bouteille d'encre mais y a des mots dans le porte-plume et des idées sur le bitume à dix francs la passe ». A propos ton ami Bernard Froidefond m'a écrit, il prépare un n° 2 de **Star Screwer** où l'on verra se dorer aux soleils des textes de Gregory Corso, Messagier Bulteau and his Electric Press Orchestra, Bernard Blanc du **Citron Hallucinogène.** Sortira en même temps que ce dernier une plaquette consacrée à W. Burroughs, puis, sous peu, un song book complet anglais français des Fugs (**Star Screwer** 2,50 F, Bernard Froidefond BP 2 24290 Montignac).

Je termine ce petit tour d'horizon de la presse par une note joyeuse, la réapparition de **Zinc,** avec son douzième numéro, plus marrant que jamais et plein de couleurs aussi gaies que vulgaires : la même équipe de football égayée par le retour des Indes de Besnainou, des articles dans la série « Nicole Bley râle toujours », et des textes de lycéens qui se plaignent de l'excès de zèle des services d'ordre, les zorros casqués, dans les manifs à Paris, vous savez ceux qui, comme les Alpes, ne vivent qu'en chaîne... « Faites des chaînes ! ». (**Zinc** 2,50 F, 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 75006).

Je suis allé voir le festival de cinéma underground au studio Christine 2 qui vient d'ouvrir ses portes 4, rue Christine et veut se spécialiser dans la présentation de films undergrounds du monde entier. Le programme inaugural se compose de courts métrages de Peter Kubelka, Kenneth Anger, Bruce Conner, Robert Nelson, George Kuchar, 8 films pour une durée de une heure trois quarts. Quelques pétards mouillés : **A Movie** de Bruce Conner, un film-collage fait de montages de plans d'actualité et de films de fiction, en noir et blanc. **Unsere Afrikareise** de Peter Kubelka, long malgré les surprenantes couleurs, d'une Afrique d'où le vert et le bleu ont disparu, laissant la place aux ocres rouges et aux violets brûlants. Dans **Hole me while I am naked,** George Kuchar exhibe les déchets issus d'une réalité et d'une sexualité sordides, un homme bouffi et cravaté se promène dans la campagne... il prend une douche dans sa salle de bains vêtu de mousseline rose, sa mère essaie vainement d'en ouvrir la porte, puis elle retourne éplucher ses pommes de terre, en peignoir bleu son fils sort de la salle de bains et se met à table, des couples essaient de jouir sans entraves, qui derrière un vitrail, qui sous une douche. Pétards diaboliques, pétarades et parades de grosses cylindrées dans les films de Kenneth Anger. Dans **Kustom Kar Komandos,** film inachevé de 1965, un James Dean des seventies astique, à l'aide d'une fourrure blanche, une voiture rutilante des années 20, la caméra déshabille amoureusement du regard la créature métallique. Avec **Scorpio Rising,** une demi-heure où des athlètes s'habillent lentement, ceinturon, blouson de cuir, poignets de force, bottes et lunettes noires, chaînes de vélo, plans de comics, cocaïne, partouzes homosexuelles, Harley Davidson, symboles nazis, Marlon Brando, le Christ et Hitler. **Puce Moment** de 1948 constitue la partie achevée d'un film inachevé qui devait s'appeler **Puce Women,** huit minutes donc pendant lesquelles, sur une musique sautillante et sophistiquée, des robes lamées, pailletées d'or et colorées dansent l'une après l'autre ; vide et tenue par des fils, une femme revêt une robe pailletée noir, s'allonge sur son lit, puis va promener ses chiens. **Invocation of My Demon Brother** est un montage psychédélique qu'exécuta Anger à la suite d'expériences au LSD, et dédié à Aleister Crowley, mage sataniste mort en 1947 : surimpressions de cirques - messes - sacrées où un guignol-prêtre se démène en accéléré, des fresques étranges, de joints qui fument, d'insignes nazis, de costumes et de maquillages baroques. Enfin, explosif comme une pastèque lâchée du haut de la tour Eiffel **Oh der Watermelons** de Robert Nelson, l'absurde poussé jusqu'à l'hilarité : gros plan fixe de plusieurs minutes d'une pastèque dans l'herbe, puis, sur une musique de Steve Reich, une boulette dessinée et animée saute autour de celui-ci en chantant, un homme monté sur un toit laisse tomber une pastèque qui explose, nouvelles explosions, un autobus se gare, on voit la partie inférieure d'une de ses portes s'ouvrir, un melon tomber dans le caniveau, puis des pieds sortir du bus et écraser la pastèque, viande rouge comparée à la chair sanguinolente de la pastèque, un homme découpe une pastèque et en extrait des masses d'intestins, quand on est bien écœuré, on voit apparaître une fille nue qui mange une pastèque, et, avec ses parties juteuses, se caresse le corps, enfin des gens courent après le fruit qui dévale la route d'une montagne, puis, sur cette même route, ces mêmes gens s'enfuient, poursuivis par la même pastèque qui remonte la pente. Surveille donc les programmes du Studio Christine, et, les jours de douce hilarité, passes-y quelques heures.

Je joue en nage de la basse et nage la brasse malgré l'âge.

Jetant brasse.
Richard BELFER.



underguide d'orléans

Voilà, c'est livré un peu pêle-mêle. Pas de généralité sur Orléans, ville bourgeoise pourrie, écumée par « la République du Centre », canard aux bonnes traditions.

La bouffe

Magasin de la vie claire : 272 rue de Bourgogne a Orléans, bouffe biologique plus chere que dans le commerce. Librairie écologique et médicale assez fournie, le gerant discute facilement. Coordonnées pour les groupes d'action écologique et non violentes dans le Loiret.

Regain diététique macrobiotique, les gérants sont marrants.

Marché aux légumes du jeudi et samedi : bouffe biologique chez M. Nioche, d'Olivet, et M. Carré, de St-Hilaire-St-Mesmin. Bouffe biologique également mais directement depuis les producteurs chez Pierre David, 207 route nationale à Jugré, et Dupre, rue des Poiriers à Saran.

Librairies :

— Les temps modernes, rue de Recouvrance, près de la poste : presse parallele, livres de chez Maspero, derniere parution pop...

— Librairie Aurélia, rue de la Cerche, entre la rue Bannier et la rue de la République. Non violence, écologie, médecine parallèle. Il y a deux patrons, un seulement branché sur l'underground.

— Librairie Lodée : médecine hygiéniste naturelle, psychosomatique, angle rue Jeanne-d'Arc et rue Royale.

Restaurants :

— Restos : absolument pas biologique, self-service de 5 à 6 francs, rue Bannier, tres connu.

— Chez Rico : bouffe potable, espagnole et italienne, rue d'Illiers, pas loin des bordels. Patron sympa.

Lieux interessnts :

— Mille-Club : impasse René-Ferragu, Fleury-les-Aubrais, Good Vibrations, dicussion sympa autour d'un feu de bois, good music, discotheque, films chouettes, expos écologiques et autres, chanteur-auteur-compositeur, Kulture.

— Communauté d'action et de recherche non violente : centrée sur l'objection de conscience. Adresse à prendre au magasin de la vie claire ou au Mille-Club de Fleury-les-Aubras.

— Carrefour communautaire : recherches dans le but de vivre en communauté. Possibilité de couchage pour 2 ou 3. Ecrire avant. Orientation végétarienne, responsabilité et co-responsabilité, hygiène, pas de drogues. Jean-Luc Bastos, 68 Cité de l'Herveline, 45 Semoy (près de l'hôpital psychiatrique).

— Marché aux puces : Le samedi, près de la place de la République, à côté du magasin Francis.

Magasins divers : Fringues Hyppies chez Aliocha, rue Ste-Catherine, un peu cher, mais des soldes valables. Egalement, Stock américain, rue de Bourgogne.

Spectacles : Tout ce qui est fait par l'A.P.A.C. (Association populaire d'Art et de Culture), film salle Hardonineau, à la mairie ou au C.R.P.D., rue de Recouvrance. Théâtre d'avant-garde ou engagé à la salle des fêtes.

Combines :

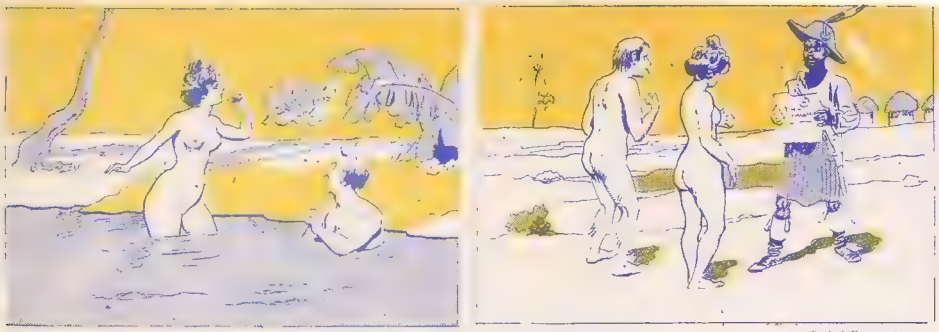
Possibilité de troc, échanges et ventes les samedi et dimanche sous les halles couvertes.

Fabrication de colliers, perles en bois et porcelaine : Mme Duvalet aux marchés aux puces le samedi et magasin l'Orchidée rue Jeanne d'Arc. Tirage de tracts sur stencil pour ronéo : presbytère des curées, juste l'encre à payer si on apporte le papier. Affiches : voir les M.J.C. Celles du quartier de la Madeleine, 30 affiches 297 × 420 pour 10 francs, il faut les tirer soi-même.

Actualités écologiques : Participez à l'enquête d'utilité publique pour la création de la centrale atomique de Dampierre-en-Burly. Ecrivez une lettre manuscrite de protestation au maire de Dampierre et au préfet d'Orléans. A la Source, comité antinucléaire : s'adresser à Alain Jean, à la M.J.C. de La Source.

Des adresses : Groupe d'Action écologique et non violente, 68 cité de l'Herveline, 45 Semoy. Mouvement « Pollution-Non » : 12 rue du Grand Clos, 45 Montargis. A Soulame, en Sologne : camping gratuit, feux de camp.

Jean-Luc Bastos.



UN DRAME AU SOUDAN (Dessin de VALVENAIRE)

le cours du sperme est bien bas

La stérilité a toujours été considérée comme une incurable tare. Souvent confondue avec l'impuissance, elle est dans le cas de l'homme une insoutenable atteinte à sa virilité, l'accident fatal et irréparable, source de honte et de malheurs. Triste esclavage d'une morale qui fait de lui le donneur puissant et fort, et qui ne supporte pas qu'il se dérobe à son rôle. Heureusement pour lui, la science est là, qui lui promet quand même une progéniture par l'insémination artificielle. Un cas exemplaire, où la recherche scientifique a été animée par les carences d'une morale trop stricte : puisque l'adultère est hors de question, il faut alors trouver « autre chose ». Du sperme, d'accord, du plaisir, non. Telle la banque du sang, il a fallu recourir à un organisme chargé de recueillir la divine semence.

Au service d'histologie-embryologie de l'hôpital du Kremlin-Bicêtre s'est donc créée une banque du sperme, qui reçoit, conserve, et redistribue le sperme bénévolement offert. Mais elle opère en prenant des précautions incroyables, qui sont de deux ordres. Les premières, scientifiques, sont fondées sur le souci de réussir cliniquement l'insémination et d'éviter tout risque quant aux conséquences. Il est en effet indispensable de s'assurer au mieux de la qualité du sperme recueilli. Comme les connaissances sont dans ce domaine loin d'être complètes, on exige du donneur qu'il ait moins de quarante ans et qu'il ait déjà eu au moins un enfant normalement constitué.

Les mongoliens ne passeront pas, du moins est-ce l'intention compréhensible des chercheurs, qui de toute façon n'éviteront pas les trois pour cent d'enfants qui naissent malformés, pourcentage minimum. Mais, d'autre part, la banque du sperme s'entoure de mesures uniquement fondées sur des conceptions étriquées, étroitement liées aux contraintes sociales. Pourquoi exiger du donneur qu'il soit marié ? La science n'y gagne rien, et personne n'a jamais osé affirmer que le sperme d'un célibataire est moins utilisable que celui d'un homme marié. Alors ? La morale y a plongé ses grosses pattes sales, surtout lorsqu'elle pose comme quatrième condition que la femme du donneur soit avertie, considérant peut-être que le couple n'est pas assez mûr pour en débattre lui-même. Mieux : ce n'est encore pas l'insémination artificielle qui libérera la femme, et lui permettra de disposer librement d'elle-même, puisqu'elle interdit aux femmes célibataires de recevoir du sperme. Dommage pour celles qui n'ont pas été élues par les mâles. L'organisation sociale est donc sauve : pour avoir un enfant, pas d'autre moyen que de passer par l'homme tout puissant. Et si justement il ne l'est pas, alors... on avise. Mais surtout, que cela ne se sache pas ! Quelle honte si l'enfant ne ressemblait pas, de près ou de loin, au père légal et supposé.

Si l'idée de la banque du sperme est en soi excellente, elle a perdu toute sa valeur, en étant asservie à tant de restrictions, qui en ont fait un service bizarre et un peu honteux digne des romans de science fiction d'il y a à peine dix ans. Une fois de plus, on ne donne pas aux gens le droit de choisir, on ne peut que leur imposer un menu tout fait, un contrat à signer. Après avoir compulsé maintes revues louches, un donneur se masturbe dans son cabinet sombre, son sperme est recueilli et aussitôt étiqueté et codifié. La communication est totalement exclue, et un code ultra-secret y veille. Administration du sperme, la banque, on le voit, s'est déjà donné l'aspect d'un service inhumain, qui s'est très vite plié aux contraintes sociales dominantes, au lieu d'essayer de s'en libérer.

Avec un nom de centrale de crédit foncier, — le Cécosperm — la banque du sperme se débat comme elle peut dans toutes ces contradictions, et ses chercheurs n'ont pas dû être très encouragés par les pouvoirs publics. Ils ne peuvent pourtant que reproduire la vieille idée selon laquelle une femme honnête n'a pas de plaisir ; et on imagine avec un peu d'angoisse ce qui se passera lorsque, maîtrisant totalement la science génétique, ils pourront aussi se passer de la femme.

Patrick Zerbib

l'architecte a honte de son époque

Un château d'eau en France, c'est presque toujours une verrue de béton triste et sale. Sa seule vue suffit à faire pleurer. Pourtant, quelquefois, on essaie autre chose. A Marne-la-Vallée, pour alimenter la ville nouvelle, deux châteaux d'eau sont prévus dans le bois de la Grange. La société d'aménagement avait le choix entre onze projets. Parmi eux, un très beau a fait frémir d'horreur les maîtres-urbanistes gavés de réminiscences romaines : les « vaporisateurs à environnement » de l'équipe autrichienne Haus Rucker Co, apôtre de l'architecture mangeable, responsable de l'innommable Doigt Articulé de Stuttgart et du blocage de la 53e rue de New York par un immense matelas pneumatique. Imaginez deux bombes aérosols de 60 mètres de haut et 21 mètres de diamètre, supportant deux archanges musclés et purificateurs visibles à plusieurs kilomètres. Chaque heure, 24 heures par jour, le bec projette un brouillard d'eau pulvérisée. La nuit, ces « brouillards » sont illuminés par des spots puissants. L'humidité favorise la croissance des plantes, protège les animaux, rend la ville heureuse et créative... Pas sérieux. Farfelus. Provocateurs. Beuark... Eliminé.

Ce qu'il faut, à l'époque triomphante du « design pompinœud », c'est un monument de la Culture. Pas un gadget. Pas de château d'eau en forme de saucisse, d'aéroplane ou de ballon de rugby. Pas de réservoir sur pilotis figurant une cafetière géante, comme à Stanton, dans l'Iowa. Seulement des cylindres bariolés de couleur, chargés de symboles aussi discrets qu'une série de casseroles derrière une fanfare municipale.

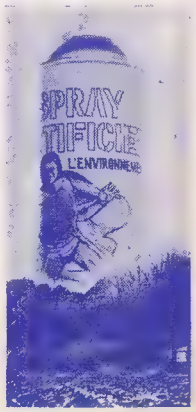
Le projet retenu : deux totems stylisés représentant le Soleil et la Lune sous la forme d'êtres un peu fantasmagoriques et lunaires... « Une porte entre la Ville et la Forêt. Les astres protecteurs et emblèmes de la cité... » Disons plutôt une couche de peinture neuve sur des bibelots vieillots et défraîchis, un alibi pseudo-artistique, un voile pudique jeté sur l'envers du décor industriel.

Internée « par erreur » pendant 58 jours à l'hôpital psychiatrique de Perray-Vaucluse, Mme Lavable, une Antillaise de 34 ans, mère de trois enfants, a été libérée le 9 avril à la suite d'une décision du tribunal de grande instance de Corbeil. Conséquence immédiate : deux internes de l'hôpital, les docteurs Dimitri Krouchez et Jacqueline Hurtaud, ont été suspendus par le psychiatre-chef de l'asile.

A la suite de cette affaire, le Groupe d'Information sur les Asiles (G.I.A.) a constitué un Comité de Défense Juridique des Droits des Internés, animé par des avocats, des médecins et des militants. Ce comité a pour but de réaliser des contre-enquêtes sur les cas des malades placés d'office dans les hôpitaux psychiatriques et de lutter pour la disparition de l'Infirmerie Spéciale de la Préfecture de Police de Paris, responsable, entre autres laideurs, de l'internement de Mme Lavable. Des groupes de quartier sont déjà en place dans differents asiles de la région parisienne, ainsi que dans certains dispensaires et hôpitaux de jour, pour constituer des dossiers et engager des procédures contre les internements arbitraires. Le G.I.A. prépare également deux brochures, l'une sur l'affaire Lavable, l'autre sur les droits et la défense des internés.

Adresse : G.I.A., 73, rue Buffon, 75005 Paris. Permanence le jeudi de 13 à 14 heures. Réunion hebdomadaire le lundi, 18 h 30, à Paris VII, 2, place Jussieu, Tour 45-46, 4e étage, salle 09.

1er Prix



Dernier Prix

bebopalula

scrutent désormais tous les points cardinaux afin d'y renifler les nouvelles musiques, nous avions presque oublié que l'histoire existait encore. Quelques albums, King Crimson, Hugh Hopper ou Roxy Music, arrivent à point pour nous remettre en mémoire le [illegible] de culture d'une « famille » de musiciens anglais. Techniciens raffinés, aguerris par des années d'expérience dans les marges et les croisements du rock, du jazz et de l'électro-acoustique, ils semblent posséder une sorte d'immunité à la sclérose et aux routines, une aptitude à se remettre éternellement en question.

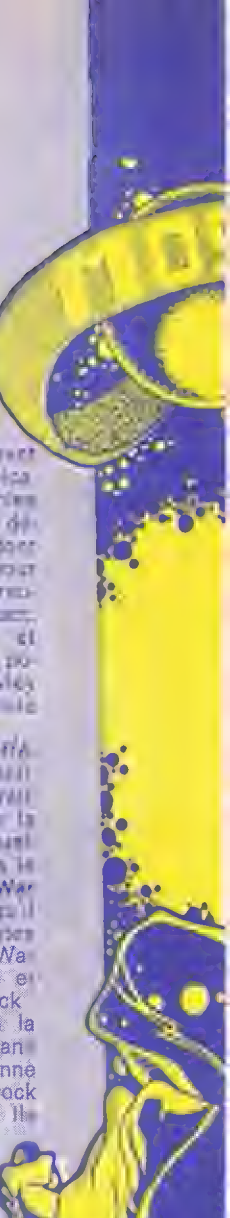
Robert Fripp est reparti à zéro pour bâtir **King Crimson** selon de nouveaux principes où dominent l'improvisation instrumentale, l'inspiration de Miles Davis ou de John McLaughlin. Une section rythmique au débit raréfié et précis rappelle les anciennes versions du groupe. Fripp s'était offert un percussionniste, il a quitté le groupe après l'enregistrement de l'album. Le violoniste David Cross tient une place importante et donne la réplique à la guitare et au mellotron de Fripp. Bizarre engeance que celle des violonistes qui [illegible] les mêmes tics, le goût du pathos et des effusions romantiques, les trilles et les arpèges calqués sur la musique classique. Finalement, personne n'émerge du groupe sinon Fripp lui-même, à la fois instrumentiste et producteur, rompu dans l'art de créer des sons, modeler des contrastes de timbres et insuffler une dynamique aux morceaux. Les meilleurs moments restent ceux, trop rares, où l'on n'entend plus que lui. **Larks tongues in aspic** (Island), comme tous les albums de King Crimson, est un édifice hétéroclite et parfois chancelant, quand on s'embourbe dans les marais d'un médiocre solo de violon ou d'un intermède « musique contemporaine » pointilliste et raté. Il faut glisser discrètement sur quelques sables mouvants, surtout les parties vocales. En récompense de cette bonne volonté quelques paysages grandioses se découvrent en des endroits imprévus, grands envols de bombardiers, artilleries lourdes électriques enfin dignes de « 21st Century schizoid man » de leur premier album.

King Crimson a trimé pendant des mois pour son album. **Roxy Music**, l'a enregistré à la va-vite, et l'a [illegible] parfaitement réussi. L'efficacité de Roxy Music vient pour une bonne part de l'économie de moyens, tout procède par concepts simples, précis, habilement dosés. La technique d'enregistrement joue un rôle considérable. Le travail sur le son s'est avéré tout de manipulations en direct, d'une pédale wah-wah, d'un synthétiseur ou d'une chambre d'écho judicieusement utilisée pour le rendre un brin dissonant. Les chansons de Bryan Ferry reposent également sur des schémas mélodiques rudimentaires, mais se couvrent de ramifications grâce aux nuances de la voix, à ces dérapages à glacer le sang. Les mots glissent sous les obscurités et les collisions d'images, éclatent dans les jeux de miroir des poncifs et des mots-clés diffusés par les mass media. On les sent habités par une seule et même vision, une évocation morbide et fascinée de la société moderne, convaincante parce qu'insaisissable et perpétuellement ambiguë. Mieux que dans l'album précédent on distingue les deux apports, l'utilisation des styles « années cinquante » d'un côté de l'autre quelques éclatements résolument contemporains où l'électro-acoustique tient une bonne place. Les accents réalistes ont contribué plus qu'aucun autre détail à faire le succès de Roxy Music, certains morceaux les reprennent avec le même enthousiasme ironique que sur le premier album. Ils font toujours plaisir mais sentent le réchauffé. Un de plus, et la lassitude s'introduisait subrepticement. Heureusement il y a « Do the strand » ou « For your pleasure » un sang neuf et des perversions inédites dans les maniérismes du chant. Il y a « In every dream a heartache » où défilent comme une morne psalmodie des visions de vinyl et de volupté hollywoodienne, il y a l'extraordinaire « Bogus Man » au rythme impossible, avec les harmonies bancales du hautbois et ce torrentiel chaos électronique qui finit par tout engloutir.

Sur le récent double album du Soft Machine, au détour d'une face, on butait sur « 1983 », une composition de **Hugh Hopper** martelant sombrement un piano à queue, une musique expressionniste et inquiétante. Ceux qui aiment l'écoulement lisse de **Sixth** seraient troublés à chaque passage, les autres, dont je suis, ne retiendraient presque que lui. Peu de temps après, un album solo d'Hugh Hopper, **1984** (CBS - Import. Music Action) développe les mêmes directions. Hopper s'amuse à saturer les fréquences graves en superposant plusieurs parties de basse, se perd longuement dans les frottements de cordes et les crissements métalliques, s'accorde quelques tâtonnements sur le synthétiseur, les percussions et les sonnailles. Il règne sur l'album la même déconstruction, la même navigation entre deux eaux autour de quelques points d'ancrage jamais fermement abordés, que sur le premier album solo de Robert Wyatt, **The end of an ear**. Hopper improvise et se laisse guider par les timbres, à l'affût des harmoniques imprévues, des phénomènes curieux de résonance dont la basse amplifiée est toujours prodigue. On pense presque à une « écriture automatique », une dictée de l'inconscient sans intervention de la volonté, tellement la plongée se fait erratique. Les effets de collage entre les parties hétérogènes, les boucles et les « évolutions dans la répétition » inspirées de Terry Riley renforcent ce caractère trouble et onirique.

D'Iggy Pop synthétique, ce farceur polymorphe de **Kim Fowley** s'est transformé en David Bowie du pauvre, ce qui constitue plutôt une régression. Il a dû se casser la voix en grognant les imprécations de **I'm bad** : le voilà tout doucereux sur son nouvel album, **International Heroes** (Capitol - Import. Music Action), il imite Dylan et ses rengaines enrouées et saupoudre généreusement de mandoline et d'harmonica. Il manque les petits génies de l'orchestration et le déploiement de moyens dont bénéficie Bowie. L'humour cynique des textes, heureusement, est resté intact. Commentateur mordant et [illegible] de la culture populaire américaine, Fowley [illegible] et je ne [illegible] pas encore.

Terry Stamp, qui ne s'était manifesté jamais [illegible] l'ancien [illegible], avait [illegible] au centre rebondi par la suite, avait décroché quelques mois. Il [illegible] dans le rock et sort **Third World War II** (Track) pour prouver qu'il y a des énergies résistantes à l'érosion. Third World War occupe une place unique et irremplaçable dans le rock : nul n'a poussé plus loin la paranoïa révolutionnaire dans les chansons et personne n'ose usiner un hard rock aussi épais et rugueux. Il



restent les seuls [illegible] du **MC5** de [illegible]

Seven up (Kosmische Kuriere - Import [illegible]) [illegible] de la rencontre entre Ash Ra Tempel, un

groupe [illegible] des plus délirants, et de **Timothy Leary**. Leary a découvert les [illegible] et la grande [illegible] d'Ash Ra Tempel [illegible] Ne [illegible] à la [illegible] album [illegible] Leary a [illegible] sur un [illegible] de rock et de blues, [illegible] de l'Amérique. Les [illegible] font [illegible] de surprenants [illegible] Ash Ra

Tempel à [illegible]. Plus [illegible] que les autres groupes allemands, Ash Ra Tempel est assez capable [illegible] les plus [illegible].

Après des années d'une indépendance farouche, Ash Ra a signé un contrat chez une [illegible]. On [illegible] **Atlantis** ([illegible]) [illegible] d'Ash Ra [illegible] Ra. C'est dommage : les [illegible] électroniques qui [illegible] de belles textures [illegible] et plus [illegible]. Il faut faire un effort d'imagination pour [illegible] des rythmes [illegible].

Auriez-vous [illegible] Sylvie Vartan? [illegible] en secret un [illegible] de Frank Alamo tous les [illegible] avec de vous, enchanté ! Et les Surfs, vous vous en souvenez, des Surfs ! [illegible] la grande anthologie du yé-yé sur double album [illegible] dans le design de l'époque ! Ne [illegible] pas [illegible] Aux Etats-Unis, il se répand [illegible] une petite [illegible]. L'accent nostalgique [illegible] la technique des premières années, et [illegible] nouveaux [illegible] le début des années [illegible] la [illegible] un peu [illegible]. Par dizaines, des anthologies, des [illegible] des albums en séries chronologiques [illegible] les [illegible]. L'un d'eux [illegible] pendant plusieurs [illegible] : **Solid Gold Rock'n'roll** (Mercury) [illegible] Il y a les [illegible] quelques [illegible] blancs et des joyaux comme la version originale de « Ma petite amie est de retour » (par [illegible] Claude François) ou de « C'est ma fête » (Sylvie Vartan) ? Les versions originales sont autrement [illegible] que les [illegible] françaises. Oui !

Jean-Pierre Lentin.
([illegible])

tutti frutti

C'est [illegible] petites filles blondes et nues qui entreprennent l'ascension périlleuse d'un étrange édifice : la pochette de Houses of the Holy (WEA), cinquième album de Led Zeppelin. Le groupe sort un peu de son image « hard » pour exploiter le rock revival (« D'yer mak'er ») ou la musique noire (« The crunge »). Effort [illegible] de renouvellement accompagné d'un désir louable de ne pas se prendre [illegible] au sérieux. Alors, [illegible] par Led Zeppelin ? Ça fait quand même un bout de temps qu'on sait que ni John Bonham, ni John Paul Jones ne sont de grands musiciens ! Constater maintenant que Robert Plant est un chanteur limité ne relève pas d'une extrême clairvoyance, quant à Jimmy Page, il ne peut en aucun cas être comparé à un « guitariste » comme Jeff Beck ou à un authentique inspiré comme Clapton. Tout cela n'a jamais empêché Zeppelin de [illegible] une musique d'une remarquable qualité, parfaitement adaptée aux limites de son esthétique et aux possibilités des quatre musiciens du groupe. En fouillant dans la pile des L.P. [illegible] (les [illegible] de la production — en gros, tout sauf le rock allemand et un Procol Harum que je n'ai pas pu sauver —) je suis tombé sur le comeback de l'année : le nouvel album de Ricky Nelson que j'ai examiné d'un œil soupçonneux avant de le mettre sur la platine. Coup de bol ! Il est excellent ! Moi qui m'attendais à des remakes de Mary-Lou [illegible], j'ai pu [illegible] ses propos [illegible]. L'album s'appelle Garden party (M.C.A. distribution C.E.D.) et le groupe qui accompagne Rick répond au doux nom de « The stone canyon band ». Des arrangements agréablement country-rock, une ambiance [illegible] retro et la voix « pas vieille » de Ricky Nelson, comme à la meilleure époque.

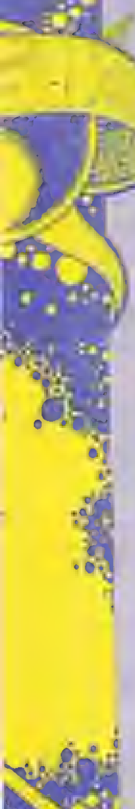
Rod Stewart est un garçon sympathique et pas prétentieux, qui n'a pas la [illegible] en Angleterre parce qu'il [illegible] chez les reporters-[illegible] du New Musical Express. Ce qui n'est d'ailleurs pas justice. L'[illegible] [illegible] que le dernier album des Faces, Ooh la la (Warner Distribution W.E.A.) est d'une morne platitude. Si Rod s'en tire bien dans « Borstal Boys » l'atmosphère infecte d'une prison anglaise, avec des paroles plus intéressantes que de coutume, le reste est plutôt fade. Comme dit le N.M.E. : « Rod s'intéresse manifestement plus au foot [illegible] qu'à [illegible] dernier [illegible] qu'à n'importe quel phénomène musical... » Ce qui m'a permis de savoir que comme Pink Floyd, Rod the Mod est un soccer-freak. Et ça n'est pas un disque de foot [illegible] qui [illegible] lui jeter la première pierre.

B.B.A. : l'album est sorti — Beck, Bogert & Appice (CBS-Import [illegible]). On y retrouve tous les morceaux [illegible] du concert du 28 janvier au Rainbow, avec un meilleur son et peut-être un peu moins de spontanéité. Question de production : pour que la guitare de Beck sorte bien il va vous falloir cinquante watts à la sortie de votre chaîne hi-fi préférée...

Maintenant c'est l'heure du jazz, avec une tasse de Superstar Blend de [illegible] (non importé, bien sûr) [illegible] d'une [illegible] de thé à l'orange s'il est plus de quinze heures. Un [illegible] album de Sonny Rollins chez R.C.A. Du calme, ne vous agitez pas [illegible], ce n'est qu'une réédition, mais d'importance : deux albums, dont un, The Bridge, était devenu une pièce de collection, parce que jamais fabriqué en France et importé en quantité extrêmement limitée ; l'autre L.P., Sonny meets Hawk devenait aussi quasiment introuvable. The Bridge date de 62, époque où Sonny avait trouvé un lieu de répétition qui lui permettait de jouer autant qu'il en avait envie sans déranger la voisine qui attendait un bébé. « Je ne pouvais décemment pas la soumettre des nuits entières à cela. Je n'étais pas sûr des effets prénatals qu'aurait le son de ténor sur le gosse. » Alors Rollins ne fait ni une ni deux : il prend son ténor et va jouer, tout seul, sur le pont (the bridge) qui enjambe l'East River pour relier Brooklyn à Manhattan (1 800 yards) !

Depuis, cette légende de l'homme seul jouant du ténor sur un pont [illegible], en pleine nuit, lui est restée fermement accrochée au personnage. Pour en revenir au disque The Bridge, c'est un des [illegible] les plus [illegible] du saxophoniste. En trio, Rollins s'épanche majestueusement dans ses standards chéris (God bless the child, You do something to me) et s'emballe tout à coup (The Bridge) dans le découpage rythmique [illegible] de ses propres thèmes.

Le deuxième volume, Sonny meets Hawk, est enregistré un an et demi plus tard, au mois de juillet 63. En « guest star », bien sûr, le père du saxophone ténor, celui qui soufflait déjà comme une bête dans les années 25, avec l'orchestre Fletcher Henderson, Mr « Body and soul », Coleman Hawkins. Cinq standards ultra-connus, un blues de Rollins, et une des plus merveilleuses sessions du jazz d'après-guerre. Une beauté [illegible] secrète, sans commune mesure avec ces fameuses batailles de ténors qui ont fait la joie des générations passées. Un échange, une vraie joie de pouvoir communiquer au-delà des mots. J'[illegible], mais avant de regarder du côté de mes [illegible] (Lady Day), deux albums dont j'aime mieux me débarrasser tout de suite : Archie Shepp d'abord. C'est de pire en pire. The cry of my people est encore plus redoutable que l'album précédent. Mais peut-être Archie n'est-il



pas le seul responsable de ce Kugelhopf boursouflé. Il y a deux ans, Bob Thiele, producteur peu aimé par les musiciens (qui l'appelaient Bob thief, le voleur) mais plutôt intelligent et ouvert, quittait Impulse pour fonder Flying Dutchman. Depuis, Impulse ne sort que des merdes. Ces merdes sont d'une prétention bouffie, et ont toutes été produites par le nouveau producteur-maison de chez Impulse, Ed Michel. Aux Etats-Unis, le producteur reste en dernière analyse le seul maître à bord, servi à tous les niveaux par les structures de fonctionnement d'une compagnie de disques.

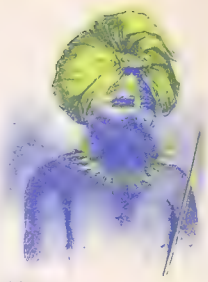
Dans la série on prend les mêmes et on y va gaiement. Cet honnête tâcheron du saxophone qui s'appelle Joe Farrell (c'est celui qui avait carrément pris la succession de Coltrane dans le groupe d'Elvin Jones, quelle rigolade !) a bien choisi ses accompagnateurs pour son dernier L.P., Moon Germs (C.T.I. Import Givaudan) : Herbie Hancock au piano, Jack de Johnette à la batterie et comme bassiste, le type qu'on s'arrache dans les studios new-yorkais, la nouvelle star de la bassine à cordes, en un mot The Man : Stanley Clark. Il a eu salement raison Joe Farrell, parce que les passages en trio sont les seuls moments vraiment écoutables du disque. En jouant sur la stéréo, j'ai bien essayé d'éliminer le Farrell de service, mais cet infâme personnage a toutes les audaces : ni sur la piste droite, ni sur la gauche, il a défié toutes mes tentatives en restant obstinément au milieu...

C'est pas une nouveauté, je ne sais même pas où on peut le trouver, c'est le nirvana en polyvinyle, c'est une réédition E.S.P. d'enregistrements radio de Billie Holiday, de 49 à 52. De fantastiques versions de « My man », « Lover man », « I cover the Waterfront », « He's funny that way », des bouts d'interview. Billie se sort les tripes pour répondre aux questions de D.J's sauvagement ringards, et au fond de sa voix de junkie on perçoit clairement le petit quelque chose qui fait : « Tu ne m'auras pas, pauvre con, personne ne peut m'avoir ».

Back to sweet rock'n'roll music. Retour fulgurant d'un groupe dont on n'espérait plus grand-chose : Canned Heat. The New Age (United Artists-Import Givaudan) renoue avec l'authenticité des premiers albums du groupe. Depuis la mort d'Al Wilson, et après une catastrophique tournée européenne, Canned Heat semblait s'engager sur la pente d'une lente désagrégation. Aujourd'hui il ne reste dans Canned Heat que trois des membres originaux du groupe : Bob Hite « the Bear », le chanteur, le guitariste Henry Vestine, et Adolfo Fito de la Parra, le batteur. Ne passez pas à côté d'un des meilleurs albums de cette époque troublée, qui contient au moins trois très grands morceaux : « Framed » (signé Leiber et Stoller, le fameux duo de « Hound dog » ou « Jailhouse rock), « Election blues » (this one is about Mc Govern), et enfin un Gospel chanté par James Shane, le petit nouveau, avec l'appui des Clara Ward Singers et Clara Ward elle-même, qui, quelques temps avant sa mort, était encore vivante.

Je vous aurais bien parlé du nouveau Jefferson Airplane (Live) mais je n'ai plus de place et je suis fatigué. Ça sera pour le mois prochain. On n'est pas des bœufs...

Rufus T. Firefly.



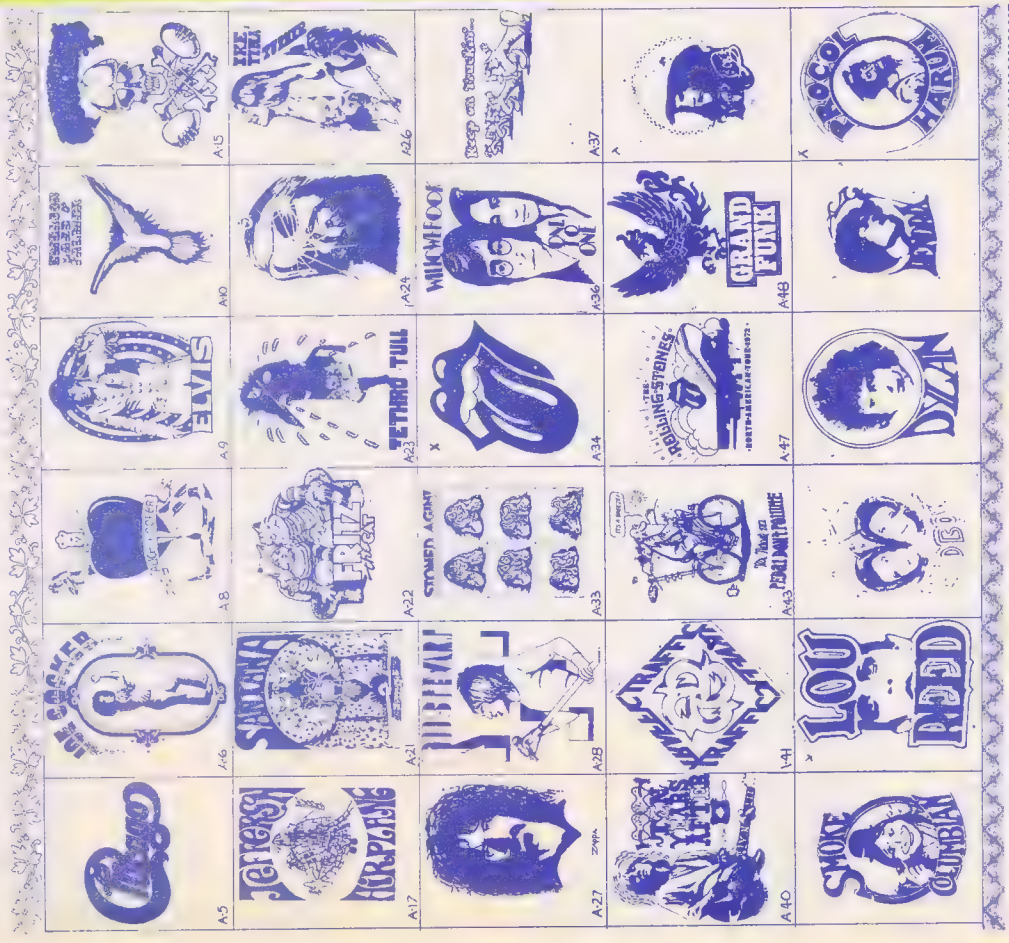
Les deux caméléons ont l'air inquiet. Nous clouons la mappemonde sur le tableau de bord. Sur la banquette arrière, un saucisson trapu enveloppé dans du papier argent invite à la méprise les gendarmes trop fûtés. La gueule béante du lecteur de cassettes réclame sa pitance, et nous lui glissons une cassette de Terry Riley à rogner. Le soleil de midi darde ses rayons sur la riante vallée du Loir. Les yeux encore remplis de sommeil en raison de l'heure matinale, nous nous coulons sur les sièges du wagon postal et nous partons sur les routes de France. Tours semble vraiment trop dur, nous le traversons vite.

Sur la place du Maréchal-Leclerc, au centre de Poitiers, des hirsutes déambulent en grappes ou bavardent sur les pelouses. La fanfare des Beaux-Arts de Tours serpente. Un vent printanier et fêtard souffle sur la foule. Serait-ce la quinzaine commerciale qui réjouit les cœurs avec son flot tiède et ininterrompu de musique douce, de jeux idiots et de messages publicitaires, déversé par des armées de haut-parleurs stratégiquement disséminés ? Non, nous apprend-on, c'est la manif contre la loi Debré à cinq heures. « La grève, c'est chouette, commente quelqu'un, on voit surgir des tas de gens qu'on ne voyait jamais et qui viennent parader. » Entre le café du Théâtre, repaire de gauchistes, et le café de la Paix, abri des droitistes, on s'observe avec de mauvais rictus. Nous cherchons un homme de **Varlope**, cette étrange organisation qui propose aux Poitevins du « cinéma biologique » et un festival avec les groupes de « rock pas gaga ». On nous dit d'attendre au café du Théâtre la venue de Casimir, l'homme « aux cheveux courts

Paris Bo

Commandez les T. Shirts

VIVA EL ROCK N'ROLL.



BANANASTAN

VENTE GROS ET DETAIL

COCHER LE NUMERO CORRESPONDANT AU T-SHIRT

A 5 CHICAGO
A 6 JOE COCKER
A 8 ALICE COOPER
A 9 ELVIS
A 15 EMERSON, LAKE & PALMER
A 15 GHATEFUL DEAD
A 17 JEFFERSON AIRPLANE
A 21 SANTANA
A 22 STEPPENWOLF
A 23 JETHRO TULL
A 24 KLAUS RUSSE
A 26 IKE AND TINA TURNER
A 27 ZAPPA
A 28 ROD STEWARD
A 33 STOMED AGIN
A 34 STICKY FINGERS
A 36 JOHN AND YOKO
A 37 KEEP ON TRUCKIN'
A 40 TEN YEARS AFTER
A 41 TRAFFIC
A 43 NRI NATURAL
A 47 ROLLING STONE
A 48 GRAND FUNK
A 55 LED ZEPPELIN
A 57 NEIL YOUNG
A 55 SMOKE COLUMBIAN
A 58 LOU REED
A 61 PINK FLOYDHIE
A 62 BOB DYLAN
A 62 HENDRIX
A 63 PROCOL HARUM

BON DE COMMANDE
TAILLE
Small □
Medium □
QUANTITE
T. Shirts (.20F)
J. Shirts (.50 F)
REGLEMENT : Mandats, Chèques bancaires
Envo. franco de port

NOM ..... ADRESSE .....

et au costume rayé ». Inquiets, nous nous installons. Sur la place, en face de nous, la manif. se forme, on déroule les banderoles proprettes, on se met en rang, on crie les premiers slogans. La manif. s'ébranle en direction de la préfecture. Quand les derniers gueulards ont disparu au coin de la rue, la quinzaine commerciale reprend le dessus.

Comme Varlope et Casimir se font attendre, nous arpentons les rues. Un attroupement nous aspire. Emergeant d'épais nuages roux, un automate joue de l'harmonium. Il a des gestes obliques, trop lents, et s'arrête parfois comme frappé de catatonie. D'une main il plaque un accord monotone sur son petit instrument de bois sculpté, de l'autre il brandit un bâtonnet cracheur d'étincelles. Les ménagères observent avec des petits rires nerveux la créature vêtue de soie noire, surplombée d'un haut-de-forme, les cheveux parsemés de paillettes, et tentent de percer le secret du masque blanc impassible et luisant. Mais la manif. qui passe dans une rue voisine détourne leur attention. Nous en profitons pour approcher le mannequin. Coup de théâtre ! Ce n'est autre que M. Varlope en personne, alias Rémi, venu là faire de la retape pour ses damnables activités. Nous allons prendre un pot au café du Théâtre, et Casimir nous y rejoint. Il a bien les cheveux courts — il sort de l'armée — et un costume rayé. Licencié en droit, c'est la tête organisatrice et calculatrice de Varlope. Rémi, l'alter égo esthète et délirant, était encore il y a quelques mois inspecteur des impôts... Nous filons prendre un thé à leur local. Nous feuilletons avec ravissement la belle collection de musique orientale planante — Rémi est un homme de goût.

Bordeaux

Vous êtes Poitevin, vous voulez voir un bon film d'horreur ou un film plein de rock music, vous vous rendez au « cinéma biologique » de Varlope, et vous en avalez votre esquimau. A l'entrée, un aboyeur vous annonce aux spectateurs déjà installés et invente des qualificatifs bouffons. On vous sert un thé à la menthe, vous ne comprenez plus rien. Un autre jour, vous observez devant la scène un couple et son enfant qui prennent leur repas en regardant une télévision déréglée, la sono inonde la salle de bruits de couverts et de conversation morne — un dîner de huit heures du soir dans un H.L.M. Enfin, un troisième soir, vous vous pointez la mine réjouie, vous avez pigé le truc — et il ne se passe rien, vous assistez à une séance de cinéma normal. Voilà le ciné-club de Varlope.

Soft Machine coule délicatement de la stéréo, il pleut, nous rampons au fond d'un aquarium aux couleurs pastel, le saucisson a diminué et le papier aluminium est de plus en plus froissé. A Niort, le vieux serveur somnole dans son petit édifice rococco à l'enseigne du « Bon Berlingot », des gnocchis sortent des canivaux et traversent la route en courant. A La Rochelle, des musiciens du **Gros Baigneur** font antichambre à la maison des jeunes. Ils se demandent s'ils vont passer leur bac. Ils s'en foutent. Ils veulent bosser pendant l'été et acheter une maison dans le sud, y vivre en communauté, y faire de la musique.

Royan nous prend par surprise. L'incrédulité fait bientôt place à une énorme hilarité. Secoué de spasmes, nous passons les maisonnettes bariolées, les volets fraîchement éclaboussés de Ripolin, les palissades rouge vif, les toits vert pomme et les murs bleu acide, château d'eau penché, rutilements burlesques, nains maléfiques déguisés en enfants qui nous montrent du doigt, une étape indispensable pour tout freak itinérant et motorisé.

A Bordeaux, nous arrivons à temps pour assister à une réunion de l'A.D.A.M.E. Ils organisent des concerts. Nous les avions vilipendés avec une injustice crasse il y a quelques mois parce que nous les croyions responsables du malheureux festival de Bagas. Ils n'avaient fait que prêter leur nom en guise de « patronage ». Nous réparons le malentendu dans la liesse ; la réunion commence et s'effondre bientôt dans l'hilarité générale, au milieu des pires calembours et des divagations. Cette scène dantesque a pour décor le petit café « La Boucane », que tiennent deux aimables septuagénaires. Dans un coin, un personnage chauve et moustachu, M. Cam, émet quelques suggestions qui déchaînent des hurlements de rire. On renonce à l'élection d'un conseil d'administration, on met sur pieds un festival pour le 11 mai, qui ressemble à celui de Poitiers.

Les musiciens de Bordeaux émergent d'une longue hibernation. En d'autres termes, ils n'ont rien foutu depuis six mois. Nous trouvons deux membres de **Lucy dans le ciel** dans un amour de

petite maison qui tient du chalet suisse, de la pagode et de l'église byzantine. Un gros cristal verdâtre trône au milieu de la pelouse, et la sonnette est un carillon aux fines harmonies balinaises. Les deux musiciens écoutent avidement France-Culture, le doigt sur les contrôles du magnétophone. Dans quelques minutes, on va les entendre répondre aux questions de la présentatrice : « Sidoncu pélikan mitrouche, berziguant l'argougnasse, parlitrou bézigue Luciel Lansdecy chtuc mouyette. » Ils parlent là du « Dernier Rock à Libourne », leur premier spectacle depuis des mois, composé de fragments de leur oratorio à venir « Dracula, ou Libourne sera toujours Libourne ». Leur musique se libère peu à peu de l'influence zappienne, un gros harmonium intransportable qu'ils ont décidé de transporter malgré tout apporte des couleurs sonores inédites. Mais ils veulent avant tout célébrer le culte de la débilité : sur scène défilent les tableaux vivants et les scènes édifiantes, « Napoléon signant le concordat », « le marteau et le clou », « la révocation de l'édit de Nantes ».

Chez **Stradyvarius** on est moins rigolo. Le groupe a des excuses. Il n'est pas toujours facile de garder le moral quand on veut imposer une musique bizarroïde à Bordeaux — ou ailleurs. Leur batteur s'est suicidé il y a quelques mois — ce n'est pas le premier suicide de musicien pop dont nous ayons entendu parler en France. L'hiver fut dur, mais l'activité repart d'un pied gaillard. Nous n'avons pas réussi à tirer du nouvel organiste une impression cohérente : à quoi va ressembler le nouveau Stradyvarius ? Nous l'ignorons. Une bande enregistrée par une partie du groupe pour un festival de cinéma underground à Angoulême déroule des phrases répétitives, les sons acides de l'orgue et du piano électrique. Nous constatons en nous frottant les mains que Terry Riley frappe aussi à Bordeaux.

Marco a les traits creusés, un nez en lame de cimeterre, des moustaches charbonneuses et un pli amer à la commissure des lèvres. Ancien organiste de Stradyvarius, il a créé **Trip'Hallu**, ex-Triphallucinex (« Dans Triphallucinex il y avait phallus », explique-t-il). Rien de définitif n'a encore émergé. Un peintre, Jacques Bernard, collabore étroitement et affirme leur désir commun de fondre les éléments sonores et visuels en un seul spectacle cohérent. En attendant, Marco travaille le piano électrique dans le studio de Jacques, et porte son fardeau d'artiste maudit.

Il faut encore mentionner une nouvelle créature qui a commencé à ramper dans les souterrains bordelais, **Au fond à droite,** dont le premier et unique concert en a laissé plus d'un dans d'exquises perplexités. Mais déjà, inexorable, la route nous appelle, et nous fonçons à nouveau sur Poitiers pour attraper le début du festival. Varlope est content : six mille spectateurs dans la grande ellipse du Palais des Expositions — on n'avait jamais vu ça, sauf pour Dalida — un bon présage pour le printemps. Au centre, assis par terre, les hirsutes campent. Les jeunes cadres et les familles endimanchées pérorent, perchés sur les gradins : ils sont venus pour reluquer les hippies et applaudir Alan Stivell, les freaks veulent s'abreuver de rythmes barbares — Gong, Crium Delirium, Nico ou Magma, et chercher à tâtons les ressorts de la « fête », éternellement espérée et introuvable. Peu à peu le décor bascule et une étrange vision s'empare de nos esprits ramollis. La salle se transforme en une cathédrale circulaire, les piliers dessinent au plafond une immense rosace. La scène est un autel surélevé où se produisent des bateleurs inspirés et des jongleurs mystiques. Les foules ont accouru des plaines avoisinantes en quête de la grande extase ou de quelques heures d'oubli. Entre deux passages de groupes, elles accomplissent sans pouvoir s'arrêter des tours complets le long du périmètre intérieur, projetant du pied les boîtes de bière qui jonchent leur chemin. Nous arrêtons le flot pour poser l'angoissante question : « Où allez-vous ? Dans quel sens tournez-vous ? Quel est votre but ? » Nous ne recueillons que des regards vides.

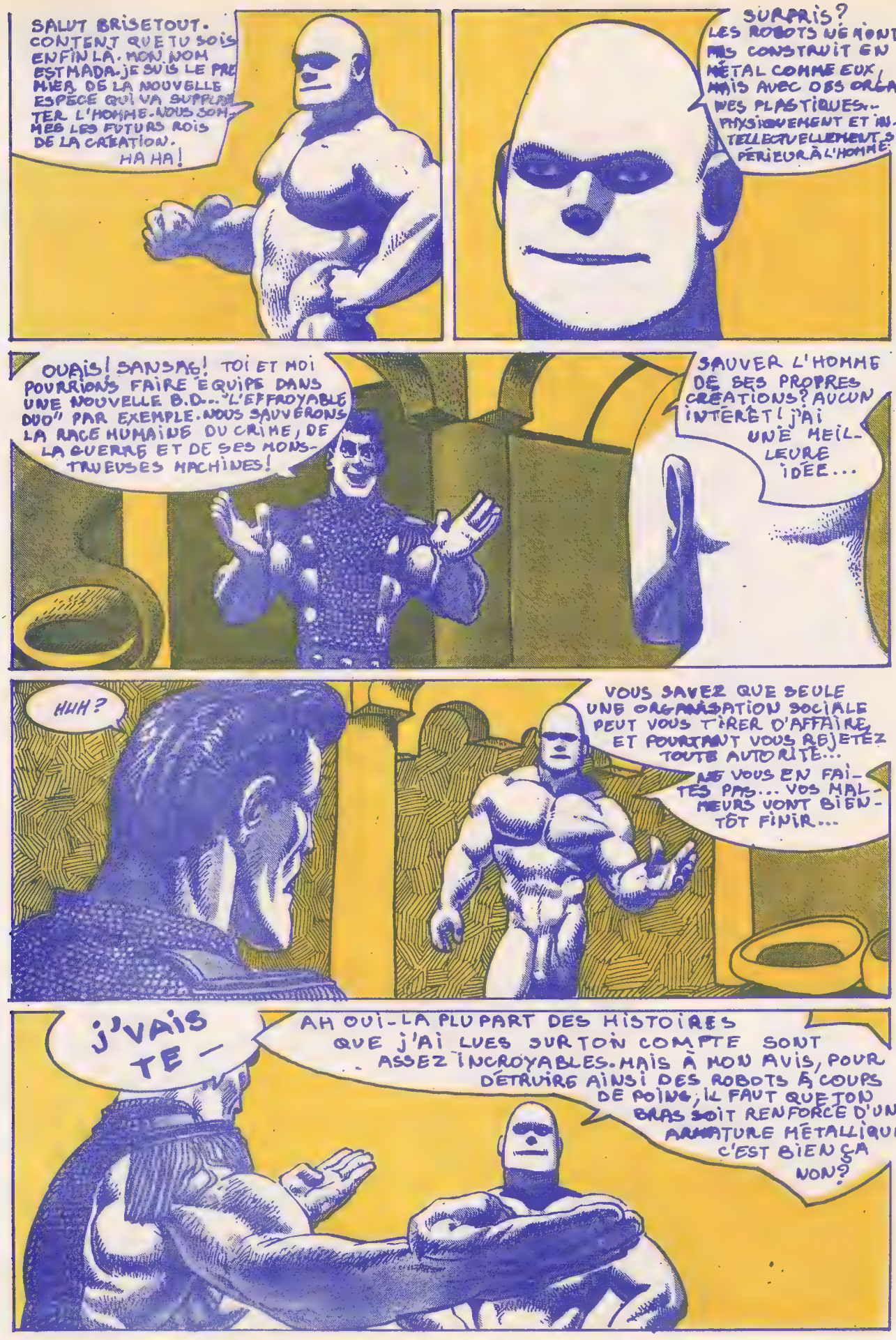
Dans les toilettes, la maréchaussée renifle à s'en démettre les narines pour repérer les odeurs suspectes — et côté shit ça sentait pluôt le caca. Dans les coulisses les pompiers s'élancent bravement : les détecteurs ont détecté une densité de fumée bien supérieure à la normale de la foire agricole, et concluent à l'incendie.

Magma occupe la scène, et notre vision s'amplifie jusqu'à l'hallucination. Leur musique s'arque et se tend comme une architecture gothique, toute en ogives et en nefs vertigineuses. Klaus est un satyre ou un diable sautillant qui lance des imprécations impies ; Alain Gerber porte fièrement la clarinette contrebasse, instrument fou capable de basses vibrantes comme les cloches les plus épaisses et de crissements d'enfer, braillements de meutes sataniques. Il porte même une étoile de prêtre noire à broderies d'argent. Vander grimace et se tord comme un Quasimodo écumant, déchaîne le tonnerre et se met à pousser des mélopées suraiguës. Concentrés et appliqués, les deux claviers et la basse exécutent les fondations complexes qui soutiennent les envolées les plus éperdues. Magma joue une musique médiévale à la mesure de nos anxiétés. Nous avons trouvé la vérité à Poitiers. Nos caméléons ont le hoquet et tirent la langue. Il ne reste plus de saucisson. Nous repartons vers Paris, où hélas, on n'a pas connu de tels instants depuis des années.

Bazilou et le Duc (et leurs fidèles caméléons sacrés Quadros & Gobrun).

A BRISE-TOUT, BRISE-TOUT ENNEMI
MARLE!
MAUDIT SOLDAT DE PLOMB!
WHANG
BIEN, BIEN, MONSIEUR BRISE-TOUT... LE ROBOT SOUTERRAIN A EMMENÉ JILA VOTRE FIANCÉE POUR QUELQUES TESTS À LA SECTION 349, DERNIER NIVEAU. ET NOUS LES ROBOTS NOUS METTONS AU POINT UNE ARME SECRÈTE POUR EN FINIR UNE BONNE FOIS POUR TOUTE AVEC VOS AGISSEMENT...
C'EST BIEN CE QUE JE PENSAIS... BANDE DE MERDES GLUANTES EN FER BLANC!! ET PUIS TU T'ES DÉBOBINÉ BIEN VITE!
JE RÉPONDAIS JUSTE À VOTRE QUESTION, MONSIEUR...
WHANG
SQUEEEEEEEE
HAUGH!
BLANG
SQUEEK
BLAP
CRÈVE!
FINKLE

SECTION 348, DERNIER NIVEAU? J'VAIS DONNER UNE LEÇON À CES PANTINS TARÉS!
346
347
348
EE KOAAH!
JE VOUS EN PRIE, MONSIEUR, RESTEZ CALME!
SQUEEEEEEE
J'ADORE LEUR LOUINEMENT QUAND ON LES COGNE...
GLANG
OK, OÙ SONT LEURS FOUTUES INVENTIONS?!


SALUT BRISETOUT. CONTENT QUE TU SOIS ENFIN LÀ. MON NOM EST MADA. JE SUIS LE PRE MIER DE LA NOUVELLE ESPÈCE QUI VA SUPPLAN TER L'HOMME. NOUS SOM MES LES FUTURS ROIS DE LA CRÉATION. HA HA!
SURPRIS? LES ROBOTS NE SONT PAS CONSTRUIT EN MÉTAL COMME EUX MAIS AVEC DES ORGA NES PLASTIQUES... PHYSIQUEMENT ET IN TELLECTUELLEMENT SU PÉRIEUR À L'HOMME.
OUAIS! SANSAG! TOI ET MOI POURRIONS FAIRE ÉQUIPE DANS UNE NOUVELLE B.D... "L'EFFROYABLE DUO" PAR EXEMPLE. NOUS SAUVERONS LA RACE HUMAINE DU CRIME, DE LA GUERRE ET DE SES MONS TRUEUSES MACHINES!
SAUVER L'HOMME DE SES PROPRES CRÉATIONS? AUCUN INTÉRÊT! J'AI UNE MEIL LEURE IDÉE...
HUH?
VOUS SAVEZ QUE SEULE UNE ORGANISATION SOCIALE PEUT VOUS TIRER D'AFFAIRE, ET POURTANT VOUS REJETEZ TOUTE AUTORITÉ... NE VOUS EN FAI TES PAS... VOS MAL HEURS VONT BIEN TÔT FINIR...
J'VAIS TE—
AH OUI—LA PLUPART DES HISTOIRES QUE J'AI LUES SUR TON COMPTE SONT ASSEZ INCROYABLES. MAIS À MON AVIS, POUR DÉTRUIRE AINSI DES ROBOTS À COUPS DE POING, IL FAUT QUE TON BRAS SOIT RENFORCÉ D'UNE ARMATURE MÉTALLIQUE.. C'EST BIEN ÇA NON?

TU DIS N'IMPORTE QUOI!
ALLEZ, MADA, VIENS FAIRE D'AUTRES TESTS... BRISE TOUT!!! QU'-EST-CE QUE TU FAIS LA?
JILA!
COMME JE SUIS LE PREMIER INDIVIDU DE MA RACE, LES ROBOTS ET MOI-MÊME VOUDRIONS NOUS ASSURER DE LA CONFORMITÉ DE NOS ORGANES SEXUELS ...
JILA A ÉTÉ ENTHOUSIASMÉE PAR NOS PREMIERS ÉBATS.
BEEF
GH!

SNAP
BRISETOUT, CECI EST-IL OU NON UNE ARMATURE D'ACIER? DUR POUR ELLE!
AAAAHHH!
AAAAG!
L'AUTRE AUSSI?
ET LES JAMBES?
HUUNHNNNNNNA
SNAP

MA PROPRE SÉCURITÉ COMME CELLE DE MES AMIS ROBOTS EXIGE QUE DISPARAISSENT CES DANGEREUX ACCESSOIRES!
OH, BRISETOUT, JE T'AVAIS BIEN DIT DE LAISSER LES ROBOTS TRANQUILLES... TU SAVAIS QU'ILS SE VENGERAIENT UN JOUR...
RIP
RRIIP
KRAKLE
RIP
UH... JILA... POURQUOI... NE... N'AS-TU... JAMAIS... VOULU... QUE TOI ET MOI... ON... HUUUNU!
ALORS, CHER VIEUX BRISETOUT, COMMENT VAS-TU? LE ROBOT DOCTEUR T'A SAUVÉ LA VIE... TU DOIS LUI ÊTRE RECONNAISSANT.
AS-TU VU LES BELLES FLEURS... ELLES SONT ARTIFICIELLES; JAI PAS PU EN TROUVER DE VRAIES.
C'EST ELLE QUI M'A CONVAINCU DE LAISSER LA VIE SAUVE À LA RACE HUMAINE. LES ROBOTS N'ONT PLUS RIEN À CRAINDRE DEPUIS QUE TU ES NEUTRALISÉ(E). ALLEZ, JILA ET MOI TE QUITTONS.
...EN FAIT, CELLES EN PLASTIQUE SONT MIEUX PARCE QU'ELLES NE SE FANERONT PAS.
FIN

Petites annonces

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 11 mai. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Projets

DILMOUN VOUS CONNAISSEZ ? C'est un reflet, un miroir inversé, celui de la première des « civilisations » mésopotamiennes avant celle de Sumer. Je n'affirme rien, je suis cinéaste, pas archéologue, mais je veux aller faire un film en quête de Dilmoun : des images, des sons, en couleurs, autour d'un mythe éclaté, il nous faut architecturiser le phantasme. Dilmoun c'est loin : vers le golfe arabique.
Une équipe est en cours de constitution, nous souhaitons nous rendre par route ou mer vers ce que les tablettes assyriennes nommaient « le Pays où le soleil se lève ». Nous espérons nous barrer début octobre. Impossible avant because : chaleur, fric, besoin de tous : d'un cinglé ou de mille cinglés qui nous soutiendraient because côté grisbi, (production ou prêt ou coopérative ou cadeau, et allons-y !), besoin d'un véhicule (car VW ou Ford), de matériel ciné-son (aurons du vidéo mais noir et blanc, alors...), de contacts partout où nous passerons mais surtout nous cherchons des frères des sœurs, que ce projet motive. Particulièrement un chouette cameraman woman maniant intelligemment le 16 couleurs, un ou une qui connaisse plutôt très bien l'histoire de la Mésopotamie, un ou une qui parle l'arabe littéraire mais que tous les Harpos, Grouchos et Chicos qui peuplent les environs nous contactent, Gérard Calisri, 2 Villa Boissière, 75016 Paris.
MEFIANCE : tournage film urgent cherche jeunes gens entre 15 et 25 ans, pour rôles principaux dans film long-métrage : envoyez vite photo plus téléphone à Alexandra Film, 3, rue Turgot, 75009 Paris.
LIBIDO : cherche local spacieux, pas trop cher (en location), et garçons et filles pour la création d'une communauté-troupe, en vue monter spectacle d'expression corporelle. Lydie, Bedeau, 7 rue des Violettes, Argenteuil.
PFUIT : stage intensif, avril, mai, juin, théâtre avec Emilio Galli. Tél. : 255-45-55.
CHAUSSURES DIVERSES : la Compagnie Chpeuneuneu expose et vend huiles, lavis, encres, compositions machiniques, émaux, du 4 au 13 mai, de 10 h à 20 heures, aux Ateliers d'Art de la Mouff, 86, rue Moufetard, 75005 Paris. La Compagnie Chpeuneuneu diffuse par abonnements des œuvres d'art originales à des prix accessibles à tous, et même quand ils arrivent à ne pas l'être, on s'arrange personnellement. La Compagnie Chpneuneuneu publie une revue superbichoute pleine de dessins, de bandes dessinées de nouvelles et d'infos sur l'underground (envoi contre 8 timbres à O,30 F). Ceux qui écrivent et qui dessinent, qui peignent, qui collent, ceux qui lisent, qui regardent, qui touchent, qui se mouchent, écrivez-nous : Compagnie Chpneuneuneu, 11, rue Brière-de Boismont, 94160 Saint-Mandé. L'underground, c'est comme le Chpeuneuneu, ça colle quand on le pousse, hein ?
L'ETE SUR LES COLLINES : Beaucoup, et moi avec, rêvent d'une école qui ne tue pas la créativité chez les enfants, une école qui s'appellerait « Summerhill » en quelque sorte. Alors, quand est-ce qu'on agit ? Naturellement, c'est une question de fric, et de « qui va être responsable ? » et de « avec toutes ces lois que je ne connais pas » et puis « les pédagogues, ils sont pas d'accord entre eux »... Pourtant, à y bien réfléchir, le problème numéro 1, c'est le fric, pour acheter les locaux et démarrer avec un rien de matériel, quoi. Pour se donner les moyens, ratissons 10 francs et autant de zéros derrière. On démarre à la rentrée ; écrivez à « l'Eté sur les Collines », Denise et Antoine, 5 bis, rue Albert-Joly, « Les Larris », 78400 Chatou.
DISNEYLAND : Entre le 16 juillet et le 26 août, au Valais, création expérimentale d'une communauté provisoire d'enfants, de 5 à 10 ans, autogérée par eux-mêmes. Activités prétextes à constituer un cadre dans lequel pourront se développer d'authentiques relations interpersonnelles et se dégager une véritable vie communautaire : artisanat, théâtre, marionnettes, peinture murale, impression sur tissus, cuisine, etc. Cet apprentissage de la coopération, de l'autonomie (individuelle et collective), de prise de décision, et de l'expression libre, serait rendu possible par les incessants efforts d'attention de la part de l'équipe responsable d'adultes aux mécanismes psychosociaux de formation et d'évolution de l'ensemble du groupe. A cet effet, je cherche des personnes venant d'horizons professionnels ou d'études divers : jardinières d'enfants, infirmières en psychiatrie, pour enfants, éducateurs(trices) spécialisés(ées), psychologues, comédiens(nes), artisans, ou étudiants dans ces branches, etc., ou toute autre personne sérieuse désirant à plus ou moins longue échéance vivre au sein d'une communauté rurale enfants-adultes, à visées éducatives et voulant bénéficier d'une préexpérience approfondie. Instituteurs(trices) s'abstenir, ainsi que tout dogmaticien, névrosé et vacancier. Age 18-30 ans. Séminaire de préparation intensive à cette expérience : du 28 juin au 4 juillet à la Combe-Gelée, Jura vaudois (Suisse). S'adresser à M. Pierre Gagnebin, Dr psychosoc., 6, av. Devin-du-Village, CH 1203 Genève (Suisse) (tél. : 022/44-05-87) en indiquant par écrit vos éventuelles compétences, aspirations et attentes.
PAYSANS DU LARZAC : Reportage tourné par une équipe de militants de St-Etienne, en juillet et août 72, au Larzac, avec les agriculteurs touchés par le projet d'extension du camp militaire du Larzac. Il montre la vie des paysans du Larzac, leur travail et leur lutte collective pour garder leur outil de travail que l'armée veut leur ôter. Durée : 18 mn. Format : 16 mm. Son : optique. Prix de revient du film : plus d'un demi-million de francs. Il est possible de le louer : 50 francs pour la journée, et 200 francs pour une semaine, durée maximale de location. L'envoi se fait le plus rapidement possible par la poste ou par le train. Souscription de soutien à verser au C.C.P n° 414 601 Lyon, Gérard Vial, avec la mention « Film Larzac ». De préférence, téléphoner au 33-05-09 à St-Etienne, en demandant le C.D.J.A. « Film Larzac », 8, place de l'Hôtel de Ville, 42 - St-Etienne.
RIBES BANBELL : A Albi - 81 - dans la dernière semaine des vacances de Pâques, y aura des expos, des concerts, des créations dans la rue. Tous ceux qui aiment faire la fête et créer, venez. Logement assuré. Ecrire, Jean-Michel Espinasse, 16, rue Camille-Hébert, 91 - Brétigny.
FUMEUX S'ABSTENIR : Structures gonflables ; le matériau : du polyane et un gros aérateur. Pas cher quand on est plusieurs, facile à faire. Terrains de jeux pour enfants, et détente. Espace pour l'imagination, désorienté par des courbes éblouissantes. Ondulation dans l'espace, le vertige avec la sécurité en plus. Faire des photos pendant l'expérience, des projections, décorer, inviter tout le monde. Seule chose : on ne peut pas y fumer. A dix, ça ne coûte pas plus de 20 F chacun. Pour toutes protestations et renseignements, Robert Monnier, 108, rue du Bac, 75007 Paris. Tél. : LIT. 22-26. Bibliographie : Auto-construction « Vroutsch ».
SAIGON FELLINI : Cherche pour film expérimental 16 mm (tournage 3/4 jours en Bretagne, fin mai début juin, entièrement défrayé) garçons et filles asiatiques, aussi dingues et chevelus que possible... Cherche également costumes et accessoires orientaux : kimonos, vêtements longs et courts, armes, sabres, poignards, pipes à eau et à opium... Ecrire dès que possible à Jean Riesser-Nadal, 285, rue de Vaugirard, 75015 Paris. Tél. : BLO. 46-60, VAU. 92-76.
LE SAVIEZ-VOUS ? : Nous sommes en communauté à côté de Chartres. On est une douzaine ayant des projets convergents, artistiques, musicaux, artisanaux. Actuellement, au sein de notre communauté, je voudrais faire venir des musiciens expérimentés, ayant du matériel et pas mal de choses à dire, sincères avec eux-mêmes et sincères pour les autres. Nous possédons pas mal de matériel, le reste devrait arriver bientôt par des combines. Toujours est-il que la vie de musiciens dans le contexte actuel ne peut être autre chose que le pied... Allan Jouan, 33, rue du Gord, Le Coudray, 28000 Chartres.
PEACE AND LOVE : A tous marginaux ! Un groupe de jeunes et d'adultes, regroupés (pour la majorité d'entre eux) dans un mouvement d'éducation populaire : « les Fraternités Ouvrières », soucieux du fait que les jeunes gens sont exploités et se trouvent mal à l'aise dans la société, ont mis sur pied (hop !) une maison de jeunes. Elle est ouverte à tous les jeunes, gars et filles. Mais une invitation plus particulière est lancée à tous les freaks pour se regrouper, se rencontrer, et se connaître. Différents ateliers sont en place, et nous attendons (bien sûr) toutes les bonnes volontés. Un canard sortira lui aussi (3 FB, 0,50 F français). Ouverture le 8 avril. Venez nous voir, écrivez-nous vos idées, vos expériences, envoyez-nous des poèmes, des nouvelles, des adresses... Maison des Jeunes F.O. (U.D.B. Gino), 58, rue Charles-Quint, 7700 Mouscrou (Belgique).
GIPOULD : Une librairie coopérative va s'ouvrir à Lille. Elle a pour but de donner un accès direct à la presse militante, parallèle, underground ; de vendre des productions artisanales ; de projeter des films et d'organiser des spectacles, enfin d'offrir un lieu de rencontre, d'échange, de discussion. La formule coopérative permet de conserver une indépendance financière et d'éviter toute forme de récupération par le système. Pour acheter le fonds de commerce, payer les frais d'ouverture, constituer un premier stock de livres, nous devons rassembler 1 000 sociétaires. Pour devenir sociétaire, il faut souscrire une action de 60 francs, soit en tant que membre d'un groupe adhérent, soit en tant que membre du Gipould, ouvert à tous. Groupe d'initiative pour l'ouverture d'une Librairie Différente, c./o. Michel Loustalot, 4, rue Philippe-de-Commines, 59000 Lille.
INTER-ACTION : Nous nous adressons à ceux qui ont des idées, ceux qui ont des projets, et ceux qui ont commencé à les réaliser... ceux qui voudraient les rejoindre et ceux qui voudraient les

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

accueillir... ceux qui éprouvent le besoin d'agir et ceux qui ressentent simplement le désir d'entrer en contact et de se parler... Nous mettons Inter-Action à leur service : présentation par eux-mêmes des groupes, des mouvements, des communautés, annuaire de la presse parallèle, avec présentation des publications par ceux qui les réalisent, annonces des réunions, actions et manifestations, diffusion de toutes les idées visant à créer une société différente, diffusion des projets entrepris par tel ou tel groupe, diffusion des réalisations existantes dans les secteurs parallèles. Ecrivez-nous, contactez-nous, envoyez-nous vos idées, vos projets, vos réalisations. Inter-Action, B.P. 8, 21210 Saulieu.

HEMGISSEE ASSOCIATION : Souhaiterais créer avec d'autres auteurs compositeurs interprètes, une association visant à organiser des concerts dans les M.J.C. (de la région parisienne principalement) qui serait basée sur une entraide au niveau des démarches et permettrait d'organiser des soirées à des prix moins élevés. Si vous êtes intéressés, écrivez-moi, avec quelques renseignements sur votre style. Allan, CH. 70, E.N.S.A.M., 3, place La Rochefoucault, 51000 Chalons.

POETT PROUETT : Une initiative intéressante est née dans une petite ville belge, Braine-l'Alleud, et tend à rapprocher la peinture et la littérature. Des poètes sont priés d'écrire une œuvre destinée à inspirer un peintre ou un dessinateur. L'œuvre terminée est présentée dans une exposition à côté du texte qui l'a inspirée. Quand le tableau ou le dessin est vendu, le poète reçoit un pourcentage sur le prix de la vente. Il serait intéressant qu'on puisse faire un essai de ce genre en France. A bon entendeur... Henri Prémont.

J'AI SOIF MEMAINNE : Nous lançons un appel à tous ceux qui, dans le Maine-et-Loire, ou ailleurs, en ont ras le bol des M.J.C. pourries, des clubs de belote, des foyers sociomachin et qui font ou ont envie de faire quelque chose dans tous les domaines artistiques et culturels. Prenez contact avec nous, et nous offrons un verre de vin aux nouveaux adhérents. Groupe de Recherche et d'Actions Culturelles, mairie de 49130 Les Ponts-de-Cé.

BERKLES LAIDS : Un groupe de traducteurs est en train de se former à Berkeley, Californie, sous le nom de Peoples Translation Service. Ce groupe se compose d'Européens et d'Américains engagés dans la lutte contre les diverses formes d'oppression du système capitaliste, et son but est la diffusion d'écrits relatifs à l'avènement d'un socialisme à caractère non autoritaire. Nous avons formé des collectifs pour la traduction du français, de l'allemand, des langues scandinaves et de l'italien ; un groupe pour l'espagnol est en cours de formation et nous espérons qu'il sera suivi de beaucoup d'autres. Nous sommes surtout intéressés par les descriptions de luttes concrètes (M.L.F., luttes ouvrières, minorités, éducation, art), mais aussi par les essais théoriques. Nous sentons le besoin d'établir une communication plus étroite entre l'Europe et les Etats-Unis, et serions heureux de prendre contact avec tous ceux d'entre vous dont le combat est le même que le nôtre. Peoples Translation Service, 24900 Channing Way, Room 501, Berkeley, California 94704.

Communautés

DESCENDRE : Pour communauté rurale, écologique dans région ardéchoise, ch. G. + F. Vie paisible mais petits rigolos s'abstenir, les carottes ne poussent pas seules. Toutes activités personnelles ou communautaires possibles. Ecrire exclusivement. Elizabeth Champeyrache, 81, av. d'Italie, 75013 Paris.

ATTENTION ! : Je suis saisie d'une crise de raz-le-bol et désire aller vivre dans une communauté. Je voudrais connaître les adresses de celles qui existent peut-être dans la banlieue sud. E. Moineau, 33, av. Gay-Lussac, 91130 Ris-Orangis.

SERIEUX : Berger (4 ans d'expérience), cherche communauté avec moutons ou travail rémunéré. Hervé Herzbrun, 126, avenue des Etats-Unis, 31 Toulouse.

SAPAJOU : Désir profond de vrais rapports et de triple révolution. Four à pain, plus maison, plus jardin en autogestion molle. M.-J. et J.-R. Rouger, le Moulin de la Laigne, 17400 S-Jean-d'Angély.

ICONOCLASTE : Cherche communauté de G. et F. sympas et sans préjugés pour m'accueillir en juillet. Participation aux frais. Michel Fages, 9, r. Vieille-Aiguillerie, 34000 Montpellier.

MOULE A GAUFFRES : 29 ans, anar., ex-musico pro. Pour son 1er mois à Paris ch. piaule, même garage, pour 1 contrebasse, 1 guitare, 1 vaise, 1 duvet, un matelas pneu. Veut donner auditions avec ses chansons. N'a pas de ronds mais peut donner les derniers. Jacky Joël Julien, 6, rue Garede-Débord, 03000 Moulins.

COMMUNIQUE FRAYSSINOUS : Après moult triturations de cervelle la communauté de Frayssinous ferme ses portes aux visiteurs. Donc inutile de venir nous voir. Nicole Russier, Communauté de Frayssinous-sur-Rebour, 12400 Gil par Saint-Afrique.

AN 01 : Voudrais réunir tous les freaks, poètes, anars, de mon bled ou d'ailleurs pour causer communautés, en particulier celle de l'an 01 à Foix. Dépêchez-vous un peu, l'usine c'est la déprime. Richard Jean-Jacques : Pépé le jonc, 10, r. André Bézine, 91100 Corbeil-Essonnes.

DUR : Communauté molle recherche limaces pas trop dégonflées pour recherches métaphysiques sur la mélasse. Eric Dupont, E.N.I., Château-Bourran (communauté), 33700 Mérignac.

EN AVANT : Ch. communauté vraiment en marge et qui bouge pour expérience vie future, mois d'août 73, France ou étranger. Alain Guillou, 14, rue des Prés, 44000 Nantes.

MOUS DU MATON : Couple d'artisans propose une partie de sa maison (logement plus atelier) à 2 ou 4 jeunes artisans. Ecrire pour précisions réciproques : Béatrice Debièvre, Mas du Mouton, 30 - Verfeuil.

CACHE-CACHE : Groupe recherche contacts avec toutes personnes désirant participer à la création d'une communauté rurale, agro-bio-techno-douce ; écrire avec vos suggestions et renseignements. Roger Cache, 7, rue Jean-Baptiste-Clément, 93000 Bobigny.

Route

CHABADA CHABADI : Deux places libres dans I.D. direction Tunisie début juillet, par Italie. Participation aux frais. Gérard Chabaud, C/O R. Dubout, Vesenex, 01220 Divonne-les-Bains.

BUFFET : Fille 20 ans ch. autre fille en vue voyage à mobylette au mois d'août. Minette s'abstenir. Ecrire vite ou contacter : Katrine Yché, 21, rue de la Resse, 81200 Mazamet.

ABSOLU MON C... : Idéaliste en quête d'absolu 22 ans, ch. compagnons ou compagnes pour aller en Inde. Ecrire François Lévi Alvarès, 133, bd Raspail, 75006 Paris.

THEMROCQUEMENT VAUTRE : Ex-mauvais-nouveaux bons vomis par lasso-cliété. Implorent les « sages qui savent » afin d'obtenir un maximum de renseignements sur tous les pays. Combines pour bosser. Communautés, relais, ressources des pays les plus divers. Réponse assurée tant que les vaccins ne nous paralyseront pas complètement. Avons besoin de conseils. Avons beaucoup de choses à vendre. Ecrivez nombreux. Départ juin. Patrick Mizreh, 64, avenue d'Armanvilliers, 77 Lésigny.

COLIS : Ch. g. ou f. pour faire le tour de la Méditerranée en stop ou en bagnole si tu en as une. Garnier Gilles, 5, avenue André-Souiler, 43000 Le Puy.

BOULOT, METRO : Cherche tuyaux pour me rendre à peu de frais au Togo début août. Lavoriero Janik, 26, rue Saint-Paul, 75004 Paris.

NANETTES : Propriétaire tanck 8 chevaux en partance pour province et Europe cherche super nana pour l'accompagner, et pousser charrette sur tous terrains. Départ dès réponse. Dominique Layet, la Tour des Notables, St-Antoine, 91800 Les Buissons.

HYPER WEEK ENDS : Aller vers Nimègue (Hollande), le dimanche après midi, via Lille, Anvers, Gand, Boisleduc. Retour vendredi soir : 3 places chaque sens par week-end, jusqu'au 24 juin. Contacter Sylvie Posnic, 1, villa Daumiers, 78500 Sartrouville, ou au 972-73-80, labo d'hyper fréquences.

CITROUENNE : J'ai un trou du 1er au 15 août. Qui veut venir avec moi et ma 2 C.V. ? Fille ou mec de 18-20 ans, j'attends. Claude Pourteau, 2, r. des Cigognes, 17 - Lagord.

GLAVIOT BLUES : Ouvrier aimerait cracher sur société pourrie. Cherche G. ou F., pour partir du 7 au 29 juillet en stop, soit à Amsterdam, soit vers le Midi de la France. Ecrivez-moi. Gino Vandenbulcke, 13, rue de la Liesse, 7701 Luingue (Belgique).

C.I.A. : Urgent cherche tuyaux (travail, hébergement, etc.) sur le Mexique, Pérou, Brésil, Argentine. Reconnaissance sincère. Adolfo Schmidt, 42, rue Dallery, 80000 Amiens.

SHIVA BAMBOULEE : Je compte partir dans plusieurs mois pour le Canada, les States, Mexico, et acheter véhicule là-bas. Nana ou mec qui s'emmerde, viens ! Si tu as un peu de fric, pense d'abord et écris, après on verra ! Bidons, s'abstenir. Robert Collin, La Bouthière, Chenoves, 71940 St-Boil.

« LA BOUGEOTTE ? » : Pour canard, cherche combines sur tous les pays, cherche témoignages de types ayant fait la route, cherche adresses étrangères. Richard Jamin, 22, rue Anatole-France, 93170 Bagnolet.

RIBOULDINGUES : Fous de la nature et de l'aventure cherchent un mec et deux nanas pour partir Sahara, Afrique, Madagascar. Départ dans 2 mois. Jean-Jacques Thévenin, 13, Impasse des Sources, 92 - Antony.

LUTUCULITICILOTOCO : 23 ans, possède permis de transport en commun, conduirait cars ou vieux bus de la R.A.T.P. en juillet-août pour le plaisir. Marc Catala, 30, avenue du Roule, 92 - Neuilly.

GURU GURU : Pour renseignements sur l'Australie, écrivez-moi, avec enveloppe timbrée pour la réponse : Y. Monin, 14, rue Blanqui, 69 - Vénissieux.

OSSO BUCCO : Désossé ch. mecs (ou, et) nanas en vue voyages en Europe et Orient à partir de juillet, jusqu'à... Ou commune rurale dans le sud. François Dancel, 32, rue de Dijon, 76200 Dieppe.

BRIOCH ! : Cherche G. ou F. pour effectuer voyage à Istanbul pendant mois d'août, pense utiliser voiture. Noël Brié, B. C. 40, I. R.A., rue Vincent-Faïta, 30000 Nîmes.

CHAN PO TIE : Ch. garçons ou filles pour visiter ensemble la Grande-Bretagne cet été. Michel Dang Van Thu, 28, rue Paul-Aigis, 77360 Vaires.

SCORBUT : Mec 23 ans, ch. tous tuyaux sur navigation à la voile (longue durée), possibilité de survie aliment et fric. Didier Cotten, 23, chemin des Capelles, 31 - Toulouse.

CRISTOBAL NOUS VOILA : Ch. point de chute et adresses de tontons d'Amérique du Sud pour accueillir 2 neveux français dingues d'Incas (Pérou, juillet à septembre 1973). Bernard Maiot, « La Ferrandière », 42580 L'Etrat.

L'ESSENCE : Cherche renseignements de toute sorte sur problèmes concernant un voyage en 2 C.V. en Afrique noire : Sénégal, Mali, et surtout la traversée du Sahara. Daniel Cabé, 120, r des Moines, 75017 Paris.

BECASSINES : J. F. 22 ans, ch. J. F. pour pays de l'Est (juillet, août) en stop ou en voiture si possible. Sérieux. Ecrivez-moi rapidement. Andrée Le Roy, 4/14 Georges Leredu. Résidence des Rinvals, 95130 Franconville.

CRISTOFF COLOMBOFF : Ch. renseignements pour voyage économique par bateau vers U.S.A. ; cargo mixte ou plaisancier. Que ceux qui savent quelque chose m'écrivent vite. Merci. Denis Gangloff, 9, rue des Perdrix, 68200 Mulhouse.

ALBERT LA MAUDITE : Tous renseignements pour Maroc, Mauritanie, trajet, bouffe, coucher... Michel Garnier, 90, rue d'Avely, 80300 Albert.

ASIATIC CIRCUS : Cirque-théâtre gars plus fille désirent parcourir l'Asie en faisant du théâtre ou du cirque dans villages pour rentrer en contact avec les habitants. Départ été 73. En plus : cherche vieux combi. V.W. Alain Grégoire, 18, r. de la République, 95440 Ecouen.

ADIEU : J'ai 1 500 F pour aller Amérique du Sud et en revenir, envoyez-moi le plus possible de tuyaux pour le voyage. Jean Moureaux, 74, rue Hyppolyte-Lefèvre, 59045 Lille Cédex.

ORIENTATIONS : Deux jeunes cherchent trois autres possédant une voiture pour faire voyage au Moyen-Orient en juillet et août 73. Paul Wright, 88, rue du Vignoble, 67310 Traenkeim.

MATADOR : Motard cavalant vers ses 19 berges, recherche coéquipier (féminin si possible) pour se tirer une bourre du côté des pays de l'Est. Loïc Régnault, 13, avenue de Paderborn, 72000 Le Mans.

AH MADONA KRISHNA ! : Vue départ, ch. combines pas cons pour Inde et pays proches. Jean-Louis Villevaudet, 5 R.G., 2e Compagnie, Satory, 78013 Versailles.

COOLTOUJOURS : Ch. f. ou g. pour partir début juillet peut être sans retour. Itinéraire décidé ensemble. Nicole Cerveau, 32, boulevard Hardy, 93370 Montfermeil.

HUGH ! : 3 gars partant début 74 sur Brésil et Pérou cherchent des anciens de cette route pour conseils et tuyaux pour voyage surtout mais tous renseignements sont bienvenus. Camille Baumard, 26 bis, avenue Vauban, 49000 Angers.

GROS BRAS ? : Ch. 2 gars pour voyage Afrique en bus. Départ septembre 73. Agés de 20 à 23 ans. Marie-Pierre Fages, Lycée Mixte de 01200 Bellegarde.

RAJDEN : Ch. mec ou nana pour partir en Norvège de début juin à fin août. Philippe Nedjar, 10, chemin de la Cascade, 73000 Jacob-Bellecomette.

ORIENTO : Pars cet été en Extrême-Orient, ch. tous renseignements sur Thaïlande, Birmanie, Laos, Malaisie, Indonésie. Louis-Marie Krotoff, 13, r. de la Molle, 13100 Aix-en-Provence.

Journaux

FUSION : Cherche vendeur en France. Tous ceux qui s'y intéressent, écrire à FUSION. Journal sur la Rock Music; sur les mouvements écologiques avant tout pour ceux qui aiment la jeunesse et ses rêves, et ses utopies et ses idéaux, etc. Vincent Lempereur, 30, rue Louis-Marcx, Bruxelles 16, (Belgique).

A L'ENVERS : Nouvelle collection bouquin cherche auteur pour écrire sur-contre technologie. Sciences parallèles et marginales. Martine Castaing, 6, rue du Mail, Paris. Tél. : LOU. 07-92.

GOULVENN : Nouveau fanzine (3 numéros) cherche scénaristes, dessinateurs, rédacteurs d'annonces sur la B.D. ; écrire et envoyez ces dessins à Jean Haute, 57, rue Lecourbe, 75015 Paris.

LA TAUPE N° 0 EST PARUE : Poèmes de Paine-Boudet-Leroy et textes divers. Envoyez 2 F en timbres si vous pouvez pour exemplaire. Francis C./O. Leroy, 49, rue de l'Hôpital, 51200 Epernay.

RACINE ETRONC : Cherche ceux et ceusses qui pourraient m'envoyer toutes sortes de B.D. et textes pour planter canard. J'ai ronéo et tout. Sylvaine Boulhaut, 21, avenue Paul-Vaillant-Couturier, 93140 Bondy.

DYLAN REVISITED : Quelques amis de moi et moi font une biographie de Bob Dylan. Nous sommes très intéressés par tout ce qui le concerne. On a besoin de photos. C'est possible ? Hartinek Deltastraat, 12, Victorie Plein, Amsterdam.

L'OR VERT CONTINUE : Le N° 5 est parti. Au sommaire « Culture contre civilisation », « Tribunal pour un avortement », « L'endoctrinement à travers les bandes publicitaires », « Concerné ou cerné par des cons », « La mer qu'on voit danser », « La sexualité : première expression de la liberté ». A partir du N° 6 : Recherche de la Spiritualité perdue. Ecrire : « L'or vert », B.P. 151, 13654 Salon. Abonnement 12 numéros : 24 F ; 6 numéros : 12 F. Spécimen : 2 F en timbres.

L'ABBECANE : Revue trimestrielle pas corrigée, couverture sexy, les nouveaux partis à Bordeaux : Prot, Pipu, B.D. Delafond, plein tout plein, Pineau, Idarocha, Pyramythe et Dalavert... « L'Abbécane » : 6, rue du Lancera, 33 - Bordeaux.

LA MANDIBULE : Journl B.D. et autres ch. collaborateurs pour son N° 3 et suivant. Débiles ne pas s'abstenir. Xavier Du Colombier, 5, rue Chevreuil, 42100 Saint-Etienne.

POILS AUX CANNES : Peux envoyer nouvelles dans « canards de tous poils ». Tendance nettement surréaliste. Cherche éditeur pour recueil de nouvelles et plaquette poésie avec collages et illustrations en rapport avec le texte (possibilité tirer moi-même sur offset). Réponse et envois de textes assurés. Jean-Marie Morel, 40, avenue de Romans, 26000 Valence.

ZIGOMAR : Journal au goût sauvage n° 2 est sorti, spécial : 1,50 F. Abonnement 4 numéros : 6 F. N° 3 spécial Larzac est sorti.

TORCHE CUL N° 7 VA PARAITRE : Numéro spécial Hifif Hurrah. 1 F en timbres. N°s 5 et 6 encore disponibles. Jean-Pierre Jezequel, 157, rue Cardinet, 75017 Paris.

AMERIANE : Dans le n° 3 : L'envers du silence ou la vérité sur les éditeurs, ainsi que des poèmes et une B D. Jean-Marc Léger, 10, rue Louis-Thévenet, Bloc 18, 69004 Lyon.

L'HYGIENIQUE : Papier périodique instable torché à la main. 20 feuillets pour mettre le Monculisme à la portée de chacun et de tous. 2 F le numéro. J.-B. Croin, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

BEUARK N° 4 EST SORTI : L'intérieur spécial lycées, interview de J. Savoy, Magma, B D de Rémy. Plus textes, dessins. Prix 2 F en timbres.

BEUARK : Organise pour le 12 mai une grande fête à Troyes (cirque municipal). Cette fête sera ce que vous voudrez qu'elle soit. Beuark, BP 2043 10011 Cédex Troyes.

MAINMISE : Distribution de Mainmise : presse parallèle kébékoise. La province est dure à toucher. Si tu connais une ou deux librairies cool dans la ville, branche-la sur Merlin Arkancier, 124, rue du Guelmeur, 29200 Brest. Si tu ne connais pas le journal, branche-toi.

L'OR VERT : « Ecologie libertaire » accepte tout article, tuyaux, dessin surtout et lecteurs. Nos spécimens contre 2 F en timbres. BP 15, 13654 Salon. Contacts sur Marseille : 66 44 43.

ALLO ? : Recherche livres Alphonse Allais et journaux de 1800 à 1900 dans lesquels il a écrit ses contes. Gilles Bourlet, bâtiment D 21, Résidence de Bellevue, 60000 Beauvais.

CONTRAT : Poètes, dessinateurs, adressez-nous vos créations. Nous les éditerons dans notre journal qui doit paraître prochainement (2 F en timbres pour la réponse). Michel Bouton, 38, rue Georges-Bizet, 21000 Dijon.

GRACY : C'est un tout nouveau-né. Tous ceux qui veulent envoyer des dessins, des textes, petites annonces et surtout des sous. Tous ceux qui veulent un exemplaire écriront à Patrick Colin, 88, rue Angelot, Avion, en échange de 5 timbres à 0,50 F plus un pour frais d'envoi. On leur enverra le numéro 1 ou 2.

FORMES : Attend vos comptes rendus des principaux festivals qui auront lieu cet été. Ecrire à Formes, 31, rue du Clos-des-Moines, 95100 Argenteuil.

THE STAR SCREWER : Le n° 2 est sorti : 3 F. Abonnements : 10 F pour 4 numéros (chèque) 2 F ; un texte inédit de Burroughs. BP. 2, 24290 Montignac.

L'ECCHYMOSE : Journal à poil, sort son n° 9 fin avril 73. N° 8 encore disponible contre 2,50 F en timbres. Poèmes, B D, informations. Ça vaut « Actuel ». Merci pour les petites annonces. Abonnement 12 numéros pour 10 F. L'Ecchymose, 43, r. Ecuyère, 14000 Caen.

LES LUNETTES MAGIQUES : Contre 2 F en timbres. Berthin Jacques, poste restante 48, 75009 Paris.

NOUS : Est paru. Journal fait par vous. Le sujet du n° 2 : la route. Envoyez-nous par écrit vos expériences. « Nous » est fait à partir de vos lettres. Pas de lettres, pas de canard. Dessinateurs amateurs, envoyez vos B D sur stencils. On publie tout. 1,50 F. Dans le n° 1, les chanteurs occitans et plein de trucs. Richard Jamin, 22, rue Anatole-France, 93170 Bagnolet.

Contacts

A LA BAGUETTE : Cherche personnes intéressées pour création [illegible] (style « Grand Marché Cirque »). J'ai déjà des idées, pas de fric, peut-être un local, mais surtout envie de faire la fête. S'adresser [illegible] ce Quincy, 77 Combs-la-Ville.

COLL [illegible] et filles tout [illegible] années et [illegible] Marie Rolland ou ailleurs [illegible] François, [illegible] Fraternité, Saint-Chamas 13250.

BLA BLA BLA : Causerie discussion : « La Coopération et la créativité appliquée à la vie quotidienne ». Groupe d'entraide mutuelle (pratique et psychologique). Mardi 8 mai et jeudi 10 mai, 20 h 30. Centre Américain, 261, bd Raspail, 75014 Paris. Entrée : 7 F.

FAIT MAIN : Garçon vivant en communauté, cherche formation artisanat utile, métier manuel (bricolage, menuiserie, etc.). J. Patienti, 71, rue des Saints-Pères, 75006 Paris.

T'AS BIEN RAISON : Doit-on obligatoirement s'emmerder à plus de 40 ans ? Cherche contacts avec personnes de ma génération ne se prenant pas au sérieux. Aime la jeunesse actuelle. Désire vivre : rire, discuter, etc. Indispensable habiter Bordeaux ou environs. Renée Durcy, chez Mlle Nicole Dubo, 33 - Le Bouscaut-Cadaujac.

COMPAGNON : Cherche boulot pour Pâques, région Chartres. Juin-juillet, toute la France. Bruno Jousset, Loigny-la-Bataille, 28140 Orgères.

LA QUILLE : Bidasse cherche g. et f. aimant pop. et discussions. Répondra à toutes les lettres. Régis Valgalier, conducteur 2 099, 1er escadron, 2e peloton, 120 R.T., quartier Lariboisière, 77307 Fontainebleau.

ET PONDUS : Cherche à me documenter et à rencontrer des gens intéressés, de manière sérieuse sur une formation d'éducateurs valables pour enfants défavorisés. Tout ceci dans le but d'une aide sociale. Valérie Dupont, 89, rue J.-Dulud, 92 - Neuilly-sur-Seine.

T'AS PAS LE VERTIGE ? Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même et tombe dans l'abjection. Eliette Eugénie, 19, av. du Jura, 44400 Rèze.

SCHMOLF : Cherche contacts M.L.F. et sympathisantes, Nancy et région. Annie Rémy, Cité de Médreville, A 5 B, 54 - Laxou.

CINEASTE : Cherche jeunes filles et jeunes hommes, « beaux », entre 15 et 25 ans d'âge apparent, comédiens ou pas, pour rôles principaux dans un long métrage. Cherche également petits rôles divers, hommes, femmes, beaux, laids, grands, petits, minces, gros, étranges, et enfin tous les freaks intéressants. Envoyer photos à Alexandra Film, 3, rue Turgot, 75009 Paris. Avec votre téléphone au verso.

ET LA-BAS : Pour renseignements sur l'Australie, écrivez-moi, avec enveloppe timbrée pour la réponse. Y. Monin, 14, rue Blanqui, 69 - Vénissieux.

BELLE ILE : Sommes isolés dans notre quartier. Aimerions avoir contacts. Passez nous voir, vous serez les bienvenus. Intéressés aussi par projet communauté. Pierre Lami, 14, rue Lakanal, 75015 Paris.

QUEL PROGRAMME : Ancien de la route, chevelu, [illegible] violent Libertaire, 39 ans, heureux de vivre, mais triste d'être seul. Ch. pour projet vivre ensemble une hippie comme moi, vie saine (pas de [illegible], pas de voiture). Jean Alexander, 73 bis, rue [illegible] Pontoise, 95290 L'Isle-Adam.

"L'ITALIEN DES ROSES"
un film de Charles Matton.

JERICAL EXPEDITIONS

Si vous aimez les voyages organisés,
les clubs où l'on s'em...
les circuits traditionnels...
les balades en « troupeaux »...

ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! ! !

Nous faisons autre chose...
des expéditions en mini-bus Ford et Land-Rover par petits groupes.

FORMENTERA - MAROC - GRECE - TURQUIE - AFGHANISTAN - SCANDINAVIE (Cap Nord) - SAHARA - AFRIQUE NOIRE

Le catalogue est gratis, mais les P. et T. ne nous font pas de cadeaux, pensez-y (2 timbres à 0,50 F sont les bienvenus).

JERICAL « EXPEDITIONS », 113, RUE DE L'OUEST, 75014 PARIS.

Ça nous arrangerait bien si vous vous abonniez : c'est encore le meilleur moyen d'aider le journal

Alors quoi !
Il reste encore des albums de Crumb.

40 F pour 12 numéros
+ l'album de Crumb

ou

45 F pour 12 numéros
+ 1 disque
à choisir dans de nouveaux disques de l'histoire du pop :

au choix l'un des 33 tours suivants :

☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
☐ Rod Steward et Steam Packet.
☐ Les débuts du Soft Machine.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case qui correspond à votre choix).

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger :

courrier ordinaire : 50 F
par avion : 60 F
(sans disque ni Crumb)

Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.

Rappelez-vous :

Nos 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
Nos 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.
5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.
6° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.

MOSIKOS : Intéressés par Collectif musik à Clermont-Ferrand ? Tél. 93 64 52. Surtout si vous avez repéré un local pour. Christian Dongiraud, 8, rue Renouard, 63 Clermont-Ferrand.
COUPLE quatre enfants (6 ans, 4 ans, 15 mois et 7 mois) désire contacter couples, enfants, mères célibataires ou célibataires tout court, désirant faire vivre village à demi déserté (Sud, Sud-Ouest) d'ici un à deux ans. Daniel Claire-Rémy, Tronchine, 74230 Thones.
A TABLE. Association cherche comédiennes pour tournée théâtre. Animation cet été, sérieux espoirs de bouffer tous les jours. Tél. 606-36-56, Alain Sachs, 6, r. Neuve-de-la-Chardonnière, Paris 75008.
MENTEUR ! : La vie à Angers n'est pas drôle, ceux de la région qui veulent sortir de ce ghetto, m'écrire. On essayera de faire quelque chose. Michaël Debis, 37, bd Gaston-Birgé, 49000 Angers.
ESSAYER : cherche garçons et filles pour essayer de démarrer un groupe artisanal (local de vente en commun, patente unique). Jocelyne Triolet, 23, rue de Jericho, 54220 Malzeville.
SADIQUE : garçon 19 ans, cherche boulot comme éducateur dans centre d'enfants (caractériels, cas sociaux, etc.). Marcel Capitani, 3, allée des Peupliers, 94310 Orly.
COPIEURS : cherchons renseignements, locations, travail dans l'Ariège (Foix, Pamiers) en vue d'implantation, élaboration progressiste « V, du Bosc ». Patrice Lauverjon, 38, rue de la République, 92190 Meudon.
MCZ = WAO : cherche tous renseignements et documents (non rendus) de toutes sortes sur Einstein, sa vie et son œuvre. Envoyez-moi tout ce que vous avez. Philippe Hérissé, 11, rue Merlet-de-la-Boulaye, 49000 Angers.
NOMADES : petit groupe descendons habiter région Nice début mai. Nous cherchons des contacts pour créer une équipe de recherches musicales — chansons, poésie, comédies fantastiques et spectacles pour enfants — dans la région. Jane Reviriego, Le Briss, 9, rue Chappe, Paris (18e).
TRISTES CLOWNS : Garçons et filles veulent faire les troubadours (cirque, clowns, théâtre) vers les Indes. Aucune expérience du spectacle. Départ, août 73. Cherchent d'autres jeunes pour partir ensemble en voiture. Alain Grégoire, 18, rue de la République, 95440 Ecouen.
MAIS QUOI ? : cherche lecteurs et lectrices d' « Actuel » à Toulouse. Faut faire quelque chose. Maurice Brengues, c/o Danièle Sigala, 1, rue du May, 31000 Toulouse.
LES PLANCHES : compagnie théâtrale, cherche comédiens professionnels pour tournée juillet, rémunération prévue. Ecrire Roland Arrouasse, 23, allée Rodin, 95200 Sarcelles.
TRES UNDERGROUND : freak underground ayant peu de fric cherche cartes postales, revues et vieux books sur spéléologie. Jean-Claude Tessier, Résidence Les Iris, n° 1, 92600 Asnières.
PEUT-ETRE : Puis-je rentrer en contact avec des gens qui ont tenté de réaliser une éducation hors système ? Christian Posianiec, 76, rue de la Mariette, 72000 Le Mans.
COLLECTIONNEUSE : Couple plus un bébé cherche couple ou non avec bébé (ou petits enfants) pour organisation garderie à son domicile et promenades. De préférence dans le quartier. Catherine Thomas, 81, rue de Tolbiac, Paris (13e).
COLLEGUE : Crècherai le 1er juin à Marseille. Cherche quelqu'un pour partager loyer. Didier Leyaouanc, Quartier « Les Aires », 04430 La Brillanne.
PLOMBIERS : L'envie du désir : perturbations diverses, fuite du désir... Mauvais contrôle du plaisir (trop rapide chez lui, trop lent chez elle). Comprendre pour mieux se libérer et agir. Pas d'académisme mais confiance et réciprocité. Pour renseignement, écrire (en précisant moments libres même en week-end, type de problèmes et désiderata). Neuro-Psy, 4, rue Rigaud, 92200 Neuilly-sur-Seine.
LOMBARDO-WAO : André Breton a écrit : « C'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions imaginaires, l'existence est ailleurs ». Quelle est votre expérience personnelle... secrète, fantastique ou banale ? Guy Lombardo, Poste restante, n° 25, bd Saint-Germain, 75005 Paris.
DERIVEUR : Sans aucune attaches à Paris, j'aimerais que les amis et amies d' « Actuel » me contactent. Il y a sûrement quelque chose à faire, on le fera. Marc Fripier, 35-37, rue de la Mare, Paris (20e).
IGLOO : Avant n'importe quoi, qui êtes-vous ? Vous qui voulez plus de chaleur humaine, d'amitié, aimez-vous votre solitude ? Brisons-la. Jean Carlo Marchio, Château Belmont, escalier 18, 13013 Marseille.
MANIVELLES : Cherche garçons et filles pour essayer de démarrer un groupe artisanal (local de vente en commun, patente unique). Jocelyne Triolet, 23, rue de Jéricho, 54330 Malzeville.
ZZZZ : Zazen, only Zazen. Tous les jours, sauf lundi, à 7 h 30 et à 9 heures, sans but, sans profit. Taisen Deshimaru, 45, rue Pernetty, Paris (14e).
REQUIEM POUR UN PIANO : Ça fait mal de se sentir mort. Si un jour un lecteur d' « Actuel » peut m'écrire un jour de pluie où son électrophone est en panne et où sa femme n'est pas là, qu'il le fasse. Et si ça continue, je ne partirai pas en Lozère. Alors... Roger-Antoine Waolelaid, 129, Gde-Rue, Villemomble, 93250 Saint-Denis.

rivages

festival de Tabarka.

(Tunisie) : 1 semaine : 650 F

2 semaines : 880 F

MILES DAVIS - RAVI SHANKAR - GONG - PROCOL HARUM - TEN YEARS AFTER - CRIUM DELIRIUM - RUFUS - MAGIC CIRCUS

et beaucoup d'autres

RIVAGES vous offre la posibilité de voyages - découvertes, notamment :

SENEGAL : 3 semaines, 1 995 F
CAMEROUN : 3 semaines, 2 400 F
LIBAN : 2 semaines, 1 350 F
MAROC : 2 semaines, 595 F

Formule de voyages autogérés en Afrique. Dans les villages chez l'habitant !

330, rue Saint-Jacques
75005 PARIS
Tél. : 033-89-10

Veuillez m'envoyer votre journal programme sans engagement de ma part.

Nom :

Prénom :

Age :

Adresse :

Mosik

DUR DE LA FEUILLE : Recherche personne jouant du dulcimer pour l'écouter ! Marianne Gay, 4, r de Berry, 94 - Cachan.

MA SONO LETA... : Sono y aura ! Groupes amateurs ou semi-pros, finis vos problèmes de sono. Je possède une F.B.T., qui se plaint de ne pas être suffisamment employée. Ecrivez-moi rapido, qu'on puisse en pousser une ensemble... Jacques Batocchi, 2, rue Camille Pelletan, 92120 Montrouge.

BRANCHE-TOI, HIDALGO... : Y'a pas que l'électricité dans la vie ! Y'a le flamenco et c'est pas cher. Faut une bonne oreille. B. Peltier, 41, r Vasseur, 95 - Argenteuil.

GALIGALA VOBIS CUM : Organisateur de galas, recherche chanteurs et collaborateurs pour des spectacles. C.V. et photo à Jacques Meurant, 27, av. Jean-Jaurès, 93300 Aubervilliers.

CHEZ LES PAUPES : S.V.P., envoyez-moi des paroles pop (Procol, Pink, Buckley, Lou Reed, Caravan, Doors, Syd Barrett, Jethro Tull, Grateful, Family, etc.) ; jusqu'à présent, ce n'est pas l'abondance. Qui peut me renseigner sur le (les) recueil(s) de Pete Sinfield ? Tout ça pour le rêve fragile d'un bouquin sur la poésie pop. Merci, et les ténèbres s'ouvriront sur des marées d'astres nouveaux. Jean-Pierre Arnoux, 32, rue Gambetta, 21000 Dijon.

CLITO PAS GAGA : Ai marre de sentir mes textes se pourrir sinistrement. Cherche bon groupe style Soft, Zappa, Full moon ensemble, Rhésus O, Magma, etc., pour déclamer... Ne possède comme matériel que mon cerveau. Région indifférente si hébergement. Jean-Luc Clitoris-Marichal, 5, rés. du Plateau, 98, av. M.-Thorez, 94500 Champigny-sur-Marne.

SOUVENEZ-VOUS : Soirées rétrospectives pop music sur Paris. Pour tous renseignements, Francis Broussard, 87 bis, av. du Gal-Leclerc, 75014 Paris.

CHANTI-DAS : Groupe professionnel (aut. comp.) cherche bassiste avec matériel. Urgent. Vie en communauté et travail assuré. Pierrot Xicluna, chez M. Henri Rome, quartier de Jumas, 30500 St-Ambroix.

ATTICA : Groupe belge cherche contrats en Belgique, Luxembourg et France (frontière franco-belge). Style : influencé par Génésis, Alice Cooper et Velvet Underground. Norbert George, 12 bis, r. Romédenne, 5750 Florette (Belgique).

RAVI : Cherche sitar indien (même manufacturé à Londres !). Peux l'acheter (faire offres) ou l'échanger contre petite chaîne hi-fi plus discothèque assez éclectique. Jean-Marie Morel, 40, av. de Romans, 26000 Valence.

IL EST SYMPA : Sonorisateur avec mat. et camion plus light show, cherche contrats. Tél. : Bernard, 726-21-65.

GROSSE TETE : Batteur, 25 ans, percussionniste, chanteur compositeur, défoncé d'idées et de projets recherche soliste, bassiste, organiste, flûtiste et choriste pour travail sérieux. Vie dans communauté. Allan Jouanne, 33, rue du Gord, Le Coudray, 28000 Chartres.

CARUSO : Si vous avez une belle voix et bon matériel pour chanter rock (Stones, Who, Beatles), venez me voir. On est 4 avec un local. Tél. : 325-56-07. Eric Noizette, 12, rue de Seine, 75006 Paris.

CUICUI : Flûtiste cherche groupe ou musiciens voulant former un groupe. Répondez vite. Tél. 027-22-45, Laurent Carré, 61, rue des Galons, 92190 Meudon.

MENTEUR : Groupes Hirsut et Fleur du Mal recherchent contrats pour concerts à partir du mois d'août. Manager : André Gaska, 1, rue Henri-Dunaud, 03150 Varennes-sur-Allier.

ANDRE : Très bon batteur avec double Premier, cherche groupe pop qui soit déjà rôdé. Réponse assurée. Jean-Louis Verschueren, 25, rue Poulain, 80320 Chaulnes.

ZIM BOUM BOUM : Fanfare en pleine remontée printanière cherche bons musiciens (basse à vent, sax., trombonne, etc.). Philippe Gautrot, 8, rue St-Hubert, 75011 Paris.

BUCHEURS : Batteur plus bassiste connaissant solfège et possédant local, cherchent soliste et (ou) organiste pour travail sérieux (hard blues). Tél. : KLE. 88-22, poste 431, dem. Frédéric. Patrick Jeantet, 100, rue de Rambuteau, 75001 Paris.

OPTIMISTE : Cherche batteur, rythmique, chanteur, organiste (avec mat.), pour reformer groupe. Boulot en vue, très urgent. David-Francis Kaya, 74, bd Edgard-Quinet, 75014 Paris. Tél. : 844-21-71.

TIMBREE : Pouvez-vous m'envoyer paroles plus accords folks toutes races (Amérique Nord et Sud, Irlande...). Partitions et Songs books trop chers. Patrick Martine, allée des Châtaigniers, 18100 Vierzon.

POP HEAD : Ch. local pour répétitions à Paris ou en banlieue (pas cher). Arnaud Combes, 30, rue Pernetty, Paris 75014.

PERE NOEL : Gratteur aimerait recevoir partitions pour guitare de chansons folk. Merci. Maurice Pascal, 3, place Noël-Blache, 83100 Toulon.

LA FANFARE DU DOCTEUR MOUCHLKEK : Recherche, même moyennant finance des morceaux populaires arrangés pour cornets, trombones et basses. Yves Waldteufel, 93, rue du Pont, 89000 Auxerre.

LE GROUPE SUPER HUIT : Recherche un local avec téléphone (si possible) dans Paris, pour des réunions et des projections en super huit uniquement. C'est-à-dire que nous essayons de former un circuit de distribution marginale tout d'abord dans Paris ensuite en province. Local assez grand si possible de façon à contenir une centaine de personnes, les projections auront lieu surtout la nuit. Guy-Jean Genevier, 41, r. de Château-Landon, 75010 Paris.

CROUPION : J'en ai marre de tout. J'aimerais quelqu'un qui m'apprendrait à aimer la musique. Angela Bouty, 28, rue du Poulet, Paris (18e).

RIGOLO : Bassiste avec bon matériel, cherche groupe hard-rock pour travail sérieux. Gérard Dejoux, rue René-Descartes, ch. 216, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois.

EN PASSANT : Organiste et batteur (bon matériel) cherchent musiciens aimant Genesis, Yes, Soft. A vendre aussi batterie Meazzi : 1 000 F. Jean-Louis Guillet, chemin des Petits-Quarts, 39000 Lons-le-Saunier.

AVEC : Groupe amateur, avec local, cherche bassiste avec matériel et chanteur connaissant anglais. Elise Leroy, 4, rue Georges-Saurel, 92 Boulogne. Tél. 604-21-91 après 21 heures.

COSSUS : Guitariste, batteur recherchent musiciens sérieux (bassiste, pianiste, organiste, sax) style soft. Philippe Vidal, 23, av. du Parc-St-James, 92 Neuilly. Tél. 747-50-07.

KOSMIK : Guitariste aimant blues cosmic cherche groupe. Alain Kropfinger, 33, rue Jacques-Lauvel-Jessier, Paris (10e).

LES CHOUX : Nous sommes trois et cherchons un organiste style : Ange, Genesis, K. Crimson. Avons compositions personnelles. Nous partons dans une ferme au mois d'août et nous continuons à fond si ça marche. Alain Plantey, 21, Résidence des Grands Noyers, 95130 Franconville.

FAN : Cherche tous documents se rapportant à David Bowie des années 66 à 69 (photos surtout). Faire offre et écrire en joignant un timbre à 50 cts pour la réponse. Alain Lemaire, 57, av. Henri-Corvol, 94600 Choisy-le-Roi.

NEGOCE : Cherche possesseurs 33 t pas trop rayés pour enregistrement sur magnéto. Emprunt 4 F par disque. Passez ou écrivez : F. Carriat, 3, rue de Lyon, Paris (12e).

L'AVENIR : Groupe pop, poss. local dans région parisienne, cherche organiste et chanteur avec matériel pour contrats (profiteurs s'abstenir). Bruno Bournique, 183 bis, rue Béranger, 92700 Colombes.

GRILLON : Auteur, compositeur, interprète cherche MJC, foyer... pour chanter (style Cohen, CNSY) pour quelques centimes. Bertrand Louapre, BP 508, 51006 Chalons Cédex.

A VIF : J'ai une gratte et commence à savoir m'en servir, je chante pas mal, genre J. Joplin et fais mes textes. J'ai besoin de faire partie d'un groupe (débutants si possible). Claude Berlucchi, 63, rue François-Marquès, 65000 Tarbes.

COMPTE DESSUS : Que tous ceux qui sont venus voir Magma le 30 mars viennent m'aider à organiser un concert en plein air le 2 ou 16 juin avec 2 ou 3 groupes. Pierre Lemaire, Mairie-Service Jeunesse, 91, St-Michel-sur-Orge, Tél. 901-03-77, poste 56.

CAHIERS : Fous du folk, en ont ralboi de payer une tablature 5 F, vend 10 reliées pour 5 F (blues). Envoyer mandat-lettre. Sauveur Chemouni, 8, rue Paul-Léautaud, 92260 Fontenay-aux-Roses.

SYNTHETISER : Cherche orgue électrique en panne ou clavier simple pour récupération. Serge Moroz, 138, rue du Temple, 3e étage.

MOISSONEUR : Batteur, genre jazz contemporain, cherche organiste, bassiste en vue travail. Gabriel Kovacs, 45, rue Thiers, 59590 Raismes.

Négoces

POUR ZAPPA : Vds camion J. 7 1 800 kg équipé orchestre (9 places). Année 1970. Ecrire : Bob Thévenin, « La Closerie », Bt A, esc. 1, 77 - Combs-la-Ville. Tél. : Yolande Hénebutte, 566-93-39, poste 463.

DAUGUET : Très urgent, vends Fender télécaster, 3 mois, blanche ; excellent état, prix : 1 450 F. Eric Daugu, 3, rue des Gobelins, 75013 Paris. Tél. : 336-24-01.

SAUVEE DES EAUX ? : Vends sono. Semprini, 100 W, plus console 5 entrées 2 000 F à débattre, plus deux colonnes 100 W. Tél. : 660-27-06, à partir 18 heures demander Moïse. Jean-Pierre Gladieux, 17, rue Jean-Jaurès, 92350 Robinson.

PARISIS : Vends ou échange contre guitare 6 cordes Folk, très belle guitare 12 cordes. Folle marque Epiphone. Prix : 300 F. Ecrire ou tél. au 962-22-22 (après 20 heures). Ehrhardt Luc, Pavillon Lafarge, route de Seine, 95240 Cormeilles-en-Parisis.

ECOSOLISTE : Ancien soliste, vds mon vox pour m'acheter un vélo ! Robert Gaudry, 2, rue Georges-Millandy, 92 - Meudon-la-Forêt.

BONJOUR ALFRED : Vds orgue électronique 2 claviers Marke Elka. 200 papiers. Louis Mariani, Musée des A.T.P., Jardin d'Acclimatation, 75016 Paris.

ROBINSON : Cherche vieille baraque avec un petit bout de terrain, pas trop chère, région indifférente, de préférence région désertique. François Robin, 5, rue Denis-Robert-de-Massy, 45000 Orléans.

HEIN ? : Deux couples plus un troupeau de chèvres cherchent ferme avec terrain (louer ? acheter ?), région montagneuse. J. Front, Cherves de Jauldes, 16560 Tourriers.

BONJOUR : Stages d'initiation au tissage. Métier 4 lames. Région Pyrénées. Hébergement, bouffe, 300 F par semaine plus laine. Toute l'année. Alexandra Swiezawski, Vebre par les Cabannes, 09310.

LITTLE BOXES : Achète n'importe quel prix le 33 t de Peter, Paul and Mary : « In the wind ». Joëlle Griengnberger, 48a, av. de la 1re D.B., Mulhouse.

RECTUM : Vds basse Aria et ampli Recta 75 W, 300 F. Et, batteur et bassiste amateurs avec matériel cherche groupe. Gérard Horte, 11, av. de la Solidarité, 91260 Juvisy-sur-Orge.

CHER : Vds 403 noire. Année 58, bon moteur, 4 pneus nfs. Prix : 600 F (à débattre). Cendrillon Nocera, 15, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris (4e).

ON SOLDE : Vds un piano électrique Hohner : 1 400 F. Une sono (100 W) avec deux enceintes : 2 000 F. Une guitare basse Hofner (300 F). Un ampli bass (30 W) : 750 F. Une caméra Bolex Paillard 8 mm : 200 F. Roby Sasson, 231-66-81, du lundi au jeudi, de 19 h à 21 h 30.

PALAVAS : Vds fourgon Peugeot 1 500 kg bon état, idéal pour camping. Jean-François Ramousse, 2, av. de Beauvert, 38100 Grenoble.

WAO WAO : SCA vends orgue Elka 2 claviers, 4 octaves, pédale oua oua incorporée. Ampli 100 x basse, 3 corps Manhattan, Agrandisseur Eumig, plus objectif Lens. Patrick Hauselmann, 35, rue de Verdun, Gournay-sur-Marne. Tél. 957-17-46.

QUIEN SABE : Aimerais acheter une guitare folk environ 350 F. Ivan Marton, 21, rue Saint-Roch, Paris (1er).

COLIS MAÇON : Vds orgue Welson « Président de luxe » avec pédalier. Excellent état : 5 500 F (neuf 8 600). Simone Serougne, 261, rue St-Denis, esc. C, 4e étage.

Vends casque Hi-Fi stéréo BST SH 22 plus connecteur ampli, le tout neuf 150 F. Claude Labitte, 41, rue de Château-Landon, Paris (10e).

WRATOL : Inconditionnel de Pink Floyd cherche cassettes enregistrées lors de la tournée du groupe en France (soit pendant un concert, soit sur RTL). Retour assuré. Didier Bonnamour, 60, r. Samatan, 13007 Marseille.

ENFIN, BRAVO ! : Pour randonnée pédestre dans le Massif Central, juillet-août, cherchons à acheter ou à louer un âne, « en bon état de marche », pour trimbaler, entre autres, un môme d'un an. On le récupère (l'âne) sur place début juillet. Patrice Weiss, 1, square Bolivar, Paris (19e).

MUY CARO : Vds chaîne Hi-Fi, platine « Garrard », 60 MK II, écoute de nuit, bras à multi-réglages. Ampli « Spes », puissance 2 fois 17 W plus deux baffles (« Spes »). Prix 1 500 F. Robert Zeghbib, 108, rue Caulaincourt, 6e ét., Paris (18e).

TROP TARD : A cause de l'armée, vends guitare électrique Hofner demi-caisse, deux micros plus housse. Kléber Laurin, 68, rue des Ecoles, 92 Aubervilliers. Tél. 833-22-41 après 8 heures.

BOF ! Vds magnéto, TK 146 Grundig, mono, 4 pistes, poss play-back, révisé, excel. état, bande neuve : 500 F. Franck Buathier, 262, bd St-Germain, Paris (7e).

VOISINS ? : Vds violon, marque « Compagnon », sans cordes, mais avec archet. Bon état, prix à débattre. Michel Robert, 90, av. de Bordeaux, 33510 Andernos.

ÇA RABINE DRANAT DUVAL : Problème : 100 NF : 10 x 10 x 10. Solution : vous. But : m'évader. Moyen : une vieille moto qui marche. Conclusions : merci à tous et à toutes. Jean Alain, Poste restante, Briançon 03200.

ZOOWIE ! : Vds super fringues 1920, perlées, brodées, velours, soie, etc. Etat extra. Occasions fantastiques. Séduction assurée. Cohen Martine, 30, rue au Maire, Paris (3e). Tél. 277-59-64.

ROGER : Vds comics U.S.A., en B D en français, inédits en France, 2 F le bouquin, liste contre 1 timbre. Patrice Vincent, 30, av. de Verdun, 74100 Annemasse.

PIP'LOCH : Qui aura la gentillesse d'offrir un véhicule fourgonnette que l'on aménagera pour pouvoir promener des personnes ? Maxime Jacques, 10, rue Auguste-Renoir, 94800 Villejuif.

ON BRADE : A vous, metteur en scène fauché, je vous offre caméra plus projecteur (super 8) avec 50 % de réduction sur le prix normal. Philippe Bertin, 21, allée de Trévise, 92 Sceaux.

KIK ET FLUK : Cherche bombarde, flûte, cornemuse, neuve ou occasion. Daniel Gaccon, 4, rue des Jacinthes, 94200 Fresnes.

MELI-MELO : Vds table de mixage MM3, 4 entrées mono ou 2 stéréo 100 F, guitare 1 micro, vibrato 200 F. Tél. 705-36-85, Franck Buathier, 262, bd St-Germain, Paris (7e).

MISSIER A TETE : Vds métier à tisser. Philippe Posth, Casaou St Faust, 64110 Jurançon.

A LUNETTES : Vds clarinette basse Selmer, état neuf plus étui, plus 3 becs : 2 500 F. Tél. J.-P. Rayon : ARC. 31-96.

WAO LE LAID : Cherche « Une semaine de bonté » de Marx Ernst (éd. J.-J. Pauvert). Alain Lacoste, 7, rue des Paradoux, 31 Toulouse.

THALIDOMIDE : Ch. photos tous formats ou négatifs représentant accouplements animaux normaux ou anormaux. Jean-Michel Marche, rue de la Libération, 54700 Villiers-sur-Preny.

TRANSHUMANCE : Vds Fender Télécaster custom 1 500 F. Jean-Yves Petitcollot, 2, rue de Lyon, 75012 Paris.

UNIONS : Achèterais un tandem pour aller faire une balade avec un copain. Didier Lalauze, 8, square de Fréjus, 91300 Massy.

ARAIGNEE : Fabrique des métiers à tisser en vieux bois toutes dimensions et toutes formes ; m'écrire à Jean-Marie Richou, Cherves, 16 - Jauldes.

HISTOIRES DE FOUS : Cause double emploi, échangerais camp militaire région Larzac contre collection d'entonnoirs. Michel Debré, Martinique.

HO, HISSE, LES VOICI : J'ai une cinquantaine de bouquins de la totalité des textes des chansons de Bob Dylan, pas un texte ne manque et il y a même les disques pirates. 20 F le livre plus 2 F de port. Patrice Bonneuie, 13, rue A.-Bouvier, 39600 Montmorot-Lons.

MEDOR : Vends pédale, Wha wah plus Fuzz (compagnon) 200 F. Tél. : 927-40-94 ; demandez Marc, après 18 heures. Marc Luciani, 26, boulevard du Nord, 93340 Le Raincy.

EN FIBIE : Achète Land-Rover bon état, diesel. Jean Majourel, Bréau, 30120 Salagosse.

JESUITE AND CO : Ne nourrissons plus Hachette et Co : vends divers, livres, revues, bandes dessinées. Liste sur demande. Gérard Moine, 74, avenue de Clichy, 75017 Paris.

BIEN BRANCHES : Pour tous vos travaux d'électricité, on est au courant ! Patrick Joubert, 3, avenue Geoffroy-L'Angevin, 75003 Paris.

ECORCHES ? : Peintre ayant besoin de vendre ses croûtes, aussi besoin de modèle féminin ; besoin urgent contacts. Jean-Luc Moreau, 12, square de la Madeleine, 77200 Tourneau. Tél. : 407-10-93.

TELEPHONEZ : Vds urgent caisse claire (peau Ludwig), plus tam-tam et basse, plus grosse caisse (355 x 457 mm) : Meazzi : 800 F. Jean-Louis Guillet, tél. le midi seulement (82) 24.12.45.

BON VOYAGE : Vds cause départ, ampli Davoli : 1 500 F (à débattre). Etat neuf. Dominique Benoiste, 201, rue de la Convention, 75015, Paris. Tél. : VIC. 26-27.

COMMERÇANT : Vendrais ampli stéréo-mono 2 x 15 watts. 300 F. Micro Philips + pied : 160 F. Electrophone 4 watts : 120 F. Réverbération : 100 F (avec ampli). Dominique Gimbergues, 24, rue E.-de-Goncourt, Champirosay-Darvell, 91.

RAMPAL : Vds 3 fûts « Star » + caisse cl. Ludwig + 2 cymbales + tous les accessoires : 1 200 F. Olivier Noullet, 22, av. Gambetta, Chatou, 78. Tél. : 976-76-41

LE SOUTERRAIN
ROCK PAS GAGA
ACTUEL
BYG RECORDS

récidivent :
sept concerts
maléfiques en mai ;

rock planant
de nos contrées,
electrotic
bizarro rock,
groupes allemands,
musiques éclatées,
films.

Au Ba-ta-clan (boulevard Voltaire) les 16, 17, 18, 21, 22, 23, 24 mai de 18 heures à 22 h 30.

Pour les programmes précis appelez Actuel ou rock pas gaga (OPE. 20-20).

Billets en vente :
Souterrain, 11 bis rue Galipeau, 92160 Antony - 237-68-72
Actuel, 2 impasse Lebouis
Givaudan, 210 boulevard Saint-Germain
Music-Action, 15 carrefour de l'Odéon
Mandala, 11-13 rue Vavin
Open Market, 19 rue du Roule, Paris 1er

UNE, C'EST PAS BEAUCOUP

Bravo pour les lecteurs d'Actuel ! Moi qui pensais qu'ils étaient un peu moins égoïstes et plus ouverts que les autres, je me suis trompée ! J'ai lu dans votre dernier numéro la lettre d'Yves, et je me suis sentie tout de suite concernée par tant de malheur allié à tant de volonté et de gentillesse. Je lui ai écrit, mais je suis la seule. Comment, aucun de vos lecteurs ne dispose d'une après-midi de libre de temps en temps pour y caser un ami supplémentaire !

Seule, je ne peux pas faire grand-chose pour lui. Ce n'est pas de la pitié qu'il demande, c'est un but dans l'existence. Il aimerait faire du théâtre et apprendre la comptabilité. J'ai besoin d'aide.

Marie-Odile Grugeon, 29, rue des Migneaux, 78300 Poissy.

Gigantesque Foires des femmes les deux et trois juin à la Cartoucherie de Vincennes. Un chapiteau entouré de dizaines de tentes, un vrai souk, un campement nomade aux portes de Paris. Les robes entassées ne demanderont qu'à être revêtues, on pourra bouffer dans tous les coins, les vidéos chaufferont sérieux et les marionnettes caquetteront sans répit. Un grand happening joyeux au féminin. Venez-y donc, sœurs, et apportez avec vous ce que vous voulez, vos instruments de musique ou de cuisine, vos déguisements favoris. Une permanence vous en dira plus long le samedi de 19 h 30 à 20 h 30, 73 rue Buffon. Demandez aussi la brochure de préparation en vente à la Commune ou chez Maspero.

Enfin, pour les Belges, la Mubef organise à l'Alma II de Louvain, le 15 mai à 21 h 30, un concert Colette Magny. La vilaine récidive à Bruxelles le 16 mai à 20 h 30 à l'auditorium P.E. Janson de l'UCB. Que viva el blues militant !

Tabarka, sur la Méditerranée pas très loin de Tunis, un paisible port de pêche, un festival rock, Miles Davis, Procol Harum, Ravi Shankar, Gong, Crium, peut-être Can ou Kraftwerk ou d'autres Allemands — oooh tros ! planant tout ça. Le festival s'étend du 5 juillet à la mi-août, deux semaines contenu 880 F, voyage compris. Certains trouveront ça cher, mais rien ne les force à y aller. Que ceux qui passent en Tunisie pendant l'été aillent dormir sur la plage de Tabarka et ne brancher sur Cassiopée en rejoignant sur les cocotiers ne se balancent pas mollement au-dessus de leurs chefs ébahis. Voilà

GIVAUDAN * IMPORT DISQUES *
201, Bd St-Germain. PARIS-7e - Tél. 346-10-44

PAS BIDON : 20 ans, dégagé obligations militaires, possède bon disques, ch. place de disc'jockey dans club banlieue sud de Paris (30 km) pour vendredi, samedi, dimanche. Même soirée, même pas bien payée. Michel Jacquel, 159, rue Nationale, 91170 Viry-Châtillon.

TIRE-TOI : A vendre 400 F, tête merlaud, 500 watts, 100 en crête, cause besoin expresse de fric pour partir. Passer chez moi après 18 h. Thierry Dellac, 3, rue Franklin, Saint-Denis, 93.

ASSEZ : A vendre télécaster 1 400 F et Welson basse : 500 F. Jacques Juste, 218, route d'Orléans, 91300, Massy. Tél. : 920-24-04.

MOLLO LES BASSES : Vds ampli « Bassman Fender » 50 watts. Très bon état : 1 800 F. Écrivez : Francis Lefaut, 9, rue du Commandant-Guilbaud, Savigny-sur-Orge, 91.

BLANCHE : Vds manteau afghan usagé, disques, 33 t. neufs : Pink Floyd, Folk Blues, John Lee Hooker, etc. Danièle Blanchard, 28, rue des Frises 85460, L'Aiguillon-sur-Mer.

CAUSE : Sono, 1 ampli 200 watts, 2 col. × 100 watts. Prix indiscutable. Mais venez discuter quand même. Leny Regue, 36, rue A.-Levasseur. CLI. 97-23.

BANJO LAID : Vds banjos, un très beau à 4 cordes, un autre moins beau mais moins cher à 5 cordes. Tél. : 637-55-59. Anne Schniter, 74, bd. du Général-Kœnig, 92200, Neuilly.

C'EST CHER : Vds stéréo 2 × 17 W : 1 200 F et sonophone alto. Paul Beutscher, 750 plus caisse. Marc Gaazen, 20, rue Molière, Chennevières-sur-Marne, 94.

URGENT : Vds ampli écholette, 100 W, baffle HP Altec-lensing. Dominique Luro, 8, rue du Dr-Lafosse, 92170, Vanves. Tél. : 644-48-50.

EMMANCHER : Pauvre mec ch. anche de guitare électrique, marque indifférente, pas cher. Pierre Talbot, 24, bd. de Strasbourg, 49000, Angers.

ONASSIS : Vds Vox Bass Fondation, 100 W, parfait état : 2 500 F. Sono Dupont 3 000 F. Patrick Malavialle, 87, av. du Pont-Juvenal, Montpellier, 34.

COPIEU : Etat neuf : copie U.S.A. de Gibson S.G. avec étui (900 F) plus matériel photo Fujita. Valeur 3 750 F. Vendu 2 300 F. Fhima Bruno, 32, av. de la Bourdonnaise, 75007, Paris.

TROIS VITESSES : Vds magnéto Philips, 4 pistes, 3 vitesses, stéréo, cassette. Prix intéressant. Urg. Daniel Petit, 55, rue Orfila, 75020, Paris.

CAUSE FRIC : Vds batterie incomplète Aska : 250 F. Grosse caisse, cymbales, charleston, caisse claire peau neuve. Jean-Claude Tessier, résidence Les Iris, nº 1, 92600, Asnières.

LA TASSE : Ach. veste plongée sans cagoule, même mauvais état. Joëlle Bardon, 73, bd de Courcelles, 75008, Paris.

TABLE D'ECOUTE : Cause armée, vds orgue Galanti. Console et ampli Mac 60 W + Wah-Wah. Distorsion et casque gratis : 2 500 F. Et, en plus, ch. fille pour rech. musicale (vocalement ou instrumentalement) pour travail sur magnéto. J.-D. Rabout, 67, rue Gambetta, Suresnes, 92.

CATALOGUE : Vds ampli, 70 W, Mahatam 2 000 F. Etat neuf. Basse + guitare basse : 500 F. Guitare électric 300 F. Jean-Luc Berquier, 45, rue Boulard, 75014, Paris.

URGENT : Ch ronéo (stencil), prix à débattre. Robert Bottoni, librairie Occitane, 3040, Salinches.

A DEBATTRE : Vds ampli, Mi 60 W solo, très bon état. Jmelgheriani, 7, rue de Grenelle, 75012, Paris.

LITHOGRAPHIE : Ch. presse report lithéographique manuelle. J.-P. Beyries, rue Besse-Lamontjoie, 47310, Laplume.

DE 20 H A 20 H 30 : Vds ampli, Mi S 40 : 1 500 F. Guitare imit. gibron : 400 F. Pied micro : 50 F. Dominique Dussaud, 8, rue P.-Laffargue, 94190.

WAO : Vds Norton Atlas, 750 cm³, 67, 2 500 F. Chaîne à changer. Réglage soupapes à faire. Michel Bongiovanni, 33560, Carbon-Blanc.

RAIDE : Vds basse imit. fender absolument toute neuve (3 mois), marque : Buxon, 500 F. Philippe Kukucka, 27, rue Pasteur, Mormant, 77.

J'ACHETE : Matériel : batterie, guitare solo, basse, ampli pour un groupe. Santi Patry, 218, av. d'Orléans, Massy. Tél. : 920-24-04.

HHHOU : Je vds directement aux lecteurs d'« Actuel » mon livre « Confins barbares » publiée à compte d'auteur. Envoyer 10 F en chèque à mon adresse. Cerge Guignolet, 17, rue St-Pierre, Charenton, 94.

YOOU HO OUI : Ch. une mobylette bleue pour faire la route à Pâques. Ne possède pas beaucoup de fric. Philippe N'Diaye, 32, rue J.-Mermoz, 94800 Villejuif.

POTIN : Vendeur, débiteur, emballeur, ch. local, pour répéter sur batterie. Eventuellement location. Serge Mandelbaum, 152, rue de Flandres, 75019, Paris.

PAIKONTAN : Ch. ampli Fender Bassman. Paie comptant. Bernard Million, 5, rue Domrémy, 75013, Paris.

SEGUIN : Je ch. contre matériel utilitaire ou argent 2 chevrettes pour commencer mini-élevage beau et gentil dans le mas où nous vivons... Gérard Rosolen, 49, bd Battala, 13001, Marseille.

BIFTONS : Avis à tous : curetons, mecquetons, mecquesses. Achète harmonium pas cher. Evelyne Trias, rue du Dôme, 69370. St-Didier au Mont-d'Or.

LE DEPART : A vendre ampli—tuner Teleton TFS 50 W, neuf, 1 300 F. Plus platine, magnéto stéréo, Sharp RD 712 : 1 000 F. Passez ou écrivez F. Carriat, 3, rue de Lyon, 75012, Paris.

MARYLIN : Musicien à l'armée ch. cause, jeu de scène désormais impossible perruque longue, blonde et bouclée. Luc Haultier, 55, rue Edouard-Vaillant, 18000, Bourges.

Messages

BOUM : Cherche à correspondre avec Pierre Desmet, connu à la communauté de la Poudrière, rue de la Poudrière à Bruxelles. Donald A. Chailly, 25, rue du Gal-Frère, 54500 Vandœuvre.

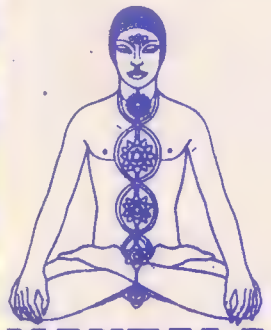
TIC : Espère signe de vie de Clovis et Jobard rencontrés à Saarbrücken. J'attends et je m'ennuie. Törni vous salue. Charlie Altemeyer, 52 Sommerberg, 6621 Köllerbach/Sarre, Allemagne.

PLOC : Jean-Pierre de Jarrie (38), on n'a jamais eu ton adresse, mais on a ton bouquin sur Artaud. Viens quand tu veux. Béatrice Debrièvre, Mas du Mouton, 30 Verfeuil.

SPLATCH : Ai perdu de vue J. F. Allemande, Brigitte Brandt ayant travaillé à la FNAC fin 71. Michèle Meunier, 302, rue de Charenton, Paris (12e).

JE SUIS UN MAUVAIS FRIPON de 24 ans, en taule depuis six mois qui a des espoirs de libération dans un délai très raisonnable. Avant, j'étais un fidèle, un infatigable lecteur d' « Actuel ». Aujourd'hui, ça me manque. Mais il y a tellement de choses qui me manquent actuellement qu'en réalité j'arrive à me passer de tout. Si j'étais optimiste, je dirais que lorsque le peuple me rendra ma liberté, je me retirerai dans une petite grotte et méditerai. Mais je ne suis ni un sage ni un fou.

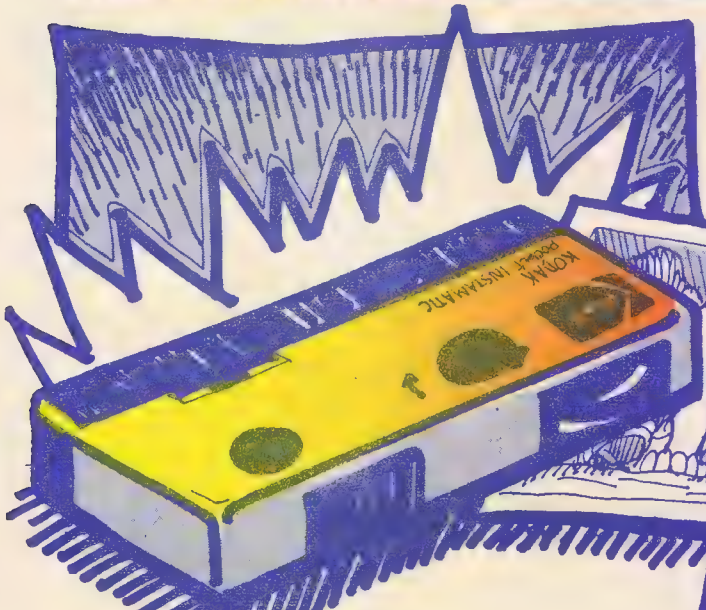
J'ai besoin de copains, même du FHAR. J'ai besoin de nouvelles, j'en ai marre de voir tous les jours les mêmes têtes, d'entendre toujours parler de prison, de ceci, de cela. Toujours le même refrain, il y a de quoi avoir le cafard. Je lance un appel. Ce que je voudrais c'est que ces prochains contacts avec des types pas cons du tout débouchent sur quelque chose. Que ce soit une expérience ayant un prolongement après...


MANDALA
VAVIN.

Boutique orientale
Spécialités Indiennes fringues
Artisanat Encens 'gros détail'
Restaurant ouvert jusqu'à 23h.

11 et 13 rue Vavin
tél: DAN 08 50 Paris 6e

ON NE VIT PAS L'AVENTURE AVEC UN ÉQUIPEMENT DE TOURISTE.



QUAND ON PART SUR LA ROUTE, PAS QUESTION D'EMPORTER DEUX VALISES ET TROIS SACS. ON LAISSE ÇA A CEUX QUI VEULENT TRANSPORTER LEURS PETITES HABITUDES OÙ QU'ILS AILLENT. IL YA POURTANT DE BONS MOMENTS DONT ON VOUDRAIT GARDER LE SOUVENIR. VOILA POURQUOI LE NOUVEL APPAREIL **KODAK** POCKET **INSTAMATIC**® EST LA PLUS GRANDE DECOUVERTE PHOTOGRAPHIQUE DEPUIS QUE LES JEANS ONT DES POCHES.

EXTRA-PLAT, COMPACT, IL SE GLISSE FACILEMENT DANS UNE POCHE OU DANS UN SAC. L'OBJECTIF NE CRAINT RIEN ET LE DECLENCHEUR SE VERROUILLE. FACILE A REGLER QUEL QUE SOIT LE MODELE - ET IL Y EN A 7 - C'EST UN APPAREIL INSTAMATIC. FACILE A CHARGER. LE FILM EST EN CHARGEUR, UN FILM MINUSCULE: LE FILM KODACOLOR II, LUI AUSSI UNE BELLE INVENTION QUI DONNE DE GRANDES PHOTOS COULEUR SUR PAPIER (TRES GRANDES 9 x 11,5cm).

APPAREIL **KODAK** POCKET **INSTAMATIC**® 7 MODELES.

Kodak

® MARQUES DEPOSÉES

PIEDS DIVERS

Can le 12 à l'Olympia. Le groupe a exigé qu'on baisse le prix des places. On a baissé le prix des places... à 17 F. Ça fait rien, c'est l'intention qui compte. Et maintenant, deux raisons de laisser couler Paris à-pic et de partir comme des rats : à Bordeaux le 11, les foules ouiront **Agitation Free, Gong, Lucy dans le ciel, Komintern** et **Pink Fairies** (au théâtre Alhambra). Et à Orléans, le 10, pas mal non plus : **Faust, Guru Guru, Pink Fairies, Agitation Free.**

Et ce n'est pas tout, messieurs-dames, à l'heure où je vous cause, le **Rainbow Auditorium** devrait avoir commencé à méduser les peuples de Roanne et des contrées avoisinantes. Des sons quadriphoniques et pas gaga du tout, des lumières d'origine diverse, des grrrroupes comme **Zao** les 5 et 6, **Faust** les 12 et 13, **Agitation Free** les 19 et 20. L'adresse exacte : Domaine de la Mirandole, 42 Villerest.

Dernière minute : une raison de retourner à Paris en courant : les concerts du **Bataclan** (les 16, 17, 18, 21, 22, 23 et 24).

Colette Magny le 15 à Louvain, le 16 à Bruxelles (à l'U.L.B., avenue F.-Roosevelt).

Gong le 15 à Guéret, le 26 à La Flèche. **Gong** et **Crium Delirium** le 12 à Sevran, le 19 à Bléré. **Crium Delirium** le 5 à Aurec, le 10 à Limeil-Brévanne, le 27 à Carpentras, le 30 à Clermont-Ferrand

Agitation Free le 12 à Toulouse.

Zao du 7 au 13 dans la région de Toulouse à Albi, du 14 au 19 au Gibus.

Magma : dates pas confirmées à Villerupt, Colmar, Vesoul. Renseignez-vous, bonnes gens. L'adresse de **rock pas gaga** : 60, rue de Richelieu, Paris (2e), tél. OPE 20-20.

Bachdenkel : 4 Montreuil, 16 Zurich, 17 Genève, 18 Cluses, 19 Lausanne, 22 Chambéry, 23 Aix-les-Bains, 24 Annecy, 25 Albertville, 3 juin Morez.

Genesis, Peter Hamill, Lard Free le 7 à l'Olympia.

Pink Fairies : 4 Lille, 11 Ecole Supérieure de Commerce (avenue de la République, Paris), 12 Grenoble, 13 Tarbes.

Komintern et **Mahjun** le 5 à Rosny-sous-Bois, **Komintern** le 11 au Lycée Buffon, le 12 à Rodez. **Mahjun** tous les lundis soir au théâtre Mouffetard. **Tarot** le 3 au Lycée Balzac (Paris), le 10 au théâtre des 2 Portes (Paris).

Concerts de jazz au Centre Américain (261, bd Raspail, tél. 033-99-92) : 4 **Joe Gallivan**, 5 **Joachim Kuhn** Association P.C., 19 **Noël McGhee**, 25 et 26 **Black Artists Groups**. Les 11, 12 et 13 : second annual **black arts festival**, afro-american festival (Firestone Players, Black Artists group, Emergency, Frank Wright, etc.).

Folk song international les 4 et 5 au théâtre de la commune d'Aubervilliers (Bourdon, T.M.S., etc.).

Celtic folk music, le 24 au palais des fêtes de Strasbourg : Bernard Benoît, Tri Yann an Naoned, Gilles Servat.

Supplément au voyage à Bordeaux de Bazilou, du Duc et de leurs fidèles caméléons : **hélas**, ils n'ont pas vu les **Pieds Nickelés Superstar, Archipel**, ou de joyeux organisateurs de festivités, l'**A.P.A.M.O.**, responsables d'une « fête à Bordeaux » le 9 à la salle Serge Duhourquet (Begles), plus une « boum antillaise » le 13 à la Cruche (Cénon), et un « open ditch festival » le 20 à Blaye avec **Lucy dans le ciel, Chamade** et **Archipel**. Et puis, quelques adresses ne seront pas inutiles. **Lucy dans le ciel**, Yvan Branlœil, 5, rue Marceau, Talence. **Stradyvarius** : Serge Kornajewski, 53, chemin de la Vie, 33440 Ambarès.

Trip'Hallu : Jacques Bernard, 35, rue David Johnston. **Archipel** : Yves-Marie Séraline, 33, rue Deguis. **Ladame** : 8, place Fernand-Lafargue ou à « La Boucane », 134, bd George-V. **Apamo** : 4, av. Edouard-Bourleaux, 33140 Pont-de-la-Maye.

Du 22 au 2 juin : quinzaine de la **Bande dessinée** à Neuchatel (Suisse). Centre de Loisirs, 31 chemin de la Boine, tél. 5-47-25. Une rencontre **vidéo** à Lille fin mai, you dig it ? you write to Michel Brun, **Vidéo action**, 46 rue Grande-Chaussée, 59000 Lille.

Et un **Karnaval** écologique (eh, les mecs, pourquoi pas écologique, vous y avez pensé, à celle-là ?) dans le courant chaud du mois de mai — mais pas de date précise.

Dominique Semin n'a pas de sous. Il vend une discothèque-dancing en état de marche, et crée une organisation pour organiser. — pour organiser quoi ? — pour organiser des concerts de pop music et de free jazz. Tout meurt, tout renaît, écrivez à Dominique Semin, 67 rue de Béthune, 62 Souchez (l'association s'appelle Nord Musique actuelle).

Une **librairie marginale** a surgi du sol lors d'un tremblement de terre à Orléans : le Ver de Terre, 165 rue de Bourgogne.

Paris Filmmakers Cooperative au Centre Américain : 18 et 19, films de Hans Richter, Jud Yalkut, Bernard Poujol, Piero Heliczer. 25 et 26 : films de **Paul Sharits**.

Et maintenant la rubrique : s'ils nous écrivent leur programme, c'est peut-être parce qu'ils sont mieux que les autres, on l'espère en tout cas. Mini-théâtre, 74 rue Mouffetard, à 20 h 45 : La Visite (Raymond Dutherque), 2 h 30 Bébé chéri (Claire Augira) / MJC Poterne des Peupliers, Paris (13e), les 8 et 10, « Nation-Etoile par Denfert ». Le **zéro de conduite** : une quinzaine d'individus avec un scénario collectif à changer selon les situations, leur musique, leur cirque et leur fanfare. Ils jouent « La vie aventureuse de Monsieur Normal » et itinèrent dans les M.J. et les foyers de jeunes travailleurs.

Au théâtre du Chêne noir, rue Sainte-Catherine, Avignon, on annonce **Zao** pour le 13 mai. Gélas signale l'apparition d'**Albaan** bon groupe avignonnais et prépare pour le 19 mai à 21 h un festival de films arabes pour les immigrés. Et les autres.

combines

Un certain nombre d'associations proposent tout au long de l'année, mais surtout pendant l'été, des billets d'avions à tarifs réduits sur presque toutes les destinations. Nous avons sélectionné les plus sérieuses. Quelque soit le pays où vous voulez vous rendre, l'une de ces organisations peut vous renseigner et vous vendre un billet.

JSF : *6 rue Monsieur Le Prince, Paris 6e. Tél. : 325-58-82.*

GSTS : *11 rue des Carmes, Paris 5e. Tél. : 633-57-25.*

PROETUDIANT : *3 bis rue de Vaugirard, Paris 6e. Tél. : 033-79-11.*

RIVAGES : *330 rue Saint-Jacques, Paris 5e. Tél. : 325-43-99.*

IUS : *15 rue du Faubourg Montmartre, Paris 5e. Tél. : 633-38-15.*

BIVES : *2 Impasse Lebouis, Paris 14e.*

LE POINT 85 : *85 boulevard Saint-Michel, Paris 5e. Tél. : 325-10-76.*

AITS : *66, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 874-85-17.*

Certaines sont spécialisées dans un continent où un pays et offrent sur ces destinations des tarifs qui peuvent être plus intéressants et des départs plus fréquents :

AFRIQUE

UTA : *5 boulevard Malesherbes, Paris 8e. Tél. : 265-03-09.*

ATTITRA : *2 rue Rossini, Paris 16e. Tél. : 533-00-85.*

LE POINT 85.

SUD-EST ASIATIQUE

UTA

ASSINTER : *154 boulevard Saint-Germain, Paris 6e. Tél. : 326-19-28.*

UNIFAC : *35 rue Galande, Paris 5e. Tél. : 326-83-73.*

AIR-FRANCE.

AFRIQUE DU SUD

UNICLAM : *8 rue Casimir Delavigne, Paris 6e. Tél. : 633-59-14.*

AFRIQUE DU NORD

MOYEN ORIENT : OTU, *137 boulevard Saint-Michel, Paris 6e. Tél. : 326-60-97.*

OTUL, *7 avenue de l'Opéra, Paris 9e. Tél. : 742-15-43.*

EUROPE

Tous les revendeurs de la SATA, organisation créée par les unions européennes d'étudiants. GSTS et AEA, 11 rue des Carmes, OTU, SSTS, *11 avenue des Champs-Elysées, Paris 8e. Tél. : 359-70-41,* MEJ, *21 rue de Provence, Paris 9e. Tél. : 742-12-06, etc. Prix et dates fixes, demandez leurs programmes.*

INDE

Nouvelles Frontières, 63 avenue Denfert-Rochereau, Paris 14e.

Air France et Air India.

C'était le menu à la carte. Voici l'addition.

NEW YORK :

De 850 à 900 F pour étudiants et moins de 26 ans.

De 900 à 1 100 F pour les autres.

LOS ANGELES :

Selon les dates de 1 450 à 1 600-1 800 F. Egalement possibilité de prendre l'avion jusqu'à New York puis les bus GREYHOUND *(99 $, 3 semaines — 132 $, 4 semaines. etc.). Attention : 50 % au départ de France afin d'éviter la taxe fédérale de 8 %.*

MEXIQUE : *entre 1 550 et 1 650 F. Nombreuses possibilités de s'y rendre par New York ou Miami en utilisant le Discount Fifty jusqu'à* LAREDO *où* SAN ANTONIO. *De là prendre le bus (environ 100 F).*

COLOMBIE : *2 000 F.*

BOLIVIE-PEROU : *entre 1 900 et 2 200 F.*

BRESIL : *entre 2 200 et 2 500 F.*

PARAGUAY : *entre 2 300 et 2 500 F.*

ANTILLES : *entre 1 400 et 1 500 F.*

BARBADES : *aux environs de 2 000 F.*

MOYEN ORIENT : *Damas, Beyrouth, Amman, Le Caire, Tel Aviv Commandos, de 900 à 1 100 F.*

AFRIQUE : *Abidjian : 1 300 F ; Addis Abeba : 1 700 F ; Bamako : 1 200 F ; Bangui : 1 300 F ; Brazzaville : 1 300 F ; Cotonou : 1 300 F ; Dakar : 1 150 F ; Djibouti : 1 600 F ; Douala : 1 300 F ; Fort Lamy : 1 200 F ; Libreville : 1 300 F ; Lome : 1 300 F ; Nairobi : 1 350 F ; Niamey : 1 200 F ; Tananarive : 2 500 F.*

INDES : *Bombay et New Dheli : 1 700 F (du 15 juillet au 15 août : 1 300 F).*

GRAND ORIENT : *Singapour : 2 100 F toute l'année et 1 900 cet été ; Bangkok : 1 900 à 2 000 F ; Tokyo : 2 900 F.*

AVIS : *ces prix ne sont qu'indicatifs et seront très certainement sujets à de légères hausses.*

Deux autres charters :

— Le train. *Pour les moins de vingt et un ans il existe une carte, valable un mois, qui permet de voyager gratuitement sur toute l'Europe : SNCF (370 F). Dans les pays du monde entier on peut avoir ce genre de forfaits, renseignez-vous sur place.*

— L'autocar : *Jean-Claude Chevalier, Inter-Europe, 22 rue Gay Lussac, Paris 5e, vous emmène pour 700 F aux Indes. Pour le retour s'il y en a...*

un livre-choc

CHARLES MINGUS
MOINS QU'UN CHIEN

"la fureur de se connaître"

collection PAVILLONS
ROBERT LAFFONT

Atelier Critique

Plus nous allons, plus les moyens de transport s'améliorent.

A condition d'y mettre du sien. Et de préférer filer joyeusement sur une Honda 125 S, plutôt que d'être coincé dans le métro à cinquante contre un. Ou encore de lutter à l'air libre, pare-chocs contre pare-chocs, dans des véhicules dont les uns manquent de sièges (on les appelle transports en commun) et dont les autres en ont généralement trois ou quatre d'inutilisés (on les appelle voitures particulières).

La Honda 125 S, elle, n'offre que deux places. Mais toujours assises. Toujours disponibles. Et souvent occupées... Car cette 125 cm3 5 vitesses, maniable et dégourdie comme pas deux, est toujours prête à vous emmener où vous voulez (avec un permis voiture ou un permis A1 –code–), quand vous le voulez. Sur l'autoroute même... à près de 110 km/h.

Pour cela, la Honda 125 S est équipée, comme toutes les Honda, d'un moteur 4 temps. D'abord, pour être sûr de démarrer au quart de tour. Ensuite, c'est plus robuste un 4 temps. Et plus propre. Plus silencieux. Plus sobre (3 litres aux cent). Plus efficace au freinage.

Enfin, parce qu'on peut vivre libre sans avoir trop d'argent et vouloir rouler à moto sans négliger son confort, la Honda 125 S est aussi fière dans les rues qu'elle est modeste sur les talons de chèques. Moins de 3 000 F à l'achat et un entretien quasiment nul.

HONDA

20, rue Pierre Curie - 93170 Bagnolet - 287.49.29.

j'objecte

C'est le temps des joyeuses manifs, des lycées fleuris et des proviseurs au teint terreux. On parle de liberté et on espère en vivre, l'air est saturé de courants qui lancent le rêve et le refus. Le ministre Fontanet recule trois pions, abandonne à l'ennemi quelques bastions et rafistole la loi Debré en caressant les lycéens dans le sens du poil. N'empêche que l'Armée existe toujours et que l'heure est inévitable où tous, des lycées et des CET, vous vous retrouverez nez-à-nez avec le sergent recruteur et sa meute de toubibs. Et il faudra choisir. Quand on conchie le drapeau et qu'on reçoit sa feuille de route sous pli discret, il n'y a pas trente-six solutions, il n'y en a que quatre : soit on essaie de se faire réformer en s'inventant toute une série de dossiers attestant une malformation congénitale qui vous rend inapte au port de tout uniforme, soit on a réclamé le statut d'objecteur, soit on y va le nez au sol, la nuque tendue sous la tondeuse, avec la ferme intention de répandre la subversion derrière l'enceinte des casernes, soit on dit « Non », on se mouche dans le papier timbré couleur caca et on se retrouve insoumis. Glissons sur la réforme. C'est le rêve secret de beaucoup, l'échappatoire idéale, à la tête du client le plus souvent. Là, l'improvisation et la chance rendent aléatoires tout conseil sérieux. C'est le domaine de la démerde, de la radio truquée et de la soudaine surdité découverte pour l'occasion. C'est la planque choisie par les fils à papa qui ont su faire à temps le tour des médecins assermentés que fréquentent les familles bien assises. C'est la veine aussi, la veine à l'état pur qui vous fait tomber sur un médecin compréhensif, un appelé parfois, qui réforme pour n'importe quoi, mauvais esprit ou jambe trop courte.

Quant à l'objection, on l'acceptait quand elle n'était qu'exception. On la canalise quand elle devient la règle. Rien ne va plus depuis le 17 août 1972. Ce jour-là, il faisait beau à Brégançon, résidence d'été de Pompinœud le Mauvais, et cela incita le président de cette République cinquième du nom à apposer sa signature bien moulée au bas d'un décret qui remet en cause le statut des objecteurs. On sait que, depuis 1963, une loi permettait de remplacer son service militaire par un service « civil », les objecteurs pouvant choisir une activité à caractère social ou humanitaire. L'oukase de Brégançon les affecte d'autorité, ces récalcitrants, ces qui-ne-seront-jamais-des-hommes-vrais-et-durs, dans l'Office National des Forêts. Aujourd'hui, plus de trois cents objecteurs refusent l'embrigadement à l'ONF et sont, de fait, insoumis.

- Les objecteurs servent de main-d'œuvre taillable et corvéable à merci, ils volent leur travail à des ouvriers que l'idée de la nation ne suffirait pas à faire vivre et qu'il faudrait rémunérer ;
- Le décret comporte des articles sournois sur la discipline qui assujettissent les objecteurs à une juridiction **militaire.** En particulier, ils doivent « s'interdire tout propos contraires aux intérêts de la nation ». Ce qui laisse à la justice militaire un large champ de manœuvre où frapper. Bien entendu, toute association politique, syndicale, tout acte de grève, relève de l'aberration criminelle et de l'outrage à l'Etat.

A Toulouse, l'insoumission à l'ONF a pris une tournure spectaculaire : ce fut l'« opération 20 ». En automne, vingt appelés envoyèrent la même lettre au ministre, lui demandant le statut d'objecteur. Certains bénéficièrent de ce statut, d'autres pas. Grotesque ! les vingt lettres, mot pour mot identiques, firent éclater l'arbitraire qui sévissait dans le cabinet Debré. On jouait les futures recrues au poker. Dix-huit objecteurs étaient incorporables en décembre, ils ont refusé de partir et risquent un an de cellule. Alors, ils ont manifesté dans les rues, en février, aidés par des camarades du PSU, de la Ligue et d'autres organisations. Ils sont toujours libres. Une assemblée générale des objecteurs à l'ONF s'est tenue à Orléans les 27 et 28 janvier. Elle a décidé d'intensifier la lutte sur les points suivants :

— abrogation du décret de Brégançon,
— suppression de l'article 50 du statut, qui interdit toute publicité à l'objection,
— droit à l'obtention du statut à tout moment et pour toute motivation y compris **politique.** Actuellement, les seules raisons admises sont d'ordre philosophique ou religieux.

Vous trouverez toutes informations dans la **Lettre des objecteurs,** qui paraît tous les deux mois, et vient de sortir en février-mars son numéro 17. Le décret sur l'ONF a donc provoqué un rapprochement entre objecteurs et insoumis puisque l'objection, pratiquement, ressemble de plus en plus au service costumé et bouffon des casernes. Seul change le lieu de perdition. Du côté des insoumis, **Actuel** a déjà parlé du GIT (Groupe Insoumission Totale). Ils ont fait leur première apparition publique à Lyon, le 5 novembre 1972. Six insoumis ou bien près de l'être ont harangué les voyageurs en gare de Perrache avant de se faire arrêter pour quelques heures.

Poussons maintenant la barrière qui fleurit entre deux guérites, et promenons-nous dans les casernes. Le bidasse résigné, souvent content de l'aventure (il ne faut pas le nier) tend à devenir une curiosité. Et puis la politique ne s'éteint pas au seuil des baraquements, elle s'empile en brochures dans les armoires, et en idées dans les têtes. Des idées bien peu respectueuses qui permettent au soldat de ne plus trembler comme une feuille sous l'invective du premier gueulard venu pour peu qu'il porte galons. L'APL du 17 mars a publié un texte écrit par des appelés qui se trouvent en Allemagne, dénonçant vertement l'abrutissement institutionnel qui règne dans leur escouade et lançant un solennel avertissement aux petits chefs trop fiers des écussons et autres chevrons qu'ils collectionnent des épaules au poignet. En janvier, à Orléans, les appelés ont hué les CRS qui voulaient prendre quartier dans les casernes, c'était à l'époque de la longue marche sur Paris des paysans du Larzac. A Vincennes, les soldats qu'on avait envoyé briser la grève des éboueurs en ramassant à leur place les ordures ménagères sont venus vider lesdits déchets dans la cour même du Fort. En novembre, au 12e régiment de Chasseurs FFA à Mulheim, des appelés collectent 420 F pour les mineurs grévistes des Potasses d'Alsace. Bravo ! Donnons maintenant la parole au Front des soldats et marins révolutionnaires (FSMR) :

« Le Front s'est constitué à Paris en octobre 1972, lors d'une réunion de militants révolutionnaires appelés et engagés. Ces militants se proposaient de prendre à l'intérieur de l'armée le relais de l'action anti-militariste qui se développe dans la jeunesse. L'anti-militarisme est en train de changer de nature : à la grogne sympathique mais apolitique du bidasse brimé et heureux de l'être (puisqu'il se contente de râler), se substitue un anti-militarisme politique, beaucoup plus radical et irrécupérable, qui s'attaque à l'armée bourgeoise elle-même en tant qu'instrument de guerre civile et d'intervention coloniale. »

Que faites-vous des types qui ont choisi de devancer l'appel ou de porter l'uniforme ?

« L'anti-militarisme « classique » assimile tous les engagés à des crapules et les traite de crevures. Les engagés ne sont pas tous des militaristes convaincus. Beaucoup n'ont accepté ce métier que par crainte du chômage, d'autres pour fuir une famille encombrante. On ne fera rien, bien sûr, avec les rescapés des guerres coloniales, mais tous ne leur ressemblent pas... »

L'objectif du FSMR est de préparer le terrain, discrètement à cause de la clandestinité mais avec persévérance : si vient un nouveau Mai, le contingent doit passer du côté de la révolution.

Il existe désormais des organisations qui coordonnent la défense des insoumis-objecteurs à celle des appelés. Ce sont le CDA (Comité de Défense des Appelés) et le CAM (Comité Anti-Militariste). Ce sont là deux organisations nationales qui possèdent des comités de base à Paris comme en province, notamment à Montpellier, Dijon, Rouen pour le CDA, Marseille et Nancy pour le CAM. Ils publient des journaux, aussi : le numéro 10 de **Crosses en l'air,** du CDA, est sorti le 11 avril à 10 000 exemplaires. **Lutte Anti-Militariste** en est lui à son numéro 7. Le CDA, né en novembre dernier, regroupe des militants de la Ligue, de Révolution, du GSOC, ainsi que des personnalités comme le pasteur Cruse ou Me Gisèle Halimi.

Le CAM (ex-CLAM, Collectif de liaison anti-militaire) a tenu ses assises nationales en décembre. On y rencontre surtout des militants de Révolution, des anciens de Secours Rouge, Daniel Guérin, etc.

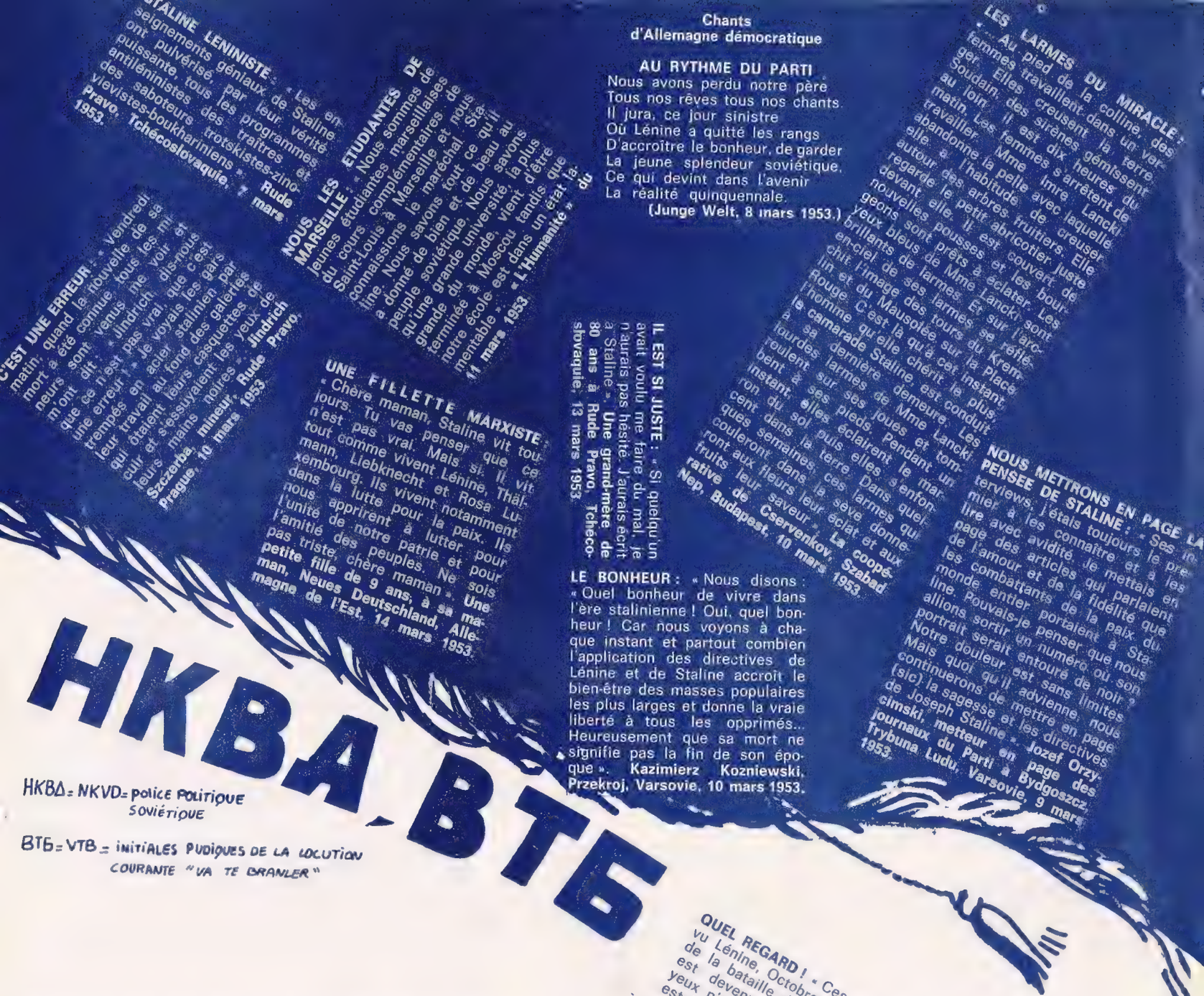
Quant aux organisations politiques proprement dites, d'extrême-gauche s'entend, elles mettent au poste de commande la lutte **dans** l'armée, le travail de sape et de démoralisation dans la perspective d'organiser les bidasses contre les gradés, du côté des travailleurs.

En ce moment, elles ont du pain sur la planche. L'ancien ministre des transports, Galley, essayait de casser toutes les grèves avec l'armée (RATP, aiguilleurs du ciel — avec dans ce dernier cas le succès que l'on sait).

Pour la fin, deux exemples assez réjouissants de la fête dans les chambrées. Le 6 janvier dernier, un groupe de soldats de Commercy, envoyés en manœuvre, décidèrent de glander dans la campagne. On passe la nuit dans la paille, on chante l'Internationale, on scande « Dazan = SS » (Dazan, c'est le lieutenant), et la panique s'installe chez les responsables en képi qui sillonnent la région en jeep à la recherche des bidasses égayés. Ces vaillantes troupes abattront tout de même leur vingt kilomètres en deux jours, à la moyenne de 416 mètres à l'heure. Depuis, la répression a sévi tandis que le CDA local s'en est allé agiter le HLM, les habitants et les voyageurs de la gare de Commercy. Et puis, le 2 avril, à côté de la supermanif de deux cent mille personnes, des appelés se sont bagarrés avec la police au moment de monter dans le train. C'était gare de Lyon. Debré a jeté la grandeur de la France dans ses valises, et Galley a remplacé les bibelots du ministère des Armées. Sans doute, ce dernier n'est-il pas pressé d'incorporer les centaines de milliers d'élèves des lycées et des CET qui sont descendus dans la rue avec l'arrivée du printemps. 1 000 à Mende, 800 à Bolbec, 10 000 à Quimper, tous mauvais militaires, beaucoup trop pour des petites villes de province. Et là, pas moyen de faire appel à l'armée, celle des bouchers à nuque rasée qui roulent des biscottes et se dispensent de réfléchir, ce serait du plus mauvais effet. Pauvre monsieur Galley, vous voilà bien mal barré, engagez-vous, vous n'aurez plus que le souci très con d'obéir aux ordres. Mais peut-être connaissez-vous cette ritournelle, et filez droit, le petit doigt sur la couture de votre paquetage de ministre ?

Léon, caporal rouge.
Hyma, ex-gonfleur d'hélices en Mai 68.

Lettre des objecteurs : Dominique Arrivé, 25 bis rue Lamartine, 69003 Lyon. Abonn. 20 F pour 6 numéros. C.C.P. Arrivé Lyon 2592-23.
GIT : Martial Cardona, B.P. 608 RP, 69221 Lyon Cedex I.
Groupe Information Armée : Daniel Dobbels, 10 rue Charles-Divry, 75014 Paris.
CDA : MDPL, 14 rue du Faubourg-Saint-Denis ,75010 Paris (246-52-51).
CSOC (à Paris) : 6 impasse Popincourt, 750011 (permanences : lundi après-midi, mercredi après-midi, samedi après-midi).
Comité de soutien aux insoumis : 141 rue des Poissonniers, Paris.
GARM : Mireille Debard, 7 rue François-Jornard, 69600 Oullins.
Combat non violent (journal d'action non violente) : Vendranges, 42590 Neulise (rédaction), et « Les Amis des Circauds », C.C.P. 45.475 Lyon (abonnement : un an, 20 numéros, 20 F).
CLAM : Daniel Guérin, B.P. 247-16, 75765 Paris, Cedex 16.



Un vieillard tout ridé dont on ne cessait alors de célébrer l'éclatante jeunesse ; un charlatan du marxisme auquel on attribuait la découverte d'innombrables lois pseudo-scientifiques ; un raciste que les victimes des persécutions appelaient « Notre meilleur ami » ; un chauvin grand-russe que l'on disait d'autant plus adoré des Kalmouks, des Tchètchènes, des Ingouches, des Karatchaïs, des Kurdes, des Tatars de Crimée, des Allemands de la Volga, des Grecs, des Bulgares et des Turcs que tous ces peuples-là avaient été déportés sur ses ordres ; un bienfaiteur sous le règne duquel les gens crevaient littéralement de faim ; un tueur dont on vantait l'humanisme après qu'il eut assassiné plus de vingt millions de Soviétiques : le fossé était de taille entre le vrai Staline et le Staline de la légende, celui dont les qualificatifs les plus courants étaient : « Notre guide bien aimé », « L'ingénieur de nos rêves », « Le plus grand titan de tous les temps », « Le géant de la pensée et de l'action », « Le chef, l'ami, le frère de tous les travailleurs du monde », « Le maître incomparable de la science marxiste », « L'architecte du communisme », « Le soleil de la Vérité nationale », « L'arc en ciel de l'humanité progressiste », « L'aigle des montagnes de la Révolution ».

Comme cela fait vingt ans que Staline est mort — il rendit l'âme, si l'on peut dire, le 5 mars 1953 — nous nous sommes penchés sur la presse communiste de l'époque. Et nous avons redécouvert que Dieu existe et meurt mal chez les marxistes dogmatiques.

Christian Jelen.

QUEL REGARD ! « Ces yeux ont vu Lénine, Octobre, les fumées de la bataille de Tsaritsine qui est devenue Stalingrad... Ces yeux n'ont jamais quitté ce qui est la source éternellement féconde de la science du marxisme-léninisme, du stalinisme : le peuple... Ces yeux ont vu pour nous l'avenir plus lointain, déjà vivant et frémissant dans le sein de la société socialiste : l'avenir du communisme, l'avenir des hommes travaillant 6 heures par jour à l'accroissement continu de la production sociale et le reste du temps libres de devenir des hommes dans toute l'acception du terme ». **Pierre Courtade, « L'Humanité » du 11 mars 1953.**

STALINE CINEASTE : « Quand on entreprend d'étudier le rôle joué par Staline dans le développement du cinéma soviétique, on s'aperçoit vite que c'est là un sujet proprement illimité. Il n'est sans doute pas de film soviétique qui, de près ou de loin, ne porte l'empreinte de la pensée stalinienne. Rechercher de façon complète l'influence de Staline dans ce domaine reviendrait donc à écrire une histoire du cinéma soviétique ». **Francis Cohen, « La Nouvelle Critique », avril-mai 1953.**

STALINE PLANIFICATEUR : « Staline nous a enseigné que la science peut et doit être planifiée car c'est ainsi que la science développée de façon planifiée devient supérieure à la science bourgeoise ». **Gyula Hevesi, de l'Académie des Sciences, Nepszava, Hongrie, 8 mars 1953.**

UELS CHEVEUX ! « Chers camarades, Staline n'est pas comme lé montrent les photographies. Ses cheveux épais sont grisonnants, pleins de contrastes. Non pas gris mais justement grisonnants ». **J'ai vu Staline, Jan Wilczek, Nowa Kultura, Varsovie, 15 mars 1953.**

« Au moment où le camarade Staline apparaît tout entier à nos yeux — et le cœur est traversé de tremblements vertigineux — que ses cheveux sont blancs. Non pas noirs. Non pas reluisants. Mais blancs. » **Jarmila Glazarova, romancière, Rude Pravo, Prague, 8 mars 1953.**

UN JOLI CADEAU : « Pour achever l'œuvre de Staline et pour la victoire de la lutte pour la paix, je produirai, d'ici au premier mai, cinquante tonnes d'acier supplémentaires ». **Le fondeur Kunert, Rude Pravo, Tchécoslovaquie, 7 mars 1953.**

NOUS JURONS A CET HOMME : « La raison nous disait que Staline ne pouvait pas connaître chacun de nous sur la terre et dans notre patrie. Le cœur nous disait qu'il connaissait chacun de nous. C'est ainsi que ses paroles à toute la nation et à chacun d'entre nous, Staline s'adressait donc à toi et à moi. C'est à toi et à moi qu'il présentait ses exigences et ses idées. C'est en toi et en moi qu'il critiquait ceci et approuvait cela. Chacun de ses mots était un entretien privé avec chacun d'entre nous. Voilà pourquoi chacun d'entre nous prononce le serment suivant : « Nous jurons à notre Guide de porter son étendard. Nous jurons de diffuser sa science. Nous jurons le chemin notre éducateur, de suivre le chemin mandant de suivre le chemin infaillible qu'il nous a indiqué. Et nous jurons à cet homme, à ces yeux bien-aimés qui se sont fermés, à ce sourire qui n'est plus, à ces mains immobiles que nous garderons jusqu'au dernier battement de notre cœur, l'amour que nous lui portons ». **Le grand amour, Wanda Wasilewska, « La Pravda », 13 mars 1953.**

QUAND LE CAMARADE STALINE PARLE

Chants yiddish

par Binem Heller

Quand le camarade Staline parle
L'herbe pousse dans les déserts
Elle, étincelle le soleil
Elle, étincelle les déserts
De Karakoum

STALINE, ARC-EN-CIEL DE L'HUMANITE : « Ses pensées resteront pour nous des blocs d'acier précieux dans lesquels nous forgerons son époque jusqu'à ce qu'elle ait sa forme définitive ». **Bogdan Hamera, Try buna Ludu, Pologne, 7 mars 1953.**

« Chacun de nous dans le deuil qui le frappe fait le serment de mériter toujours davantage le nom de stalinien... Stalinien, cela signifie : jeunesse du monde... Mériter toujours mieux le nom de stalinien, c'est lutter pour que notre pays rejoigne la grande Union Soviétique sur le chemin de la vie heureuse. Alors, chantera en nous cette certitude radieuse : il va vers le soleil levant, notre pays. Alors, dans le meilleur de nous-même et de notre patrie, Staline sera toujours vivant. »
Roger Garaudy
L'Humanité, dimanche 15 mars 1953.

NON, IL N'EST PAS MORT IL EST TOUJOUS VIVANT

par Van Ya Pin

Comme le grondement des orages
Nous l'entendrons toujours
Dans chaque oreille sonne
L'appel du cher Staline.

(La Pravda, 17 mars 1953.)

ROP C'EST TROP : « Le cœur de l'architecte prodigieux des grandioses chantiers de l'édification pacifique du communisme et de la construction d'une vie de prospérité, de bien être et de bonheur. Le cœur de l'inébranlable porte-drapeau de la souveraineté nationale de l'indépendance et de la paix gigantesque. Le cœur du plus grand titan de tous les temps, flamboyant porteur de lumière, dont le nom sublime d'épopée évoque les plus grands rêves d'avenir que l'humanité progressiste. Le cœur de Staline avait cessé de battre. » **Florimond Bonte, directeur de « France Nouvelle », 14 mars 1953.**

LE MUSEE DE L'AMOUR DE L'HOMME : « Nous visitons le musée de l'Amour de l'Homme. Couronné par une statue de Staline, un long escalier vertigineux en marbre nous salue. Même un chuchotement paraîtrait déplacé dans ces larges salles où furent réunis tant de sentiments humains, tant de sentiments chaleureux et tragiques. Ce que nous voyons, ce sont les cadeaux faits à Staline par les habitants du globe. Voici une petite boîte qu'un paysan sibérien a sculptée dans de l'os. Il a consacré trente années de sa vie à cette œuvre. La moitié de sa vie. Celle qui fut la plus heureuse. Plus loin, voici un foulard blanc brodé par un petit pionnier soviétique. L'ouvrage reproduit un fragment de la dernière lettre que, du front, l'enfant reçut de son père. Ce dernier, qui pressentait sa mort, écrivit à son fils qu'il ne serait jamais orphelin puisque Staline veillait sur lui et qu'il était le père. Le petit pionnier avait ajouté, en bas de sa broderie, qu'il travaillait bien à l'école. Il terminait en remerciant Staline, le père.

« Dans une autre salle, nous apercevons une petite bague modeste. Elle appartenait à un partisan soviétique, tombé quelque part dans les forêts de la Russie. Sa fille l'a envoyée à Staline... Voici les salles consacrées aux démocraties populaires. Des mineurs polonais ont gravé de belles sculptures dans du charbon. Nos ouvriers ont envoyé les maquettes des modèles qu'ils fabriquent tous les jours. Nous admirons un manteau de fourrure de Hongrie. C'est un manteau solide et particulièrement adapté à la rigueur du climat : le col est montant. Les ouvriers tchécoslovaques de l'industrie du cuir ont envoyé une paire de chaussures superbe. Comme elles sont jolies. Mais elles sont trop grandes. Il faut sans doute croire qu'un tel homme ne peut pas avoir de petits pieds ». **Tadeusz Konwicki, Nowa Kultura, Varsovie, 15 mars 1953.**

CHANTS DE FRANCE

Camarade Staline
Ton nom sur l'avenir jette des
[ponts-levis !
Camarada Staline
Ton nom il est pour nous le pain
[de notre vie
Camarade Staline
Ton nom, il fleurissait les yeux de
[nos martyrs !
Camarade Staline
Ton nom, à tout jamais nous lui
[serons fidèles.

Henri Bassis, l'Humanité du 15 mars 1953.

PETE Townshend est un mauvais guitariste — il le confesse lui-même. Il lui vient une idée, il veut la jouer, il la rate, il s'emmêle les doigts, il s'énerve. Alors il cogne sa guitare, et l'amplificateur éructe en signe de protestation. Puis il tourne tous ses réglages au maximum et colle l'engin devant les haut-parleurs. Un hurlement riche et soutenu en jaillit, force sonore élémentaire, menaçante. Townshend déplace la guitare de droite à gauche, et le feed-back — tel est le nom du bruit monstreux — descend des gammes, ondule comme une flamme d'incendie, pulse comme le souffle d'une forge.

Pete Townshend, guitariste d'un groupe tout neuf et clinquant nommé The Who, ne le sait peut-être pas, mais il vient d'inventer la musique électro-acoustique. Ils sont des dizaines à l'inventer depuis le début du siècle, des techniciens, des compositeurs, des interprètes, et maintenant des musiciens de rock. Chaque année apporte sa trouvaille, depuis le burlesque telharmonium de 1900 — un engin gigantesque avec un clavier d'orgue et des dynamos pour chaque note, destiné à transmettre de la musique sur les lignes téléphoniques. Et tous ces gens n'en finissent pas d'étonner un public prompt à béer devant toute innovation. Ce jour-là à la Locomotive, en 1965, Townshend a fait pleuvoir du feed-back par grosses rafales, et une petite bataille d'Hernani agite les spectateurs. « C'est du bruit, ça ne ressemble à rien », lancent de nombreux goguenards. Les mélomanes de la Locomotive sont aussi conformistes que leurs collègues du théâtre des Champs-Elysées. D'autres sortent tout retournés : ils entrevoient enfin la grande alliance du rock et de l'électronique, deux musiques féroces qui pourraient s'épauler jusqu'à la frénésie totale. Hélas, les Who arrêtent là leurs audaces, et, si l'on excepte deux ou trois imitateurs, cette première vague de rock électronique tourne court.

Frank Zappa sait se servir du plus superbe des instruments électroniques : le studio d'enregistrement. Il en possédait même un petit au début des années 60, qu'il avait racheté pour une bouchée de pain à un producteur en faillite. Il s'y exerce pendant un an au maniement des ciseaux, aux agressions de bandes magnétiques et aux détournements de console de mixage. Quelques années plus tard, il met à profit son expérience pour enregistrer les Mothers of Invention, et passe plus de temps dans la cabine de l'ingénieur du son qu'au milieu des musiciens. Avec **We're only in it for the money, Lumpy Gravy** et **Uncle Meat,** il propose les premiers albums de rock enrobés et charpentés par l'électronique, bruitages bizarres et incongrus qui surgissent partout, musique de chambre électrique manipulée et accélérée en studio, voix humaines méconnaissables. Bientôt toute l'industrie du rock se prend d'une fringale insatiable de bidules électroniques : c'est l'âge d'or du rock « psychédélique », de 1967 à 1969. On réclame à cor et à cri du bruitage de science-fiction, de la bande à l'envers, du déphasage et tout ce qu'un studio peut détenir pour capter quelques échos d'un trip d'acide. Le Grateful Dead passe des mois sur ses premiers albums, cousus des gros fils bigarrés de l'électronique, et Stanley Owsley, le fabricant d'acide, leur construit une sono prodigieuse qui ne marchera jamais correctement, croulant sous sa complexité. Quelques producteurs s'en donnent à cœur joie sur des entreprises commerciales, comme les Electric Prunes ou les Blues Magoos, saupoudrent les disques de truquages en tout genre. Les Beatles et les Rolling Stones s'offrent des albums-pièces montées, gorgés de stuc électronique, Jimi Hendrix ne peut étancher sa soif de pédales nouvelles et fait passer sa guitare par toutes les moulinettes sonores qu'il parvient à mobiliser. La mode s'écroule vite, et tous les gimmicks, les gémissements des guitares à l'envers, les chuintements modulés de « l'effet jet » (déphasage), les bip-bip et les sifflements de soucoupes volantes disparaissent aussi mystérieusement et instantanément qu'ils ont surgi. Seul le Pink Floyd, qui a de la suite dans les idées ou l'esprit plus lent que les autres, continue à pratiquer le space-opera en studio. La deuxième vague du rock électronique a laissé des traces plus profondes, mais n'en a pas moins reflué sagement. En septembre 1970, à l'île de Wight, deux authentiques coups de canon signalent l'entrée en scène d'un groupe dont c'est la première apparition publique : Emerson Lake and Palmer. Keith Emerson vient de s'acheter un instrument encore inconnu, le Moog synthetiser. Il parade sur scène en agitant la commande à glissière de l'appareil comme un manche de guitare phallique à la Hendrix, et parle de s'en faire construire un nouveau en forme de mitraillette. Entouré de montagnes d'amplis, de deux orgues, d'un piano électrique, d'un piano à queue Bluthner et de son Moog à huit mille dollars spécialement modifié pour lui par le constructeur, Emerson célèbre la fête païenne et pailletée de la technologie : il cabotine, fait des pirouettes, tire des boutons, allume des voyants et déchaîne d'effrayantes explosions d'un revers de la main. C'est le gamin mégalomane exultant au milieu de joujoux merveilleux, le pilote aux commandes du vaisseau spatial, l'image d'Epinal du musicien du vingt et unième siècle. La mode du synthétiser est lancée,

A. Leydenfrost *illustrant* Mirror maze, *de Stanley Muller,* in Famous Fantastic Mysteries de juin 1941

Emerson suscite des régiments d'imitateurs, tous les groupes de rock, même les plus conformistes, s'achètent leur synthétiseur. Cette fois l'engouement ne semble pas refluer, mais plutôt se fondre dans la masse : nous sommes déjà habitués aux sons stéréotypés du synthétiseur à clavier tel que l'utilisent ces tâcherons, la technologie nouvelle s'est laissé digérer sans avoir renouvelé le langage. Un coup pour rien, retournez au point de départ.

Avec ses naissances à répétition, ses départs manqués et son lent mouvement d'encerclement, la musique électro-acoustique est en train de transformer profondément nos perceptions et toutes les conditions de réalisation ou d'écoute de la musique. L'évolution est inéluctable, en musique comme dans tous les media : c'est, selon McLuhan, le passage de l'âge mécanique à l'âge électronique, de la logique linéaire et visuelle tributaire de l'écriture à la pensée « en profondeur ». A l'âge mécanique correspondait une musique écrite, structurée selon des règles précises, pensée par un seul homme, exécutée par des interprètes. Dans l'âge électronique, la musique rompt ses attaches avec l'écriture linéaire et les représentations visuelles, jette par-dessus bord les obsessions de structuration, reconquiert toute l'étendue du domaine sonore, fluide et grouillant. Les sons se chargent de propriétés tactiles : l'épaisseur laineuse des graves au creux de l'estomac, la vrille des aigus dans les gencives, le bâillement de l'effet wah-wah au fond des mâchoires, les sons coupants, tranchants, hérissés de barbelés, râpeux comme du papier de verre, ou au contraire les étendues de velours, les accords satinés ou moirés, enivrants ou caressants. Nous entrons dans l'ère des massages auditifs.

Le geste du musicien change lui aussi radicalement de sens. Les instruments de l'âge mécanique étaient des extensions linéaires des membres, de la main, du souffle, l'effort physique

QUAND LE SYNTHETISER VOUS MONTE A LA TETE

restait étroitement mêlé à la nature du son. L'électricité au contraire donne au geste des répercussions vertigineuses. Un potentiomètre qui tourne de quelques degrés sur lui-même fait franchir des distances astronomiques, le déclic d'un interrupteur précipite instantanément dans une autre dimension. Des systèmes comme celui de la pédale wah-wah répondent aux impulsions de muscles nouveaux, et la plante des pieds projette désormais de grands élancements sensuels. Le branchement des sources électro-acoustiques sur les rythmes qui murmurent au fond du cerveau fait déjà l'objet de plusieurs dispositifs (le cortical-art de Pierre Henry ou le bio-feedback orchestra de David Rosenboom). On peut aussi imaginer un synthétiseur que l'on actionnerait avec le corps entier, les rythmes internes du cœur ou de la respiration comme les impulsions musculaires des jambes, des bras, ou les variations de chaleur de l'épiderme. La musique électro-acoustique intègre tous les organes et tous les sens.

Enfin l'électro-acoustique permet d'entrevoir la rupture de la chaîne artistique traditionnelle : le vieux rêve d'une participation de tous au processus de création se rapproche du possible à grands pas. La notion de « technique instrumentale » perd une grande partie de son importance. Asseyez-vous devant un orgue électronique, appuyez sur une touche et maintenez la note, de l'autre main, faites passer lentement le potentiomètre du vibrato des cycles lents au cycles rapides et vice versa : vous jouez de la musique électro-acoustique, « cosmique » même — Tangerine Dream ou Cluster ne font après tout pas grand-chose d'autre. Il n'y a pas d'usage prescrit sur les instruments électroniques : à chacun d'inventer ses procédés, la seule école reste celle de l'expérimentation, du tâtonnement. Les notions d'œuvres et d'artiste se dissolvent dans des ensembles plus vastes. L'improvisation en groupe prend le pas sur la composition individuelle, la fixation d'une œuvre immuable et limitée dans le temps perd son sens : plus de concerts à heures fixes mais des lieux où la musique s'écoule en permanence, imprévisible, toujours changeante. Au lieu de la concentration de spectateurs venus écouter quelques personnes sur une scène, on imagine un éclatement complet de la pratique musicale, une dissémination des machines sonores dans toutes les habitations humaines. L'écoute peut se transformer en participation : rapportant chez lui une bande magnétique de son groupe d'électro-rock favori, l' « auditeur » de l'avenir s'installera devant son synthétiseur pour ajouter sa partie à ce qu'il entend. Anticipation oiseuse ? Déjà John Cage livre avec l'album **HPSCHD** (disques Nonesuch) des instructions complètes, élaborées par un ordinateur, afin de « jouer » l'œuvre sur sa chaîne stéréo en manipulant les potentiomètres de volume de graves et d'aigus.

Thaddeus Cadhill, qui inventa à Washington en 1900 le Telharmonium, comptait bien se remplir les poches avec son invention : ce fut un des plus grands flops dans les annales des inventeurs fous. Theremin, Trautonium, Variophone ou ondes Martenot, les instruments qui apparaissent après la guerre de 14-18 ont un peu plus de chance, quelques compositeurs de bonne renommée les gratifient parfois d'un « concerto ». Les compositeurs qui veulent faire œuvre de pionnier, préfèrent leurs bricolages personnels et quelque peu tarabiscotés. Edgar Varèse et John Cage composent, pour des tourne-disques à vitesse variable, au cours des années 30, les premières œuvres purement électro-acoustiques. Les musiciens disposent également de sources électroniques rudimentaires (oscillateurs, générateurs) fonctionnant grâce au haut-parleur. Tout est presque possible, il manque encore quelques éléments : le magnétophone, d'abord à fil, puis à bande magnétique, apparaît juste

après la seconde guerre mondiale. Avec le magnétophone on dispose enfin d'un mode pratique d'enregistrement, variations de vitesse et surimpressions n'offrent plus aucune difficulté, on peut couper les bandes en tranches fines et procéder à des collages. Les événements s'accélèrent, deux écoles opposées prennent le départ. En France, on parle de « musique concrète » parce qu'un polytechnicien et poète, Pierre Schaeffer, se met à enregistrer tout ce qui l'entoure, sa porte qui grince et son chien quand on lui marche sur la queue. D'abord il les enregistre sur disque et ferme le sillon afin que le bruit se répète dans sa stupidité sans fin. Puis il fait varier la vitesse, s'offre d'autres tourne-disques. Bientôt il rêve niaisement à un « orgue universel » composé d'autant de tourne-disques que de notes. Heureusement, l'invention du magnétophone le tire de cette impasse manifeste. Et le « groupe de musique concrète » secrète dans l'enthousiasme, des œuvres poétiquement insolites et naïvement expressionnnistes.

La bande rivale est allemande. A Cologne, on pratique la « musique électronique » et l'on crache sur la musique concrète aussi vicieusement que la musique concrète bave sur la musique électronique. Les obsessions scientifiques du jeune Stockhausen orientent la musique électronique allemande vers des voies autrement plus austères. La synthèse des sons par l'électronique vient assouvir la vieille soif de la musique sérielle : toute quantifier, calculer, déterminer, planifier, contrôler, ne rien laisser au honteux « arbitraire humain ». On calculait déjà les partitions sérielles pour instruments : on calculera méticuleusement des « partitions électroniques » qu'on forcera la machine électronique à dégorger consciencieusement. Quelle précision ! Quelle exactitude ! Pas une fausse note ! Et comme c'est chiant !

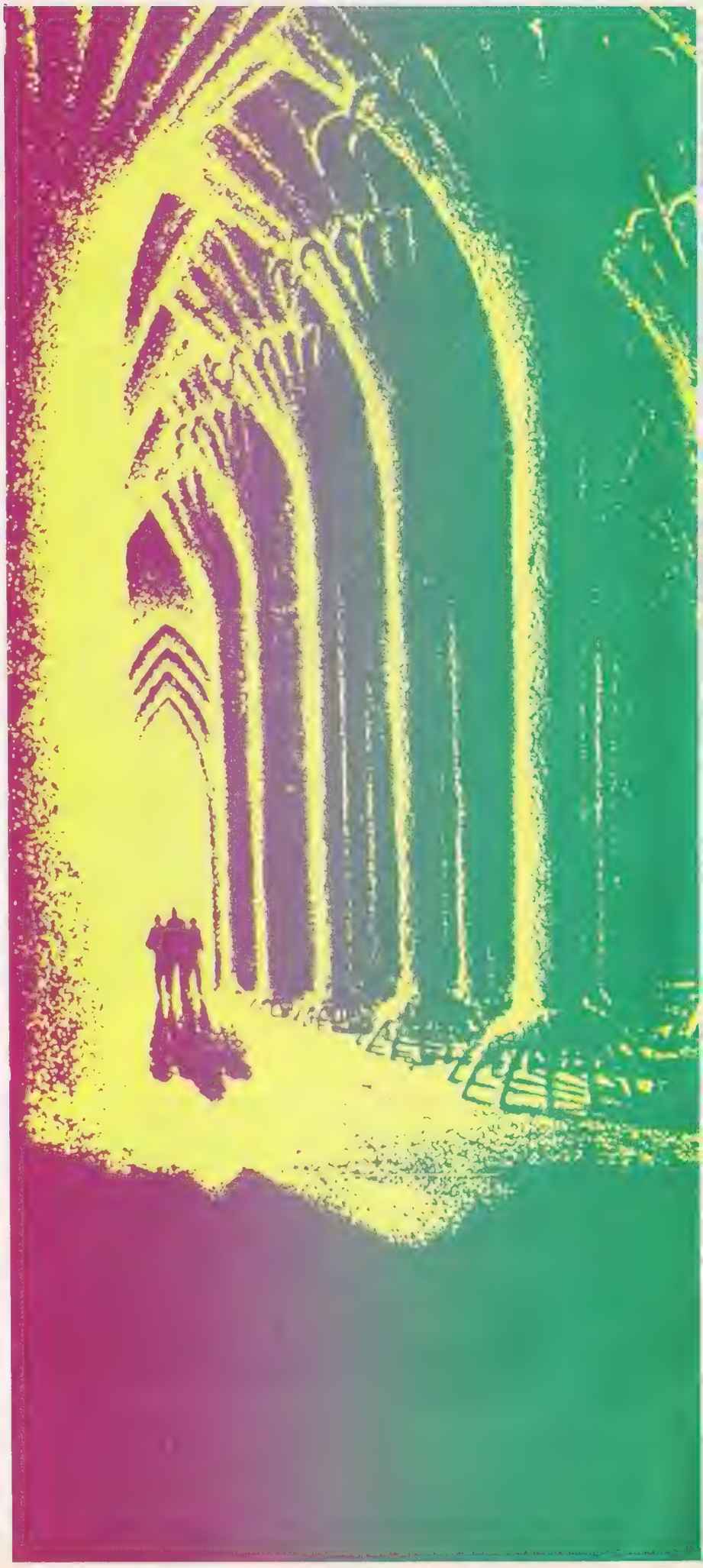
De la fusion des deux courants naît la musique électro-acoustique telle que beaucoup la pratiquent encore aujourd'hui. Un recensement de 1967 comptait cinq cent trente studios, mille vingt compositeurs et sept mille cinq cents œuvres électro-acoustiques composées (c'est-à-dire fixées sur bande). Pourtant les grands hommes de la musique électro-acoustique restent rares : beaucoup de compositeurs font un stage de quelques mois ou quelques années dans un studio puis, forts de nouvelles connaissances acoustiques et de nouvelles idées, reviennent aux instruments classiques.

Peut-être l'utilisation du magnétophone, si riche en possibilités nouvelles, dissimulait-elle après tout les pièges les plus sournois : isolé dans son laboratoire, travaillant des mois sur un morceau qui devra être unique et justifier son existence par des innovations de langage, le compositeur électro-acoustique s'enlise dans les ornières du rigorisme. Mais, c'est la vie, la différence n'est jamais évidente entre dix minutes qui ont demandé des mois de travail et dix minutes d'improvisation sur un synthétiseur, quelques générateurs et des filtres.

Le dernier carré des maniaques de la précision, des planificateurs sonores qui ne veulent rien laisser au hasard s'est concentré autour du dieu-ordinateur pour poursuivre sa quête du Graal technologique. John Cage ou Xenakis l'avaient utilisé pour créer des partitions instrumentales. L'invention du synthétiseur rend possible le branchement direct de l'ordinateur sur la source sonore, élimine donc toute intervention de cet être chétif, mou et imprécis qu'est l'homme ou sa variante : l'interprète. Grâce au déploiement de moyens de la recherche à l'américaine, de gros monstres naissent : le compositeur Milton Babbitt a pour somptueux jouet le Mark II, le plus gros synthétiseur du monde, construit par R.C.A. et installé à l'université de Columbia-Princeton, accouplé à un ordinateur de taille respectable.

De l'énorme production de musique électro-acoustique sur bande, peu d'œuvres émergent intactes et s'écoutent avec volupté ou passion. Une épouvantable sécheresse règne, une ossification de la pensée autour de rigidités masochistes. Au hasard des écoutes, sur disque ou en concert, on finit tout de même par retenir quelques combinaisons heureuses — pas de grands enthousiasmes soutenus, plutôt des bribes de sons qui nous ont fait dresser l'oreille et qui nous reviennent à la mémoire : les voix irréelles du **Chant des adolescents (Stockhausen),** les sons hurleurs et mordants du **Cartridge music (John Cage),** l'épais fracas de **Bohor (Xenakis),** les gouttes d'eau de **Jeita (François Bayle),** la note immobile de **Was ? (Rabe).** Chacun peut compléter par ce qui lui a agréablement ou méchamment titillé les tympans.

Parmi les musiciens qui se sont consacrés à la musique électro-acoustique, il en est deux seulement pour qui nous nourrissons une affection particulière, deux à l'écoute de qui nous avons vraiment plané (pauvre pomme, N.D.L.R.) : Morton Subotnick et Pierre Henry. **Morton Subotnick** est américain, travaille sur le gros synthétiseur Buchla, et dispose d'un bel éventail de sons, qu'il manipule aussi sous forme de bande magnétique Subotnick fut un temps chargé de la musique électronique à l'Electric Circus, un de ces palais d'hallucination né pendant les années 60 et mort avec la mode psychédélique. Il y a monté des spectacles multi-media dont nous ne connaissons que quelques alléchants échos. Il taille ses œuvres à la dimension et en fonction des exigences du disque : quatre albums



superbes dosent d'ingénieux contrastes entre les cycles lents et hypnotiques et les explosions rauques. Ils comptent parmi les rares disques de musique électro-acoustique atonale qu'on peut écouter d'un bout à l'autre sans s'ennuyer : **The wild bull** (Nonesuch), **The silver apples of the moon** (Nonesuch), **Touch** (CBS) et **Sidewinder** (CBS), le plus achevé de tous (disponibles en import. Music Action).

Tandis que tous ses contemporains se bardaient d'imposantes théories, flanquaient leurs œuvres de pages d'explication et de calcul, affirmaient une profession de foi faite de « recherche fondamentale » et de rigueur, Pierre Henry était lyrique, baroque, romantique, parfois humoristique. **Le Voyage** fut pour beaucoup le premier grand pied de la musique électro-acoustique, presque une heure entière traversée de visions, d'émotions intenses, de crescendos angoissés et d'apaisements. Original acharné, il n'a jamais claironné une « identité enfin trouvée », il s'est toujours lancé à l'aventure, celle du cortical-art, par exemple, improvisation fondée sur les rythmes du cerveau captés par des électrodes, ou celle de concerts dans des salles inhabituelles comme le cirque d'hiver l'année dernière à Paris. Le premier il a fait reculer les frontières entre les publics : il a vendu son « jerk électronique » comme un tube de l'été, fait un album avec Spooky Tooth, un groupe anglais, il s'est produit à l'Olympia et dans des dizaines de grandes salles, drainant un public au-delà de toutes les catégories. Pour certains, ce succès suffirait à l'excommunier.

Pour **Pierre Henry**, c'est la fin d'une époque, ou peut-être simplement une « mi-temps », une période de réflexion. « J'ai envie d'abandonner ma période électronique, celle qui se situe depuis **Le Voyage**. Cette musique vous fait vieillir très vite, elle vous brûle. » A travers ces hésitations, on retrouve toutes les incertitudes de la musique électro-acoustique : « Je vais peut-être retourner à mes débuts, à la musique concrète : des manipulations sur des bruits très simples, un son instrumental qu'on peut travailler longtemps, des voix, des percussions. Des sons plus bruts, plus primitifs que les sons électroniques. Peut-être vais-je faire plus d'improvisations, mais je ne crois pas vraiment à l'improvisation avec des sources électriques : le hasard joue trop. Et puis, le procédé le plus fumant, le plus explosif, le plus inouï que je connaisse, c'est quand même la paire de ciseaux. On n'a rien pu faire de mieux que couper le son et le monter avec un autre ».

« L'engouement actuel pour les appareils électroniques m'inquiète. Je ne comprends pas qu'on supprime tous les instruments pour jouer sur des synthétiseurs. Les sons du synthétiseur ne sont pas intéressants. Evidemment, ils sont produits en direct, comme un instrument. Mais c'est un instrument mort, des sons morts qui n'ont pas de structure propre. Il y a une époque où les groupes avaient inventé une instrumentation qui me plaisait beaucoup, qui m'a beaucoup stimulé : la distorsion, certains arrachés d'instruments, certains larsens. Le synthétiseur produit des sons-types, que l'on entend partout. C'est un procédé trop facile. »

Le synthétiseur a suscité une nouvelle catégorie de musiciens, différents à la fois des instrumentistes et des compositeurs électro-acoustiques. Il y a l'escouade des bruiteurs pittoresques et des adaptateurs du moog à toutes les sauces, tubes pop du moment, country, blues, Bacharach, afro-cubain, Hair, les Beatles et les chansons de Noël, des dizaines d'albums idiots. Entre les deux extrêmes, de la « soupe » et de la « musique contemporaine », une frange de musiciens oscille : ils gardent la tonalité et le rythme, au contraire de la musique électro-acoustique « contemporaine », s'attachent aux rutilements, aux chatoiements des sons, aux atmosphères fantastiques, aux timbres voluptueux, aux sensations physiques produits par certains sons. Ils produisent épisodiquement des albums bizarres, curiosités qui possèdent le charme d'un film d'épouvante. Paul Beaver et Bernard Krause se spécialisent dans le mélange des synthétiseurs et de musiciens acoustiques, solistes de jazz comme Gerry Mulligan, chanteuses de gospel, guitaristes de blues. Un seul de leurs albums ne nous laisse pas sur notre faim : **In a wild sanctuary** (Warner - import. Music Action). Le dernier, **All good men,** sombre fâcheusement dans la variété sirupeuse.

Mort Garson a, lui aussi, commis beaucoup de vilenies dans sa carrière, dont une adaptation de Hair pour synthétiseur **(Electronic Hair Pieces)**. Garson est pourtant capable de belles envolées, il suffit d'écouter l'étonnant **Black mass lucifer** (UNI - import. Music Action), enfin un album de synthétiseur sans scories, où les sons grésillent et se tordent sur eux-mêmes comme de menaçantes concoctions bouillonnant dans la marmite d'une sorcière. En mettant sa virtuosité technique au service de thèmes fantastiques, Garson parvient à susciter quelques frissons. Capables du pire comme du meilleur, des musiciens comme Garson sont vraiment les Terence Fisher ou les Roger Corman de la musique électro-acoustique, leurs productions sont comparables à ces films de « série B », souvent minables mais parfois délicieusement délirants et ouvragés, pleins d'un luxuriant esthétisme que s'interdit la musique sérieuse et son puritanisme.

L'unique album de **Tonto's Expanding Head Band** (deux musiciens-ingénieurs du nom de Robert Margouleff et Malcolm Cecil), **Zero Time** (Embryo - import. Music Action), possède, lui, toutes les séductions d'un film de science-fiction pour écran large et en couleurs. Les sons étincellent, lancent des éclats de cristaux martiens. D'autres musiciens se sont essayés à accoupler l'électronique et le chant. **Joseph Byrd,** un compositeur bourré d'idées perverses, est à l'origine de deux groupes éphémères où le rock, l'électronique, les marches militaires, de langoureuses ballades acidulées et des musiques de cirque se livrent à d'étonnants chassés-croisés : **United States of America** (CBS), puis **Joe Byrd and the american field hippies** (CBS - import. Music Action). Curieux, mais très nettement désuet. En revanche une tentative anglaise assez proche, **White noise,** n'a pratiquement pas pris une ride : David Vorhaus a réalisé avec une inquiétante habileté la fusion de bruitages — voix, rires, sanglots, hurlements —, de sons de synthétiseur et de chansons sentimentales délicatement ouvragées, presque précieuses. Autre compagnon indispensable, **White Noise** constitue peut-être le chef-d'œuvre de la musique électro-acoustique de série B. **Switched-on Bach** (Bach au moog synthetiser), un immense succès commercial, avait fait connaître en 1968 l'existence du moog synthetiser et le nom de **Walter Carlos.** Cette inepte entreprise avait d'ailleurs bien failli discréditer à la fois Carlos et sa machine auprès des ironistes. Bien à tort : un double album consacré à la musique originale de Walter Carlos, **Sonic Seasonings,** prouve qu'il vaut mille fois mieux qu'un Jacques Loussier du synthétiseur. Le disque prend pour thème les quatre saisons, et mêle à des enregistrements de bruits naturels (pluie, orage, oiseaux, insectes, vent) quelques mélodies dépouillées, d'une simplicité lumineuse ou d'une terrible puissance suggestive : les faces consacrées à l'automne et au printemps possèdent une douceur mélancolique, l'été et l'hiver plongent vers d'infernales tourmentes : les bourdonnements brûlants de l'été palpitent d'une pulsation lourde, oppressante, tandis que les sons de l'hiver s'immobilisent peu à peu, se gèlent avec une horrible lenteur. Walter Carlos, ce n'est déjà plus la « série B », **Sonic Seasonings** agrippe bien plus fort et plus profondément. Carlos prospecte des terres nouvelles et désertiques, des lieux hybrides qu'arpentent quelques solitaires célèbres comme **Terry Riley,** quelques groupes passionnés comme **Kraftwerk.** Tandis que la prétendue « musique contemporaine » radote sombrement, eux, et eux seuls, ouvrent de nouvelles portes pour la musique occidentale. Il faudra bientôt y ajouter certains musiciens de jazz : Paul Bley et Sun Ra ne faisaient que balbutier sur leurs synthétiseurs, mais les brèves éclaboussures qui jaillissent chez **Weather Report, Miles Davis (On the corner)** ou **Herbie Hancock (Crossings)** nous plongent déjà dans les troubles de l'anticipation.

Jean-Pierre Lentin.

LES MACHINES ÉLECTRONIQUES

LES MACHINES ELECTRONIQUES.. L'AMPLIFICATEUR, indispensable pour y brancher les machines. Plus il fait du bruit, plus c'est jouissif.

L'ORGUE ELECTRONIQUE : un pied indestructible. N'importe qui peut passer deux heures sur un orgue électronique à pianoter sans se lasser. C'est encore le plus riche des instruments électroniques. Pas donné, pourtant : neuf, il faut compter à partir de 5 000 F.

LE PIANO ELECTRIQUE possède des registres tintinnabulants du plus troublant effet. Doublé d'une chambre d'écho, c'est l'extase. D'intéressants petits pianos électriques à 2 000 F ont récemment fait leur apparition : choisir plutôt le Compac-piano que l'Insta-piano, trop enclin à la défaillance technique.

LA GUITARE ELECTRIQUE : à ne pas mésestimer, surtout assortie de pédales comme la DISTORSION, la WAH-WAH (coût d'une pédale : entre 200 et 300 F).

LA CHAMBRE D'ECHO : tellement planante qu'elle en devient indispensable. On y branche un micro, une guitare, un orgue, n'importe quoi, et la quatrième dimension se déploie comme un nénuphar, le temps fait des ronds comme une mare après la chute d'un pavé. La moins chère doit coûter dans les 1 000 F.

LA BATTERIE ELECTRONIQUE ou « boite à rythmes ». Confectionne électroniquement tous les rythmes, du twist à la samba, avec vitesse variable. Accouplé avec une chambre d'écho, fait tous les rythmes, de la tarentelle au delirium tremens, avec vitesse variable. A partir de 500 F.

LE SYNTHETISEUR : on peut le brancher sur un micro ou un instrument, ou en tirer des sons autonomes grâce au générateur de bruit blanc et au clavier. Il consiste en une collection d'appareils miniaturisés, sources sonores (oscillateurs, générateurs) et modificateurs du son (filtres, réverbération, modulateur à anneau, générateur d'enveloppe). En d'autres termes il permet, à condition de savoir s'en servir (on commence à se débrouiller vaguement au bout de six mois d'usage), de faire assez de bruits bizarres pour nous satisfaire pendant quelques années. Les moins chers sont les synthétiseurs anglais E.M.S. (5 000 F sans clavier, 7 000 F avec clavier). Le mini-moog et surtout l'ARP petit modèle, le meilleur pour le moment, dépassent largement le million d'anciens francs. Nous n'évoquerons même pas les gros synthétiseurs de studio, et nous pousserons un soupir de gourmandise frustrée. De plus en plus, les modules qui entrent dans la composition du synthétiseur sont emballés séparément — mais pas encore disponibles en France.

LE MAGNETOPHONE : très utile pour s'écouter soi-même, permet toutes sortes de manipulations sournoises — le changement de vitesse constitue en lui-même une grande interrogation aux jouissances imprévisibles. Enfin il sert à son tour de source sonore : plus il y a de bruit, plus on est content.

quand les savants s'interrogent

« Le ciel promis jadis par les curés à soutane noire est vraiment saisi par les astronautes aux blancs uniformes », dit un psaume de l'Internationale Situationniste. La science est la vérité de notre époque : la religion, vérité d'autrefois, avait ses messes, rites et communions pour enraciner ses croyances — un minimum de participation offerte au fidèle qui pouvait s'adresser à Dieu — ; la science réclame du public une croyance pure, le respect et les mystères là aussi, mais elle ferme ses temples et refuse toute participation au profane dont elle scande la vie au travers de ses technologies. A tout prendre, le fonctionnement d'un poste de télévision est plus incompréhensible que le sacrement de pénitence, et autrement plus présent par la quotidienne passivité qu'il impose — dans l'image, puis, derrière elle, dans l'ombre redoutable de ses circuits et de ses lampes.

Tout autant que les utilisateurs sous tutelle, techniciens, chercheurs et vacataires ne sont là que des masses aveugles et impuissantes, contrairement à la mythologie qui voudrait nous faire croire que l'accès au savoir ouvre les portes du pouvoir. L'addition d'innocentes équations sur la matière et de quelques règles sur la physique théorique nous a donné un jour la bombe H. L'armée est le client-patron inévitable des scientifiques, car elle s'intéresse à tout. Elle utilise les travaux menés par des astronomes sur les étoiles pour calculer, sur terre, les distances avec précision. De même les recherches sur la circulation de la chaleur dans le globe terrestre pour localiser les pistes d'atterrissage établies sur la banquise. Formidable manipulation, expliquent Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond dans leur livre **(Auto)-critique de la science** édité au Seuil. Ils citent des professeurs américains : « Des physiciens effectuant un travail de base en optique et sur les infrarouges ont peut être été choqués de s'apercevoir que leurs recherches allaient aider leur gouvernement et les ingénieurs de grandes sociétés à construire des mécanismes de surveillance et de détection pour utilisation en Indochine. Il a fallu les travaux de recherche des biologistes, biochimistes, physiologues, neuro-psychologues et physiciens pour mettre au point les agents de la guerre chimico-bactériologique, les défoliants, herbicides et appareils pour mesurer l'effet des gaz sur les populations. Les anthropologues qui étudiaient les systèmes sociaux des tribus de montagne furent surpris quand la C.I.A. rassembla les données de leurs travaux pour les employer dans des opérations de contre-insurrections. Les psychologues qui exploraient les paramètres de l'intelligence humaine pour des motifs « purement scientifiques » créèrent sans le savoir des instruments pour tester l'intelligence qui, une fois mis au point, leur échappèrent et servent maintenant aux autorités militaires pour recruter des hommes pour le Vietnam et à l'armée américaine pour disposer plus efficacement de ses effectifs. De plus, ces mêmes instruments permettant de tester l'intelligence font maintenant partie intégrante du système scolaire de ségrégation qui, commençant dès le plus jeune âge, diminuent les chances des enfants de la classe ouvrière de pouvoir accéder à un niveau d'instruction plus élevé et de se mouvoir sur l'échelle sociale (...) ». Perspicace, Léonard de Vinci avait gardé secrets ses plans de sous-marins, craignant les conséquences militaires. En 1943, après la première fission atomique contrôlée à Chicago, des scientifiques créèrent une feuille ronéotée, « Bulletin of atomic scientists », pour crier leur angoisse, tandis que l'un d'eux transmettait aux savants anglais le principe de la bombe atomique. Léo Slizard, qui avait participé à la mise au point de la bombe, préféra filer vers la biologie moléculaire. Coup dur pour le Pentagone. Mais aujourd'hui, la fuite est sans signification ; aucun chercheur n'est plus indispensable. S'il se trouva trois individus pour inventer le transistor, on eut recours à dix mille personnes pour penser et mettre au point les haricots magiques qui travaillent dans les magnétos.

Comment ignorer aujourd'hui pour qui on travaille ? Il a fallu cinquante ans pour que les découvertes de Faraday donnent naissance à la première centrale électrique, mais sept ans pour que l'expérimentation de la fission nucléaire engendre une bombe atomique, trois ans pour que le transistor passe du laboratoire à notre vie quotidienne, bouleversant toute la structure de l'information, du comportement, des rapports culturels, autorisant contradictoirement les pires des propagandes comme la naissance d'une rock culture.

Alors la vérité scientifique s'éparpille. Il n'y a plus de savants : simplement des chefs, des tâcherons et des manœuvres. Certains promènent un désarroi cynique dans les labos ou quittent carrément la recherche. La plupart s'ennuient et se fatiguent dans des tâches parcellaires et répétitives. Au sein des grands ensembles scientifiques français comme dans les universités, les jeunes gens à blouses blanches et à bonne conscience, jadis fiers et appliqués, se transforment depuis quelques temps en perplexes paresseux. Certains se précipitent dans l'irrationalisme, rêvent de l'homme de Cromagnon et pensent à tout brûler. D'autres, fort peu, s'organisent pour échapper aux hiérarchies et aux programmes imposés. Leurs groupements s'appellent « Science for the people » aux Etats-Unis, « British society for social responsability in science » en Grande-Bretagne, « Labo-contestation » et « Survivre et Vivre » en France. Dans leur livre qui réunit tracts, journaux, articles déjà publiés par des chercheurs en lutte, Jaubert et Lévy-Leblond racontent la grande surprise des scientifiques : ils sont des travailleurs comme les autres. Et en dessous d'eux, des dizaines de vacataires sans garantie d'emploi, étudiants fauchés et malheureux ou femmes condamnées pour la vie à balayer, à classer, à recopier des chiffres, à nettoyer des éprouvettes, travaux monotones et parfois dangereux ou pénibles, sans aucun espoir de promotion : un vrai boulot d'O.S. En France, en 1969, une grève menée au laboratoire

SCIENCE FOR THE PEOPLE

Perché tel le chouca malicieux au sommet du building 56, Arthur Signer disparaît derrière une armada de rhododendrons joufflus, trente plantes grasses et quatre bassines de mousses verdâtres. Un balai brosse sous le naseau, le cheveu noir qui vient lui chatouiller les omoplates, il fait pivoter son fauteuil et lance ses bottes jaunes, qui baillent joliment, sur un petit divan qui gémit sous les livres. Professeur de génétique moléculaire au MIT (Massachussets Institute of Technology), une ville de quatre mille chercheurs, Signer milite également à Science for the people : **deux cents professeurs et étudiants complètement déboussolés par la fin de la guerre du Vietnam dont ils n'ont plus à dénoncer les abus, et qui réclament à grands cris l'avènement d'une science utile : « La science fonctionne pour cette infime partie de la société qui détient le pouvoir, explique Signer. Elle sert le gouvernement et l'entreprise. En biologie, tout le monde travaille sur le cancer, et on délaisse d'autres maladies, celles des pauvres ou des vieux, par exemple. Quinze pour cent des noirs sont frappés d'anémie : il a fallu la pression des mouvements militants pour qu'on daigne se pencher sur ce problème, depuis deux années seulement... En fait, le gouvernement ne fait guère que répondre aux pressions, lorsqu'il lance des programmes de recherche. La pauvreté, le lot de vingt cinq pour cent des familles américaines — d'après les statistiques officielles — ne fait pas encore l'objet d'une étude systématique. Il n'y a pas de dérobade possible : pour changer la science, il faut changer le pouvoir... Oublions le Vietnam, la guerre est terminée, mais toute la science y a trouvé assez longtemps son champ de manœuvre privilégié, et les scientifiques leur pactole... »**

« Vous ne vous sentez pas un peu gêné ? La guerre d'Indochine ne date pas d'hier. En tant que scientifique, que vous le vouliez ou non, vous l'avez appuyée. »

« Au début, je ne m'en rendais pas compte du tout. Je percevais la liaison entre les scientifiques qui supportaient l'effort militaire, l'enseignement, la recherche et l'université, mais je ne voyais pas la raison de la lutte. Mon pays me semblait plein de bonnes intentions. De plus, en 1957, le lancement du premier spoutnik soviétique a provoqué aux Etats-Unis une intéressante augmentation des crédits de recherche : il fallait gagner la course, tout le monde pouvait travailler sur tout et on n'avait ni le temps ni l'espace émotionnel pour se poser des questions. J'ai couru avec les autres et, quand je suis sorti de l'université, en 1958, il n'était absolument pas question de remettre la science en cause. »

« Mais les étudiants d'aujourd'hui... »

« Aujourd'hui ? Ils sont devenus cyniques. Ils savent pertinemment à quoi sert la recherche, mais ils bossent pour être sûrs de trouver un emploi. Ce qui a changé dans leur tête, c'est l'idée que la science pure, abstraite, est plus noble que la science appliquée... On peut construire ainsi une petite pyramide : en haut les physiciens, puis les chimistes et les biologistes et, tout en bas, la foule anonyme des techniciens. Ainsi la conscience de cet état de fait n'a rien changé pour les étudiants : une petite élite travaille toujours sur la molécule et sur l'atome, les autres iront construire des ponts... »

« Comment imaginez-vous de remédier à cette situation ? »

« Quand je suis allé en Chine, en 1971, j'ai eu l'impression

Leprince-Ringuet a révélé que des individus passaient leurs journées à dépouiller des photographies de chambres à bulles dans des pièces mal éclairées. Autre grève en 1970 à l'Institut de physique nucléaire. Occupation des locaux : le labo se conçoit comme un lieu de production et d'exploitation.
Les scientifiques en lutte rejoignent les vacataires. Et si leurs actions restent souvent dérisoires, leurs idées contribuent à désacraliser la science. Ils tentent de faire avorter les projets de recherches trop ouvertement militaires. Quelques prises de parole dans les conférences, quelques portes claquées dans les séminaires : les limites de la contestation restent étroites parmi les chercheurs. Alexandre Grothendieck, fondateur de « Survivre et Vivre » et mathématicien de génie, a pu les mesurer au Collège de France alors que ses collègues, pour la plupart non-mathématiciens, effectuaient un vote de routine approuvant les programmes de chacun pour 1971/1972. L'assemblée repoussa, a une majorité des trois quarts, l'inscription au cours de Grothendieck du problème : « Allons-nous continuer la recherche scientifique ? », question à éviter. Puis dans la foulée, le quart des votants se prononça contre l'autre partie du cours : « la théorie de Dieudonné des groupes de Barsotti-Tate », que seul Grothendieck, et un autre mathématicien présent, comprenaient. Grothendieck a quitté la recherche. Comme James Shapiro, biologiste américain qui parvint, le premier au monde, à isoler un gène, et qui a glissé vers le militantisme politique. Les scientifiques se regroupent parfois et la Société japonaise de physique a par exemple exclu ceux de ses membres qui travaillent pour les militaires. Certains tentent de travailler isolément. Arthur Signer se retourne doucement vers la physiologie végétale pour tenter de résoudre certains des problèmes rencontrés par les fermiers américains. Mais il est difficile de « court-circuiter » les crédits industriels et militaires en les utilisant à d'autres fins. Le plus souvent, il faut agir au-dehors. Et à condition que les crédits nécessaires ne soient pas trop importants. C'est possible dans le domaine des technologies douces. John Todd, qui occupe un poste dirigeant au « Woods hole Oceanographic center » a ainsi créé à quelques kilomètres de son laboratoire un centre de recherche « sauvage ». Quelques chevelus en rupture de labos y poursuivent des recherches sur l'aquaculture et les énergies non-polluantes. De même Robin Clark en Grande-Bretagne ou Philippe Arreteau en France délaissent des crédits officiels pour créer des centres de recherches qui les satisfassent vraiment.
C'est peut être dans le domaine de la santé qu'on peut trouver les meilleurs exemples, disent des militants américains. « Le Black Panther Party a inauguré récemment une série de cliniques gratuites (...). L'idée a été reprise par d'autres groupes communautaires comme les Youngs Lords, militants révolutionnaires portoricains et d'Amérique latine (...). Chercheurs et militants organisés en groupes politiques peuvent apporter davantage que des diagnostics et des traitements (...). Ils peuvent apporter une information biologique de base, démystifier les sciences médicales et aider les gens à mieux connaître leur propre corps (...). Indispensable remise sur pied du savoir. » Arthur Signer, l'un des militants de **Science for the people**, l'explique ci-dessous.

qu'on pouvait ré-équilibrer la pyramide, mettre la technologie au-dessus de la science pure. Seulement, il n'est pas question de transférer chez nous des solutions chinoises... de toute façon, ils n'ont pas les mêmes buts que nous. Reconnaissons aux chercheurs chinois une certaine utilité qui nous est hélas étrangère : ils ont trouvé les moyens de transmettre les besoins du peuple aux scientifiques. L'envoi des intellectuels à la campagne, pendant la révolution culturelle, n'était pas forcément une brimade. L'Institut de physiologie végétale de Shanghai, par exemple, a transféré une partie de ses laboratoires à la campagne : les chercheurs ont pû discuter avec les paysans et ont été branché de la sorte sur les vrais problèmes à résoudre — trouver de nouvelles espèces de blé et repenser le drainage des rizières. Ce n'était pas bien entendu, un mariage d'égal à égal entre les scientifiques et les paysans, mais il y avait néanmoins un échange de suggestions profitable à chacun. J'ai pû rencontrer dans un village un entomologiste qui avait complètement abandonné la science pure pour se pencher sur les maladies des plantes. Les Chinois ne me l'ont jamais dit nettement, mais je crois que, de leur point de vue, il pourrait être bon d'envisager un arrêt de la science pure : il y a déjà dix années d'applications qui attendent de voir le jour... »
« Ce voyage vous a tout de même influencé. »
« Naturellement. J'ai découvert que la science que je pratiquais était un jouet. On me payait pour m'amuser tout en ayant bonne conscience. Scientifique, j'avais le sentiment d'être utile à l'humanité... Alors, j'ai trouvé un biais pour m'intéresser à la physiologie végétale, depuis je travaille sur le maïs. Je crois que mes recherches seront utiles aux fermiers américains. Vis-à-vis de moi-même, ça va mieux. Les problèmes n'en sont pas résolus pour autant. »

« En France et en Angleterre, par exemple, les chercheurs essaient de jouer aux américains, mais avec moins d'argent. La solution, dans un domaine précis, je l'ai vu au Vietnam du Nord, dans le secteur de la santé publique. Quand ils sont partis de ce pays, les Français avaient laissé quarante-sept hôpitaux dont le plus grand avait trois cents lits. Aujourd'hui, les quatre cent cinquante premières villes du Vietnam possèdent chacune un hôpital, 97 % des six mille principaux villages ont leur médecin, leur pharmacien et leur soigneur traditionnel. Mais le plus fantastique, c'est que le système médical mis au point par les Vietnamiens du Nord repose tout entier sur la prévention. Alors que le pays était en 1954 traversé d'épidémies fulgurantes, on n'a jamais enregistré depuis un seul cas de choléra. La recherche elle-même est axée sur la prévention, contrairement à ce qui se passe en Occident où toute recherche concerne les soins : plus il y a de malades et mieux les chercheurs peuvent chercher... »
La vie est dure, pour Arthur Signer. Il tripote la semelle rapetassée de sa botte jaune avant de lancer aux cieux métalliques de la molle Amérique cette envolée de vieux gourou qui en fait le frère incontesté de Mister Natural, notre bon Maître : « La priorité donnée aux sciences physiques doit être reconsidérée, surtout dans ses applications. On envoie des cosmonautes sautiller sur la lune et les villes sont toujours aussi crasseuses et irrespirables. Les pressions l'emportent, les industries automobiles et pétrolières refusent de considérer le problème des transports urbains, qui suffirait à les flanquer par terre. Les gens qui ont le pouvoir de rendre la ville possible, ils n'y vivent pas. »

Propos recueillis par Flakey Foont, envoyé spécieux.

VIDEO ERGO SUM

Petit appareil maléfique, miroir implacable et léger, la vidéo va bientôt nous permettre de dialoguer avec notre image, nos ridicules et nos peurs. Contre la télévision officielle, lourde, obtuse et censurée par la politique ou la bêtise, elle constituera l'aiguillon vivace, soldat Vietcong opposé aux pachydermiques cohortes américaines. Contre-information, nouveau langage, et tout cela pour dix mille francs, c'est-à-dire à la portée du moindre groupe, ou même d'individus. Les groupes militants pullulent déjà, souvent trop préoccupés à reproduire uniquement l'image de manifestations interminables ou de sorties d'usines en grève. La vidéo, c'est l'objet de cet article, doit certes remplir cette tâche d'archivisme militant, mais elle peut faire beaucoup plus, agir sur toi, individu lecteur, briser tes comportements, te questionner, te révéler, exorciser tes tics, t'ouvrir les yeux sur tes peurs, bref, être ton Socrate, ton gourou silencieux, et même parfois, un bon copain. Nous reviendrons dans un prochain numéro d' « Actuel » sur les groupes vidéo en France.

Le ruban de la vidéo est une des voies les plus tendres pour se mettre en contact avec soi-même. En privé, en ayant le contrôle de tout ce qui se passe, chacun peut désormais apprendre à accepter son extension sur le petit écran comme une autre partie de soi. Par-dessus le marché, on a encore la possibilité de reprendre les moments passés, de les refaire défiler encore et encore : on n'est plus l'esclave du temps qui passe. Prenez donc votre temps, puisqu'il peut renaître. Vous voilà avec votre caméra, tous les deux chez vous. Placez-la sur son trépied et dirigez-en l'objectif là où vous serez tout à l'heure. Vous obtiendrez l'image la plus claire en l'envoyant directement de la caméra à votre écran moniteur par un câble. Branchez le tout. Placez-vous devant la caméra, et hop, vous voilà sur l'écran à vous regarder vous-même. Commencez lentement, sous un bon éclairage. Commencez seul aussi, pour apprendre à vous reconnaître. N'ayez pas honte, ni peur. Bougez un peu... regardez-vous. Prenez des poses, vous vivez, regardez-vous vivre. Oubliez la télévision. Votre image n'est pas indépendante de vous, suivez vos gestes sur l'écran. Peu à peu, la connexion entre le mouvement vécu et le mouvement vu devient si claire, si évidente, qu'il ne vous sera plus possible d'éviter l'interréaction.

Détendez-vous et respirez profondément.

Bâillez pour relâcher les muscles de votre visage.

Tordez le cou.

Faites jouer vos mâchoires.

Puis explorez votre visage avec le bout de vos doigts. Touchez les parties que vous préférez de votre visage.

Fermez les yeux et pensez à quelqu'un que vous aimez. Souvenez-vous d'un moment heureux que vous avez passé ensemble.

Ouvrez les yeux et exprimez, par les seuls muscles de votre visage, ce que vous pensez des personnes suivantes : Michel Debré, Mireille Mathieu, le proviseur de votre lycée quand vous étiez en classe terminale, votre mère, un pot de fleurs, vous-même.

Faites ce que vous voulez.

Que votre visage soit triste maintenant.

Et explorez-le de nouveau avec le bout de vos doigts.

Recommencez la scène.

Maintenant seulement vous pouvez aller plus loin, seul ou avec un cameraman en qui vous avez toute confiance. Commencez par une lente exploration de votre corps. La bonne idée est de faire en sorte que le cameraman manipule la caméra sur votre ordre. « Montre-moi mon ventre » ou « Montre-moi ma tête », etc. Avec un peu de pratique, vous n'aurez plus besoin de donner des ordres et l'écran de télévision sur lequel vous êtes doit devenir comme une toile sur laquelle vous peignez constamment votre corps. Allongez le bras le long de votre flanc, tordez le corps, bougez lentement vos bras... Dansez, remuez, inventez des rythmes mais regardez toujours cet écran qui est devenu une sorte de projection pleine d'emphase de vous-même. Quand vous aurez appris à bien vous connaître, vous pourrez alors faire entrer quelqu'un d'autre dans l'image. Il peut arriver qu'il soit difficile pour certains de se référer conjointement à un (ou une) partenaire et à la vidéo. J'ai assisté à une expérience qui peut être une solution à ce problème. Il s'agit d'un homme et d'une femme dans des chambres différentes, chacun avec une caméra et un récepteur. Ils étaient connectés ensemble par un système central de contrôle. Ils se rejoignaient l'un l'autre par un systèmes de superposition des images, s'embrassant, se serrant dans les bras l'un de l'autre, se léchant. La vidéo leur permit d'exprimer leurs fantaisies personnelles, en réaction l'un avec l'autre, et de les faire réagir sexuellement l'un par rapport à l'autre, tous gestes qu'ils n'auraient pas osé faire s'ils avaient été placés tout de suite l'un en face de l'autre.

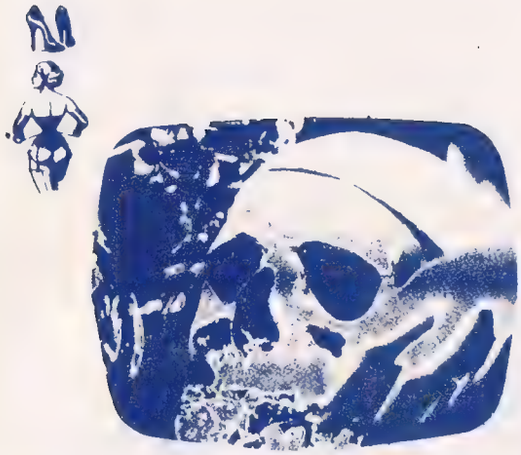
Ce procédé est très plaisant, non seulement avec un partenaire sexuel mais aussi avec des amis ou des enfants. Avec vos amis, vous pouvez vous toucher, jouer, créer des formes. Avec les enfants, vous pouvez lutter, vous pousser, sauter les uns sur les autres, vous rouler... Il vous est toujours loisible d'effacer la gaucherie, l'expression qui vous déplaît, de vous refaçonner jusqu'à en éprouver une satisfaction légitime, ou niaise.

Pour trois personnes qui conçoivent ainsi une télévision personnelle et active, quelques millions d'autres préfèrent encore la digestion. Avant même que le téléspectateur éventuel ait appris à ruminer avec conscience la petite image branlante, on lui fourre dans le crâne tout un mode d'emploi — après, il ne lui reste qu'à ouvrir grand les yeux et les oreilles pour recevoir la manne, il n'a déjà plus la queue d'une idée et ne songe surtout pas à détourner de son utilisation officielle cette étrange boîte à diffuser l'image et le son.

Il était une fois, à Samoa, un petit peuple illettré et bronzé qui regardait pousser tranquillement les bananes et les ananas qui lui servaient d'ordinaire, se baignait dans le lac et confiait sagement ses maigres gains au plus responsable d'entre eux, qui les répartissait selon les besoins de chacun. Les Samoéens ne parlaient pas l'anglais et les représentants de commerce n'avaient jamais réussi à leur refiler le moindre lave-vaisselle. La Fondation Ford, qu'un rien suffit à émouvoir, décida de remédier à cette insupportable situation. Dans les villages et dans les écoles de Samoa, elle installa des postes de télévision, diffusa des cours accélérés de grand breton et prit en charge l'éducation de ces piètres consommateurs de Polynésiens heureux. Bientôt leur vint le goût de l'épargne, ils se firent comptables en noix de coco, achetèrent des réfrigérateurs, des automobiles Ford pour faire plus vite le tour de l'île et laissèrent le lagon pour la baignoire individuelle. Si, par la vertu de la seule image télévisée, on peut enseigner l'agriculture moderne aux paysans du Bangladesh, on peut également refiler trois paquets de lessive par jour à des sauvages hilares qui vont tout nus. Il suffit qu'un détergent bouffon ressente des démangeaisons irrépressibles et insulaires du côté de la grande tache bleue du Pacifique, et s'avise à mettre son doigt plus blanc sur une petite île peinarde, juste au-dessus de Pago-Pago, à l'est de Funafuti et de Viti-Levu — information géographique libre de toute publicité. Pourtant, les écrans peuvent fleurir partout, un peu comme des miroirs vivants, pour nous aider à rectifier nos positions les plus maladroites ou les plus sottes.

Les fous pourraient s'amuser de leur propre folie : « Qu'est-ce que je fais, roulé en boule dans mon caca ? » ou « C'est moi, ce machin triste ? ». Et ils filmeraient les médecins, décelant dans leur comportement des signes qui, mis en situation, leur vaudraient à vie la chambre capitonnée. Et si les employés de banque pouvaient filmer du petit épargnant à longueur de journée, ils auraient peut-être l'envie folle de faire un feu de joie avec les formulaires qu'ils tamponnent avec un imperturbable sérieux, et les voleurs ne perdraient plus leur temps à risquer la paille humide pour quelques kilos de papier crasseux salement colorié. Les agents de police filmeraient les embouteillages en pissant de rire, et les automobilistes seraient honteux d'être surpris la bouche ouverte à crier des injures à la carriole qui bouche la rue depuis une demi-heure. Ils descendraient et iraient manger des gâteaux sur le trottoir, et filmeraient la marchande de gâteaux qui les filmerait en train de rattraper d'une langue gourmande la crème au beurre qui vient de dégouliner sur leur veste.

Mais telle qu'elle est conçue — monopole d'Etat, contrôle et censure — la télévision est vénéneuse. Et quand ce n'est pas l'O.R.T.F. qui l'emploie, elle sert de flic : elle fourre partout son œil pour repérer les fraudeurs et pousser à la vente, trou de serrure dans les prisons modèles, ou machine à distiller l'évasion au bon peuple. L'image diffusée, sommaire, brute, exige d'être traduite, ré-assemblée. Elle nécessite une attention bien plus grande que la réception d'une image projetée sur un écran de cinéma — qui se présente achevée. Comme la bande dessinée, la télévision demande la participation directe du sujet : en la matière, c'est à chacun de nous d'intervenir. Seulement, en l'occurrence, nous n'en avons pas le droit, les portes des studios de la télévision sont bien verrouillées. La vidéo rend la chose possible, elle doit devenir dès maintenant une contre-télévision. On en parle beaucoup, et presque toujours pour en amoindrir la portée. On nous laisse croire qu'il s'agit de « télévision en cassette », ce qu'est le disque au concert. **France-Soir** nous apprend insidieusement que la télévision par câbles a fait des « ravages » aux U.S.A. et au Canada, et qu'il est un peu vicieux, quand on a déjà le choix entre quinze ou vingt programmes mitonnés spécialement pour la quiétude des masses, d'en vouloir un seizième ou un vingt et unième branché sur la vie quotidienne. Et puis, scandale, projeter n'importe



quoi sans la moindre censure, voilà qui est risqué : les réseaux de Toronto présentaient chaque soir après vingt-trois heures un film pornographique qui gagna en peu de temps l'une des plus fortes écoutes et la faveur des annonceurs. Pour se débarrasser de la vidéo, **France-Soir** propose de lui faire jouer le rôle du Pathé-Baby : grâce à la cassette Walt Disney, les enfants ne s'ennuieront plus les dimanches pluvieux. Pendant ce temps, Jean-Marie Serreau était aux prises avec les services juridiques de l'O.R.T.F. pour avoir risqué une expérience de télévision sauvage à Maine-Montparnasse : il est impensable de laisser les locataires d'un immeuble exposer leurs problèmes à leurs voisins au lieu d'avaler avec religion le Journal Télévisé (notez qu'ils avaient le choix).

Dès maintenant, et pour bien canaliser le péril de la vidéo sauvage, une Société Française de Télédistribution entend régler le développement de la télévision par câbles. Les pirates s'exposent aux foudres de l'O.R.T.F., qui possède le monopole de la diffusion des émissions télévisées, ou à celles des P.T.T., qui entend conserver la mainmise sur les télécommunications. On étudie même un statut national de Télédistribution pour mieux contrôler les expériences marginales. Les grands media ne tiennent pas à ce que la vidéo devienne un élément culturel d'importance, aussi veut-on faire de la cassette-vidéo un instrument à sens unique : je filme la cassette et vous regardez la cassette que j'ai filmée. Mais le principe de la vidéo est inverse. **Il faut absolument qu'il y ait interaction.** La vidéo, c'est la place du village de l'ère électronique.

Les techniques de l'ère industrielle se contentaient d'imiter le travail de l'homme, pour le simplifier et le rentabiliser. Celles de l'homme cybernétique où nous entrons peuvent et doivent étendre notre champ de conscience : l'information télévisuelle peut être cette énergie créatrice et perpétuellement mouvante qui pousse à l'échange permanent des idées, des sensations et des goûts, sans plus se soucier de la production pour seule fin. Si l'on ne prend pas conscience de ce qu'est **vraiment** la vidéo, notre société va l'ajouter à ses instruments de consommation. Et la vidéo servira à contrôler encore un peu plus l'information, participant déjà à une vaste mise en fiche : ainsi, au lieu de recevoir quarante postulants

à un poste, un chef du personnel se fait projeter le soir les demandes de ceux-ci pour confier le poste à pourvoir à qui « présente » le mieux — gain de temps mais irréparable perte de tout contact.
La vidéo est une rencontre, elle ne crée pas l'événement mais y participe, peut réunir à la fois le compte rendu de l'expérience et son interprétation. Elle provoque ou intervient dans le même temps qu'elle témoigne. Elle permet d'enregistrer la tête surprise, gênée ou furibonde du monsieur à qui vous offrez une fleur sur le trottoir. Elle permet à l'instant de filmer le monsieur lorsqu'il se regarde surpris, gêné ou furibond sur l'écran de télévision. La vidéo est distance **et** contact : pour la première fois le monsieur se verra réagir, il sera vous et lui. Elle a sa place dans les partis, les syndicats, les entreprises, les écoles, instrument de vérité antihiérarchique, remise en cause instantanée par le reflet. Dans un débat, la vidéo impose la réflexion : impossible à démentir, elle permet de mesurer le dérisoire ou la gravité d'une discussion, ses digressions, leurs causes. Cette distance immédiate supprime l'effort de la « mise au point » en cours de débat, ainsi il est possible de réorienter ou d'approfondir, ou de faire exploser le débat. Les psychédéliques n'agissent pas autrement, ils accélèrent pareillement le processus qui nous permet de laisser tomber préjugés et réflexes, soit en les accentuant au-delà du supportable, soit en les dévoilant dans leur inanité. **Psychédéliques et vidéo sont les media d'une nouvelle culture qui privilégie la perception directe au détriment des sensations apprivoisées.** Quand vous visionnez un débat, alors même que vous le tenez, vous ne vous attachez pas seulement à la cohérence du discours, mais aussi aux gestes, aux intonations, aux attitudes qui le soutiennent ou le trahissent. Les hommes politiques qui pérorent à la télévision peuvent, à la rigueur, passer la rampe avec leurs mots, même s'ils imaginent le passé comme moteur de l'avenir sans se soucier du présent immédiat : coupez le son et vous cassez le fil de la marionnette : elle n'exprime plus rien, elle gesticule à vide. Les hommes politiques sont des martiens — ils ne sont crédibles qu'en termes de spectacle.
Matière brute, non élaborée, peu coupable d'esthétisme, la vidéo montre le changement en action. Rien de rassurant, rien de stable, elle devient la mesure de ce qu'elle reproduit. Elle aide les gens qui se regardent sur l'écran à penser en fonction de leurs désirs. Filmez un voyage en métro, invitez quelques passagers à se contempler ainsi charriés (ce seuil est le plus compliqué à franchir) : il n'est pas possible que se voyant dans ce wagon à sardines le passager ne se pose aucune question. On peut également poser le problème à un Huron des campagnes qui n'aurait jamais pris le métro de sa vie. Sans doute se demanderait-il pourquoi les gens supportent ce traitement, et comment ils réussissent ce tour de force.

Dans la même optique farceuse, il serait intéressant, à seule fin de juger leur compétence présumée et l'intérêt qu'ils prennent à leur travail en dehors des avantages matériels, de demander aux ministres en exercice de présenter, par le canal de l'O.R.T.F. par exemple, les films vidéo qu'ils auraient réalisés eux-mêmes pour défendre leurs positions et exposer leurs convictions profondes (s'il y a lieu) à quelques dizaines de millions de sujets qu'ils sont censés éclairer de leur fétide chandelle. On verrait si c'est du suif ou du caca, si ça éclaire et si ça chauffe, ou si ce n'est que du vent chargé de mauvaises odeurs. Nous aurions peut-être compris feu M. Debré, à défaut de le respecter, s'il avait su parler en termes chaleureux de sa propre image, et non de celle de la nation dont personne n'a rien à foutre. Mais combien de ces guides en sortiraient indemnes ? On voudrait pouvoir imaginer sans rire le réveil tranquille et détendu de Raymond Marcellin, chatouillé par le premier soleil qui tombe comme une trique sur sa demeure sourde de la place Beauveau. Ou M. Fontanet raconter sa brillante scolarité et le profit qu'il en a tiré. La contradiction serait bien évidemment possible. Et chacun pourrait y apporter son film. On aurait ainsi, dans les bourgades, des semaines Poujade, ou rien ne nous serait caché de la vie exaltante de ce grand amoureux des torrents propres, ou une semaine Edgar Faure pendant laquelle les masses s'interrogeraient sur l'habileté, la courbette et la démagogie. Et sur les hommes aussi, derrière les idées qui les masquent comme ces grands tas d'ordures ménagères qui savent si bien voiler l'entrée des bidonvilles. Ce serait la moindre des choses, pour ces **représentants élus du peuple** (Ah ! Ah ! Ah !) de vivre sans masques. Mais cela suppose que la vidéo puisse jeter bas les ambitions, nées dans la magouille et dans le secret. Et tout le monde se saluerait sans crainte ni tremblements.
La vidéo est également rencontre avec la source même du programme. Jusqu'à présent, « faire participer » les gens à quelque chose comme un spectacle, où ils ont payé pour avoir le droit d'être voyeurs conformément à leur éducation, c'est un leurre ou une bonne blague. La définition du spectacle comporte une bonne dose de réceptivité passive, et on n'a jamais dit aux écoliers espiègles qu'ils pouvaient, sans payer des dommages et intérêts, monter sur la scène du théâtre français et faire un tire-joue à l'amant de Chimène ou retirer malicieusement la chaise de Cinna. Que voulez-vous, on nous fait bouffer du respect avec la première blédine. L'agression du Living Theatre, ou celle de Rita Renoir qui vient s'asseoir cul nu sur le crâne miroitant des messieurs guindés et sanguins n'a jamais servi qu'à renforcer leur gêne, rarement à leur faire tomber culotte. Seuls les masos avertis se risquent dans ces antres où l'on reçoit des claques en échange de sous. Ou les pervers qui pensent toujours que le voisin sera frappé, et jamais eux. Allons, tout ce monde-là va se repaître au théâtre de ce qu'il ne sait pas faire, sinon il n'y aurait pas de théâtre, ou il y en aurait partout, à tous les paliers et dans tous les jardins publics.
La vidéo est capable de faire crouler ces murs et ces rôles convenus. Celui qui présente dans un groupe un programme de magnétoscope est impliqué autant que les « spectateurs » — cette dernière notion tend même à devenir lettre morte. Le programmateur, celui qui colle son œil à l'œilleton de la mini-caméra, est bien obligé de rentrer dans le jeu. Si vous travaillez seul, lors d'une interviou par exemple, avec vos six kilos de matériel sur l'épaule et à la force du poignet droit, le simple fait que vous bavardiez et filmiez en même temps ôte tout aspect sérieux à l'opération. Rien à voir avec les équipes de tournage de l'O.R.T.F. qui comprennent toujours au moins un électrorigolard qui vous observe d'un air narquois en rongeant un hot dog tandis que vous essayez de répondre à la question passionnante du présentateur en complet veston : « La vie est-elle une vallée de larmes ? » La vidéo n'a pas ce pouvoir d'intimidation. Une personne prise à son insu peut tout au plus y voir une indiscrétion, c'est à vos talents diplomatiques de descendre dans l'arène. Invitez le mauvais coucheur timide à devenir le premier spectateur de lui-même. Il verra peut-être qu'il mange salement le rôti de porc aux lentilles qui l'occupait tellement quand vous lui avez volé son portrait. Il ne se sentira pas mis en boîte et apprendra avec stupeur qu'il ne risque absolument pas de se retrouver sournoisement glissé en insert dans une émission télé sur la goinfrerie. Un jour viendra, qui est proche, où l'on pourra sans déranger personne sortir sa vidéo comme son briquet. On donnera aux gens leur image comme on leur donne du feu.
D'autre part, la vidéo permet facilement d'isoler une attitude de son contexte. C'est la célèbre expérience des garçons de café dont parle longuement Alfred Willener dans son excellent bouquin **(Vidéo et société virtuelle**, Téma-éditions). Vous connaissez l'exemple fameux par lequel tous les élèves de philo ont l'impression d'avoir lu l'**Etre et le Néant :** le garçon de café n'est pas garçon de café comme l'autobus est vert. Il joue avec sa condition de garçon de café pour la réaliser. Il suffit d'en filmer trois ou quatre dans des bistrots de classe différente, et d'étudier les gestes de leurs rôles. Ils collent toujours au mieux avec l'établissement. Détaché et mécanique au sein du bataillon des serveurs de la Brasserie de la Gare, gauche et nerveux dans le restau étudiant, stylé et tout en arabesques dans le pub chic, avec des épaulettes et une démarche feutrée. Essayez de réaliser une telle expérience avec du matériel de cinéma ou de télévision, vous n'obtiendrez jamais un tel degré de naturel ou de complicité tacite. La grande force de la vidéo, c'est qu'on l'oublie. La situation du filmeur n'est pas perçue comme une situation privilégiée, comme si cela ne portait pas à conséquence, un geste de plus noyé dans les gestes de la vie quotidienne, aussi important et aussi naturel.
Vous êtes l'information, profitez-en pour vous informer sur vous-même, la seule personne que vous ne rencontrez jamais dans la rue. La seule personne que vous n'avez jamais vue de dos — sauf cas exceptionnel ou maléfice herbeux. Vous vous supportez parce que vous n'êtes pas en mesure de vous observer. A quoi ressemble votre sommeil, vu du dehors, quand les rêves vous sortent à fleur de peau en gestes incongrus et soufflements désordonnés ? Bien sûr, vous vous croisez dans la glace du lavabo en vous lavant les dents, ou dans la vitre du métro entre deux stations. Là, vous vous fixez avec insistance en espérant bien ne pas trop vous revoir. Vous êtes gêné d'avoir à trimbaler cette tronche peu expressive moulée dans la retenue et la dissimulation depuis la plus tendre enfance. Filmez-vous les doigts dans le nez, filmez-vous en train de rire, de raconter les âneries qui moisissent dans votre cervelle. Filmez-vous (ou faites-vous filmer) quand vous faites l'amour ou la cuisine. Filmez-vous au soleil.

Hyma Jaisson et les joyeux québecquois de Mainmise

Au-delà des frontières :

LES GROUPES VIDEO QUE VOUS POUVEZ ALLER VOIR :

Vidéo Impéria, 75 rue Duteau, 75005. BLO. 17-39.
Vidéo Poing, 8 rue Martel, 75010.
Collectif Vidéo, 85 rue Rambuteau, 75001. 231.37.03.
Slon Vidéo, 74 rue Albert, 75013.
Agence populaire d'informations cinématographiques, 6 rue des Canettes, 75001.
Fondation IOTA, port de la Conférence, 75008.
Tirfoin-Fidaly, 24 rue du Soleil, 75020.
Vidéo 00, 30 rue du Pressoir, 75020.
Vidéo Out (Carole Roussopoulos), 18 rue de l'Odéon, 75006.
Vidéographe, 1604 rue St-Denis, Montréal 129, Québec.
Vidéo Centre, Corso Garibaldi 28, Milan. 89.92.20.
Open Studio, Herengracht 156, Amsterdam. 020.22.36.61.
Vidéo Gulliver, 14 rue du Roitelet, 1170 Bruxelles. 73.89.73.
Vidéo Freex, Maple Free Farm, Lanesville, N.Y. 12450. USA.
Vidéo Insas, 8 rue Thérésienne, Bruxelles 1000. 11.92.86.
Vidéo Exchange, 358 Powell. Vancouver 4 BC. Canada.
Vidéo Meat-Ball, Hartogstraat 5A. La Haye, Hollande.
Vidéo-Brian Wood, Astalerstrasse 8, Munich (30.18.50).
Vidéo-Washington Comitee. Vien Center, via Appia 9, Milan. (63.49.86).
Mediatelier, C/O A. Ganty, 7 rue Bâle, 1000 Lausanne (ils éditent un vidéo bulletin).

LASER MOI TRÈS FORT DANS TES GRANDES ELECTRODES

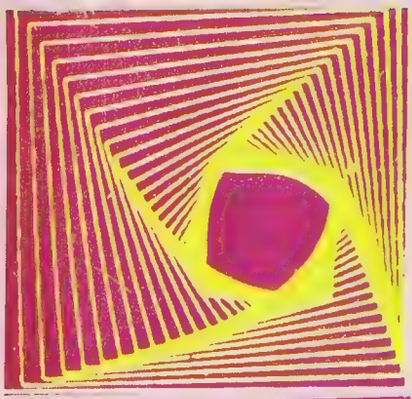
La petite femme brune s'est assise dans l'antichambre du musée de Hambourg et Wolf Vostell, géant ventripotent et débonnaire, lui a serti le front d'un diamètre d'électrodes. Une musique rauque a surgi, raclements de métro et sifflements de turbines, la traduction sonore de la ballade intérieure des ondes cervicales de la petite dame. Un sculpteur, Jean Dupuy, préfère les sourds tam-tam du cœur qu'il amplifie à l'aide d'un stéthoscope et qui font vibrer, hypnotiquement, une membrane chargée d'une légère poussière rouge. D'autres artistes construisent des chambres à maléfices, les rayons fins des lasers fusent et se croisent, cordons immatériels suspendus dans l'ombre, tandis que des miroirs mobiles et de grandes surfaces argentées tressaillent ou réfléchissent l'éclat syncopé de lampes stroboscopiques, et qu'une musique électronique ou sérielle grince et dépayse. Le Polytope de Xenakis est un de ces nombreux supergadgets de l'électronique ouvert tous les jours boulevard Saint-Michel.

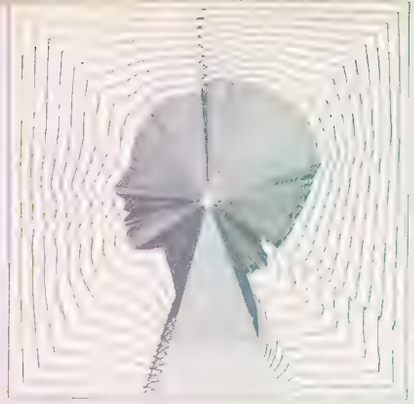
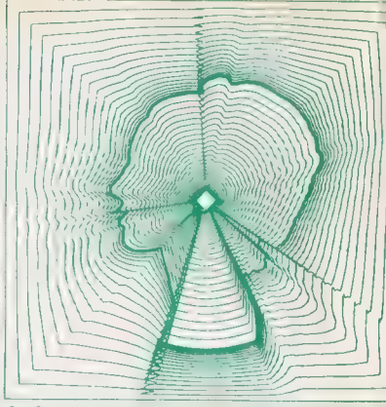
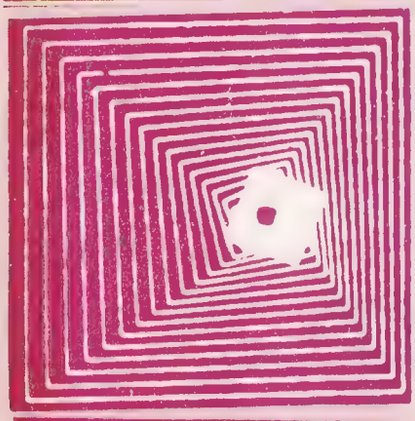
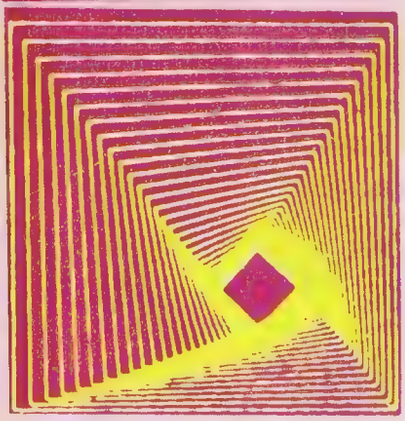
Nicolas Schoeffer essaie toujours de devenir le Gustave Eiffel de son siècle en élevant son monument électronico-cinétique à la Défense, mais l'Etat et les mécènes hésitent depuis dix ans. D'autres rêvent de suspendre des formes gonflables ou projections holographiques dans le ciel des métropoles ou d'envoyer un rayon laser faire l'aller et retour de la Lune. Pour beaucoup, il est grand temps de ranger brosses et pinceaux, d'abandonner le marteau et le ciseau, et de se brancher sur le laser, l'ordinateur dessinateur, l'oscilloscope cathodique, toute cette science en relief et fluorescences qui paraît si planante. L'utopie et l'imposture, le gadget et l'imagination, tout se mélange, pour le frappant comme pour l'insipde. La technologie et la science ne sont pas neutres, il est difficile de les aborder le cœur pur et l'âme simple, le contenu technocratique des procédés l'emporte souvent, avec aisance, sur l'intention de l'artiste. Aussi, le tri n'est pas facile dans les mariages art et technologie entre ceux — rares — qui explosent de créativité et la plupart, qui se terminent en nouveaux gadgets, quand l'artiste ou le cinéaste devient l'homme sandwich prestigieux d'une grande compagnie capitaliste.

En France, les grands délires technologiques sont rares, et, le plus souvent, constituent, qu'ils le veuillent ou non, une extrapolation mystifiante du pouvoir : « Xénakis se permet de dessiner des villes futures, Claude Parent propose des villes obliques, explique Jean Clay, critique d'art, l'un des animateurs de l'excellente revue Robho. Ces discours servent de dérivatifs. Il faudra, nous dit-on, tout balancer, et sur la dalle rase du futur installer ces nouveaux espaces bien graissés, équilibrés dans leur démesure. Nous refusons ces plans sur la comète. Car, en attendant, c'est la Défense qui se bâtit, les grands ensembles qui prolifèrent, l'appauvrissement du vécu que l'on essaie de masquer ». La technologie est riche en possibles, mais d'un accès difficile et d'un maniement délicat. Le plus souvent, pour avoir le droit de tripoter un computer, l'artiste doit accepter la morale sinistre de ceux, I.B.M. ou autres, qui contrôlent les appareils. Le service de la recherche de l'O.R.T.F. n'est ouvert qu'à ceux qui acceptent les oukhases de Pierre Schaeffer qui l'a créé et qui règne depuis vingt-cinq ans et souvent, les meilleurs ont pris la fuite, le cinéaste Gérard Patris, les compositeurs Luc Ferrari et Pierre Henry. Aux Etats-Unis, quand la technologie mobilisait tous les rêves, lors de la grande poussée lunaire, entre 1965 et 1970, les plus grands artistes furent invités à participer au projet « Experiments in Art and Technology ». Le musée de Los Angelès réussit à introduire une trentaine d'entre eux au sein des laboratoires de recherches de certains des plus grands trusts, Oldenburg à Disneyland, Warhol chez R.C.A., etc. L'expérience révéla rapidement ses limites : I.B.M. rejeta en quelques jours le poète Jackson Mac Low, il avait les cheveux longs et des idées trop bizarres pour les ingénieurs rectangulaires de la maison. Le grand Claes Oldenburg ne tint guère plus chez Walt Disney and Co : ses bananes gonflables, ses tasses géantes et son sac de glace agité auraient, par leur ironie moqueuse, porté tort à l'imagerie superbe, niaise et moraliste qui enchante et abrutit des générations entières de nos charmants bambins.

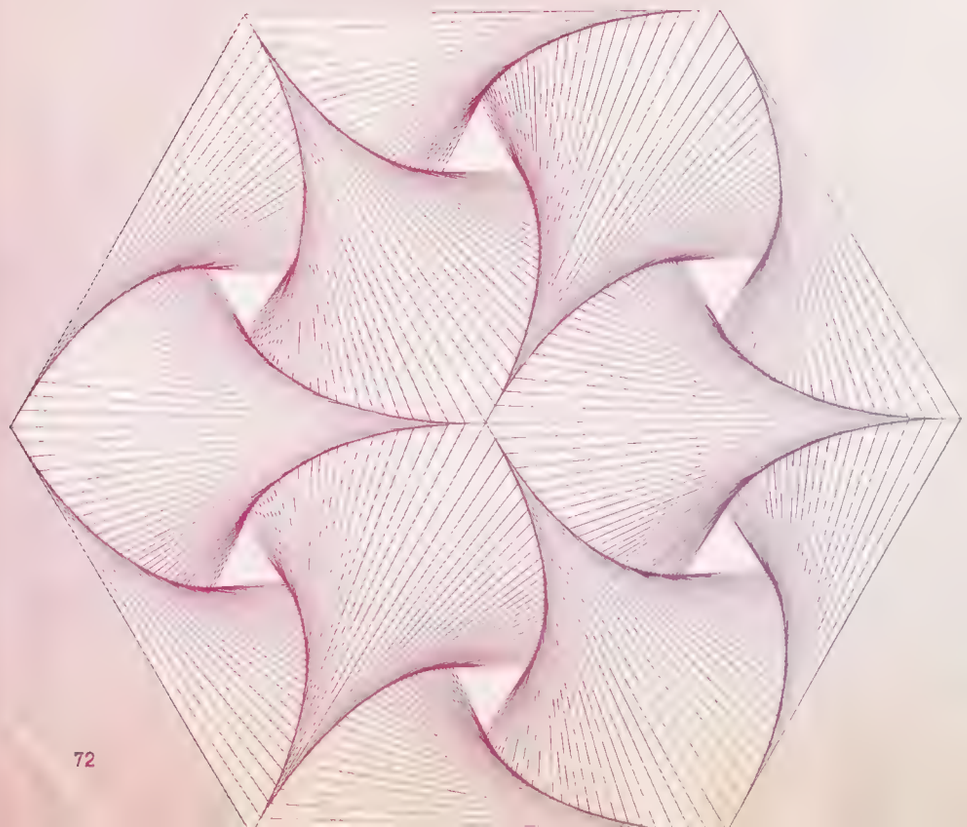
L'invention, même quand elle est possible, s'avère difficile. Le Palais de la Découverte, en lui-même, constitue déjà un musée d'art moderne qui se passe fort bien de l'appoint des sculpteurs et des peintres. « A nous frotter à la technologie, explique le peintre Martial Raysse qui s'y est essayé longtemps avec succès, et s'est converti à la vidéo, nous courons un double risque : ou bien, arrivés devant des appareils avec des idées toutes faites, et un style rigide, nous nous en servons uniquement pour les amplifier, ou bien nous devenons nous-mêmes l'extension d'un gadget. » Tristes écueils où beaucoup sont venus s'échouer, annonçant longuement les intuitions de maîtres du début du siècle, Marcel Duchamp ou les futuristes russes. En accrochant ses Ready made, tous objets courants, bidets ou roues de vélo, et les baptisant œuvres d'art, Duchamp a rendu hommage au Palais de la Découverte et au Bazar de l'Hôtel de Ville. Dont acte. Les futuristes russes, Naum Gabo ou Moholy Nagy ont, dès les années 20, exploré le champ des vibrations électromagnétiques et des mobiles électriques, jeux de lumière qui se renvoient de miroirs en miroirs. Bravo. Une miriade d'artistes a suivi cette démarche sans l'enrichir. Accrocher un laser au plafond, faire vibrer des tiges, même plus longues, ou moins véloces, tripoter des oscilloscopes, faire apparaître des courbes de Lissajou sur un écran, on a pu en tirer de nombreux joujoux inventés par d'autres pour d'autres usages. L'ordinateur et l'holographie, photographie en relief grâce au laser, sont les plus récents. Après de laborieuses programmations les compu-

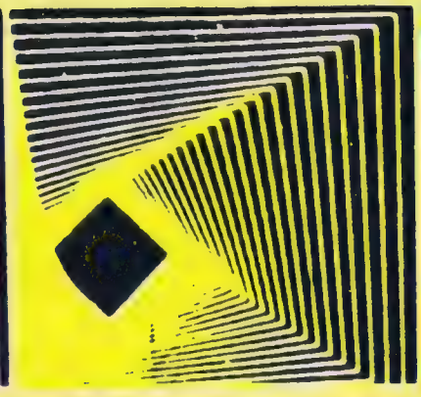
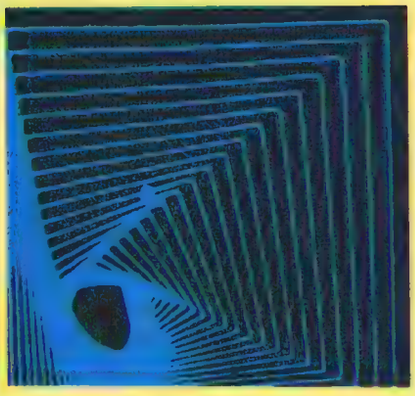
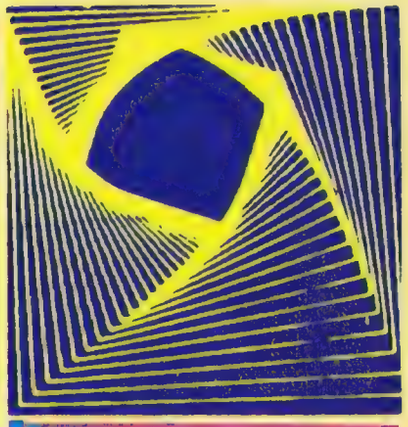
Nous aimerions de belles bananes sur nos places publiques, d'orgueilleuses cafetières au lieu du Sacré-Cœur... Oldenburg propose une banane qui se gonfle et se dégonfle. « Actuel » lui offre la Concorde, veto de Maurice Druon.

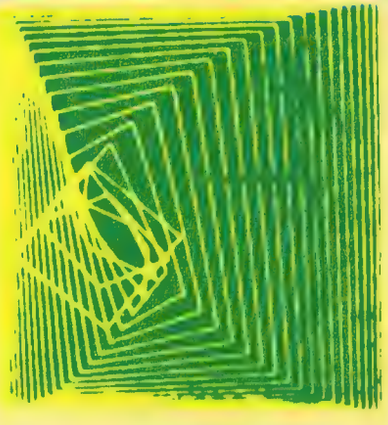


ters permettent la reproduction d'images ou des curieuses permutations géométriques — variations stochastiques comme on dit —, ou peut traiter une image, en faire émerger les lignes de force, comme sur une photographie tirée sur papier très contrasté.
Vous pouvez tout aussi bien vous amuser à tourner tous les boutons de votre télévision si vous en avez une, et, dans certains cas, les programmes les plus ennuyeux et les plus chiants finissent par faire rêver. De tels détournements des conventions technologiques permettent d'incroyables branchements, explosions pataphysiques, explorations délirantes, ou jeux de l'absurde, déraison de la lumière et des sons, ou sagesses électro-cosmiques.
Le jeu d'abord. La gamme est large qui s'ouvre des combinatoires et des astuces mathématiques à la franche dérision des pauvres machines qui ne savent pas encore se défendre. Le procédé le plus simple, bien exacerbé par l'artiste, peut devenir magique, à la fois mystificateur et planant. Avec les courbes complexes tracées par le computer, on peut procéder à de curieux reliefs ou à des transformations qui rappellent les dessins d'Escher (sommaire du n° 30 d'Actuel). Un triangle ou un carré tracé mille fois engendre des courbes chatoyantes. La même technique s'applique à la lumière, ou programme de façon aléatoire l'éclairage de tableaux lumineux où deux cents diapositives s'impriment simultanément côte à côte sans nécessairement que chacune corresponde à sa voisine, bizarre. On peut brancher le son sur la lumière, donner l'équivalent lumineux de la voix ou de la musique, ou comme Vostell fabriquer une barre bizarre, truffée d'émetteurs, promenée par un spectateur, celle-ci rentre en interférence avec d'autres appareils électroniques ou mécaniques disposés à droite ou à gauche. Chez Vostell, l'expérience n'est pas gratuite, le fracas déclenché obéit à une causalité qui rappelle celle des catastrophes du quotidien, accident de voiture, arrêt du cœur, explosion d'un avion, angoisses exacerbées.
D'autres ricanent plus franchement, prenant la technologie à contre pied. Tinguely, depuis longtemps, fabrique de vieilles machines rouillées et bringueballantes, qui cliquètent, grincent, et ne servent à rien. John Chamberlain, un sculpteur américain, voulait, dans le cadre d' « Experiment in Art and Technology », fabriquer un « sniffer », appareil qui produisait à la demande une centaine d'odeurs prosaïques dont voici un échantillonnage : vomi de bébé, café express, église noire après un gospel, course moto, chaussettes sales de Nixon, cocaïne, pièces de cuivre dans une main moite, Venise par 30 °C, un taxi de New York, etc. Oldenburg, le grand maître du pop art, s'attaque plus profond aux angoisses du consommateur et au statut de l'objet. Depuis quinze ans, il déforme le quotidien jusqu'à l'angoisse, fabriquant des scies molles, des tubes dentifrices qui grandissent, des machines à écrire gluantes, cherchant à inverser chacune des qualités « sécurisantes » des objets, ces composantes qui nous encadrent et dans lesquelles nous investissons au point d'en tirer l'essentiel de notre réel. Avec l'aide des machines, Oldenburg veut pousser l'analyse plus profond encore, aux confins du cauchemar : « On rêve souvent qu'on va casser quelque chose, une assiette, un appareil, explique-t-il, et on se réveille en sueur ». Aussi est-il en train de construire une série d'objets géants qui se détruisent, se reconstruisent et se transforment par surprise, pour le plus grand effroi des masses : une voiture malléable qui change de forme, une assiette dans laquelle les œufs se cassent, sont cuits et retournent dans leur coquille, une tasse qui vole en éclats, une barre de chocolat qui se brise. Ses projets les plus monumentaux méritent la place de la Concorde : notamment cette banane de cinq mètres de haut, en plastique, qui se pèle, disparaît, comme avalée, puis retourne à sa forme initiale. En introduisant l'absurde, donc un signe, dans le désert urbain, Oldenburg ramène la joie dans la ville, et fait école : de nombreux architectes vont dans ce sens, projets d'archigram (voir le numéro 18 d'Actuel « Les villes brûleront ») — châteaux d'eau étranges proposés pour la ville de Marne-la-Vallée. Aux Etats-Unis, certains critiques réhabilitent même l'anarchie pataphysique de certains enchevêtrements de signes lumineux, ou le décor bizarre de certains restaurants, affublés, en guise d'enseignes, d'énormes hamburgers ou, mieux, logés, comme celui de Cabazon, en Californie, dans le ventre d'un immense dinosaure en carton pâte.
Une autre branche de l'art « technologique » s'exerce à élaborer des rituels, à construire des environnements curieux, propices aux méditations les plus variées, à produire des films dépouillés et hypnotiques, à l'aide de





trucages ou de computers dont l'apothéose du 2001 de Stanley Kubrick est l'exemple le plus fameux. Bien employés, les phénomènes physiques viennent alors à l'appui d'une poétique surprenante. Rauschenberg, un grand peintre pop, a organisé, il y a huit ans, deux « happenings » de ce genre. Il avait branché des micros sur les spires d'un sommier et disposait aussi de néons ronds et cassés qui s'allumaient dès qu'il les touchait en même temps que le sommier. Lors d'une autre séance, il jouait au tennis avec Frank Stella, un autre peintre, et, à chaque frappe de balle, la lumière baissait en proportion du son du coup de raquette. « Lié à l'action du jeu, dit Martial Raysse, le processus technique ajouté permettait d'introduire un joli désarroi... »

Un étonnement doué de sens, un angle neuf, dévié, autre, tout le monde peut s'abasourdir, mais les lieux magiques et les musées Grévin de notre temps sont rares. A New York, les freaks du Village avaient ouvert, il y a cinq ans, le Cerebrum, une boîte — environnement truffée d'ustensiles planants propres à exciter l'usage des sens. Nus sous un voile léger, dans une pièce carrée tapissée de mousse, une musique qui tournait des ballons, des phénomènes optiques, un light show serein. Ce genre de concordance des sens excite particulièrement Robert Irwin, qui a travaillé dans les chambres silencieuses de la Compagnie Garrett spécialisée dans la préparations des astronautes aux aberrations de la perception. Concentration sur les ondes du cerveau, expériences de silence absolu, ils ont découvert par exemple que le goût dépendait des sons ambiants. Le plus grand pied, par exemple, pour apprécier une bière Carlsberg Elephant, c'est d'entendre un son d'une fréquence de 650 Hz. Pour une Carlsberg Lager, 10 à 15 Hz.

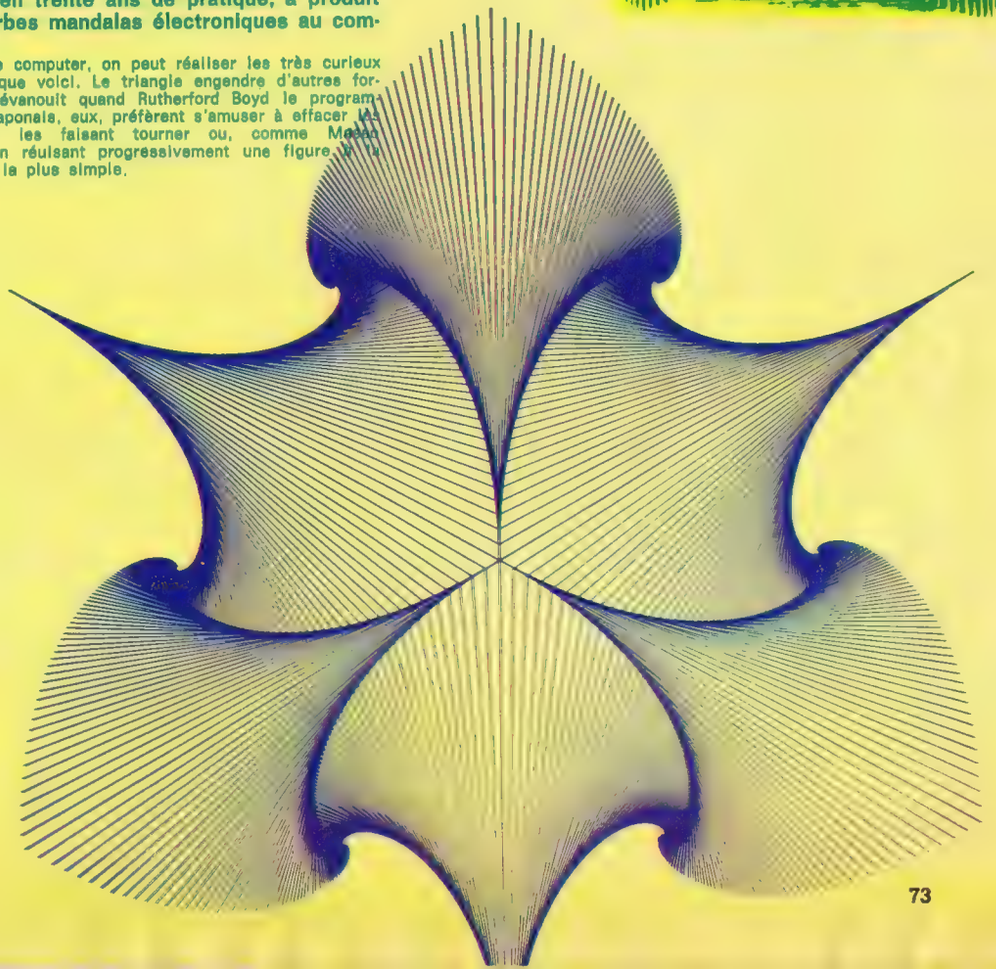
Le cinéma, évidemment, s'aventure sur les mêmes voies, malgré la résistance incroyable des pouvoirs et des circuits qui ont fait main basse sur les media. « Le récit, dans sa forme bourgeoise, reprodult éternellement et en cercle fermé, l'idéologie dominante », écrit Gene Youngblood, disciple de McLuhan et de Buckminster Fuller dans Expended Cinema, le meilleur livre à ce jour sur le sujet. Le cinéma expérimental des surréalistes (Le Chien Andalou, l'Age d'Or, etc.), puis le cinéma underground, ont essayé de briser le cadre balzacien et de glisser l'explosion dans l'image. « Le cinéma underground, explique Younblood, fit d'abord œuvre synesthésique, appel simultané à plusieurs sens par la succession dans le film d'images discontinues : le montage devient collage. Stan Brachage réalise, entre 1959 et 1964, Dog Star Man, 78 minutes d'un curieux mélange de cosmos, d'humain et d'électronique. Refus complet du sensationnalisme, visant à manipuler l'émotion du spectateur, même si la manipulation est de noble essence comme par exemple dans le Septième Sceau ou l'Année dernière à Marienbad. Non, une succession rythmée, une vision proche de celle de l'enfant, naïve, sans privilèges présupposés, ou trame intériorisée.

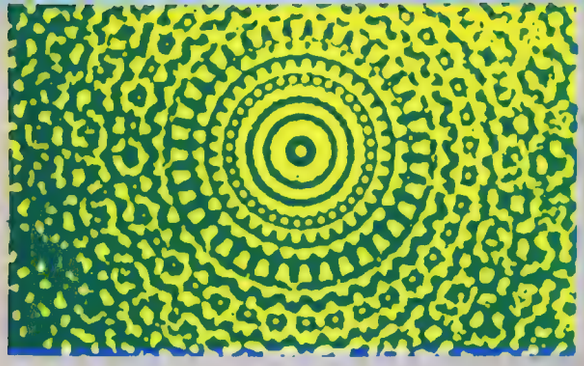
La brèche ouverte, les sculpteurs et les peintres s'y engouffrent. Les plus intéressants, du point de vue formel, ne sont pas connus en France, et pour cause, on n'y voit pas leurs films. Collages et surimpressions de John Schofill, études de volumes et de mouvements de Patrick O'Neill ou de Ed Emshwiller, analyse des changements de l'image en fonction de la vitesse de Michael Snow, qui étudie les limites entre l'objet défini et la forme abstraite — on peut le faire en regardant par la fenêtre d'un train — explosions folles du grain photographique, comme dans les films de Ken Jacobs, ou le remarquable film de Roland Nameth sur le Velvet Underground de la meilleure époque.

Au bout du chemin, le dépouillement, une forme presque mystique, l'éclair de la mort qui se conjugue avec tous les ineffables du nirvana. Deux noms surtout, Jordan Belson, et John Witney. Jordan Belson a cheminé sur les traces des lamas du Tibet, étudié le Livre des morts, sauté dans tous les hallucinogènes et cela depuis vingt ans. Ses procédés sont simples, quelques rayons X, un moteur tournant, mais un tour de main secret, comme les bons enchanteurs. D'abord peintre, il se tourne vers le cinéma en 1947. Ses plus grands films, Allures, Reentry, Samadhi, ne dépassent pas dix minutes, mais on peut les projeter en boucle comme des Illuminations. Allures rappelle, sept ans avant, le final de 2001. Reentry, c'est la grande lumière orange qui baigne l'entrée d'un vaisseau spatial dans l'atmosphère. Samadhi et Phénoména, l'illustration de l'état le plus élevé du Bouddha quand l'arc-en-ciel se fond dans l'extase.

Sans partager aucun des choix métaphysiques de Belson, bien au contraire, puisqu'il collabore de longue date avec I.B.M., John Witney, en trente ans de pratique, a produit de superbes mandalas électroniques au com-

1) Avec le computer, on peut réaliser les très curieux mandalas que voici. Le triangle engendre d'autres formes et s'évanouit quand Rutherford Boyd le programme. Les Japonais, eux, préfèrent s'amuser à effacer les carrés en les faisant tourner ou, comme Masao Komura, en réulsant progressivement une figure à la géométrie la plus simple.





puter. Permutations, Lapis, Catalogue, l'évolution d'un mandala à l'autre, la transformation simple du cercle en ellipse. Witney est content : « J'ai trouvé l'image du temps ». Son fils, John junior, a hérité des techniques et de l'invention de papa et réalisé un film éclaté sur trois écrans, très fameux et sans titre.

La vidéo se prête à merveille aux tripatouillages de couleurs les plus grinçants. Terry Riley a réalisé, avec le sculpteur Arlo Acton, un film de trente-trois minutes, Music with balls, une illustration totale de sa musique hypnotique, collage de bulles oranges qui défilent au rythme des répétitions des sons, couleurs complémentaires qui s'affrontent. Encore une fois, allons donc tourner les boutons d'une télévision en couleur, faites virer les visages au vert pomme et les ombres au doré. Martial Raysse, dans Le grand départ, fait largement appel au même procédé. Une dernière tendance s'exerce, écologico-socio-naturaliste. Hans Haacke, un Allemand, a commencé par exposer des processus physiques simples comme Weather cube, des œufs dans des incubateurs d'usines à poules (aux hormones) ou d'autres tristes déviations de la technologie moderne, sortes de ready-made contestataires.

Plus récemment, Haacke s'est mis à agir sur l'environnement en organisant des pollutions symboliques ou en n'exposant que des photos de taudis, ce qui lui valut d'avoir, à New York, son exposition fermée. Nicolas Negroponte, ingénieur du M.I.T., a fabriqué Seek, un environnement cybernétique de rats et de blocs arrangés selon un ordre qui correspond à la ville, chaque bloc étant relié à un ordinateur. Dès qu'un rat se heurte à un bloc, l'ordinateur le déplace au moyen d'un aimant. Seek met en évidence l'évolution d'une structure urbaine. D'autres artistes se sont attachés à des équilibres physico-chimiques. Alan Sonquist à la cristallisation et aux interfaces, le docteur Hans Jenny à la beauté, des bulles, des liquides et des solides sous l'effet des tensions superficielles. Malgré ces percées, le champ reste presque vierge. La plupart des artistes qui se sont jusqu'à maintenant fait connaître par un emploi intéressant de la technologie n'ont fait que l'utiliser dans le cadre de recherches formelles prédéterminées sans véritable interaction à ces techniques, vieux barbons trop longtemps accrochés au pinceau. Certaines techniques n'ont pas encore suffisamment mûri, telle l'holographie, ce cinéma en relief, coûteux et encore balbutiant. Mais, surtout, le délire se heurte aux limites malthusiennes et aux répressions imbéciles de la politique culturelle de l'Etat et des grandes entreprises. On prétend, probablement avec raison, qu'I.B.M. freine ou supprime certains progrès « créateurs » du computer : ils iraient à l'encontre de l'image de marque choisie pour maximiser la vente et minimiser le recul et l'effroi du consommateur qui se méfierait — souvent inconsciemment — de machines trop inventives. L'ordinateur doit être l'instrument d'une gestion, on ne lui conseille pas trop de bousculer les formes, c'est là l'affaire de l'homo sapiens et de lui seulement.

Quant à l'Etat, il consacre son budget de recherches aux fusées, aux bombes, aux radars et tout cela est trop secret pour que des hurluberlus poilus et sales aillent tripoter cet arsenal pour en fabriquer de vains feux d'artifice. Parfois, aux Etats-Unis notamment, on compte les plus propres et les moins inventifs comme Friedrich Saint-Florian, animateur du Center for advenced visual studies au M.I.T. qui porte de belles cravates et évite soigneusement les flaques d'eau en marchant. Il parle de son métier d'artiste technocrate :

« Les travaux du centre se situent à un haut niveau technologique et nous devons travailler la plupart du temps avec des ingénieurs. C'est mon cas par exemple avec les procédés holographiques que je ne peux dominer seul, c'est aussi le cas Giorgy Kepes qui a eu de gros problèmes pour régler les flammes de ses sculptures.

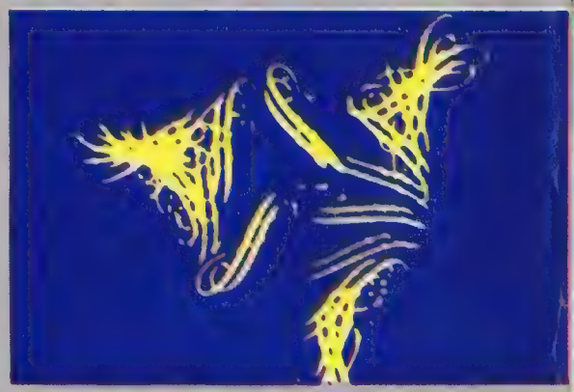
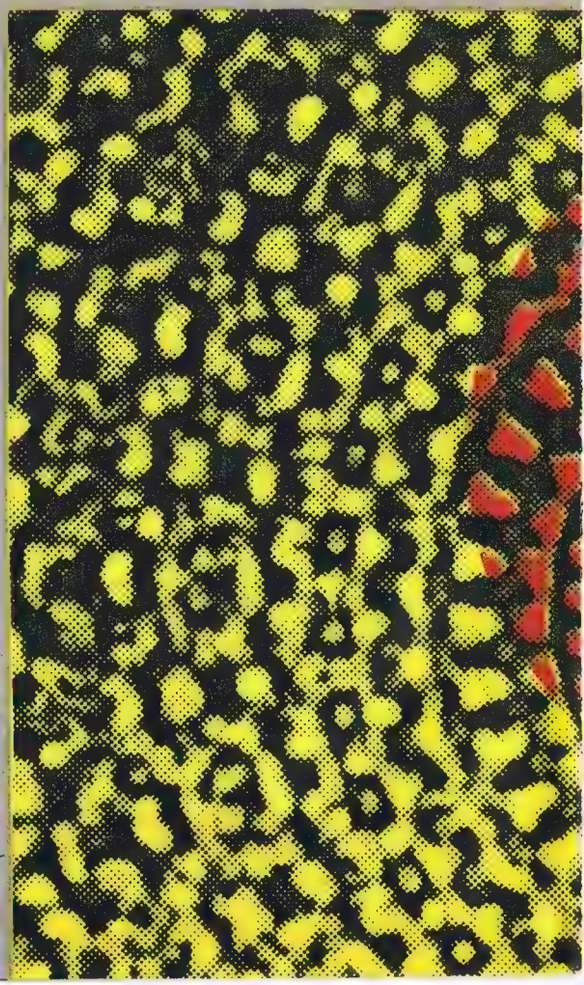
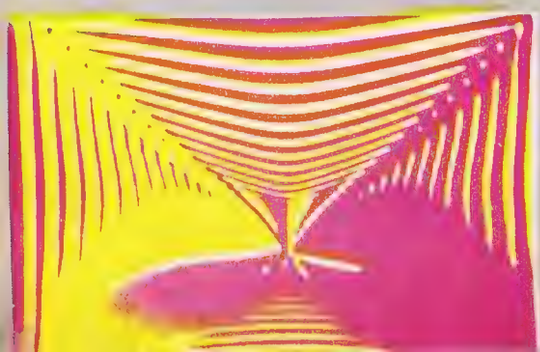
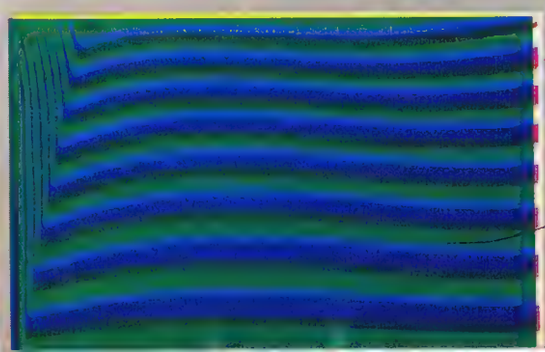
« Au M.I.T., l'interaction entre scientifiques et artistes provient surtout de la cohabitation. Mon cas est je crois assez représentatif : la technologie ne me sert pas directement de source pour ma création, elle est plutôt un stimulant, elle est la source d'une certaine philosophie.

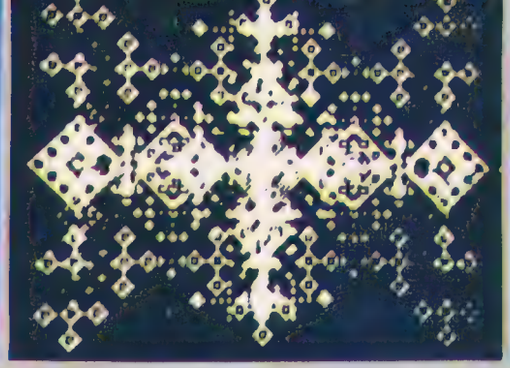
« Le Centre advanced visual studies est unique aux U.S.A., les artistes qui y vivent sont invités et dédommagés de tous leurs frais de création pour deux ans renouvelables. Nous travaillons tous actuellement sur les rapports entre la ville et la rivière. Au bout de nos efforts une création : le nouveau pont sur Charles River.

« La seule chose vraiment bien dans l'exposition que nous venons d'organiser, c'est qu'elle passe dans des musées de la science. Les museum de la science sont un élément-clé de la diffusion de notre art parce que, à Chicago par exemple, le museum reçoit 8 000 visiteurs par jour et 10 000 le dimanche.

« Nous sommes contents d'y montrer qu'un artiste contribue au progrès de la connaissance au même titre qu'un scientifique. »

Ces hommes étranglés dans leurs vestons participent complètement à l'illusion technocratique. Saint-Florian va construire un pont très curieux, avec des procédés holographiques et des éclairages en arc-en-ciel qui permettront à chaque passant d'avoir le visage d'une couleur différente. Cela peut être marrant, merci, saint Pentagone, d'avoir développé le laser pour guider vos bombes... En

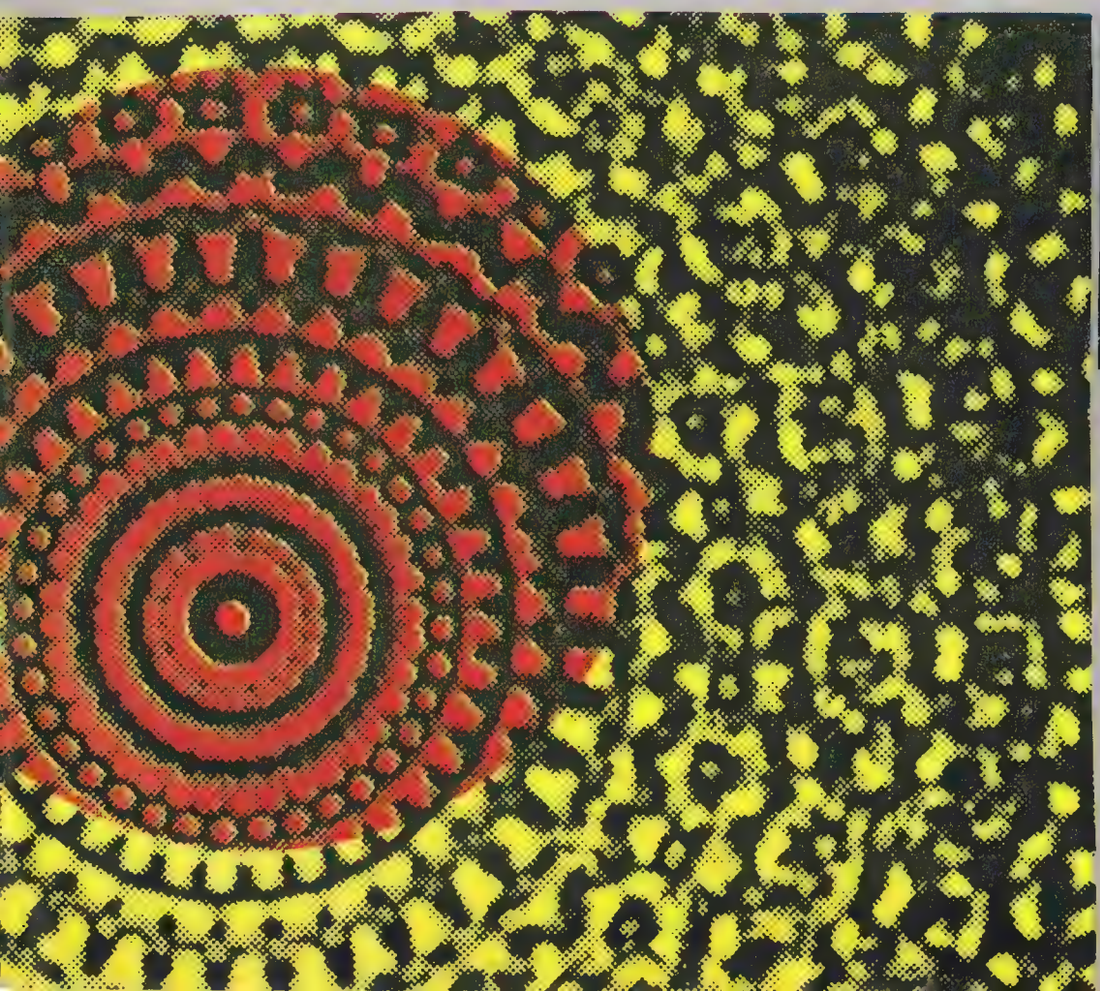


France, la Ve a ses artistes, pompidoliens, pompeurs et pompeux, Vasarely et autres cinétistes minables qui tournent en rond et décorent les appartements bourgeois et les métros design. Un art mécanique de progrès.

Les privilégiés ont donné leur allégeance. Les autres artistes peuvent jouer de leur côté, on leur abandonne les bouts de bois et les tubes de gouache. « Depuis huit ans que je m'intéresse à la vidéo, dit Martial Raysse, je n'ai eu accès qu'une nuit aux studios de l'O.R.T.F., parce que la télévision allemande les avait loués pour me permettre de tourner Camembert Extra Doux. » Le service de la recherche n'arrive le plus souvent qu'à produire une ou deux émissions chiantes par mois et s'il permet à de nombreux petits jeunes de faire des expériences, le résultat n'en est jamais programmé. « De toute façon, ajoute Martial, l'éducation ne nous prépare même pas à saisir le sens, l'importance, la profondeur des techniques. Aux Beaux-Arts on reste englué dans la peinture à l'huile. Et quand on veut accéder à la technologie, il faut le faire comme un mec de Cuba, en sous-développé, en bricolant ses appareils, à moindres frais. C'est aussi bien comme ça. Cela nous apprend à trouver des méthodes populaires, à la portée de tous. Mon prochain film, L'Hôtel des Folles Fatmas, aura coûté 16 000 F en tout et pour tout... »

Une telle situation, liée aux mécanismes complets du circuit de l'Art, galeries, piston, fric, lèche-cul, explique qu'un bon nombre d'artistes se soient repliés sur l'action politique et le terrorisme culturel, comme les membres du F.A.P. (Front des Artistes Plasticiens, 65, avenue Bosquet, Paris 7e). L'Art n'aura sa place et sa liberté qu'après la révolution. On risque d'attendre longtemps. Pourtant, pour la première fois depuis la Renaissance, avec la vidéo et l'électronique, la parcellisation peut exploser, une technique engendrer une forme, un savant exprimer

2) De nombreux fragments des films de Belson, Lutz Becker, John Witney ornent cette page, animée par un dynosaure californien qui héberge maintenant un superbe restaurant.



une spirale en riant, Vinci montrer son nez après cinq siècles d'absence remarquée. « Tu vois, dit Martial, mon idée de l'artiste a complètement explosé depuis dix ans. Sa tâche ne se limite plus à un constat ou à un décor. Il doit s'intéresser à tout, à la fois sorcier, chaman, rechercher comme un radar les significations, brancher les gens entre eux, trouver équilibres, compréhension, rythmes, et non plus s'investir dans un objet figé. »

C'est un peu dommage, en France, d'abandonner la technologie aux seuls technocrates qui la canalisent vers leur technoscrutures castratrices. Alors, savants et chercheurs gauchistes, sortez vos trucs, allez chercher des artistes et dékonnez un peu... Et vous tous, inventez vos petits gadgets, facteurs cheval de la vidéo, Arts bruts, concours Lépine, Système D, vous pouvez toujours passer un aimant devant le petit écran d'une télé couleur, question de frissonner au spectacle soudain décomposé d'un Léon Zitrone qui s'en va en petites mosaïques mauves.

Jean-François Bizot.

MARS

On les a vus partout, petits êtres verdâtres à la tête plantée de tentacules, cyclopes monstrueux jaillis de soucoupes volantes, mystérieux objets qui vibrent dans nos cieux, menaces confuses, interrogations sans réponses. Personne, parmi les savants respectés, les autorités et les notables, n'ajoute foi à ces fables. Les extra-terrestres, pourtant, vont, un jour ou l'autre, dans un an ou cinq siècles, apparaître pour de bon. Aucun doute possible, autour des milliards d'étoiles qui constituent l'univers, plus de cent millions de planètes doivent, statistiquement, présenter les conditions propices à la vie, donc au grand jeu de l'évolution et de la civilisation, du génie et de la bêtise.

La technologie moderne, déjà, ouvre les yeux des astronomes ébahis. Les sondes robots, photographes et racleuses de terrain vont, dans les années qui viennent, sortir du système solaire et récolter de ci de là les signes d'autres intelligences : dans leurs laboratoires les biologistes viennent à la rescousse en recréant les acides aminés des molécules de la vie, à partir de corps simples — méthane, ammoniac, hydrogène, frappés d'éclairs électriques. La sonde Pionnier 10 va bientôt s'évader de notre petite banlieue en décembre après avoir frôlé Jupiter pour dériver dans la galaxie. Au bout de son antenne, une petite plaque d'or porte quelques signes gravés, un homme et une femme nus, un message simple, conçu par Carl Sagan, directeur du laboratoire d'études planétaires de l'université Cornell aux Etats-Unis. Les extra-terrestres, s'ils aperçoivent son message, ne sauront pas que la femme a un sexe, les ligues de moralité américaines se sont élevées contre une représentation trop précise du corps de la femme. Mais ils auront tout de même, malgré les imbéciles, une vague image de l'humain, le monsieur est bien pourvu.

La première grande interrogation sidérale a été le fait d'astronomes soviétiques. C'était en 1925, ils venaient de capter d'étranges signaux électriques, dont la régularité laissait supposer un émetteur pensant. Le phénomène s'avéra naturel. Ce n'était que partie remise. De fantastiques tables d'écoute sont désormais branchées sur les galaxies : en Russie, un radio télescope de dix-sept mètres de diamètre ; à Bonn, un radio télescope géant de cent mètres de diamètre, merveilleux miroir capable d'enregistrer les signaux de civilisations situées à vingt années lumière. (Une année lumière, c'est le trajet parcouru pendant un an par la lumière à la vitesse de 300 000 km/s.) Depuis que le radio télescope permet d'entendre les nébuleuses les plus lointaines, les savants d'est et d'ouest travaillent de concert. Les plus grands se sont réunis en décembre 71 dans une petite ville d'Arménie. La Nasa, si elle disposait de crédits suffisants, démarrerait même, avec dix milliards de francs, l'énorme projet Cyclope qui activerait dix mille radio télescopes orientés sur toutes les galaxies.

Où sont les extra-terrestres ? Dans le système solaire, immense à nos yeux, mais élément dérisoire dans la grande dérive cosmique ? Dans la « Voie Lactée », notre galaxie en spirale, qui se déroule sur cent mille années lumière ? L'esprit s'affole à imaginer les espaces intergalactiques. Pour rejoindre la nébuleuse d'Andromède, galaxie de la Voie Lactée, il faudrait deux millions d'années à un croiseur spatial fonçant à la vitesse de la lumière. La galaxie la plus éloignée se trouve à six milliards d'années lumière. Ses ondes lumineuses qui tremblotent dans les téléscopes ont été émises dans des temps où le soleil n'existait pas encore. Elle a peut-être disparu, monstrueuse explosion, au moment où la première aube illuminait la terre, découvrant une planète encore en fusion. Mais cela, nous ne le saurons que dans des centaines de millions d'années. L'Univers est,

OU CRÈVE ★★★

au sens propre, impensable. L'homme qui le contemple s'épuise à concevoir ces régions où le temps et l'espace sont la même entité, où se terrent les grands mythes de Lovecraft.

Neuf planètes tournent autour du soleil. Les engins terrestres mettent quatre mois pour atteindre Vénus, et la sonde américaine qui sera lancée en 1977 autour du système solaire n'atteindra Pluton qu'en 1990. Les Terriens s'avèrent être les seuls êtres intelligents de la configuration solaire, sinon la technologie actuelle nous aurait déjà permis de déceler une couronne d'ondes radio autour de Vénus, une autoroute sur Mars, ou une ville sur Jupiter. Mais toute vie n'est pas consciente, et la découverte de bactéries ou de micro-organismes aurait une signification énorme. **« On serait alors sûr que la vie apparaît à chaque fois qu'elle est possible »**, affirment deux astronomes de l'Observatoire de Meudon, Jean-Claude Ribes et François Biraud. La découverte d'une bactérie étrangère à la terre aura peut-être lieu au cours des prochaines années. Une étape décisive serait franchie : seul le hasard de l'évolution sépare la bactérie de l'être pensant. Et pourtant... Mercure apparaît comme un astre rocheux et inhospitalier. Ses pics désertiques brûlent sans fin dans un enfer rouge et immobile : le soleil tout proche y tape dur car Mercure n'a pas d'atmosphère protectrice. Uranus, Neptune et Pluton, à l'inverse, se figent dans une hibernation éternelle. Entre — 140 et 200 degrés, toutes les réactions chimiques nécessaires à la vie sont bloquées. Jupiter baigne dans la vapeur d'eau et le méthane, le gaz des marais. Une atmosphère favorable à la vie, mais il fait — 140 degrés sur Jupiter.

Depuis des siècles, Mars suscite les espoirs et les grandes terreurs, nourrit les légendes et sert les romanciers. C'est la planète rouge, au nom du dieu guerrier. Sa température moyenne — (— 25 °) — n'est pas si éloignée de celle de la terre. Telles les banquises arctiques, et antarctiques, deux calottes glacières reculent et avancent selon les saisons. Certaines régions passent, dans la même année, du brun jaune au bleu vert foncé, évoquant un cycle végétal. De bizarres enchevêtrements de lignes droites — « fils tendus à travers des mers oranges » — ont été longtemps pris pour des canaux. Une mauvaise nouvelle pour les amateurs de patinage et de canoë, ce ne sont que des alignements montagneux. Les Mariner, lancés en 1964 et 1969, ont révélé que l'atmosphère martienne était cent fois moins dense que la nôtre. Or, pour que des atomes puissent se rencontrer, et fusionner en molécules organiques, un milieu plus épais semble nécessaire. Les Mariner n'ont détecté ni méthane ni azote, mais ont photographié des traces d'érosion fluviale. Il existe donc, ou il a existé, de l'eau sur Mars. Comme Mariner n'a approché Mars que de 2 800 km d'altitude, il est possible que l'atmosphère martienne recèle, en petite quantité, des gaz organiques.

Aux États-Unis, des biologistes ont recréé en laboratoire l'atmosphère de la planète rouge : beaucoup de gaz carbonique, très peu de vapeur d'eau, et une exposition indirecte aux rayons solaires ultra-violets. Ils y ont plongé des micro-organismes recueillis dans le désert de Californie et en Alaska, dont certains ont continué à vivre. La vie pourrait donc exister sur Mars. En 1975, une capsule américaine sera larguée sur Mars. Elle sera équipée d'un long filin gluant qui ramènera dans l'appareil des particules du sol. Du carbone radio-actif sera alors mis en présence des éventuelles bactéries recueillies. Les bactéries devraient absorber le carbone et rejeter du gaz carbonique radio-actif. Un détecteur de radio-activité enverrait alors des signaux informatifs à la Terre. L'expérience ne peut réussir que si la vie sur Mars est similaire à la vie terrestre, c'est-à-dire basée sur la chimie du carbone. Ribes et Biraud ne croient pas qu'un autre processus chimique vital soit possible. Carl Sagan, beaucoup plus audacieux, pense que la vie peut exister sans eau, sans oxygène et sans énergie solaire. Pour lui, les Martiens sont des espèces de tortues qui se nourrissent de gaz carbonique et ont une carapace de silicate pour se protéger des rayons solaires. Pour découvrir, il faut savoir oser...

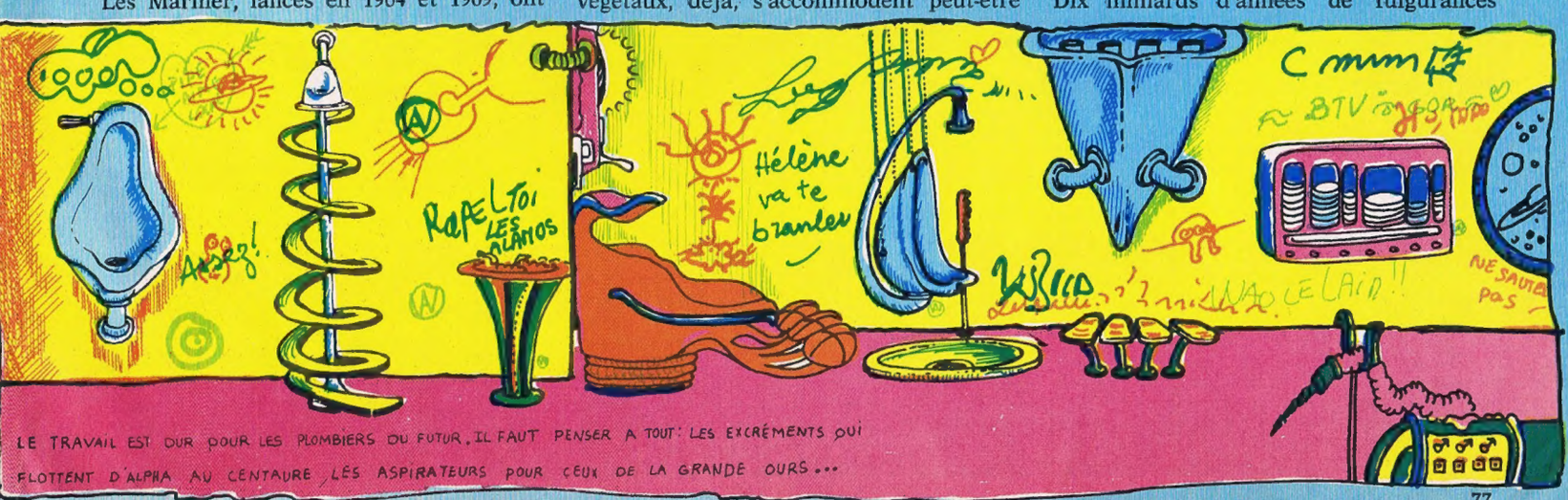
Vénus vivra peut-être une grande utopie. Son atmosphère, soixante-dix fois plus épaisse que celle de la Terre, accumule actuellement une chaleur folle qui porte la surface du sol à 425 °. Chaque centimètre carré est écrasé par une pression de cent kilos, qui a littéralement broyé les ondes américaines lancées en 1969. Carl Sagan cultive le grandiose projet de faire basculer cet équilibre, en y injectant des micro-organismes. Par photosynthèse, ceux-ci absorberaient du gaz carbonique pour libérer de l'oxygène, l'atmosphère deviendrait moins étanche, et la température plus basse. Certains végétaux, déjà, s'accommodent peut-être de ces conditions défavorables, il fait peut-être plus frais au pôle et les hautes pressions elles-mêmes n'empêchent pas de curieux poissons de s'ébattre au fond de nos océans, à des pressions cinq ou dix fois supérieures à celle de Vénus.

Sagan et les spécialistes de la Nasa sont, depuis trois mois, plongés dans la perplexité. Titan, l'un des satellites de Jupiter, ressemble à la Terre au matin de la vie : nimbé d'hydrogène et température douce. La sonde lancée en 1977 frôlera Titan. Nous saurons alors.

Pluton monte la garde au seuil du grand vide galactique, là où brûlent et explosent, séparés par des mystères noirs et glacés, des milliards de soleils. Là où tombent sans fin les grands délires cosmiques, où s'agitent les civilisations maîtresses du temps et de l'espace, où guerroient les conquérants cruels, et toutes ces galaxies s'agitent. L'immobilité stellaire, cette grande défonce des soirées d'été, n'est en effet qu'une mystification. Cent milliards de soleils dérivent dans le tourbillon galactique. Le nôtre, lui-même, pivote à 250 km par seconde autour de la Voie Lactée. Nous n'avons pas l'impression qu'elle bouge, et pour cause : le soleil mettrait deux cent milliards d'années à achever ce mouvement et il sera mort avant. Et nous sommes loin de tout, provinciaux de la galaxie : l'étoile la plus proche, Proxima du Centaure, se trouve à cinq mille fois le diamètre du système solaire et sa lumière met quatre ans à nous parvenir. D'ailleurs la Voie Lactée n'est qu'une galaxie parmi des milliards d'autres.

Les galaxies elles-mêmes, depuis l'origine des temps, s'éloignent les unes des autres à 230 000 km/seconde, dans une expansion qui court au néant. Tout se passe comme si les galaxies se trouvaient à la surface d'un ballon que l'on gonfle très rapidement. L'univers se distend, creusant le vide spatial. La densité de la matière interstellaire — de l'hydrogène pur — tend vers zéro. Cette expansion irréversible signifie-t-elle la fin de l'éternité ? Robert Jastrow, professeur de géophysique et attaché à la Nasa, estime que **« l'univers approche lentement et sûrement de sa fin »**. La vie d'une étoile est en effet un processus fini. Une étoile naît de la contraction d'un nuage d'hydrogène, dans une gigantesque poussée de chaleur : à 12 000 degrés, des réactions nucléaires se déchaînent dans le nuage, libérant des quantités énormes d'énergie : l'étoile se met à briller.

Dix milliards d'années de fulgurances

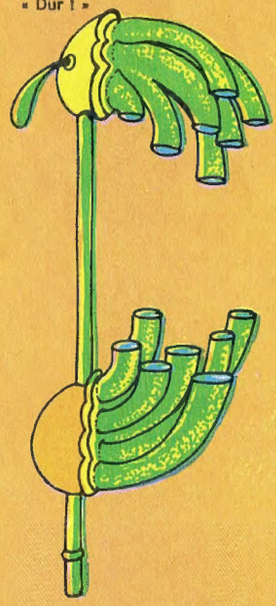


LE TRAVAIL EST DUR POUR LES PLOMBIERS DU FUTUR. IL FAUT PENSER A TOUT: LES EXCRÉMENTS QUI FLOTTENT D'ALPHA AU CENTAURE, LES ASPIRATEURS POUR CEUX DE LA GRANDE OURS...

1. Si vous entendez une globule supérieure d'Epsilone 5 vous crier : « Va te faire un slurg de flosh ! », ce n'est qu'une sale globule qui se moque du petit animal familier dont le métabolisme étrange fournit une solution idéale au problème angoissant de l'évacuation des déchets.

2. L'esprit alambiqué des enfants de Formoline du Centaure déteint en grosses gouttes graisseuses jusqu'au fond des sanitaires. Ils n'usent des bons soins de cet appareil que pour leur gros besoins nº 7.

3. Le débouchoir des hydres de Beta n'est guère utilisé que par les mâles primaires « simplissimus » ou par les femelles tertiaires « crotteuses ». De cet équipement sanitaire vient l'expression bien connu des hydres : « Ma champignou la coupu », qui pourrait se traduire par : « Dur ! »



4. Les entubeurs coudés d'Aldébaran ont la digestion lente de toutes les formes de vie à base d'hexachlorofemmes. Une fois l'an, l'entubeur se détube sous la pression des masses clicheuses qui viennent lui porter leur obole. Les constipés se font hara-kiri.

atomiques, et puis la fin. Les étoiles agonisent en formidable explosions, les supernovas dont l'éclat peut être observé en plein jour terrestre. Le soleil, étoile modeste, s'évanouira discrètement dans cinq milliards d'années, après avoir viré au rouge et s'être boursoufflé jusqu'à devenir cent fois plus grand. Aucun Terrien ne contemplera cette agonie rouge et dévorante, leur planète ayant été grillée aux premiers symptômes. **« L'évolution du monde peut se comparer à un grandiose feu d'artifice dont les dernières fusées viennent seulement de s'éteindre. Il en reste quelques résidus incandescents, des cendres et de la fumée. Debout sur un tison plus refroidi que les autres, nous assistons à la lente extinction des soleils. »** Cette vision apocalyptique et belle, dont la morbidité narcissique nous va assez bien, est celle du père Lemaître, astronome éminent. C'est la théorie du « big-bang » en passe de faire l'unanimité chez les spécialistes. Selon elle, l'univers a commencé sous la forme d'une goutte-lette de matière douce et brûlante. Le fœtus astral a explosé. Il en est résulté à la fois la formation des étoiles et l'expansion de l'univers. Pour vérifier cette théorie, l'Anglais Robert Dicke a calculé l'intensité résiduelle du bruit de la déflagration originelle. Plus tard, en 1965, deux physiciens américains captaient par hasard un étrange murmure qui provenait de tous les points de l'univers. Son intensité était égale à celle calculée par Robert Dicke. Les deux physiciens venaient d'entendre l'écho de la naissance du monde.

On ne vit pas sur les étoiles, qui sont des fournaises : 6 000 ° pour le soleil, 100 000 ° pour d'autres. Les extra-terrestres ne pourraient donc exister que sur les planètes. Mais celles-ci, peu lumineuses, sont invisibles au téléscope. Alors, pendant longtemps, les astronomes en ont tout bonnement nié l'existence, affirmant le caractère exceptionnel du système solaire. Cet anthropocentrisme a volé en éclats depuis un quart de siècle : l'existence d'autres planètes a été prouvée par la rotation « anormale » de certaines étoiles. Pour Ribes et Biraud, il y a plusieurs milliards de systèmes planétaires dans la Voie Lactée. Des dizaines de millions de planètes, où la température est douce et stable, sont habitables. A la suite de laborieux calculs, on a même identifié les cinq systèmes planétaires les plus proches. Ce qui s'est passé sur la terre, il y a quatre millards d'années, peut s'y être reproduit : des molécules atmosphériques d'ammoniac, de méthane, d'hydrogène et de vapeur d'eau, soumises aux rayons ultra-violets et à des décharges électriques, se brisent et se reconstituent en acides aminés et en nucléotides tel l'A.D.N. Tout devient possible à partir de là, toutes les morphologies végétales et animales, les monstruosités et les fantaisies, la fougère, l'homme et le dinosaure. Le schéma de l'apparition de la vie a été expérimenté en 1952. L'Américain Miller a créé en laboratoire les substances fondamentales. Il a fait poser des décharges électriques dans une boule de verre où était simulée l'atmosphère terrestre initiale. Quelques semaines plus tard, il recueillait plusieurs variétés d'acides aminés. L'expérience a été recommencée avec succès en substituant aux décharges électriques des rayons ultra-violets ou des chocs produits par des vagues.

« Tous les matériaux nécessaires à la vie sont partout dans l'espace », affirme Carl Sagan. De fait, en 1968, des scientifiques de Berkeley qui observaient le centre de la Voie Lactée y décelaient de l'ammoniac. Pour la première fois des molécules chimiquement stables étaient repérées dans l'espace. On les reconnaît à leur radiance spécifique, produite sous l'action des rayons ultra-violets du soleil. Une liste de fréquences permet l'identification. On a trouvé du carbone et de l'eau, et même du formol, dont la molécule, plus complexe et organique, représente le stade intermédiaire entre la matière inerte et la matière vivante. Le cosmos est indubitablement un réservoir de vie prodigieux. En 1969, certains pensent avoir prouvé que des éléments simples s'étaient, ailleurs que sur terre, assemblés en organismes primitifs. Sur un météorite tombé en Australie, 17 amino-acides ont été identifiés par un biologiste américain. Découverte banale : les météorites sont souvent contaminées, à leur entrée dans l'atmosphère, par des germes terrestres. Mais le biologiste a découvert que ces amino-acides avaient une configuration bizarre, inconnue sur la terre. Ribes et Biraud : **« Cela montre que l'univers offre des conditions beaucoup plus favorables à l'apparition de la vie que l'on ne croyait. Nous ne pensons pas toutefois que la vie puisse exister dans l'espace interstellaire, où il règne un vide absolu. En tout cas, ce ne peut être une vie très organisée et intelligente. Avec la faible densité de l'espace, il faudrait le volume de la terre pour qu'un organisme puisse relier autant de molécules que notre cerveau. Sa pensée serait d'une lenteur affligeante. Par contre, sur certaines planètes, il doit exister de nombreuses civilisations technologiques. Cela ne fait aucun doute pour nous. »**

Mais à quoi ressemblent les extra-terrestres ? A quelles morphologies peut aboutir, dans sa foisonnante anarchie, le processus biochimique vital ? Pour certains, comme Carl Sagan, il y a trop d'accidents et de hasards dans une évolution pour que le modèle humain se retrouve ailleurs que sur terre. D'autres, comme Ribes et Biraud, assignent à l'évolution un caractère d'obligation : un système nerveux centralisé, des yeux, des mains... En fait, de nombreux témoins prétendent avoir déjà vu des êtres de l'espace, et alimentent l'irritant dossier des O.V.N.I. (objets volants non identifiés) ou « soucoupes volantes ». Les témoignages les plus fantaisistes coexistent avec les faits les plus troublants et qui ne prêtent pas à rire. L'extra-terrestre, d'après les privilégiés qui l'ont observé, débarque en général d'un engin oblong ou circulaire, source de rayonnements verts, rouges ou violets. Il est petit (environ un mètre dix) et recouvert d'un scaphandre. Ses intentions sont peu claires : en 1954, près de Valenciennes, un être inconnu au visage mongolien déroba une poule dans le jardin de M. Marius Devilde. Un autre fut surpris en train de récolter des plants de lavande, près de Valensole, le 1er juillet 1965. Un paysan brésilien affirme avoir forniqué, le 15 octobre 1957, avec une créature androgyne aux cheveux longs, blancs et soyeux. Peu d'études scientifiques ont jusqu'ici abordé le problème des O.V.N.I. Le gouvernement américain avait pourtant, en 1947, créé une commission d'enquêtes. Ses rapports furent négatifs : dans tous les cas vérifiés, les prétendus engins n'étaient que des ballons sondes, des météorites ; des éclairs dus aux lignes à haute tension, ou des hallucinations : mais l'objectivité de ces rapports a été contestée et l'on ne peut qu'être intrigué par l'apathie des milieux scientifiques devant le problème des O.V.N.I. Aveuglement ethnocentrique ou prudence concernant des incidents qui touchent à la Défense nationale, de nombreux faits restent inexpliqués. Les fanatiques des O.V.N.I. accusent volontiers le Pentagone d'avoir eu des contacts avec les extra-terrestres et d'en garder le secret pour raison d'Etat et pour nous éviter la déraison. C'est aller un peu loin, mais à Orly, en 1956, par exemple, un objet se déplaçant à 2 500 km/heure a été observé par des pilotes et des radars et personne n'a jamais su de quoi il s'agissait.

« Il doit exister des civilisations très supérieures à la nôtre dans le centre de la Voie Lactée. C'est une région où les étoiles — et par conséquent les systèmes planétaires — sont très proches les unes des autres. Seules quelques semaines-lumière les séparent. Les civilisations peuvent donc très facilement communiquer entre elles et échanger leurs connaissances. Elles doivent disposer de moyens fantastiques pour se déplacer dans l'espace » (Ribes et Biraud).

Le voyage intergalactique suppose, de toute façon, des techniques que l'humanité n'est pas près de maîtriser. Les sondes spatiales se déplacent sans propulsion, en se laissant porter par l'espace. Il leur faudrait soixante mille siècles pour atteindre la plus proche civilisation

extra-terrestre, que l'on situe à trois cents années-lumière. Même des moteurs ioniques ou nucléaires sont impuissants devant de telles immensités. Le grand œuvre spatial serait d'atteindre la vitesse de la lumière, la vitesse limite d'après les théories d'Einstein. Même alors, un aller-retour au centre de notre galaxie durerait 60 000 ans. Il est vrai que, à 300 000 km/seconde, le temps s'étire, se ralentit. Un astronaute, parti dans ces conditions pour un périple de deux cents ans en durée terrestre, n'aura physiologiquement vieilli que de deux ans. Paul Langevin a imaginé un cosmonaute de trente ans, qui part le jour de la naissance de sa fille. A son retour, il aura trente-deux ans, l'arrière-petit-fils de sa fille sera, lui, centenaire...

Bien en deçà de ces délires biophysiques, l'appropriation de l'espace par l'humanité se réduit aujourd'hui à l'écoute radio. « J'imagine, écrit le savant anglais Fred Hoyle, qu'il se produit un va-et-vient continuel de messages sur une vaste échelle et que nous en sommes aussi peu conscients que peut l'être un pygmée de la forêt vierge des messages radio qui dansent autour de la terre une ronde échevelée. » En 1967, une jeune Anglaise tomba sur des signaux lancés avec une régularité stupéfiante, la précision d'une horloge atomique. Ces radio-sources, baptisées « Little Green Man », provenaient en fait du centre de lointains supernovas. Une nouvelle catégorie d'astres était découverte : les pulsars, résidus effroyablement concentrés de l'explosion des étoiles (avec la même densité, la terre tiendrait dans la tour Montparnasse).

L'Américain F. Drake a écouté pendant trois mois les deux étoiles les plus proches du soleil, sur une longueur d'onde de 21 cm. C'est la longueur d'onde de l'hydrogène, naturelle à l'espace, probablement l'axe des communications entre civilisations extra-terrestres. Les recherches de Drake n'ont pas abouti. Tout comme celles que les Soviétiques ont effectuées en 1968 et 1969, sur d'autres longueurs d'ondes choisies, semble-t-il, au hasard. Ces échecs ne prouvent rien. L'astronomie compte, à côté de la recherche fondamentale, bon nombre de découvertes fortuites. **« On tombera un jour sur une source-radio extraordinaire dont on s'apercevra qu'elle est artificielle. Cette découverte se fera certainement par hasard, et sera le sous-produit de la recherche astronomique traditionnelle. Une fois le signal détecté, le dialogue avec les extra-terrestres sera facile. S'ils sont capables d'envoyer des signaux radio ils ont des connaissances comparables aux nôtres et nous disposons d'un langage commun : les mathématiques et la logique »** (Ribes et Biraud). Drake a d'ailleurs élaboré un esperanto de l'espace, code universel fondé sur des informations binaires.

Le principal obstacle au dialogue reste le Temps. Avec des interlocuteurs situés à trois cents années-lumière, il faut six siècles pour se dire simplement bonjour. L'homme dont le cycle biologique est aujourd'hui de trois quarts de siècle, semble peu adapté au discours spatial. Le dialogue et le voyage galactique relèveront des grandes transcendances de la science fiction tant que notre technologie ne sera pas parvenue à maîtriser, si tant est que cela est concevable, l'écoulement du Temps, à plaquer le futur sur un éternel présent. **J.-L. Hue.**

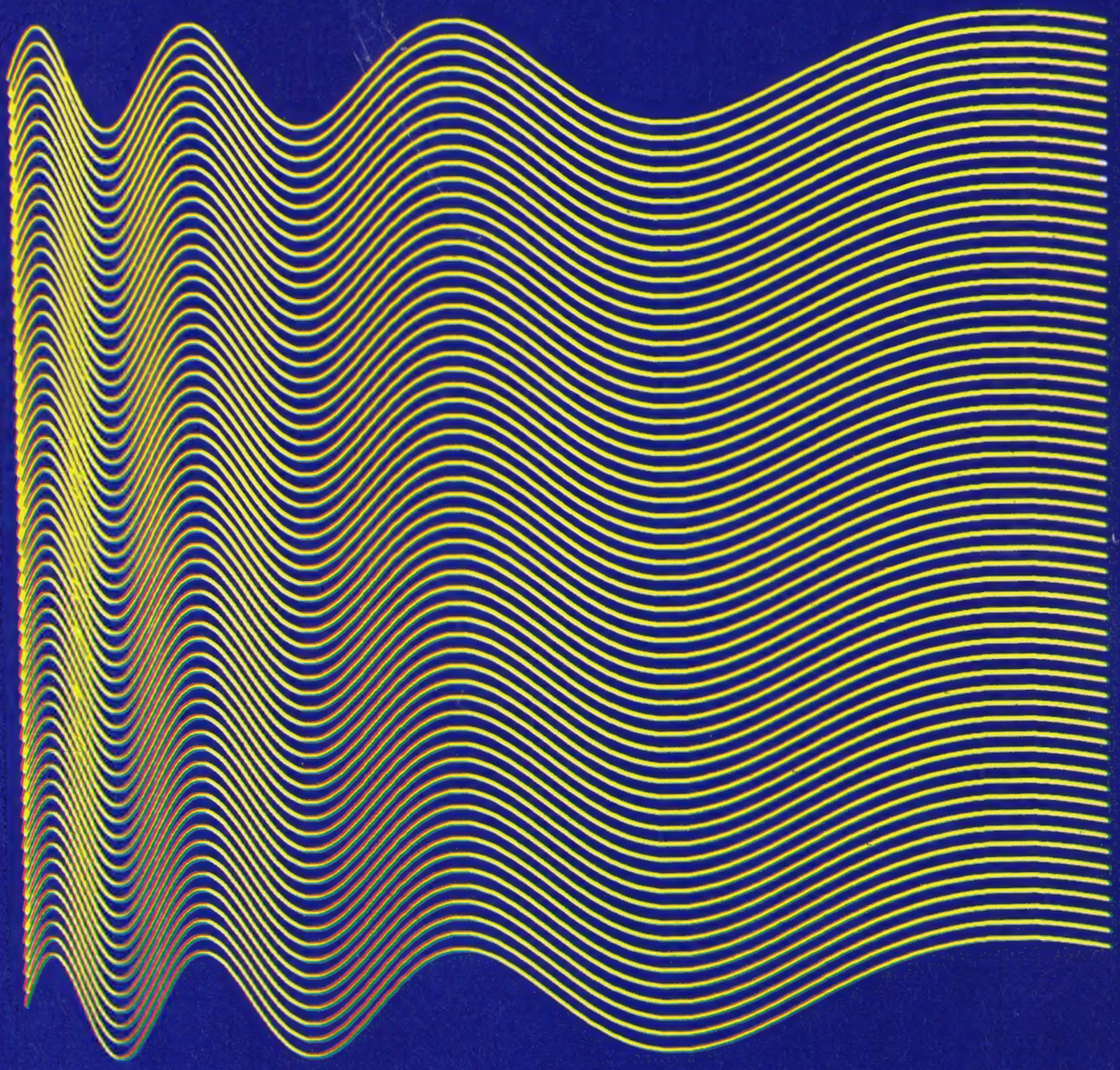
Bibliographie :
Deux livres très clairs. « Des astres, de la vie et des hommes » de Robert Jastrow, paru aux éditions du Seuil et, moins cher et plus rêveur, le « dossier des civilisations extra-terrestres » de Jean-Claude Ribes et François Biraud, adns la collection « Jai lu ».

sensationnel

ACTUEL vous offre

UNE BONNE VIBRATION

garantie authentique



« *Depuis que j'ai essayé votre vibration, je ne bois plus, nous écrit* M. Poildu, de Marsinges (Haute-Savoie). *Chaque matin, après ma première lampée de gnôle je regardais danser ses lignes jusqu'à la gerbe. Merci, docteur Vibrato, me voici guéri d'une bien vilaine habitude !* »

« *Votre vibration a sauvé mon foyer, nous confie* Mme Ladoguë (Paris). *En effet, mon mari ne cherche plus au loin ce qu'il trouve désormais sous son toit. Nous passons nos soirées avec elle, et le voyage en vaut la peine !* »

« *Merci, sensationtionnelle vibration ! — écrit* Xavier Lagobrun (Aix-les-Bains). *J'ai repris goût à la vie et ma goutte s'est tarie ! J'ai tout plaqué et je suis veilleur de nuit.* »

Roger Ringardos *nous envoie ce télégramme de* Paros (Grèce) : « *Bien reçu sensationnelle Vibration stop j'ai compris grâce à elle stop plus jamais je ne ferai de chèques sans provisions stop.* »